
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01467293 5

VOYAGE

DU

JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE,

Dans le Milieu du Quatrième Siècle avant l'Ere Chrétienne.

ABRÉGÉ DE L'OUVRAGE ORIGINAL

DE

L'ABBÉ BARTHÉLEMY,

À

L'USAGE DE LA JEUNESSE.

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR, PAR M. LE DUC DE NIVERNOIS.

SECONDE ÉDITION.

À LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE T. BAYLIS,

Greville-Street, Hatton-Garden.

Se trouve chez VERNOR & HOOD, Poultry; LACKINGTON, ALLEN & Co., Finsbury-Square; BOOSEY, Broad-Street, près de la Bourse-Royale; OTRIDGE & FILS, Holborn; & chez HURST, Paternoster-Row.

1800.

ESSAI

SUR

LA VIE

DE

J. J. BARTHÉLEMY.

Par Louis-Jules-Barbon Mancini Nivernois.*

Est enim probitate morum, ingenii elegantiâ, operum varietate monstrabilis.

Il est bien digne de servir d'exemple par la pureté de ses mœurs, par les agrémens de son esprit, par la variété de ses ouvrages.

LETTRES DE PLINE, liv. vi. lett. 21.

APRÈS avoit passé une longue vie à servir mon pays & à cultiver les lettres, je crois devoir encore leur sacrifier mes derniers jours, en traçant l'esquisse fidèle d'un homme dont la mémoire leur doit être éternellement chère. Je vais écrire avec simplicité la vie de M. Barthélemy. Des mains plus habiles que la mienne répandront sur sa tombe les fleurs de l'éloquence. Quand l'art de les cueillir ne me manqueroit pas, les larmes que je répands m'en ôteroient le pouvoir. Je ne cesserai jamais de pleurer cet excellent homme à qui j'étois si tendrement attaché. Il m'honoroit de son estime & de son amitié. Je sens qu'il y a de l'orgueil à le dire ; mais c'est un orgueil que je n'ai pas le courage de réprimer. Plus heureux que Plutarque & Népos, je n'ai point à décrire ces scènes

---

* Avant la révolution, Duc de Nivernois, Ambassadeur du Roi de France en Angleterre; littérateur estimé, mort en 1798, âgé de 84 ans.

brillantes & terribles, où l'ambition & la passion de la gloire ont déployé des talens trop souvent pernicieux. Je détaillerai des travaux littéraires, aussi utiles qu'immenses, entrepris avec un courage rare, suivis avec une persévérance plus rare encore; & j'offrirai le tableau d'un caractère & d'une conduite où s'allioient la sensibilité, le désintéressement, la modestie, toutes les vertus qui font le plus d'honneur à l'humanité, parce que ce sont celles qui servent le mieux les hommes.

Jean-Jacques Barthélemy naquit à Cassis, petit port voisin d'Aubagne. C'est à Aubagne, jolie ville entre Marseille & Toulon, que sa famille étoit établie depuis long-temps. Son père, Joseph Barthélemy, avoit épousé Magdeleine Rastit, fille d'un négociant de Cassis. En 1715, elle alla faire une visite à ses parens, & ce fut pendant son séjour à Cassis qu'elle donna le jour à Jean-Jacques Barthélemy, le 20 Janvier 1716. On ne tarda pas à le transporter à Aubagne, où à l'âge de quatre ans il perdit sa mère très-jeune encore, & déjà chère à ses concitoyens par les qualités de son cœur & de son esprit. Il apprit de son père à la pleurer; Joseph le prenoit souvent sur ses genoux, & l'entretenant, les larmes aux yeux, de leur perte commune, la lui faisoit sentir avec tant d'attendrissement, que l'impression ne s'en est jamais effacée. Ainsi le bon cœur du père formoit, par un exemple touchant, le bon cœur du fils, & développoit la sensibilité exquise dont la nature l'avoit doué.

Magdeleine Rastit Barthélemy laissa deux fils & deux filles qui ne démentirent jamais leur honorable naissance, ni les leçons & les exemples d'un père si universellement estimé de ses concitoyens, que le jour de sa mort fut un jour de deuil pour toute la ville d'Aubagne. La mort du frère de celui dont j'écris la vie, fit dans la suite le même effet; & c'est ainsi qu'une succession de vertus non interrompue a honoré cette respectable famille, bien plus que n'auroient pu faire les titres & les décorations dont la vanité fait tant de cas: précieux héritage que les neveux de Jean-Jacques Barthélemy étoient

bien dignes de recueillir, & qui ne dépérira pas entre leurs mains.

Jean-Jacques avoit douze ans, lorsque son père, après avoir formé son cœur, l'envoya faire ses études à Marseille: cette ancienne & fameuse ville, qui du temps de Tacite étoit recommandable par la simplicité de mœurs, qui s'y unissoit à l'élégance des Grecs, dont elle est une colonie.

C'est là qu'il fit ses basses classes au collége de l'Oratoire sous un excellent instituteur, le père Renaud, homme d'esprit & de goût, qui distingua sans peine un pareil élève, & se plut à lui donner tous ses soins. M. de la Visclède, littérateur qui jouissoit d'une haute considération, arriva à Marseille; c'étoit l'intime ami du père Renaud. Il partagea ses sentimens, & concourut avec intérêt aux progrès du jeune Barthélemy, qui furent singulièrement rapides & brillans.

Il s'étoit destiné lui-même à l'état ecclésiastique; mais pour s'y préparer, il fut obligé de changer d'école; M. de Belzunce, alors évêque de Marseille, refusoit d'admettre les étudians à l'Oratoire; & Barthélemy, quittant avec regret ses anciens maîtres, alla faire son cours de philosophie & de théologie chez les Jésuites, où par hasard il ne tomba pas d'abord en de bonnes mains; & peut-être ce contre-temps fut un bonheur pour lui.

Il se fit alors un plan d'études particulières, indépendantes de ses professeurs. Il s'appliqua aux langues anciennes, au Grec, à l'Hébreu, au Chaldéen, au Syriaque. Passionné pour l'étude, il s'y livroit avec l'effervescence d'un esprit élevé qui s'enflamme avec plus d'impétuosité que de mesure; & cet excès pensa lui coûter la vie. Il tomba dangereusement malade, & ne recouvra ses forces qu'au moment d'entrer au séminaire où il reçut la tonsure.

Dans cette pieuse retraite, il avoit beaucoup de loisir, & il en profita pour apprendre l'Arabe. Un jeune Maronite, élevé à Rome, se trouvoit alors à Marseille auprès d'un oncle qui faisoit le commerce du Levant. Il se lia avec Barthélemy, devint son maître de langue, lui enseigna l'Arabe à fond, &

l'accoutuma même, dans des conversations journalières, à le parler facilement. Alors il lui proposa de rendre un service à des Maronites, des Arméniens, & d'autres catholiques Arabes qui n'entendoient presque pas le François : c'étoit de leur annoncer la parole de Dieu dans leur langue. Ce jeune homme avoit entre les mains quelques sermons Arabes d'un Jésuite prédicateur de la Propagande. Barthélemy qui ne pouvoit ni rien refuser à un ami, ni se refuser à aucun genre de travail, en apprit un ou deux par cœur, & les prononça avec succès dans une grande salle du séminaire, où ses auditeurs orientaux furent si enchantés de lui, qu'ils le prièrent de vouloir bien les entendre en confession : mais sa complaisance n'alla pas jusque là & il leur répondit qu'il n'entendoit pas la langue des pêchés Arabes.

Il étoit si éloigné, je ne dis pas d'étaler sa vaste érudition, mais même de la laisser paroître, que peu de personnes savent à quel point il s'étoit familiarisé avec les langues orientales, & c'est ce qui m'a engagé à rapporter cette petite scène de collège. Elle en occasionna bientôt une autre du même genre, & plus comique encore. Je me permets de la rapporter aussi, parce qu'elle peut servir à apprécier les charlatans, qui abusent si souvent & à si bon marché de notre penchant à admirer ce que nous ne comprenons pas.

Dix ou douze des principaux négocians de Marseille lui amenèrent un jour une espèce de mendiant qui étoit venu les trouver à la bourse pour implorer leur charité, leur contant qu'il étoit Juif de naissance, qu'on l'avoit élevé pour son grand savoir à la haute dignité de rabbin, mais que, persuadé par ses lectures des vérités de l'évangile, il s'étoit fait chrétien ; se disant enfin profondément instruit dans les langues orientales, & demandant que, pour en avoir la preuve, on le mît aux prises avec quelque savant. Ces messieurs n'en cherchèrent pas d'autre que le jeune Barthélemy qui n'avoit alors que vingt-un ans. Il eut beau leur dire qu'on n'apprend pas ces langues-là pour les parler ; ils le pressèrent d'entrer en conversation avec l'érudit oriental ; & celui-ci se pressa lui-même de la commencer. Heureusement l'abbé,

qui savoit les pseaumes de David par cœur, s'aperçut que son interlocuteur récitoit en Hébreu le premier pseaume. Il l'interrompit après le premier verset, & riposta par une phrase Arabe tirée d'un de ces dialogues qu'on trouve dans toutes les grammaires, & dont il n'avoit rien oublié. Le Juif reprit son pseaume Hébreu, l'abbé continua son dialogue Arabe, & l'entretien s'anima sur ce ton jusqu'à la fin du pseaume. C'étoit le *nec plus ultra* de la vaste érudition du Juif, qui se tut. Barthélemy voulut avoir le dernier, & ajouta encore, en forme de péroraison scientifique, une ou deux phrases de sa grammaire Arabe; après quoi il dit à messieurs les négocians, que cet inconnu lui paroissoit digne d'intéresser leur bienfaisance; & de son côté, le Juif leur balbutia, en mauvais François, qu'il avoit parcouru l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Turquie, l'Egypte, & qu'il n'avoit rencontré nulle part un aussi habile homme que ce jeune abbé, à qui cette ridicule aventure fit un honneur infini dans Marseille. Ce ne fut pas sa faute, car il n'avoit ni vanité ni charlatanerie; & il raconta naïvement à tous ses amis comment la chose s'étoit passée; mais on ne voulut pas le croire, & on s'en tint opiniâtrément au merveilleux.

Barthélemy, ayant fini son séminaire, se retira à Aubagne, dans le sein de sa famille qu'il adoroit, & avec laquelle il vivoit dans une société aimable & choisie, où ne manquoit aucun des agrémens que les talens & le goût peuvent procurer. Il s'arrachoit souvent à cette vie si douce, pour aller à Marseille visiter d'illustres académiciens ses amis, avec lesquels il s'entretenoit des objets d'étude qui l'entraînoient avec un attrait irrésistible. Tel étoit, entr'autres, M. Cary, possesseur d'un beau cabinet de médailles, & d'une précieuse collection de livres assortis à ce genre de curiosité utile. Ils passoient des journées entières à converser ensemble sur les objets de la littérature les plus intéressans pour l'histoire ancienne; après quoi Barthélemy, toujours insatiable d'étude, se retiroit à la maison des Minimes, où le père Sigaloux, correspondant de l'académie des sciences, faisoit des observa-

tions astronomiques, auxquelles il associa le jeune homme, qui, ne sachant pas encore circonscrire ses travaux pour les rendre profitables, perdoit son temps à entasser des acquisitions disparates.

Il ne tarda pas à s'en corriger. Il sentit que, pour sortir d'une médiocrité de talens peu préférable à l'ignorance, il faut s'enrichir de connoissances approfondies dans un seul genre de choix, sans courir d'un objet à l'autre, avec un enthousiasme frivole qui ne permet que de les effleurer tous.

En 1744, il se rendit à Paris pour se livrer tout entier à la littérature, qui devoit lui avoir un jour de si grandes obligations, & il se présenta avec une lettre de recommandation à M. de Boze, garde du dépôt des médailles, & secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions & belles-lettres. Ce savant, estimable à tous égards, le reçut avec beaucoup de politesse, & lui fit faire connoissance avec les membres des trois académies les plus distinguées, qui dînoient chez lui deux fois par semaine. Dans cette société, Barthélemy se pénétra, de plus en plus, d'amour pour les lettres & de respect pour ceux qui les cultivent. M. de Boze étudioit le jeune homme avec soin ; il ne tarda pas long-temps à le connoître, & lui accorda son amitié, sa confiance même, autant que le lui permettoit un caractère dont une prudence & une réserve excessives faisoient la base.

L'âge & la santé de M. de Boze ne lui permettant plus de se livrer au travail pénible du cabinet des médailles, il avoit compté s'associer M. de la Bastie, savant antiquaire, de l'académie des inscriptions. Il le perdit par une mort prématurée, & il le remplaça dans ses intentions par Barthélemy, dont l'association à la garde du cabinet fut constatée quelques mois après par M. Bignon, alors bibliothécaire, & par M. de Maurepas, ministre du département.

De ce moment, Barthélemy, pour qui la pratique de ses devoirs étoit un besoin impérieux, donna toutes ses peines, tout son temps, ses jours, ses nuits à l'arrangement des médailles, que l'âge & les infirmités de M. de Boze ne lui avoient pas permis d'achever. Ce fut un travail extrêmement considéra-

ble. La collection du maréchal d'Estrées, celle de l'abbé de Rothelin, toutes deux si nombreuses & si intéressantes, étoient empilées dans des caisses, sans ordre & sans indications. Il falloit en examiner toutes les pièces avec soin, les comparer à celles qui étoient précédemment insérées dans l'ancien recueil, distinguer celles qui seroient à conserver, & enfin les inscrire avec ordre dans un supplément au catalogue. On sent toutes les difficultés d'une pareille opération. Elle fut faite avec une exactitude & une persévérance infatigables. Les difficultés n'étoient qu'un attrait pour Barthélemy.

Au milieu de ces occupations multipliées, il commençoit à jouir avec délices d'un genre de vie vraiment conforme à son goût & à ses talens, quand il se vit avec effroi près d'être forcé à entrer dans une carrière bien différente. En partant de Provence, il avoit vu à Aix M. de Bausset, alors chanoine de la métropole. Ils étoient amis & compatriotes; M. de Bausset étoit né à Aubagne, où sa famille, établie depuis long-temps, jouissoit à juste titre de la considération publique. Il avoit présenté à son jeune ami une perspective de fortune dans l'état ecclésiastique, en lui promettant de se l'attacher en qualité de vicaire-général dès qu'il seroit parvenu à l'épiscopat. Barthélemy avoit accepté avec reconnoissance une offre si flatteuse; & M. de Bausset, qui venoit d'être nommé à l'évêché de Beziers, ne manqua pas de rappeler avec force à son ami leur engagement mutuel. Il est aisé de sentir l'embarras, l'anxiété de Barthélemy dans cette occasion qui alloit l'arracher à ses occupations chéries. Il étoit trop scrupuleux observateur de sa parole pour songer à la retirer, quoique les circonstances fussent bien changées. Il n'envisagea d'autre moyen que celui d'engager M. de Bausset à la lui rendre, en renonçant de lui-même à une acquisition dont il n'ignoroit pas le prix. Il y réussit. Le prélat, orné de toutes les qualités que nous chérissons aujourd'hui dans un héritier de son nom & de ses vertus, avoit l'esprit trop juste pour ne pas reconnoître les convenances de la position de Bar-

thélemy, & le cœur trop bon pour ne pas lui conserver son amitié, en lui rendant la liberté.

M. Burette mourut le 10 Mai 1747, & Barthélemy fut élu à la place d'associé dans l'académie des inscriptions, M. le Beau s'étant abstenu généreusement en sa faveur de toute démarche pour lui-même. Une autre place vaqua peu après, & M. le Beau fut unanimement élu. C'étoit-là le prélude d'un combat de générosité entre ces deux savans & vertueux hommes. M. de Bougainville, accablé d'infirmités, se démit du secrétariat de l'académie, & proposa à M. d'Argenson (1) de le remplacer par Barthélemy. Le ministre y consentit, mais Barthélemy refusa la place, & se fit préférer par M. le Beau. Celui-ci, quittant le secrétariat quelques années après, voulut le céder à l'abbé, en lui disant: « Je vous le devois & « je vous le rends. »—« Je le cède à un autre, » lui répondit l'abbé; « mais je ne cède à personne le droit & le plaisir de « publier qu'on ne sauroit vous vaincre en bons procédés. » Ainsi régnoit alors, parmi ces illustres rivaux, l'émulation des vertus avec celle de la gloire: amalgame assez rare quelquefois dans la carrière des lettres, comme dans toute autre.

Devenu le successeur de tant d'illustres savans qui ont si bien servi la littérature, depuis l'établissement de l'académie (2), Barthélemy associa le travail annuel que cette compagnie attendoit de ses membres, aux travaux journaliers qu'exigeoit le cabinet des médailles, & il s'acquitta de ce double devoir avec une exactitude que la plus vaste érudition pouvoit seule permettre.

On trouvera à la fin de cet Essai, non pas une notice que je ne suis pas capable de faire, mais une liste de ses ouvrages en ce genre. Explications de monumens Hébreux, Persans, Phéniciens, Egyptiens, Arabes: toutes les nations, toutes les langues étoient soumises à ses recherches laborieuses & à

---

(1) Le ministre de la guerre, qui avoit aussi les académies dans son département.

(2) En 1763.

sa judicieuse critique. Dans ce travail, il ne pouvoit s'empêcher de relever souvent les erreurs de plusieurs savans estimables qui s'étoient livrés avant lui aux mêmes recherches ; mais en découvrant leurs fautes avec une sagacité à laquelle rien n'échappoit, il ne les présente jamais qu'avec cette modestie, avec cette aménité qui étoit son caractère distinctif. C'est ce qu'on peut observer surtout dans sa belle Dissertation sur les inscriptions trouvées à Palmyre par des voyageurs Anglois. Elles sont accollées à des inscriptions Grecques, & on avoit plusieurs fois tenté d'expliquer les unes à la faveur des autres ; mais on n'avoit fait, avec beaucoup de lumières & de génie même, que des efforts de divination qui avoient conduit à des résultats fautifs. Barthélemy en donna une explication qui, par sa simplicité, sa clarté, fit oublier toutes les autres, sans dépriser leurs auteurs ; & il alla jusqu'à former un alphabet Palmyrénien qui satisfit tout le monde savant : découverte qui pourra servir un jour à ressusciter la mémoire d'un peuple jadis célèbre par sa puissance, par ses exploits, par son commerce, son goût pour les arts, sa magnificence, & dont la haine & la vengeance des Romains ont éteint presque jusqu'au souvenir.

M. de Boze, garde du cabinet des médailles, étant mort en 1753, Barthélemy, qui lui étoit associé depuis sept ans, ne pouvoit manquer de lui succéder en titre dans cette honorable place. Il se trouva pourtant quelqu'un qui eut le courage ou la honte de la solliciter pour lui-même. Barthélemy, qu'on en informa, ne voulut pas savoir le nom du demandeur, ne fit aucune démarche personnelle, & se reposa de son sort sur la justice qui lui étoit dûe. De zélés & illustres amis (1) la firent aisément valoir ; & il devint garde des médailles en chef (2). On peut aisément se figurer le zèle infatigable avec lequel il remplit ses fonctions : découvrant & acquérant, ou du

---

(1) M. de Malesherbes ; M. de Stainville, depuis duc de Choiseul & ministre ; M. de Gontaut, frère du dernier maréchal de Biron.

(2) En 1753.

moins éclaircissant, chaque jour, les plus précieux restes de l'antiquité, son attention principale se portoit, comme de raison, sur les monumens Grecs & Romains, & il eut bientôt une belle occasion d'en faire la recherche la plus complète.

En 1754, M. de Stainville, depuis ministre d'état sous le nom de Choiseul, fut nommé à l'ambassade de Rome. Connoisseur en hommes & en talens, il joignoit à sa générosité naturelle une vue que tous les hommes d'état doivent avoir; celle de favoriser, d'aider, de prévenir les sujets distingués par un mérite reconnu. Il proposa au jeune savant de faire sous ses auspices & avec ses secours le voyage d'Italie. Cette proposition, faite avec toute la grâce qui sied si bien d'accompagnement aux bienfaits, fut reçue & acceptée par l'abbé, avec une reconnoissance pour ses protecteurs, qui, bien loin de jamais s'affoiblir, n'a fait que s'accroître pendant tout le cours de sa vie. J'ai dit ses protecteurs, parce que la jeune femme de l'ambassadeur ne cessoit d'avertir, d'exciter avec vigilance les dispositions généreuses d'un mari qui étoit l'unique objet de son adoration & de son culte, comme il est depuis dix années celui de ses regrets & de ses larmes.

Monsieur & madame de Stainville offrirent obligeamment à Barthélemy de le mener de Paris à Rome dans leur voiture; & c'eût été de part & d'autre un bon marché. L'abbé, à qui, je ne dis pas l'intérêt, mais l'amitié même ne faisoit jamais oublier ses devoirs, ne se trouva pas en état de les suivre, & son départ fut différé par des affaires du cabinet des médailles.

Il s'associa peu après pour le voyage avec M. de Cotte, qui désiroit depuis long-temps de voir l'Italie. M. de Cotte étoit son ami, & digne de l'être par ses vertus & ses connoissances. Ils partirent ensemble au mois d'Août 1755, & arrivèrent le premier Novembre à Rome, où le nouveau ministre faisoit déjà oublier son prédécesseur par son extrême magnificence, & par le développement de ses talens, soit pour plaire, soit pour négocier.

Sa jeune femme le secondoit avec zèle & succès. Agée de dix-sept ans, mais formée par des lectures solides, par des

réflexions toujours justes, & mieux encore par l'heureux instinct d'un caractere qui ne lui laisse dire, penser & faire que ce qui est bien, elle jouissoit déjà dans Rome d'une haute considération ; & elle y acquit bientôt cette vénération, qui, d'ordinaire, ne s'accorde qu'à un long exercice des vertus. Il me seroit aujourd'hui plus aisé qu'à personne de détailler ici les rares qualités de son cœur & de son esprit ; mais je m'en abstiens par attachement pour elle. Je connois trop sa modestie pour vouloir la faire rougir d'un portrait qu'elle regarderoit comme un éloge. On pourra recourir à la 330e page du 4e. volume d'Anacharsis, in-4°, où on la trouvera bien peinte sous le nom de Phédime, comme son mari sous celui d'Arsame.

Les deux voyageurs, peu de jours après leur arrivée, furent présentés au Pape par l'ambassadeur qui l'avoit prévenu en leur faveur ; & ils en furent reçus avec cette affabilité, cette gaieté, cette bonhomie qui le caractérisoient. D'ailleurs Benoît XIV, savant lui-même & célèbre sous son nom de Lambertini par douze volumes de doctrine ecclésiastique, ne pouvoit manquer de distinguer un homme tel que Barthélemy.

M. de Cotte & lui ne vouloient pas perdre de temps ; & presque au sortir de Montecavallo (1) ils allèrent à Naples, où, pendant un mois, ils s'occupèrent sans relâche des antiquités, des singularités tant de la ville que de ses environs. Ils virent, & ils admirèrent, à 30 lieues de Naples, les plus anciens monumens de l'architecture Grecque, qui subsistent dans l'emplacement où avoit été bâtie la ville de Pæstum.

Les salles du palais de Portici sont encore plus intéressantes, & fixèrent souvent l'avide curiosité des observateurs. On y a rassemblé les antiquités d'Herculanum & de Pompeïa. C'est là qu'on voit une immensité de peintures, de statues, de bustes, de vases, d'ustensiles de toute espèce : objets infi-

---

(1) Le palais du Pape.

niment précieux & attachans, les uns par leur beauté, les autres par les usages auxquels ils étoient destinés: mais en même temps on remarquoit douloureusement, & avec une espèce de honte, l'abandon où étoient restés, dans cette admirable collection, les quatre ou cinq cents manuscrits trouvés dans les souterrains d'Herculanum. On en avoit déroulé deux ou trois dont le savant Mazocchi donna l'explication. Ils ne contenoient rien d'important, & on se découragea. Mais Barthélemy ne se décourageoit point. Il sollicita sans cesse, il intrigua presque, pour engager les possesseurs du trésor à en prévenir la perte. Il se croyoit même à la veille d'y réussir quelques années après, lorsque ce beau & utile projet échoua par la mort du marquis Caraccioli, alors ministre à Naples, qui s'en occupoit avec intérêt.

Nous venons de voir l'abbé employant l'intrigue si étrangère à son caractère. Nous l'allons voir employant la fraude; & nous applaudirons justement à l'une comme à l'autre.

Il désiroit passionnément de pouvoir présenter aux savans de France qui s'occupent de la paléographie, un échantillon de la plus ancienne écriture employée dans les manuscrits Grecs. Il s'adressa au docte Mazocchi son ami, & à M. Paderno, garde du dépôt de Portici. Mais tous deux lui répondirent qu'ils avoient ordre exprès de ne rien communiquer. Celui-ci seulement voulut bien lui permettre de jeter les yeux sur une page d'un manuscrit qu'on avoit coupé de haut en bas lors de la découverte. Elle contenoit 28 lignes; Barthélemy les lut cinq ou six fois avec une attention extrême; & soudain, comme inspiré par la passion qui sait quelquefois suggérer de l'artifice aux simples, il descendit précipitamment dans la cour, sous un prétexte qui ne permit pas de le suivre, & là il traça de mémoire, sur un papier, le précieux fragment qu'il vouloit voler. Il remonte alors, il compare mentalement la copie avec l'original dont il n'avoit rien oublié, & il la rend parfaitement conforme, en corrigeant intérieurement deux ou trois petites erreurs qui lui étoient échappées. Ce fragment contenoit quelques détails

de la persécution qu'avoient éprouvée les philosophes en Grèce, du temps de Périclès. Barthélemy emporte sa proie sans scrupule, & l'envoie le même jour à l'académie des belles-lettres ; mais en recommandant le secret, pour ne pas compromettre messieurs Mazocchi & Paderno.

Il étoit partout un objet d'intérêt & de curiosité. Le roi de Naples, qui étoit alors à Cazerte, dont il faisoit achever le superbe château, voulut le voir, & se le fit présenter à son dîner par M. d'Ossun, notre ambassadeur. S. M. S. se plut à l'entretenir des découvertes qui se faisaient alors dans ses états, parut regretter qu'on ne put pas lui ouvrir le cabinet des médailles, parce que celui qui en avoit la garde étoit absent, ordonna qu'on lui montrât les superbes colonnes de marbre antique qui venoient d'être apportées récemment à Cazerte, & le fit inscrire au nombre des personnes à qui on devoit successivement distribuer les volumes des antiquités d'Herculanum.

M. Bayardi, prélat Romain, que ce prince avoit attiré à Naples, étoit chargé du soin de les expliquer : savant recommandable par la variété de ses connoissances, & respectable par les qualités de son cœur ; mais redoutable à ses auditeurs & à ses lecteurs par sa prodigieuse mémoire & son infatigable éloquence. Barthélemy ne put l'ignorer, & eut de reste l'occasion de s'en convaincre. Dans toutes les capitales de l'Italie où il fit quelque séjour, il se trouva précédé, annoncé par sa réputation, & reçut un accueil flatteur de la part des personnages les plus distingués, soit par la naissance, soit par l'érudition, soit par l'une & l'autre ensemble : ce qui n'est pas rare en Italie.

Rome étoit le chef-lieu de sa résidence, & ce fut là qu'il eut le plaisir & l'honneur d'expliquer d'une manière neuve & satisfaisante la belle mosaïque de Palestrine. Plusieurs savans illustres en avoient donné avant lui des explications fort ingénieuses, mais auxquelles il se permit d'en substituer une plus simple & mieux fondée. On s'étoit attaché à trouver la clef de cette grande énigme dans la vie de Sylla & dans les jeux de la fortune. On voyoit Alexandre arrivant en

Egypte, & paroissant à côté de la victoire, sous une tente au milieu de l'élite de ses gardes ou de ses généraux. C'étoit, disoit-on, c'étoit Sylla sous les traits du héros de Macédoine, pour rappeler aux Romains, dans le temple de la Fortune à Préneste (aujourd'hui Palestrine), les oracles de cette déesse qui justifioient l'élévation du dictateur, comme l'oracle d'Ammon avoit légitimé les conquêtes d'Alexandre. Barthélemy ne vit ni Sylla, ni le vainqueur Grec; il vit à leur place l'empereur Adrien; il prouva qu'il avoit vu ce qu'il falloit voir; & cette découverte, très-difficultueuse par la multitude immense d'accessoires qu'elle entraînoit, fit un honneur infini à son modeste auteur, qui lui-même ne la regardoit que comme une simple restitution de texte. On trouvera, dans le 30e. volume de l'académie des inscriptions, cette dissertation si curieuse & si intéressante pour les artistes comme pour les savans.

M. de Stainville étant venu à Paris au commencement de 1757, fut nommé bientôt après à l'ambassade de Vienne, & sa femme, qu'il avoit laissée à Rome, revint le joindre & ramena Barthélemy avec elle. Celui-ci trouva ses désirs devinés par M. de Stainville, qui étoit convenu avec le ministère d'un arrangement bien favorable à la passion de l'abbé pour la belle antiquité. Il devoit accompagner l'ambassadeur à Vienne, aller de là aux dépens du roi parcourir la Grèce & les échelles du Levant, y amasser de nouveaux trésors, & les rapporter en France par Marseille; mais, quelque attrait que ce projet eût pour lui, son attachement à ses devoirs l'emporta; il ne crut pas pouvoir laisser le cabinet des médailles si long-temps fermé, & il se refusa à une offre si flatteuse.

A la fin de l'année suivante (1758), M. de Stainville, alors duc de Choiseul, fut appelé au ministère des affaires étrangères que lui laissa, en se retirant, l'abbé de Bernis devenu cardinal. Le premier mot que le nouveau ministre & sa femme dirent alors à Barthélemy fut pour s'informer de ses besoins, auxquels, dirent-ils, c'étoit désormais à eux de pourvoir, comme de son côté, c'étoit à lui de s'adresser à eux pour les en instruire. Barthélemy, surpris de tant de

bonté, & forcé par eux de s'expliquer, demanda une pension de six mille livres sur quelque bénéfice, & rougit de sa demande. Le généreux ministre sourit; & ce sourire, que Barthélemy regarda seulement comme une nouvelle marque de bonté, auroit paru à tout autre, ce qu'il étoit réellement, le présage & l'annonce d'une plus grande fortune. Il étoit bien éloigné de chercher à l'accroître; mais la bienfaisance active de ses protecteurs ressembloit à l'activité politique de César, qui croyoit n'avoir rien fait tant qu'il restoit quelque chose à faire. Ils le comblèrent de grâces, & dans le courant de quelques années lui procurèrent une aisance à laquelle il ne s'attendoit pas, & qui lui attira bien des jaloux malgré le bon usage qu'il en fit.

Il eut successivement, d'abord une pension sur l'archevêché d'Alby (1759), ensuite la trésorerie de St.-Martin de Tours (1765), & enfin la place de secrétaire-général des Suisses (1768). Il jouissoit, outre cela, depuis 1760, d'une pension de 5000 livres sur le Mercure. On l'avoit même forcé, un moment, malgré son extrême répugnance, à accepter le privilége de ce journal, alors très-lucratif, dont on venoit de dépouiller par erreur M. Marmontel, qu'on croyoit l'auteur d'une satire sanglante contre des personnes de distinction. Il n'étoit pas capable de prostituer sa plume à un ouvrage de ce genre, & il n'y avoit eu aucune espèce de part. Il en avoit fait la lecture à un souper où plusieurs personnes l'avoient entendu, & la pièce étoit de M. de Cury, anciennement trésorier de l'armée d'Italie en 1733. Je me souviens de l'y avoir beaucoup vu. C'étoit un agréable débauché qui avait quelque talent, surtout celui de la plaisanterie qu'il poussoit volontiers jusqu'au sarcasme; honnête d'ailleurs, intègre, obligeant, & digne d'avoir des amis, comme il étoit capable de se faire de ses ennemis. M. Marmontel, à qui on attribuoit la parodie de *Cinna*, cette pièce justement réprouvée, n'ignoroit pas quel en étoit l'auteur; mais il se tut, il souffrit la perte de sa fortune, il aima mieux la sacrifier que de trahir le secret qu'on lui avoit confié, & qui n'a été découvert que long-temps après l'oubli de l'affaire.

Ce fut à l'occasion de cette tracasserie, que les protecteurs de Barthélemy le forcèrent à ne pas s'obstiner à refuser le Mercure; mais il trouva le moyen de ne le garder qu'un moment, & il le céda à M. de la Place. On lui conserva sur le privilége par l'ordre exprès de ses protecteurs, une pension de 5000 livres; mais il sut aussi bientôt s'en défaire, en la cédant à des gens de lettres fort estimables.

En 1771, M. d'Aiguillon remplaça dans le ministère M. de Choiseul qui fut exilé à sa terre de Chanteloup, où Barthélemy ne manqua pas de le suivre. Bientôt on demanda au ministre disgracié la démission de sa charge de colonel-général des Suisses; il l'envoya sur le champ, & l'abbé vouloit envoyer en même temps la sienne du secrétariat; mais M. de Choiseul l'engagea à l'aller offrir lui-même à la cour, & à ne se pas dessaisir, sans quelque indemnité, d'un brevet scellé du grand sceau & revêtu de lettres-patentes enregistrées au parlement. Barthélemy obéit à ce conseil aussi judicieux qu'amical. Il se rendit à Paris, & présenta son brevet à M. d'Affry, chargé du détail des Suisses & Grisons. M. d'Affry le refusa; mais plusieurs personnages, très-considérés alors à la cour, le pressèrent de mettre la démission sous les yeux du roi; & voyant Barthélemy inébranlable dans sa résolution de retraite, malgré l'offre qu'on lui fit de bonne part de s'adoucir en sa faveur, s'il promettoit de ne pas retourner à Chanteloup, l'honnête M. d'Affry termina enfin l'affaire, & fit réserver à l'abbé une pension de dix mille livres sur la place. Il n'avoit rien demandé, &, dès le lendemain de la décision, il repartit pour Chanteloup.

Au moyen de cette indemnité, Barthélemy se trouvoit jouir encore d'environ trente-cinq mille livres de rente, que, par différentes cessions à des gens de lettres pauvres, il sut réduire à vingt-cinq, dont il ne fit pas un usage fastueux, mais un emploi convenable à sa situation, & digne d'un homme de lettres vraiment philosophe sans ostentation. Il éleva, il établit trois neveux; il soutint le reste de sa famille en Provence, & il se composa une bibliothèque nombreuse & bien choisie, qu'il a vendue quelques années avant sa mort.

Après

Après avoir joui pendant une vingtaine d'années de son aisance, il s'est trouvé sur la fin de sa vie réduit au strict nécessaire, par les suppressions de places & d'appointemens auxquelles il fut soumis. Il ne s'en est jamais plaint, il ne paroissoit pas même s'en apercevoir ; &, tant qu'il a pu se traîner courbé d'une manière effrayante par l'âge & les infirmités, on l'a vu, allant gaiement à pied d'un bout de Paris à l'autre, porter ses soins & son attachement à sa respectable amie, Madame de Choiseul, qui, de son côté, lui prodiguoit des attentions aussi tendres que si elle eût été elle-même son obligée.

En 1789, on le pressa de demander une place vacante à l'académie Françoise. Il s'étoit plusieurs fois refusé, par modestie & par prudence, à de pareilles sollicitations ; mais enfin il se rendit aux instances de ses amis & au vœu de l'académie. Il fit ses visites, précédé par sa réputation, & par la célébrité de son bel ouvrage intitulé : *Voyage du Jeune Anacharsis*, qui avoit paru l'année précédente 1788.

Il l'avoit commencé en 1757, & on s'étonne de la constance d'un auteur qui, durant trente ans, suit le même plan & s'occupe du même travail. Il est bien plus étonnant qu'un homme ait osé concevoir l'idée d'un si vaste édifice, & qu'au milieu d'une foule de devoirs auxquels il ne manquoit jamais, il ait pu achever cette merveilleuse fabrique en trente années seulement.

Dans cette composition, à laquelle nulle autre ne ressemble, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'immense étendue de connoissances qu'elle exigeoit & qu'elle renferme, ou de l'art singulier des rapprochemens & des transitions qui a su lier imperceptiblement tant d'objets disparates entr'eux ; ou de l'élégance continue & de l'agrément infini de toutes les narrations, de toutes les discussions, qu'au premier coup d'œil on seroit tenté de prendre pour les jeux d'une belle imagination. Telle a été en effet la méprise de quelques personnes qui ont donné le nom de roman à un ouvrage où

on trouve toute vérité, & où on ne trouve que des vérités. Cette critique, plus applicable à la Cyropédie de Xénophon qu'à l'Anacharsis de Barthélemy, ne mérite pas d'être réfutée ; & je ne m'étendrai pas davantage sur un livre qui est entre les mains de tout le monde, que tout le monde lit, que tout le monde relit, & dont la lecture est toujours également attachante & instructive.

En 1789, Barthélemy fut élu par acclamation à l'académie Française ; & à sa réception, il fut accueilli, & pour ainsi dire couronné par les acclamations publiques. Son discours fut comme sa vie & son caractère, un tissu, un modèle de simplicité, de sentiment, de modestie ; & le directeur (1) qui lui répondit enrichit sa réponse des grâces piquantes & délicates qui brillent dans tout ce qui sort de sa plume.

En 1790, M. de Saint-Priest, alors ministre du département de Paris & des lettres, offrit à Barthélemy l'honorable place de bibliothécaire du Roi, vacante par la démission de M. Le Noir. L'abbé reçut cette offre flatteuse avec reconnoissance, & refusa la place : ne croyant pas, accoutumé comme il l'étoit, à des travaux littéraires libres & indépendans, pouvoir se charger des détails minutieux & forcés de ce grand dépôt.

Circonscrit par son goût & par sa modestie dans le soin & les travaux du cabinet des médailles, il s'y livroit avec une ardeur toujours nouvelle, aidé par son neveu Barthélemy Courçay, qui lui avoit été associé en 1768, & qui est aujourd'hui titulaire de la place. C'est faire assez l'éloge du neveu que de dire qu'il est digne d'un tel oncle, & c'est une justice qu'on ne peut se dispenser de lui rendre.

Le cabinet s'étoit singulièrement accru & embelli entre les mains de Barthélemy ; son activité, sa vigilance ne négligeoient aucun objet ; & ses correspondances, qui embrassoient avec un égal succès toute la France & toute l'Europe, lui

(1) M. de Boufflers, si connu par de charmans ouvrages.

procuroient chaque jour de nouveaux trésors. La Suède & le Danemark se prêtèrent à cette contribution, comme avoit fait l'Italie, & complétèrent, pour leur part, la collection des médailles modernes, dont la suite avoit été négligée après la mort de M. Colbert, ce grand homme qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer ou à la richesse ou à l'ornement de la France.

Mais les médailles modernes, qui n'apprennent guère que ce qu'on sait d'ailleurs, ne paroissoient pas à Barthélemy un objet aussi intéressant pour le cabinet que les antiques ; & c'étoit à la recherche de celles-ci qu'il donnoit, avec raison, ses plus grands soins. Il n'y a que les initiés dans ce genre de travail, qui puissent avoir une idée des difficultés qu'il présente, des peines infinies qu'il coûte. Veiller sans cesse à la découverte des monumens rares, précieux, uniques même, qui se trouvent enfouis dans divers cabinets ; les y déterrer à force de vigilance & d'activité ; se les procurer en les achetant avec économie ; ne les insérer dans une des suites qu'après s'être assuré, par un examen minutieux, de leur authenticité, & des singularités qui les distinguent de quelques autres à peu près semblables ; les inscrire enfin au catalogue, avec leur description claire & précise : telle est la foule de détails auxquels Barthélemy dut sacrifier, pour l'intérêt du cabinet dont il avoit la garde, une grande partie de son temps, de ce temps qu'il employoit si bien & si agréablement pour lui dans ses études particulières. Il se livra à ce travail obscur & pénible avec tant d'ardeur & de constance, qu'il parvint à doubler les richesses du cabinet. Il y avoit trouvé vingt mille médailles antiques, il en a laissé quarante mille ; & je tiens de lui que, dans le cours de son administration, il lui en avoit passé par les mains & sous les yeux quatre cent mille.

Outre celles que lui procuroient des hasards fréquens, suite naturelle & juste salaire de ses correspondances suivies sans relâche, il fit l'acquisition importante de plusieurs collections précieuses, formées par divers amateurs éclairés & savans.

Celles de Cary, de Clèves, de Pellerin & d'Ennery lui fournirent une foule d'objets du plus grand prix par leur belle conservation & leur rareté. Il y en avoit même plusieurs d'uniques dans le recueil de Clèves, qui embellirent singulièrement la suite des médailles impériales en or.

La collection de Pellerin étoit la plus complète qu'aucun particulier eut jamais possédée. Il avoit été très-long-temps premier commis de la marine, & une correspondance de plus de 40 années avec tous nos consuls du Levant l'avoit enrichi d'une infinité de médailles Grecques inconnues jusqu'alors.

Le cabinet étant parvenu à un si haut degré d'accroissement & de réputation, il étoit temps d'en publier les trésors & de les communiquer à tous les savans de l'Europe. C'étoit la dernière opération qui devoit couronner les longs travaux de Barthélemy, & c'eût été en même temps de sa part un moyen de s'acquitter envers tous les antiquaires François ou étrangers, qui lui avoient fourni à l'envi tant de précieux matériaux. Cette reconnoissance leur étoit due par un homme leur associé dans les diverses compagnies savantes qui s'étoient empressées d'inscrire son nom dans leurs fastes ; car, outre l'académie Françoise, l'académie des inscriptions & l'académie de Marseille, il étoit encore de celles de Madrid, de Cortone, de Pesaro, de Hesse-Cassel, enfin de celle des antiquaires & de la société royale de Londres.

Par ce concours de motifs patriotiques & personnels, Barthélemy avoit à cœur de finir sa carrière en publiant une notice, une description exacte & raisonnée des richesses dont le dépôt lui étoit confié. L'opération étoit dispendieuse par la quantité de gravures qu'exigeoit un semblable recueil, & elle avoit besoin non-seulement de l'attache, mais des secours du gouvernement. Barthélemy obtint, en 1787, l'aveu du ministère, & il sembloit n'avoir plus rien à désirer. Mais la bonne volonté de M. de Breteuil, alors ministre d'état, zélé pour la gloire des lettres, fut arrêtée par diverses circonstances impérieuses. L'embarras des finances, à cette époque désastreuse, fut suivi des assemblées des notables, qui amenèrent

les états-généraux, d'où sortit un nouvel ordre des choses; & tels furent les obstacles qui, s'opposant d'abord à l'exécution de cette belle entreprise, en firent bientôt oublier le projet. Ce fut là le premier succès que manqua l'abbé dans sa poursuite continuelle des avantages de la littérature. La fortune sembloit avoir attendu la fin de sa carrière, pour lui faire sentir le poids de ses inévitables disgrâces; & il ne tarda pas à avoir l'occasion de se rappeler & de s'appliquer le mot si connu du sage Solon au roi Crésus (1).

Dès l'année 1792, la diminution de ses forces & sa décadence progressive se faisoient remarquer sensiblement; &, au commencement de l'année suivante, on le vit sujet à tomber dans des évanouissemens qui le laissoient sans connoissance pendant des heures entières. Courageux & calme par caractère, il ne s'inquiétoit pas de ces accidens passagers; mais ses amis en prévoyoient avec douleur le danger trop prochain.

Il avoit alors 78 ans, remplis par 60 années de travaux; et il touchoit à une disgrâce que son âge, ses infirmités, sa conduite ne permettoient pas seulement de soupçonner.

Le 30 Août 1793, il fut dénoncé sous prétexte d'aristocratie (2), (accusation qui pouvoit surprendre un homme à qui la langue Grecque étoit si familière), et son neveu partagea cette inculpation, ainsi que cinq ou six autres de leurs co-opérateurs à la bibliothèque. La dénonciation étoit du nommé Duby, commis à la bibliothèque, et consignée dans une lettre de lui au nomme Chrétien, limonadier, membre de la section dont est la bibliothèque, qui lut cette lettre à la section d'abord, et ensuite à la commune. Duby ne connoissoit pas Chrétien; Chrétien ne connoissoit pas Duby;

(1) Nul homme ne peut être réputé véritablement heureux avant sa mort.

(2) *Aristocratie*, signifie exactement en Grec le gouvernement des meilleurs.

Barthélemy n'avoit jamais vu ni l'un ni l'autre ; et il est aisé de juger qu'il n'étoit pas mieux connu d'eux.

Dans les temps de trouble, où la défiance paroît de première nécessité, tous les dénonciateurs sont écoutés et toutes les dénonciations sont reçues. Celle-ci eut son effet, et les prévenus d'accusation furent conduits à la prison des Magdelonettes. On alla chercher Barthélemy chez Madame de Choiseul où il étoit alors. Il fit promptement ses adieux à sa protectrice, qui les reçut avec un attendrissement qu'il partageoit, mais qu'il ne lui montroit pas. C'est de là que ce respectable vieillard fut mené au lieu de sa détention où il trouva son neveu Courçay, qui avoit annoncé à ses camarades l'arrivée prochaine de son oncle. La victime ne tarda pas, et s'offrit au sacrifice avec la sérénité peinte sur le visage. Son âme, aussi élevée que simple et modeste, jouissoit du calme que donna la conscience d'une vie sans reproche. Ce n'étoit pas qu'il pût se cacher le danger de sa situation, combinée avec son grand âge et ses infirmités. Il sentoit qu'il ne pourroit résister que peu de jours aux incommodités d'une prison, où il manqueroit des secours qui lui étoient nécessaires. Il le sentoit, et il le dit à son neveu ; mais il se résignoit en paix à sa destinée, sans se troubler par des réflexions, des souvenirs du passé, qui agravent souvent le malheur des prisonniers. L'époque de son arrestation n'avoit pas échappé à l'observation de ceux dont il devenoit le camarade. C'étoit le 2 Septembre, l'anniversaire trop mémorable d'une journée que nos neveux effaceront, s'ils le peuvent, des fastes de la France. Ce triste souvenir sembloit être un mauvais augure du sort de Barthélemy ; mais aucun des prisonniers n'eut l'indiscrétion de le lui rappeler.

Ils vinrent tous au devant de lui avec empressement à la porte de la prison, et l'accueillirent avec les témoignages d'une vénération profonde et d'un attendrissement sincère. Son entrée dans la maison de deuil et de larmes avoit l'air d'un triomphe. Le concierge, nommé Vaubertrand, et dont il est juste de conserver le nom, eut pour lui des attentions tou-

chantes, et lui marqua tous les égards qu'il pouvoit lui marquer. On le plaça dans une petite chambre avec son neveu qui lui prodigua les soins les plus tendres, et ce fut là qu'il reçut dans la soirée la visite de madame de Choiseul. Cette femme si délicate, dont une extrême sensibilité use les ressorts, mais à qui l'amitié fait toujours trouver des forces, n'avoit pas perdu un moment pour éclairer le gouvernement sur l'erreur commise dans les bureaux qui avoient fait arrêter ce respectable vieillard. Des amis zélés, obligeans et sensibles l'avoient aidée, et n'avoient pas eu de peine à réussir. Le comité, qui n'ignoroit ni l'âge ni la réputation de Barthélemy, ni la pureté de sa conduite, n'avoit jamais eu l'intention de le comprendre dans l'ordre général qui frappoit sur les employés à la bibliothèque, et son arrestation étoit un mal entendu, une erreur qu'on répara sur le champ. Tous les commis s'empressèrent à l'envi à expédier l'ordre de sa sortie, avec lequel on alla le réveiller sur les onze heures du soir, & à minuit on le remena chez sa tendre & constante protectrice d'où on l'avoit arraché le matin.

Ce ne fut pas sans une peine sensible qu'il laissa dans la prison M. de Courçay, ce neveu si digne de sa tendresse, & il eut la douleur de ne lui voir recouvrer la liberté qu'après quatre mois de détention.

Pour lui, il ne tarda pas à faire une seconde épreuve de cet ascendant heureux qu'un mérite éminent & une vertu reconnue acquièrent sans le savoir sur tous les esprits. On l'avoit traité, sinon comme un coupable, du moins comme un homme suspect & dangereux, le 2 du mois de Septembre; & dans le mois d'Octobre suivant, la belle charge de bibliothécaire en chef étant devenue vacante par la mort de Carra & par la démission de Chamfort, on la lui offrit de la manière la plus flatteuse. Il ne l'accepta pas, & s'en excusa sur sa vieillesse & sur les infirmités qui l'accompagnoient.

1794. Malheureusement l'excuse n'étoit pas frivole, & dans le courant de l'année suivante, son dépérissement successif fit des progrès effrayans. Il touchoit à la fin de sa belle carrière,

& lui seul ne s'en apercevoit pas. Cependant de fréquentes défaillances pouvoient l'avertir que le principe de vie s'affoiblissoit par degrés. Ses amis s'effrayoient avec raison de ces attaques de foiblesse qui se renouveloient souvent; mais, comme il perdoit le sentiment pendant leur durée, il n'en conservoit pas le souvenir; & dès qu'elles étoient passées, il se remettoit à sa vie ordinaire. Il la passoit entre la littérature & l'amitié: toujours occupé, toujours sensible, toujours reconnoissant. Les soins de ses amis ne lui manquoient pas; & ceux de son neveu, aussi continuels que tendres, devinoient, prévenoient tous ses besoins, & ne lui laissoient pas le temps de les sentir. Il étoit sans souffrances, mais il s'éteignoit peu à peu.

Au commencement de cette année (1795), on s'aperçut que la mort s'approchoit à plus grands pas. Il commençoit la 80e. année d'une vie passée toute entière dans des travaux qui, exigeant une forte application, usent insensiblement le ressort vital, sans attaquer les organes du corps quand sa constitution est bonne; & telle étoit celle de Barthélemy. Il étoit de la taille la plus haute & la mieux proportionnée. Il sembloit que la nature eût voulu assortir ses formes & ses traits à ses mœurs & à ses occupations. Sa figure avoit un caractère antique, & son buste ne peut être bien placé qu'entre ceux de Platon & d'Aristote. Il est l'ouvrage d'une main habile (1), qui a su mettre dans sa physionomie ce mélange de douceur, de simplicité, de bonhomie & de grandeur, qui rendoit, pour ainsi dire, visible l'âme de cet homme rare.

La rigueur excessive de l'hiver avança probablement sa fin, & il n'y prenoit pas garde. Ses lectures, ses occupations littéraires diminuoient d'intensité, mais étoient toujours les mêmes, & remplissoient tout le temps qu'il ne donnoit pas à l'amitié. Il auroit pu faire écrire sur sa porte, comme Maynard sur la sienne:

---

(1) M. Houdon.

C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Elle le menaçoit depuis long-temps, & l'atteignit enfin dans le courant d'Avril. Le 25 de ce mois (6 Floréal), il alla dîner chez Madame de Choiseul, quoique incommodé, depuis quelques jours, de coliques & de dérangemens d'estomac. La saison étoit rude encore, & il fut peut-être saisi du froid en revenant. C'est ce qu'a pensé son médecin (1), homme habile & sensible qui le soignoit avec affection. La soirée du malade se passa chez lui comme à l'ordinaire, entre trois ou quatre amis avec qui la conversation ne tarit point ; mais dans la nuit, il fut vraisemblablement surpris d'une foiblesse qui ne lui laissa pas le temps de tirer sa sonnette : car il ne permettoit jamais que personne couchât dans sa chambre. Comtois, son excellent domestique, y entra de lui-même, par inquiétude, à huit heures du matin, surpris que l'abbé, qui étoit fort matinal, ne l'eût point encore appelé. Il le trouva sans connoissance, les pieds dans le lit & la tête sur le parquet. Il le coucha. La connoissance revint peu à peu ; mais la fièvre étoit déclarée & ne cessa plus. La toux devint fatigante & l'expectoration pénible. La poitrine se remplit, & cet excellent homme s'endormit du sommeil des justes & des sages, sans douleur, & peut-être sans voir sa fin, quoique ayant conservé toute sa connoissance jusqu'à son dernier moment.

Ce moment cruel pour ses amis & pour les lettres arriva le 30 Avril (11 Floréal) de la présente année, à trois heures après-midi, & ne fut annoncé par aucunes souffrances. A une heure, Barthélemy lisoit paisiblement Horace ; mais ses mains, déjà froides, ne pouvoient plus tenir le livre, & il le laissa tomber. Sa tête se pencha ; il paroissoit dormir ; on le croyoit. Son tendre neveu, qui ne le quittoit pas un seul instant, le crut lui-même, & ne perdit cette douce illusion qu'au bout de deux heures, en s'apercevant qu'il n'entendoit plus la respiration de son oncle.

---

(1) M. Poissonnier Desperrières.

Ainsi mourut, avec le calme qui avoit régné dans toute sa vie, cet homme, un des ornemens de son siècle; laissant à chacun de ses parens un père à pleurer, à ses amis une perte irréparable à regretter, aux savans de toutes les nations un exemple à suivre, aux hommes de tous les lieux & de tous les temps un modèle à imiter.

Liste des Mémoires & Dissertations de J. J. Barthélemy.

Insérés dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions.

Recherches sur le Pactole, par extrait. Tome xxi, pag. 19, Partie Historique.—Remarques sur une Médaille de Xerxes. Ibid. p. 404.—Remarques sur une Inscription d'Amyclæ. Tome xxiii, p. 394.—Essai d'une Paléographie Numismatique. Tome xxiv, p 30.—Dissertation sur deux Médailles Samaritaines d'Antigonus, Roi de Judée. Ibid p. 49.—Remarques sur quelques Médailles publiées par différens auteurs. Tome xxvi, p. 532.—Dissertation sur les Médailles Arabes. Ibid. p. 557.—Réflexions sur l'Alphabet & la Langue dont on se servoit à Palmyre. Ibid. p. 577.—Mémoire sur les Monumens de Rome. Tome xxiii, p. 579.—Réflexions sur quelques Monumens Phéniciens. Tome xxx, p. 405.—Explication de la Mosaïque de Palestrine. Ibid. p. 503.—Réflexions Générales sur les Rapports des Langues Egyptienne, Phénicienne & Grecque. Tome xxxii, p. 212.—Remarques sur quelques Médailles publiées par différens auteurs. Tome xxxii, p. 671.—Explication d'un Bas-Relief Egyptien, & de l'Inscription Phénicienne qui l'accompagne. Ibid. p. 725.—Remarques sur le nombre de Pièces qu'on représentoit dans un même jour sur le Théâtre d'Athènes. Tome xxxix, p. 172.—Remarques sur les Médailles de l'Empereur Antonin. Tome xli, p. 501.

Lettres aux Auteurs du Journal des Savans.

Vol. d'Août 1760, in 4°. p. 495; de Décembre 1761, p. 871; de Sept. ou Nov. 1763. } Sur des Médailles & Inscriptions Phéniciennes.

D'Avril 1790, sur des Médailles Samaritaines.

Lettre au Marquis Olivieri sur les Monumens Phéniciens. 1764.

Dissertation sur une Ancienne Inscription Grecque, dite le Marbre de Choiseul, relative aux Finances des Athéniens. 1792.

Outre ces divers écrits, M. Barthélemy à donné à M. de Caylus plusieurs articles qui sont imprimés dans le Recueil des Antiquités.

Il a fait pour le Journal des Savans un grand nombre d'extraits de livres d'Antiquités, tels que ceux des Ruines de Palmyre & de Balbec, dans les journaux d'Avril 1754 & de Juin 1760.

Il a fait pour M. Bertin un Mémoire sur les Peintures Mexicaines dont ce ministre avoit plusieurs fragmens; mais ce Mémoire est perdu. L'auteur le regrettoit, & n'en avoit point conservé de copie.

Il se proposoit de publier le recueil de toutes ses dissertations, avec changemens & augmentations. Il attachoit un mérite particulier à ce qu'il a écrit sur les monumens & les langues de l'Orient, & il étoit persuadé que les savans étrangers accuilleroient avec intérêt la réunion de ces morceaux épars. Ce qu'il estimoit le plus ensuite, c'est la Paléographie Numismatique. La suite de ce travail l'intéressoit infiniment, & l'a occupé jusqu'à ses derniers jours. Son neveu espère pouvoir remplir son vœu dans quelque temps.

INTRO-

INTRODUCTION.

Epoques principales de l'Histoire Grecque, depuis les premiers Siècles connus, jusqu'à la Prise d'Athènes dans la 93e. Olympiade, & la 404e. Année avant l'Ere Chrétienne.

S'IL faut s'en rapporter aux traductions anciennes, les premiers habitans de la Grèce n'avoient pour demeures que des antres profonds, & n'en sortoient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers & quelquefois nuisibles. Réunis dans la suite sous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs besoins & leurs maux. La guerre commença ; de grandes passions s'allumèrent ; & les suites en furent effroyables. Il falloit des torrens de sang pour s'assurer la possession d'un pays. Les vainqueurs dévoroient les vaincus ; la mort étoit sur toutes les têtes, & la vengeance dans tous les cœurs. Mais, soit que l'homme se lasse enfin de sa férocité, soit que le climat de la Grèce adoucisse tôt ou tard le caractère de ceux qui l'habitent, plusieurs hordes de sauvages coururent au devant des législateurs qui entreprirent de les policer. Ces législateurs étoient des Egyptiens qui venoient d'aborder sur les côtes de l'Argolide ; ils y cherchoient un asile, ils y fondèrent un empire.

Cette révolution commença sous Inachus * qui avoit conduit la première colonie Egyptienne ; elle continua sous Phoronée son fils. Dans un court espace de temps, l'Argolide, l'Arcadie & les régions voisines changèrent de face. Envi-

---

* 1970 ans avant J. C. du temps d'Abraham.

ron trois siècles après, Cécrops, Cadmus et Danaüs parurent, l'un dans l'Attique, l'autre dans la Béotie, et le troisième dans l'Argolide. Ils amenoient avec eux de nouvelles colonies d'Egyptiens et de Phéniciens. L'industrie et les arts franchirent les bornes du Péloponèse, et leurs progrès ajoutèrent, pour ainsi dire, de nouveaux peuples au genre humain.

Le règne de Phoronée est la plus ancienne époque de l'histoire des Grecs; celui de Cécrops, de l'histoire des Athéniens. Depuis ce dernier prince jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse, il s'est écoulé environ 1250 ans. Je les partage en deux intervalles; l'un finit à la première des olympiades; l'autre à la prise d'Athènes, par les Lacédémoniens *.

PREMIÈRE PARTIE.

LA colonie de Cécrops tiroit son origine de la ville de Saïs, en Egypte. Elle avoit quitté les bords fortunés du Nil, pour se soustraire à la loi d'un vainqueur inexorable; &, après une longue navigation, elle étoit parvenue aux rivages de l'Attique, habités de tout temps par un peuple que les nations farouches de la Grèce avoient dédaigné d'asservir. Ses campagnes stériles n'offroient point de butin, & sa foiblesse ne pouvoit inspirer de crainte. Accoutumé aux douceurs de la paix, libre sans connoître le prix de la liberté, plutôt grossier que barbare, il devoit s'unir sans effort à des étrangers que le malheur avoit instruits: bientôt les Egyptiens & les habitans de l'Attique ne formèrent qu'un seul peuple; mais les premiers prirent sur les seconds cet ascendant qu'on accorde tôt ou tard à la supériorité des lumières; & Cécrops, placé à la tête des uns & des autres, conçut le projet de faire le bonheur de la patrie qu'il venoit d'adopter. Il multiplia les objets de la vénération publique. Il invoqua le

* La première olympiade, 776 ans avant J. C. & la prise d'Athènes 404.

souverain des dieux sous le titre de très-haut : il éleva de toutes parts des temples & des autels, mais il défendit d'y verser le sang des victimes. L'hommage qu'il offrit aux dieux étoit plus digne de leur bonté ; c'étaient des épis ou des grains, prémices des moissons dont ils enrichissoient l'Attique, & des gâteaux, tribut de l'industrie que ses habitans commençoient à connoître.

Tous les règlemens de Cécrops repiroient la sagesse & l'humanité ; il en fit pour procurer à ses sujets une vie tranquille, & leur attirer des respects au-delà du trépas. Cette sagesse brilloit dans l'établissement d'un tribunal qui paroît s'être formé vers les dernières années de ce prince, ou au commencement du règne de son successeur : c'est celui de l'aréopage, qui, depuis son origine, n'a jamais prononcé un jugement dont on ait pu se plaindre, & qui contribua le plus à donner aux Grecs les premières notions de la justice.

Si Cécrops avoit été l'auteur de ces mémorables institutions, & de tant d'autres qu'il employa pour éclairer les Athéniens, il auroit été le premier des législateurs, & l plus grand des mortels ; mais elles étoient l'ouvrage de toute une nation attentive à les perfectionner pendant une longue suite de siècles. Il les avoit apportées d'Egypte ; & l'effet qu'elles produisirent fut si prompt que l'Attique se trouva bientôt peuplée de vingt mille habitans.

Des progrès si rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivoient que de rapines : des corsaires descendirent sûr les côtes de l'Attique ; des Béotiens en ravagèrent les frontières, & répandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour persuader à ses sujets de rapprocher leurs demeures alors éparses dans la campagne, & de les garantir, par une enceinte, des insultes qu'ils venoient d'éprouver. Les fondemens d'Athenes furent jetés sur la colline, où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'élevèrent en différens endroits ; & les habitans saisis de frayeur, firent sans peine le sacrifice qui devoit leur coûter le plus. Ils renoncè-

rent à la liberté de la vie champêtre & se renfermèrent dans des murs, qu'ils auroient regardés comme le séjour de l'esclavage, s'il n'avoit fallu les regarder comme l'asile de la foiblesse. A l'abri de leurs remparts, ils furent les premiers des Grecs à déposer, pendant la paix, ces armes meurtrières, qu'auparavant ils ne quittoient jamais. Cécrops mourut après un règne de cinquante ans. Il eut un fils dont il vit finir les jours, & trois filles à qui les Athéniens décernèrent depuis les honneurs divins. Ils conservent encore le tombeau de Cécrops dans le temple de Minerve; & son souvenir est gravé, en caractères ineffaçables, dans la constellation du verseau qu'ils lui ont consacrée (1).

Après Cécrops, régnèrent, pendant l'espace d'environ cinq cents soixante ans, dix-sept princes dont Codrus fut le dernier.

Les regards de la postérité ne doivent point s'arrêter sur la plupart d'entr'eux : mais nous chercherons, dans la suite de leurs règnes, les traits qui ont influé sur le caractère de la nation ou qui devoient contribuer à son bonheur.

Quelques années après Cécrops, les lumières de l'Orient pénétrèrent en Béotie. Cadmus, à la tête d'une colonie de Phéniciens, y porta le plus sublime de tous les arts, celui de retenir par de simples traits les sons fugitifs de la parole, & les plus fines opérations de l'esprit. Le secret de l'écriture introduit en Attique y fut destiné, quelques temps après, à conserver le souvenir des événemens remarquables.

Nous ne pouvons fixer d'une manière précise le temps où les arts y furent connus. Sous Pandion, on fit de nouveaux progrès dans l'agriculture : Erechthée, son successeur, illustra son règne par des établissemens utiles, & les Athéniens lui consacrèrent un temple après sa mort.

A mesure que le royaume d'Athènes prenoit de nouvelles forces, on voyoit ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémone, de

(1) Cécrops vivoit dans le temps de Moïse.

de Corinthe, de Thèbes, de Thessalie & d'Epire, s'accroître par degrés, & paroître sur la scène du monde.

Cependant l'ancienne barbarie reparoissoit, au mépris des lois & des mœurs ; il s'élevoit par intervalles des hommes robustes qui se tenoient sur des chemins, pour attaquer les passans, ou des princes dont la cruauté froide infligeoit à des innocens des supplices lents & douloureux. Mais des hommes encore plus puissans & plus robustes parcouroient la Grèce & la purgeoient du brigandage des rois & des particuliers : ils paroissoient au milieu des Grecs, comme des mortels d'un ordre supérieur ; & ce peuple enfant, aussi extrême dans sa reconnoissance que dans ses alarmes, répandoit tant de gloire sur leurs moindres exploits, que l'honneur de le protéger étoit devenu l'ambition des âmes fortes.

Cette espèce d'héroïsme s'exerçoit sur toutes sortes d'objets. Si un animal féroce, sorti du fond des bois, semoit la terreur dans les campagnes, le héros de la contrée se faisoit un devoir d'en triompher aux yeux d'un peuple qui regardoit encore la force comme la première des qualités, & le courage comme la première des vertus.

Bientôt ces hommes héroïques allèrent mendier au loin les dangers, ou les firent naître autour d'eux ; & comme les vertus exposées aux louanges se flétrissent aisément, leur bravoure, dégénérée en témérité, ne changea pas moins d'objet que de caractère. Le salut des peuples ne dirigeoit plus leurs entreprises ; & la main qui venoit de renverser un tyran de son trône, dépouilloit un prince juste des richesses qu'il avoit reçues de ses pères, ou lui ravissoit une épouse distinguée par sa beauté. La vie des anciens héros est souillée de ces taches honteuses.

Plusieurs d'entr'eux, sous le nom d'Argonautes, formèrent le projet de se rendre dans un climat lointain, pour s'emparer des trésors d'Aëtès, roi de Colchos. Il leur fallut traverser des mers inconnues, & braver sans cesse de nouveaux dangers : mais ils s'étoient déjà séparément signalés par tant d'exploits, qu'en se réunissant, ils se crurent invincibles, &

le furent en effet. Parmi ces héros, on vit Jason, qui séduisit & enleva Médée, fille d'Aëtès, mais qui perdit pendant son absence, le trône de Thessalie où sa naissance l'appeloit; Castor & Pollux, fils de Tyndare, roi de Sparte, célèbres par leur valeur, plus célèbres par une union qui leur a mérité des autels; Pélée, roi de la Phthiotide, qui passeroit pour un grand homme, si son fils Achille n'avoit pas été plus grand que lui; le poëte Orphée, qui partageoit des travaux qu'il adoucissoit par ses chants; Hercule enfin, le plus illustre des mortels, & le premier des demi-dieux.

Toute la terre est pleine de bruit de son nom & des monumens de sa gloire. Il descendoit des rois d'Argos; on dit qu'il étoit fils de Jupiter, &c. Son histoire est un tissu de prodiges, ou plutôt c'est l'histoire de tous ceux qui ont porté le même nom, & subi les mêmes travaux que lui: le véritable Hercule ne différoit des autres hommes que par sa force, & ne ressembloit aux dieux des Grecs que par ses foiblesses: les biens & les maux qu'il fit dans ses expéditions fréquentes, lui attirèrent pendant sa vie une célébrité, qui valut à la Grèce un nouveau défenseur en la personne de Thésée. Ce prince étoit fils d'Egée, roi d'Athènes, & d'Ethra, fille du sage Pitthée, qui gouvernoit Trézène: il étoit élevé dans cette ville où le bruit des actions d'Hercule l'agitoit sans cesse; il en écoutoit le récit avec une ardeur d'autant plus inquiète que les liens du sang l'unissoient à ce héros.

Thésée mérita le trône par ses exploits, & à peine y fut-il assis, qu'il voulut mettre des bornes à son autorité, & donner au gouvernement une forme plus stable & plus régulière. Les douze villes de l'Attique, fondées par Cécrops étoient devenues autant de républiques, qui toutes avoient des magistrats particuliers & des chefs presque indépendans: leurs intérêts se croisoient sans cesse, & produisoient entre elles des guerres fréquentes. Thésée forma son plan; & supérieur même aux petits obstacles, il se chargea des détails de l'exécution, parcourut les divers cantons de l'Attique, & chercha partout à s'insinuer dans les esprits. Le peuple reçut avec

ardeur un projet qui sembloit le ramener à sa liberté primitive. Alors il fut réglé qu'Athènes deviendroit la métropole & le centre de l'empire ; que les sénats des villes seroient abolis ; que la puissance législative résideroit dans l'assemblée générale de la nation, distribuée en trois classes ; celle des notables, celle des agriculteurs, & celle des artisans : il fut réglé enfin que Thésée, placé à la tête de la république, seroit le défenseur des lois, & le général des troupes destinées à la défendre.

Par ces dispositions, le gouvernement d'Athènes devint essentiellement démocratique ; Thésée institua une fête solennelle, dont les cérémonies rappellent encore aujourd'hui la réunion des différens peuples de l'Attique ; il fit construire des tribunaux pour les magistrats ; il agrandit la capitale, & l'embellit autant que l'imperfection des arts pouvoit le permettre. Les étrangers, invités à s'y rendre, y accoururent de toutes parts, & furent confondus avec les anciens habitans ; il ajouta le territoire de Mégare à l'empire ; & plaça sur l'isthme de Corinthe une colonne qui séparoit l'Attique du Péloponèse, & renouvela, près de ce monument, les jeux Isthmiques, à l'imitation de ceux d'Olympie qu'Hercule venoit d'établir.

Hercule, Thésée, Pirithoüs, rois d'une partie de la Thessalie, amis & rivaux généreux, ne respirant que les dangers & la victoire, faisant pâlir le crime & trembler l'innocence, fixoient alors les regards de la Grèce entière. Thésée étoit appelé à toutes les expéditions éclatantes. Il triompha, dit-on, des Amazones ; se signala contre les Centaures de Thessalie, &c. Au milieu de tant d'actions glorieuses, il résolut avec Pirithoüs, d'enlever la princesse de Sparte, & celle d'Epire, distinguées toutes deux par une beauté qui les rendit célèbres & malheureuses ; l'une étoit cette Hélène dont les charmes firent depuis couler tant de sang & de pleurs ; l'autre, étoit Proserpine, fille d'Aidonée, roi des Mollosses, en Epire ; mais Aidonée, instruit de leurs desseins, livra Pirithoüs à des dogues affreux qui le dévorèrent, & précipita Thésée dans

les horreurs d'une prison, dont il ne fut délivré que par les soins officieux d'Hercule.

De retour dans ses états, il trouva sa famille couverte d'opprobres, & la ville déchirée par des factions. Le peuple venoit aussi d'être aigri par la présence & par les plaintes de Castor & de Pollux, frères d'Hélène, qui avant de la retirer des mains auxquelles Thésée l'avoit confiée, avoient ravagé l'Attique, & excité des murmures contre un roi qui sacrifioit tout à ses passions, & abandonnoit le soin de son empire, pour aller au loin tenter des aventures ignominieuses. Thésée chercha vainement à dissiper de si funestes impressions; & quand il voulut employer la force, il apprit que rien n'est si foible qu'un souverain avili aux yeux de ses sujets. Dans cette extrémité, il se réfugia auprès de Lycomède, dans l'île de Syros; & il y périt quelque temps après, ou par les suites d'un accident, ou par les trahisons de Lycomède, attentif à ménager l'amitié de Mnesthée, successeur de Thésée. Les actions de ce prince, pendant sa jeunesse, au commencement de son règne & à la fin de ses jours, nous l'offrent successivement, sous l'image d'un héros, d'un roi, d'un aventurier, &, suivant ces rapports différens, il mérita l'admiration, l'amour, & le mépris des Athéniens. Ils ont depuis oublié ses égaremens, & rougi de leur révolte. Cimon, fils de Miltiades, transporta, par ordre de l'oracle, ses ossemens dans les murs d'Athènes. On construisit, sur son tombeau, un temple embelli par les arts, & devenu l'asile des malheureux, & divers monumens le retracent à nos yeux, en rappelant le souvenir de son règne (1).

Guerre de Thèbes.

Dans la première guerre de Thèbes entre Etéocle & Polynice, fils d'Œdipe, les Grecs montrèrent quelque connoissance de l'art militaire: jusqu'alors on avoit vu des troupes

(1) La mort de Thésée étoit vers l'an 1305 avant J. C.

sans soldats inonder tout à coup un pays voisin, & se retirer après des hostilités & des cruautés passagères ; mais dans la guerre de Thèbes, on vit des projets concertés avec prudence, & suivis avec fermeté ; des peuples différens, renfermés dans un même camp, & soumis à la même autorité, opposant un courage égal aux lenteurs d'un siége, & aux dangers des combats journaliers.

Adraste partagéa le commandement de l'armée avec Polynice, qu'il vouloit établir sur le trône de Thèbes ; le brave Tydée, fils d'Ænée, roi d'Etolie ; l'impétueux Capanée ; Hippomédon, & Parthénopée. A la suite de ces guerriers, tous distingués par leur valeur, parurent dans un ordre inférieur de mérite & de dignités, les principaux habitans de la Messénie, de l'Arcadie, & de l'Argolide.

L'armée s'étant mise en marche, entra dans la forêt de Némée, où ses généraux instituèrent des jeux qu'on célèbre encore aujourd'hui avec la plus grande solennité. Après avoir passé l'isthme de Corinthe, elle se rendit en Béotie, & força les troupes d'Etéocle à se renfermer dans les murs de Thèbes.

La seconde guerre de Thèbes (1) se passa dix ans après la première. La victoire des Thébains ne fit que suspendre leur perte. Les chefs des Argiens avoient laissé des fils dignes de les venger. Ces jeunes princes, parmi lesquels on voyoit Diomède, fils de Tydée, & Sthénélus, fils de Capanée, entrèrent, à la tête d'une armée formidable, sur les terres de leurs ennemis.

On en vint bientôt aux mains ; & les Thébains ayant perdu la bataille abandonnèrent la ville, qui fut livrée au pillage. Thersander, fils & successeur de Polynice, fut tué quelques années après, en allant au siége de Troie. Après sa mort, deux princes de la même famille regnèrent à Thèbes ; mais le second fut tout à coup saisi d'une noire frénésie ; & les Thébains, persuadés que les furies s'attache-

(1) L'an 1319 avant J. C.

roient au sang d'Œdipe, tant qu'il en resteroit une goutte sur la terre, mirent une autre famille sur le trône. Ils choisirent, trois générations après, le gouvernement républicain, qui subsiste encore parmi eux.

Le repos dont jouit la Grèce, après la seconde guerre de Thèbes, ne pouvoit être durable. Les chefs de cette expédition revenoient couverts de gloire, les soldats chargés de butin. Les uns & les autres se montroient avec cette fierté que donne la victoire, &, par le récit de leurs exploits, ils allumoient dans tous les cœurs la soif ardente des combats. Un événement subit développa ces impressions funestes.

Guerre de Troie.

Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la Grèce, vivoit paisiblement un prince, qui ne comptoit que des souverains pour aïeux, & qui se trouvoit à la tête d'une nombreuse famille, presque toute composée de jeunes héros : Priam régnoit à Troie ; & son royaume, autant par l'opulence & par le courage des peuples soumis à ses lois, que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie, répandoit en ce canton de l'Asie, le même éclat que le royaume de Mycènes dans la Grèce.

La maison d'Argos, établie en cette dernière ville, reconnoissoit pour chef Agamemnon, fils d'Atrée. Il avoit joint à ses états, ceux de Corinthe, de Sicyone, & de plusieurs villes voisines. Sa puissance, augmentée de celle de Ménélas son frère, qui venoit d'épouser Hélène, héritière du royaume de Sparte, lui donnoit une grande influence sur cette partie de la Grèce, qui, de Pélops son aïeul, a pris le nom de Péloponèse.

Tantale, son bisaïeul, règna d'abord en Lydie ; &, contre les droits les plus sacrés, retint dans les fers un prince Troyen nommé Ganymède. Plus récemment encore, Hercule, issu des rois d'Argos, avoit détruit la ville de Troie, fait mourir Laomédon, & enlevé Hésione sa fille.

Le souvenir de ces outrages restés impunis, entretenoit

dans les maisons de Priam & d'Agamemnon, une haine héréditaire & implacable, aigrie de jour en jour par la rivalité de puissance. Pàris, fils de Priam, fut destiné à faire éclore ces semences de divisions. Il vint en Grèce, & se rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d'Hélène fixoit tous les regards. Ce prince aussi possédoit les avantages de la figure, & ses qualités agréables firent une telle impression sur la reine de Sparte, qu'elle abandonna tout pour le suivre.

Les Atrides voulurent en vain obtenir par la douceur une satisfaction proportionnée à l'offense ; Priam ne vit dans son fils, que le réparateur des torts que sa maison & l'Asie entière avoient éprouvés de la part des Grecs, & rejeta les voies de réconciliation qu'on lui proposoit.

A cette étrange nouvelle, ces cris tumultueux & sanguinaires, ces bruits avant-coureurs des combats & de la mort, éclatent & se répandent de toutes parts. Les nations de la Grèce s'agitent comme une forêt battue par la tempête. Les rois dont le pouvoir est renfermé dans une seule ville, ceux dont l'autorité s'étend sur plusieurs peuples, possédés également de l'esprit d'héroïsme, s'assemblent à Mycènes. Ils jurent de reconnoître Agamemnon pour chef de l'entreprise, de venger Ménélas, & de reduire Ilium en cendres. Si des princes refusent d'abord d'entrer dans la confédération, ils sont bientôt entraînés par l'éloquence persuasive du vieux Nestor, roi de Pylos : par les discours insidieux d'Ulysse, roi d'Ithaque ; par l'exemple d'Ajax, de Salamine ; de Diomède, d'Argos ; d'Achille, fils de Pèlée qui regnoit dans un canton de la Thessalie, & d'une foule de jeunes guerriers.

Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes, se rassembla au port d'Aulide ; & près de douze cents voiles la transportèrent sur les rives de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts & des tours, étoit encore protégée par une armée nombreuse, que commandoit Hector, fils de Priam : il avoit sous lui quantité de princes alliés, qui avoient joint leurs troupes à celles des

Troyens. Assemblées sur le rivage, elles présentoient un front redoutable à l'armée des Grecs qui, après les avoir repoussées, se renfermèrent dans un camp, avec la plus grande partie de leurs vaisseaux.

Troie étoit située au pied du mont Ida, à quelque distance de la mer ; les tentes & les vaisseaux des Grecs occupoient le rivage ; l'espace du milieu étoit le théâtre de la bravoure & de la férocité : les Troyens & les Grecs étoient armés de piques, de massues, d'épées, de flèches & de javelots, couverts de casques, de cuirasses & de boucliers ; les rangs pressés, les généraux à leur tête, s'avançoient les uns contre les autres ; les premiers avec de grands cris ; les seconds dans un silence plus effrayant. La nuit séparoit les combattans ; la ville, ou les retranchemens, servoient d'asile aux vaincus ; la victoire coûtoit du sang, & ne produisoit rien.

Les jours suivans, la flamme de bûcher dévoroit ceux que la mort avoit moissonnés : on honoroit leur mémoire par des larmes & par des jeux funèbres. La trève expiroit, & l'on en venoit encore aux mains.

Toute la terre avoit les yeux fixés sur les campagnes de Troie, sur ces lieux où la gloire appeloit à grands cris les princes qui n'avoient pas été du commencement de l'expédition. Impatiens de se signaler dans cette carrière ouverte aux nations, ils venoient successivement joindre leurs troupes à celles de leurs alliés, & périssoient quelquefois dans un premier combat.

Enfin, après dix ans de résistance & de travaux, après avoir perdu l'élite de sa jeunesse & de ses héros, la ville tomba sous les efforts des Grecs ; & sa chûte fit un si grand bruit dans la Grèce, qu'elle sert encore de principale époque aux annales des nations (1). Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre ; Priam, expirant aux pieds des autels ; ses fils, égorgés autour de lui ; Hécube, son épouse ; Cassandre, sa fille ; Andromaque, veuve d'Hector, plusieurs

---

(1) 1282 ans avant J. C.

autres princesses, chargées de fers, & traînées, comme des esclaves, à travers le sang qui ruisseloit dans les rues, au milieu d'un peuple entier, dévoré par la flamme, ou détruit par le fer vengeur : tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les Grecs assouvirent leur fureur ; mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité, & le commencement de leurs désastres.

Leur retour fut marqué par les plus sinistres revers. Mnesthée, roi d'Athènes, finit ses jours dans l'île de Mélos ; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte ; Ulysse, plus malheureux, eut souvent à craindre le même sort, pendant les dix ans entiers qu'il erra sur les flots ; d'autres encore plus à plaindre, furent reçus dans leur famille, comme des étrangers, qu'une longue absence avoit fait oublier, qu'un retour imprévu rendoit odieux. Au lieu des transports que devoit exciter leur présence, ils n'entendirent autour d'eux que les cris révoltans de l'ambition, de l'adultère, & du plus sordide intérêt : trahis par leurs parens & leurs amis, la plupart allèrent, sous la conduite d'Idoménée, de Philoctète, de Diomède & de Teucer, en chercher de nouveaux en des pays inconnus.

La maison d'Argos se couvrit de forfaits, & déchira ses entrailles de ses propres mains. Agamemnon trouva son trône & son lit profanés par un indigne usurpateur ; il mourut assassiné par Clytemnestre son épouse, &c.

Ces horreurs, multipliées alors dans presque tous les cantons de la Grèce, retracées encore aujourd'hui sur le théâtre d'Athènes, devroient instruire les rois & les peuples, & leur faire redouter jusqu'à la victoire même. Celle des Grecs leur fut aussi funeste qu'aux Troyens : affoiblis par leurs efforts & par leurs succès, ils ne purent resister à leurs divisions, & s'accoutumèrent à cette funeste idée, que la guerre étoit aussi nécessaire aux états que la paix. Dans l'espace de quelques générations, on vit tomber & s'éteindre la plupart des maisons souveraines, qui avoient détruit celle de Priam ; &, quatre-vingts ans après la ruine de Troie, une

partie de Péloponèse passa entre les mains des Héraclides, ou descendans d'Hercule.

Retour des Héraclides (1).

La révolution produite par le retour de ces princes, fut éclatante & fondée sur les plus spécieux prétextes. Parmi les familles, qui dans les plus anciens temps, possédèrent l'empire d'Argos & de Mycènes, les plus distinguées furent celle de Danaüs & celle de Pélops. Du premier de ces princes, étoient issus Prœtus, Acrisus, Persée, Hercule ; du second, Atrée, Agamemnon, Oreste & ses fils.

La maison d'Hercule avoit alors à sa tête trois frères, Témène, Cresphonte & Aristodème, qui, s'étant associés avec les Doriens, entrèrent avec eux dans le Péloponèse, où la plupart des villes furent obligées de les reconnoître pour leurs souverains.

Les descendans d'Agamemnon, forcés dans Argos, & ceux de Nestor, dans la Messénie, se réfugièrent, les premiers en Thrace, les seconds en Attique. Argos échut en partage à Témène, & la Messénie à Cresphonte : Eurysthène & Proclès, fils d'Aristodème mort au commencement de l'expédition, régnèrent à Lacédémone.

Peu de temps après, les vainqueurs attaquèrent Codrus, roi d'Athènes, qui avoit donné un asyle à leurs ennemis. Ce prince, ayant appris que l'oracle promettoit la victoire à celle des deux armées qui perdroit son général dans la bataille, s'exposa volontairement à la mort (2) ; & ce sacrifice enflamma tellement ses troupes, qu'elles mirent les Héraclides en fuite.

Les Athéniens, frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de roi ; ils dirent que Codrus l'avoit élevé si haut, qu'il seroit désormais impossible d'y atteindre : en conséquence, ils

---

(1) 1202 ans avant J. C.
(2) 1092 ans avant J. C.

reconnurent Jupiter pour leur souverain ; &, ayant placé Médon, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommèrent archonte, ou chef perpétuel, en l'obligeant néanmoins de rendre compte de son administration au peuple. Les frères de ce prince s'étoient opposés à son élection ; mais, quand ils la virent confirmée par l'oracle, plutôt que d'entretenir dans leur patrie un principe de divisions intestines, ils allèrent au loin chercher une meilleure destinée.

Etablissement des Ioniens dans l'Asie Mineure, 1076 *ans avant J. C.*

L'Attique & les pays qui l'entourent, étoient alors surchargés d'habitans : les conquêtes des Héraclides avoient fait refleurir, dans cette partie de la Grèce, la nation entière des Ioniens, qui occupoient auparavant douze villes dans le Péloponèse. Les fils de Codrus indiquèrent à ces étrangers, les riches campagnes qui terminent l'Asie à l'opposite de l'Europe, & dont une partie étoit déjà occupée par ces Eoliens, que les Héraclides avoient chassés autrefois du Péloponèse. Les fils de Codrus s'étant proposé d'en faire la conquête, ils furent suivis d'un grand nombre d'hommes de tout âge & de tout pays : les barbares ne firent qu'une foible résistance ; & la colonie se trouva bientôt en possession d'autant de villes qu'elle en avoit dans le Péloponèse ; ces villes, parmi lesquelles on distinguoit Milet & Ephèse, composèrent, par leur union, le corps Ionique.

Médon transmit à ses descendans la dignité d'archonte à Athènes ; mais, comme elle donnoit de l'ombrage aux Athéniens, ils en bornèrent dans la suite l'exercice à l'espace de dix ans (1) ; & leurs alarmes croissant avec leurs précautions, ils la partagèrent enfin entre neuf magistrats annuels (2) qui portent encore le titre d'Archontes.

---

(1) 752 ans avant J. C. (2) 684 ans avant J. C.

Ce sont là presque tous les mouvemens que nous présente l'histoire d'Athènes, depuis la mort de Codrus, jusqu'à la première olympiade, pendant l'espace de 316 ans. La paix régnoit dans l'Attique ; & les autres états n'éprouvoient que des secousses légères & momentanées : les siècles s'écouloient dans le silence, ou plutôt ils furent remplis par trois des plus grands hommes qui aient jamais existé : Homère, Lycurgue & Aristomène. C'est à Lacédémone & en Messénie, qu'on apprend à connoître les deux derniers ; c'est dans tous les temps & dans tous les lieux, qu'on peut s'occuper du génie d'Homère, qui florissoit environ quatre siècles, après la guerre de Troie.

SECONDE PARTIE.

CE n'est qu'environ 150 ans après la première olympiade, que commence à proprement parler l'histoire des Athéniens. Aussi ne renferme-t-elle que l'espace de trois cents ans. On y voit, en des intervalles assez marqués, les commencemens, les progrès & la décadence de leur empire. Qu'il me soit permis de désigner ces intervalles par des caractères particuliers. Je nommerai le premier, le siècle de Solon, ou des lois : le second, le siècle de Thémistocle & d'Aristide ; c'est celui de la gloire : le troisième, celui de Périclès ; c'est celui du luxe & des arts.

Siècle de Solon, ou des Lois.

La forme de gouvernement établie par Thésée, avoit éprouvé des altérations sensibles : le peuple avoit encore le droit de s'assembler, mais le pouvoir souverain étoit entre les mains des riches : la république étoit dirigée par neuf archontes, ou magistrats annuels, qui ne jouissoient pas assez long-temps de l'autorité pour en abuser, et qui n'en avoient pas assez pour maintenir la tranquillité de l'état.

Les habitans de l'Attique se trouvoient partagés en trois factions, qui avoient chacune à leur tête une des plus an-

ciennes familles d'Athènes, mais qui ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un gouvernement. Les pauvres tenoient pour la démocratie ; les riches, pour l'oligarchie ; les commerçans vouloient un gouvernement mixte. A cette cause de division, se joignoit la haine des pauvres contre les riches : les citoyens obscurs accablés de dettes, n'avoient d'autre ressource que de vendre leur liberté, ou celle de leurs enfans à des créanciers impitoyables ; & la plupart abandonnoient une terre qui n'offroit aux uns, que des travaux infructueux ; aux autres, qu'un éternel esclavage. Les lois ne suffisant plus pour réprimer les vices, la licence restoit sans punition ou ne recevoit que des peines arbitraires.

Dans cette confusion qui menaçoit l'état d'une ruine prochaine, Dracon fut choisi pour réformer la législation ; il fit un code de lois & de morale, avec lequel il se flatta de pouvoir former des hommes libres & des citoyens vertueux, mais ses règlemens excitèrent tant de murmures, qu'il fut obligé de se retirer dans l'île d'Egine, où il mourut bientôt après.

Il avoit mis dans ses lois l'empreinte de son caractère ; elles sont aussi sévères que ses mœurs l'avoient toujours été.

Peu de temps après, les factions se réveillèrent avec une nouvelle fureur ; pour y mettre fin, Solon fut élevé à la dignité de premier magistrat, de législateur & d'arbitre souverain. Solon descendoit des anciens rois d'Athènes ; il s'appliqua dès sa jeunesse au commerce, soit pour réparer le tort que les libéralités de son père avoient fait à la fortune de sa maison, soit pour s'instruire des mœurs et des lois des nations. Après avoir acquis assez de bien pour se mettre à l'abri du besoin, ainsi que des offres généreuses de ses amis, il ne voyagea plus que pour augmenter ses connoissances.

Le dépôt des lumières étoit alors entre les mains de quelques hommes vertueux, connus sous le nom de *Sages*, qui distribués en différens cantons de la Grèce, se réunissoient quelquefois

---

* Environ 594 ans avant J. C.

dans un même lieu, pour se communiquer leurs lumières. Dans ces assemblées augustes, paroissoient Thalès de Milet, Bias de Priène, Cléobule de Lindus, Myson de Chen, Chilon de Lacédémone, Solon d'Athènes, & l'ancien Anacharsis, que le bruit de leur réputation attira du fond de la Scythie, et que la Grèce plaça au nombre de ses sages.

Aux connoissances que Solon puisa dans leur commerce, il joignoit des talens distingués ; il avoit reçu en naissant celui de la poésie, & le cultiva jusqu'à son extrême vieillesse, mais toujours sans effort & sans prétention.

Solon profita du pouvoir que le peuple lui donna, pour revoir les lois de Dracon, dont les Athéniens demandoient l'abolition. Il en conserva quelques-unes, abolit les autres, ou plutôt se contenta d'en adoucir la rigueur, & de les assortir au caractère des Athéniens.

Préférant le gouvernement populaire à tout autre, il s'occupa d'abord de trois objets essentiels : de l'assemblée de la nation, du choix des magistrats, & des tribunaux de justice.

Il fut réglé que la puissance suprême résideroit dans ces assemblées, où tous les citoyens auroient droit d'assister ; mais pour diriger dans ses jugemens la multitude volage & ignorante, Solon établit un sénat composé de 400 personnes, tirées des quatre tribus qui comprenoient alors tous les citoyens de l'Attique. Ces 400 personnes furent comme les députés et les représentans de la nation.

Ce fut à l'assemblée générale, que Solon laissa le pouvoir de choisir les magistrats destinés à exécuter les volontés de la puissance suprême, & celui de se faire rendre compte de leur administration : il ordonna que les principales magistratures seroient électives, comme elles l'avoient toujours été, & que les autres seroient tirées au sort, tous les ans.

Enfin les neuf principaux magistrats, ou archontes, présidoient à des tribunaux où se portoient les causes des particuliers : on pouvoit appeler de leur sentence, au jugement des cours supérieures qui étoient remplies par les citoyens de tous les états sans distinction.

Il distribua les citoyens de l'Attique en quatre classes ; & on étoit inscrit dans ces classes, suivant qu'on percevoit de son héritage tant de mesures de blé ou d'huile. Les autres citoyens pauvres & ignorans, furent compris dans la quatrième & éloignés des emplois.

Athènes avoit dans l'aréopage, un tribunal qui s'attiroit la confiance & l'amour des peuples, par ses lumières & par son intégrité ; Solon l'ayant chargé de veiller au maintien des lois, l'établit comme une puissance supérieure qui devoit ramener le peuple aux principes de la constitution, & les particuliers aux règles de la bienséance & du devoir.

Solon, à l'exemple de Dracon, publia quantité de lois sur les devoirs des citoyens, & en particulier sur l'éducation de la jeunesse. Il y prévoit tout, il y règle tout, & l'âge précis où les enfans doivent recevoir des leçons publiques, & les qualités des maîtres chargés de les instruire, l'heure où les écoles doivent s'ouvrir & se fermer, &c. Enfin la censure des mœurs de tous les citoyens fut confiée à l'aréopage, tribunal dont la conduite austère de ses membres étoit la plus forte des censures.

Tel fut le système général de Solon ; & ses lois civiles & criminelles ont toujours été regardées comme des oracles par les Athéniens, comme des modèles par les autres peuples. Plusieurs états de la Grèce se sont fait un devoir de les adopter ; & du fond de l'Italie, les Romains fatigués de leurs divisions, les ont appelées à leur secours.

Les lois de Solon ne devoient conserver leur force que pendant un siècle. Il avoit fixé ce terme lui-même, pour ne pas révolter les Athéniens, par la perspective d'un joug éternel. Après que les sénateurs, les archontes, & le peuple se furent par serment engagés à les maintenir, on les inscrivit sur les diverses faces de plusieurs rouleaux de bois, que l'on plaça dans la citadelle. Solon pensant alors que le temps seul pouvoit consolider son ouvrage, demanda la permission de s'absenter pendant dix ans, & engagea les Athéniens par

un serment solennel à ne point toucher à ses lois jusqu'à son retour.

Il partit, & se rendit en Egypte, où il fréquenta les prêtres du pays. En Crète, il eut l'honneur d'instruire dans l'art de régner le souverain d'un petit canton, & de donner son nom à une ville dont il procura le bonheur.

A son retour, Solon trouva les Athéniens près de retomber dans l'anarchie: accueilli avec les honneurs les plus distingués, il voulut profiter de ces dispositions favorables, pour calmer les dissentions. Il se crut d'abord puissamment secondé par Pisistrate, qui se trouvoit à la tête de la faction du peuple, & qui étoit jaloux en apparence de maintenir l'égalité parmi les citoyens ; mais qui cachoit, sous une feinte modération, une ambition démesurée. Jamais homme ne réunit plus de qualités pour captiver les esprits que Pisistrate : une naissance illustre, des richesses considérables, une valeur brillante, une éloquence persuasive. Jamais homme aussi ne sut mieux faire valoir les vertus qu'il possédoit en effet, & celles dont il n'avoit que les apparences ; & ses succès ont prouvé que dans les projets d'une exécution lente, rien ne donne plus de supériorité que la douceur & la flexibilité du caractère. Il obtint du peuple une garde pour veiller à sa conservation, & finit par usurper l'autorité suprême.

Solon ne survécut pas long-temps à l'asservissement de sa patrie. Il s'étoit opposé, autant qu'il l'avoit pu, aux nouvelles entreprises de Pisistrate ; mais ses efforts & ses discours ne faisoient plus aucune impression. Trente-trois ans s'écoulèrent depuis la révolution jusqu'à la mort de Pisistrate, mais il ne fut que pendant dix-sept ans à la tête des affaires, il eut la consolation, avant de mourir, d'affermir l'autorité dans sa famille.

Pisistrate, à la tête de l'administration, consacroit ses jours

---

560 ans avant J. C.

à l'u-

à l'utilité publique. Ses lois, en bannissant l'oisiveté, encouragèrent l'agriculture & l'industrie. Il embellissoit la ville par des temples, des gymnases, &c. Il publioit une nouvelle édition d'Homère, & formoit, pour l'usage des Athéniens, une bibliothèque composée des meilleurs livres que l'on connoissoit alors.

Après sa mort, Hippias & Hipparque ses fils lui succédèrent : avec moins de talens, ils gouvernèrent avec la même sagesse. Hipparque en particulier, aimoit les lettres. Anacréon & Simonide, attirés auprès de lui, en reçurent l'accueil le plus flatteur. Il doit partager aussi avec son père la gloire d'avoir étendu la réputation d'Homère ; heureux si, au milieu des excès auxquels il se porta, il n'eût pas commis une injustice, dont il fut la première victime !

Deux jeunes Athéniens, Harmodius & Aristogiton, liés entre eux de l'amitié la plus tendre, ayant essuyé de la part de ce prince un affront qu'ils ne pouvoient oublier, conjurèrent sa perte & celle de son frère. Quelques uns de leurs amis entrèrent dans ce complot, & l'exécution en fut remise à la solennité des Panathénées.

Dans cette vue, ils s'arment de poignards, qu'ils couvrent de branches de myrte, ils se rendent aux lieux où les princes mettoient en ordre une procession, qu'ils devoient conduire au temple de Minerve. S'étant un peu écartés, ils aperçoivent Hipparque, s'en approchent & lui plongent le poignard dans le cœur. Harmodius tombe aussitôt sous les coups redoublés des satellites du prince. Aristogiton, arrêté presque au même instant, fut mis à la question, mais loin de nommer ses complices, il accusa les plus fidèles partisans d'Hippias, qui, sur le champ, les fit traîner au supplice. Je meurs content, dit alors l'Athénien au tyran, je t'ai privé de tes meilleurs amis. Dès lors, Hippias ne se signala plus que par des injustices ; mais le joug qu'il appesantissoit sur les Athéniens, fut brisé trois ans après.

Clisthène, chef des Alcméonides, maison puissante d'Athè-

nes, de tout temps ennemie des Pisistratides, rassembla tous les mécontens auprès de lui, il marcha contre Hippias, & le força d'abdiquer la tyrannie.

Les Athéniens n'eurent pas plutôt recouvré leur liberté, qu'ils rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius & d'Aristogiton. On leur éleva des statues dans la place publique : il fut réglé que leurs noms seroient célèbres à perpétuité dans la fête des Panathénées & ne seroient, sous aucun prétexte, donnés à des esclaves ; les poëtes éternisèrent leur gloire dans leur poésie, & le peuple d'Athènes accorda pour toujours à leurs descendans des priviléges très-étendus.

Clisthène qui avoit si fort contribué à l'expulsion des Pisistratides, eut encore à lutter pendant quelques années, contre une faction puissante ; mais ayant enfin obtenu dans l'état le crédit que méritoient ses talens, il raffermit la constitution que Solon avoit établie.

Le récit de ces faits nous conduit au temps où les Athéniens signalèrent leur valeur contre les Perses, à la bataille de Marathon.

Siècle de Thémistocle & d'Aristide (1), *ou celui de la Gloire.*

Cyrus venoit d'élevèr la puissance des Perses sur les débris des empires de Babylone & de Lydie ; il avoit reçu l'hommage de l'Arabie, de l'Egypte & des peuples les plus éloignés ; Cambyse, son fils, celui de la Cyrénaïque, & de plusieurs nations de l'Afrique.

Darius, qui succéda par le sort au dernier de ces princes sut respecter les lois & discerner le mérite. Il illustra son règne par des établissemens utiles, & soumit presque autant de nations que Cyrus lui-même.

Ses forces, ses victoires & cette flatterie, qui serpente autour des trônes, lui persuadèrent qu'un mot de sa part devoit forcer l'hommage des nations ; &, comme il étoit aussi capable

(1) Depuis l'an 490 jusque vers l'an 444 avant J. C.

d'exécuter de grands projets que de les former, ayant d'ailleurs des ressources immenses dans un empire d'une très-vaste étendue, il médita la conquête de la Scythie & de la Grèce.

Jusqu'alors les Perses, nation guerrière, n'avoient point eu d'intérêt à démêler avec les peuples du continent de la Grèce. On savoit à peine à la cour de Suze, qu'il existoit une Lacédémone & une Athènes, lorsque Darius résolut d'asservir ces régions éloignées.

Ce prince commença par attaquer la ville de Babylone qu'il remit sous son obéissance. Il marcha ensuite contre les Scythes, à la tête de 700,000 soldats. Son armée, obligée de traverser des solitudes profondes, des pays incultes & déserts, fut bientôt affoiblie par les maladies, par le défaut de subsistances, & par la difficulté des marches ; ensorte que Darius se vit contraint d'abandonner son entreprise & de retourner sur ses pas.

La honte de cette expédition fut bientôt effacée par une conquête importante. Il se fit reconnoître par les peuples qui habitent auprès de l'Indus : & ce fleuve fixa les limites de son empire à l'orient.

Il se terminoit à l'occident par une suite de colonies Grecques, établies sur les bords de la mer Egée. Là, se trouvent Ephèse, Milet, Smyrne, & plusieurs autres villes florissantes réunies en différentes confédérations : elles sont séparées du continent de la Grèce par la mer, & quantité d'îles, dont les unes obéissoient aux Athéniens, dont les autres étoient indépendantes. Les villes Grecques de l'Asie aspiroient à secouer le joug des Perses ; les habitans des îles de la Grèce proprement dite, craignoient le voisinage d'une puissance qui menaçoit les nations d'une servitude générale.

Ces alarmes redoublèrent, lorsqu'on vit Darius, à son retour de Scythie, laisser dans la Thrace une armée de 80,000 hommes, qui soumit ce royaume, obligea le roi de Macédoine de faire hommage de sa couronne à Darius, & s'empara des îles de Lemnos & d'Imbros.

Elles augmentèrent encore, lorsqu'on vit les Perses faire une tentative sur l'île de Naxos, & menacer l'île d'Eubée, si voisine de l'Attique; lorsque les villes de l'Ionie, résolues de recouvrer leur ancienne liberté, chassèrent leurs gouverneurs, brûlèrent la ville de Sardes, capitale de l'ancien royaume de Carie & de Chypre, dans la ligue qu'elles formèrent contre Darius (1). Cette révolte fut en effet le principe des guerres qui pensèrent détruire toutes les puissances de la Grèce.

Les Lacédémoniens prirent le parti de ne point accéder à la ligue; les Athéniens, sans se déclarer ouvertement, celui de la favoriser. Le roi de Perse ne dissimuloit plus le désir qu'il avoit de reculer vers la Grèce les frontières de son empire. Les Athéniens devoient à la plupart des villes qui venoient de se soustraire à l'obéissance de Darius, les secours que les métropoles doivent à leurs colonies; ils se plaignoient aussi, depuis long-temps, de la protection que les Perses accordoient à Hippias, fils de Pisistrate qu'ils avoient banni, & qui, depuis son arrivée à la cour de Suze, entretenoit dans l'esprit du roi les préventions qu'on ne cessoit de lui inspirer contre les peuples de la Grèce, & contre les Athéniens en particulier. Animés par ces motifs, les Athéniens envoyèrent en Ionie des troupes qui contribuèrent à la prise de Sardes.

Darius ne fut pas insensible à la conduite des Athéniens; & il jura d'en tirer une vengeance éclatante: mais il falloit auparavant terminer la guerre que les Ioniens lui avoient suscitée, & qui dura quelques années. L'Ionie enfin rentra sous son obéissance; plusieurs îles de la mer Egée & toutes les villes de l'Hellespont furent rangées sous ses lois.

Alors Mardonius son gendre partit à la tête d'une puissante armée, acheva de pacifier l'Ionie, & se rendit en Macédoine, où il fit embarquer ses troupes. Son prétexte étoit de punir les Athéniens & les Erétriens; son véritable objet, de rendre la Grèce tributaire: mais une violente tempête ayant écrasé

---

(1) Environ 504 ans avant J. C.

une partie de ses vaisseaux & de ses soldats contre les rochers du mont Athos, il reprit le chemin de la Macédoine, & bientôt après celui de Suze.

Ce désastre n'étoit pas capable de détourner l'orage qui menaçoit la Grèce. Darius, avant d'en venir à une rupture ouverte, envoya partout des hérauts, pour demander en son nom la terre & l'eau. C'est la formule que les Perses emploient pour exiger l'hommage des nations. La plupart des îles & des peuples du continent le rendirent sans hésiter : les Athéniens & les Lacédémoniens, non-seulement le refusèrent, mais, par une violation manifeste du droit des gens, ils jetèrent dans une fosse profonde, les ambassadeurs du roi. Les premiers poussèrent leur indignation encore plus loin : ils condamnèrent à mort l'interprète qui avoit souillé la langue Grecque, en expliquant les ordres d'un barbare.

A cette nouvelle, Darius mit à la tête de ses troupes un Mède, nommé Datis, qui avoit plus d'expérience que Mardonius : il lui ordonna de détruire les villes d'Athènes & d'Erétrie, & de lui en amener les habitans chargés de chaînes.

Bataille de Marathon.

L'armée s'assembla aussitôt dans une plaine de Célicie, & six cents vaisseaux la transportèrent dans l'île d'Eubée. La ville d'Erétrie, après s'être vigoureusement défendue, pendant six jours, fut prise par la trahison de quelques citoyens. Les temples furent rasés, les habitans mis aux fers ; & la flotte, ayant sur le champ abordé sur les côtes de l'Attique, mit à terre, auprès du bourg de Marathon, éloigné d'Athènes d'environ 140 stades (1), cent mille hommes d'infanterie, & 10,000 de cavalerie : ils campèrent dans une plaine bordée à l'est par la mer, entourée de montagnes de tous les autres côtés, ayant environ 200 stades de circonférence (2).

---

(1) Près de 6 lieues. (2) Environ 7 lieues.

Cependant Athènes étoit dans la consternation & dans l'effroi : elle avoit imploré le secours des autres peuples de la Grèce : les uns s'étoient soumis à Darius ; les autres trembloient au seul nom des Mèdes ou des Perses. Les Lacédémoniens seuls promirent des troupes ; mais divers obstacles ne leur permettoient pas de les joindre sur le champ à celles d'Athènes.

Cette ville restoit donc abandonnée à ses propres forces. Et comment, avec quelques soldats levés à la hâte, oser résister à une puissance, qui, dans l'espace d'un demi-siècle, avoit renversé les plus grands empires du monde ?

Le général de Darius leur présentoit d'une main les fers dont il devoit les enchaîner ; de l'autre, cet Hippias, dont les sollicitations et les intrigues avoient enfin amené les Perses dans les champs de Marathon ; il leur déclara que le seul moyen de pourvoir à leur sûreté étoit de le rétablir à la tête du gouvernement ; il falloit donc subir l'affreux malheur d'être traîné aux pieds du roi de Perse comme de vils esclaves, ou le malheur plus effroyable encore, de gémir de nouveau sous les cruautés d'un tyran qui ne respiroit que la vengeance. Dans cette alternative, ils délibérèrent à peine et résolurent de périr les armes à la main.

Heureusement il parut alors trois hommes destinés à donner un nouvel essor aux sentimens de la nation. C'étoient Miltiade, Aristide, et Thémistocle. Leur caractère se développera de lui-même dans le récit de leurs actions. Miltiade avoit fait long-temps la guerre en Thrace, et s'étoit acquis une réputation brillante. Il ne faut qu'un seul trait pour peindre Aristide ; il fut le plus juste et le plus vertueux des Athéniens : il en faudroit plusieurs pour exprimer les talens, les ressources et les vues de Thémistocle ; il aima sa patrie, mais il aima la gloire encore plus que sa patrie.

L'exemple et les discours de ces trois illustres citoyens achevèrent d'enflammer les esprits : on fit des levées. Les dix tribus fournirent chacune 1000 hommes de pied, avec un général à leur tête ; mais il fallut enrôler des esclaves pour

compléter ce nombre. Dès que ces troupes furent rassemblées, elles sortirent de la ville, et descendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de Platée en Béotie leur envoyèrent un renfort de 1000 hommes de pied.

A peine furent elles en présence de l'ennemi que Miltiade proposa de l'attaquer. Aristide et quelques-uns des chefs appuyèrent vivement cette proposition : les autres, effrayés de l'extrême disproportion des armées, vouloient qu'on attendit le secours des Lacédémoniens. Les avis étant partagés, il restoit à prendre celui du Polémarque ou chef de la milice : il donna son suffrage et la bataille fut résolue. Aristide, et les autres généraux à son exemple, cédèrent à Miltiade l'honneur du commandement ; mais il voulut attendre le jour qui le plaçoit de droit à la tête de l'armée.

Dès qu'il parut, Miltiade rangea ses troupes au pied d'une montagne, dans un lieu parsemé d'arbres qui devoient arrêter la cavalerie Persane. Les Platéens furent placés à l'aile gauche ; Callimaque, le chef de la milice, commandoit la droite ; Aristide & Thémistocle étoient au corps de bataille, et Miltiade partout. Un intervalle de huit stades (1) séparoit l'armée Grecque de celle des Perses.

Au premier signal, les Grecs franchirent, en courant, cet espace. Les Perses, étonnés d'un genre d'attaque si nouveau pour les deux nations, restèrent un moment immobiles ; mais bientôt ils opposèrent à la fureur impétueuse des Grecs une fureur plus tranquille, & non moins redoutable. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux ailes de l'armée Grecque commencèrent à fixer la victoire, & dès ce moment la déroute devint générale. Les Perses, repoussés de tous côtés, ne trouvent d'asile que dans leur flotte, qui s'étoit rapprochée du rivage. Le vainqueur les poursuit le fer & la flamme à la main, il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux.

---

(1) Environ 760 toises.

L'armée Persane perdit environ 6,400 hommes ; celle des Athéniens 192 héros : car il n'y en eut pas un qui, dans cette occasion, ne méritât ce titre. Miltiade y fut blessé ; Hippias y périt, ainsi que Stésilée & Callimaque, deux des généraux des Athéniens.

Le combat finissoit à peine, qu'un soldat, excédé de fatigue, forme le projet de porter la première nouvelle d'un si grand succès aux magistrats d'Athènes, &, sans quitter ses armes, il court, vole, arrive, annonce la victoire & tombe mort à leurs pieds.

Cependant cette victoire eût été funeste aux Grecs, sans l'activité de Miltiade. Datis, en se retirant, conçut l'espoir de surprendre Athènes, qu'il croyoit sans défense ; & déjà sa flotte doubloit le cap de Sunium. Miltiade n'en fut pas plutôt instruit, qu'il se mit en marche, arriva le même jour sous les murs de la ville, déconcerta par sa présence les projets de l'ennemi, & l'obligea de se retirer sur les côtes de l'Asie.

La bataille se donna le 6 de Boédromion, dans la 3e. année de la 72e. olympiade (1). Les Athéniens n'oublièrent rien pour éterniser le souvenir de ceux qui étoient morts dans le combat. On leur fit des funérailles honorables, & leurs noms furent gravés sur des demi-colonnes élevées dans la plaine de Marathon.

Darius n'apprit qu'avec indignation la défaite de son armée. On trembloit sur le sort des Erétriens que Datis amenoit à ses pieds. Cependant, dès qu'il les vit, la pitié étouffa dans son cœur tous les autres sentimens : il leur distribua des terres à quelque distance de Suze ; & pour se venger des Grecs d'une manière plus noble & plus digne de lui, il ordonna de nouvelles levées, & fit des préparatifs immenses. Ce prince menaçoit à la fois, & la Grèce qui avoit refusé de subir le joug des Perses, & l'Egypte qui venoit de le secouer ; mais sa mort,

---

(1) Le 29 Septembre de l'an 490 avant J. C.

survenue dans ces entrefaites, l'empêcha d'exécuter ses projets. Xerxès son fils fut l'héritier du trône (1), sans l'être d'aucune de ses grandes qualités. Elevé dans une haute opinion de sa puissance ; juste & bienfaisant par saillies ; injuste & cruel par foiblesse ; presque toujours incapable de supporter les succès & les revers, on ne distingua constamment dans son caractère, qu'une extrême violence, & une excessive pusillanimité. Après avoir puni les Egyptiens de leur révolte, il se laissa persuader de porter ses armes dans la Grèce ; en conséquence la guerre fut résolue, & toute l'Asie fut ébranlée.

Aux préparatifs énormes qu'avoit faits Darius, on ajouta des préparatifs encore plus effrayans ; quatre années furent employées à lever des troupes, à établir des magasins sur la route, à transporter, sur les bords de la mer, des provisions de guerre & de bouche ; à construire dans tous les ports, des galères & des vaisseaux de charge.

Le roi partit enfin de Suze, persuadé qu'il alloit reculer les frontières de son empire jusqu'aux lieux où le soleil finit sa carrière. Dès qu'il fut à Sardes en Lydie, il envoye des hérauts dans toute la Grèce, excepté chez les Lacédémoniens & chez les Athéniens ; plusieurs des îles & des nations du continent se soumirent aux Perses.

Au printemps de la quatrième année de la 74e. olympiade (2), Xerxès se rendit sur les bords de l'Hellespont avec la plus nombreuse armée qui ait jamais dévasté la terre : il y voulut contempler à loisir le spectacle de sa puissance ; & d'un trône élevé, il vit la mer couverte de ses vaisseaux & la campagne de ses troupes.

Dans cet endroit, la côte de l'Asie n'est séparée de celle de l'Europe que par un bras de mer de sept stades de largeur. Deux ponts de bateaux affermis sur leurs ancres, rapprochèrent les rivages opposés. Ses troupes employèrent sept jours

---

(1) L'an 485 avant J. C. (2) Au printemps de l'année 480 avant J. C.

& sept nuits à passer le détroit ; ses bagages, un mois entier : de là, prenant sa route par la Thrace, & côtoyant la mer, il arriva dans la plaine de Doriscus, arrosée par l'Hèbre, propre non-seulement à procurer du repos & des rafraîchissemens aux soldats, mais encore à faciliter la revue & le dénombrement de l'armée. Elle étoit forte de 1,700,000 hommes de pied & de 80,000 chevaux : 20,000 Arabes & Lybiens conduisoient les chameaux & les chariots. Xerxès, monté sur un char, en parcourut tous les rangs ; il passa ensuite sur sa flotte, qui étoit composée de 1207 galères à trois rangs de rames : chacune pouvoit contenir 200 hommes, & toutes ensemble 241,400 hommes. Elles étoient accompagnées de 3000 vaisseaux de charge. Telles étoient les forces qu'il avoit amenées de l'Asie ; & elles furent bientôt augmentées de 300,000 combattans, tirés de la Thrace, de la Macédoine, & de plusieurs autres régions Européennes, soumises à la Perse. Après la revue de l'armée & de la flotte, Xerxès fit venir le roi Démarate, qui, exilé de Lacédémone quelques années auparavant, avoit trouvé un asile à la cour de Suze.

" Pensez-vous," lui dit-il, " que les Grecs osent me résister ?" Démarate ayant obtenu la permission de lui dire la vérité : " Les Grecs," répondit-il, " sont à craindre, parce " qu'ils sont pauvres & vertueux. Sans faire l'éloge des " autres, je ne vous parlerai que des Lacédémoniens. " L'idée de l'esclavage les révoltera. Quand toute la " Grèce se soumettroit à vos armes, ils n'en seroient " que plus ardens à défendre leur liberté. Ne vous in" formez pas du nombre de leurs troupes, ne fussent-ils " que mille, fussent-ils moins encore, ils se présenteront au " combat."

Tandis que l'armée continuoit sa route vers la Thessalie, ravageant les campagnes, consumant dans un jour, les récoltes de plusieurs années : entraînant au combat des nations qu'elle avoit réduites à l'indigence ; la flotte de Xerxès traversoit le mont Athos au lieu de le doubler. Comme la flotte

des Perses avoit éprouvé quelques années auparavant combien ce passage est dangereux, quantité d'ouvriers furent pendant long-temps occupés à creuser un canal au travers le mont, où deux galères pouvoient passer de front. Xerxès le vit, & crut qu'après avoir jeté un pont sur la mer, & s'être ouvert un chemin à travers les montagnes, rien ne résisteroit plus à sa puissance.

La Grèce touchoit alors au dénouement des craintes qui l'avoient agitée pendant plusieurs années. Depuis la bataille de Marathon, les nouvelles qui venoient de l'Asie n'annonçoient de la part du grand roi, que des projets de vengeance, & des préparatifs suspendus par la mort de Darius, repris avec plus de vigueur par son fils Xerxès.

Pendant que ce prince continuoit sa marche, il fut résolu dans la diète de l'isthme, qu'un corps de troupes, sous la conduite de Léonidas, roi de Sparte, s'empareroit du passage des Thermopyles (1), situé entre la Thessalie & la Locride ; que l'armée navale des Grecs attendroit celle des Perses aux parages voisins, dans un détroit formé par les côtes de Thessalie & par celles de l'Eubée.

Les Athéniens qui devoient armer 127 galères prétendoient avoir plus de droit au commandement de la flotte que les Lacédémoniens qui n'en fournissoient que dix. Mais voyant que les alliés menaçoient de se retirer, s'ils n'obéissoient pas à un Spartiate, ils se désistèrent de leur prétention. Eurybiade fut élu général ; & sous lui Thémistocle, & les chefs des autres nations.

Léonidas, en apprenant le choix de la diète, prévit sa destinée, & s'y soumit avec cette grandeur d'âme, qui caractérisoit alors sa nation : il ne prit, pour l'accompagner, que trois cents Spartiates qui l'égaloient en courage, & dont il connoissoit les sentimens. Les éphores lui ayant représenté qu'un si petit nombre de soldats ne pouvoit lui suffire : « Ils sont bien

---

(1) Nommés ainsi à cause des bains chauds qui s'y trouvent.

peu," répondit-il, " pour arrêter l'ennemi ; mais ils ne sont " que trop pour l'objet qu'ils se proposent." " Et quel est " donc cet objet," demandèrent les éphores ? " Notre devoir," répliqua-t-il, " est de défendre le passage ; notre ré- " solution, d'y périr. Trois cents victimes suffisent à l'hon- " neur de Sparte. Elle seroit perdue sans ressource, si elle " me confioit tous ses guerriers ; car je ne présume pas " qu'un seul d'entr'eux osât prendre la fuite."

Combat des Thermopyles.

Léonidas pressoit sa marche : il vouloit, par son exemple, retenir dans le devoir, plusieurs villes prêtes à se déclarer pour les Perses : il passa par les terres des Thébains dont la foi étoit suspecte, & qui lui donnèrent néanmoins 400 hommes, avec lesquels il alla se camper aux Thermopyles.

Bientôt arrivèrent successivement 1000 soldats de Tegée & de Mantinée, 120 d'Orchomène, 1000 des autres villes de l'Arcadie, 400 de Corinthe, 1000 de la Phocide, &c. le détachement qui montoit en tout à 7000 hommes, devoit être suivi de l'armée des Grecs ; mais tous croyoient que Xerxès étoit encore loin des Thermopyles. Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique & les régions voisines.

Tout le détroit, depuis le défilé qui est en avant d'Alpénus jusqu'à celui qui est au-delà du Phœnix, peut avoir quarante-huit stades de long (1). Sa largeur varie presque à chaque pas ; mais partout on a, d'un côté, des montagnes escarpées, & de l'autre, la mer & des marais impénétrables. Léonidas plaça son armée auprès d'Anthéla, rétablit le mur des Phocéens, & jeta en avant quelques troupes pour en défendre les approches. Mais il ne suffisoit pas de garder le passage qui est au pied de la montagne : il existoit sur la montagne

(1) Environ deux lieues.

même, un sentier qui commençoit à la plaine de Trachis, & qui, après différens détours, aboutissoit auprès du bourg d'Alpénus. Léonidas en confia la défense aux mille Phocéens qu'il avoit avec lui, & qui allèrent se placer sur les hauteurs du mont Œta.

Ces dispositions étoient à peine achevées, que l'on vit l'armée de Xerxès se répandre dans la Trachinie, & couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes. A cet aspect, les Grecs délibérèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre. La plupart des chefs proposoient de se retirer à l'isthme ; mais Léonidas ayant rejeté cet avis, on se contenta de faire partir des courriers, pour presser les secours des villes alliées.

Alors parut un cavalier Perse, envoyé par Xerxès pour reconnoître les ennemis. Le poste avancé des Grecs étoit, ce jour-là, composé des Spartiates : les uns s'exerçoient à la lutte, les autres peignoient leur chevelure : car leur premier soin dans ces sortes de dangers est de parer leurs têtes. Le cavalier eut le loisir d'en approcher, de les compter, de se retirer, sans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui déroboit la vue du reste de l'armée, il ne rendit compte à Xerxès que des trois cents hommes, qu'il avoit vus à l'entrée du défilé.

Le roi, étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquième, il écrivit à Léonidas : « Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce. » Léonidas répondit : « J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir. » Une seconde lettre du roi ne contenoit que ces mots, « Rends-moi tes armes. » Léonidas écrivit au-dessous : « Viens les prendre. »

Xerxès outré de colère, fait marcher les Mèdes & les Cissiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie, & de les amener sur le champ. Quelques soldats courent à Léonidas, & lui disent : « Les Perses sont près de nous. » Il répond froidement : « Dites plutôt que nous sommes près d'eux. » Aussitôt il sort avec l'élite de ses troupes, & donne

le signal du combat. Les Mèdes s'avancent avec fureur : leurs premiers rangs tombent percés de coups ; ceux qui les remplacent éprouvent le même sort. Les Grecs, pressés les uns contre les autres, & couverts de grands boucliers, présentent un front hérissé de longues piques. De nouvelles troupes se succèdent vainement pour les rompre. Après plusieurs attaques infructueuses, la terreur s'empare des Mèdes ; ils fuient, & sont relevés par le corps des 10,000 immortels (1) que commandoit Hydarnès.

L'action devint alors plus meurtrière : la valeur étoit peut-être égale de part & d'autre ; mais les Grecs avoient pour eux l'avantage des lieux, & la supériorité des armes. Les piques des Perses étoient trop courtes, & leurs boucliers trop petits : ils perdirent beaucoup de monde ; & Xerxès, témoin de leur fuite, s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, & craignit pour son armée.

Le lendemain, le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xerxès désespéroit de forcer le passage ; lorsqu'un habitant des ces cantons, nommé Epialtès, vint lui découvrir le sentier fatal, par lequel on pouvoit tourner les Grecs. Xerxès transporté de joie, détache aussitôt Hydarnès, avec le corps des immortels. Epialtès leur sert de guide : ils partent au commencement de la nuit ; ils pénètrent le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, & parviennent vers les lieux où Léonidas avoit placé un détachement de son armée. Ce détachement, qui étoit composé de Phocéens, après une légère résistance, se réfugia, sur les hauteurs voisines, & les Perses continuèrent leur route.

Pendant la nuit, Léonidas avoit été instruit de leur projet, par des transfuges échappés du camp de Xerxès ; &, le lendemain matin, il le fut de leur succès par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle,

(1) Des troupes choisies, ainsi nommées, parce que leur nombre doit être toujours complet.

les chefs s'assemblèrent. Comme les uns étoient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester ; Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, & déclara, que, quant à lui & à ses compagnons, il ne leur étoit par permis de quitter un poste que Sparte leur avoit confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneroient point les Spartiates ; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti ; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant Léonidas se disposoit à la plus hardie des entreprises : " Ce n'est point ici," dit-il à ses compagnons, " que " nous devons combattre : il faut marcher à la tente de " Xerxès, l'immoler, ou périr au milieu de son camp." Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : " Nous en prendrons " bientôt un autre chez Pluton." Toutes ses paroles laissoient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étoient unis par le sang & par l'amitié : il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. " Nous ne sommes pas ici," lui disent-ils, " pour porter des ordres, mais pour com- " battre ;" & sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, & pénètrent dans la tente de Xerxès qui avoit déjà pris la fuite : ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp & se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent, se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites ; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses, ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetoient au hasard dans la mêlée, & périssoient par les mains les uns des

autres : lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs ; ils se forment aussitôt, & attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps, engage un combat terrible entre ses compagnons & les troupes les plus aguerries de l'armée Persane. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés & affoiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite ; &, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, & vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla, ils s'y défendirent encore quelques momens, & contre les troupes qui les suivoient, & contre celles qu'Hydarnès amenoit de l'autre côté du détroit.

Le dévouement de Léonidas & de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante : il apprit aux Grecs le secret de leurs forces ; aux Perses, celui de leur foiblesse. Xerxès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes, & si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermoit dans son sein, une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, & huit mille Spartiates semblables à ceux qui venoient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs, se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, & les âmes à une élévation jusqu'alors inconnue.

Pendant que Xerxès étoit aux Thermopyles, son armée navale, après avoir essuyé, sur les côtes de la Magnésie, une tempête qui fit périr 400 galères, & quantité de vaisseaux de charge, avoit continué sa route, & mouilloit auprès de la ville d'Aphètes, en présence, & seulement à quatre-vingts stades de celles des Grecs, chargée de défendre le passage qui est entre l'Eubée & la terre ferme.

Les Grecs à l'approche de la flotte ennemie, résolurent d'aban-

d'abandonner le détroit; mais Thémistocle les y retint. Deux cents vaisseaux Perses tournèrent l'île d'Eubée, & alloient envelopper les Grecs, lorsqu'une nouvelle tempête les brisa contre les écueils. Pendant trois jours, il se donna plusieurs combats où les Grecs eurent presque toujours l'avantage. Ils apprirent enfin que le pas des Thermopyles étoit forcé ; & dès ce moment, ils se retirèrent à l'île de Salamine.

L'armée des Grecs s'étoit placée à l'isthme de Corinthe, & ne songeoit plus qu'à disputer l'entrée du Péloponèse. Ce projet déconcertoit les vues des Athéniens, qui jusqu'alors s'étoient flattés que la Béotie, & non l'Attique, seroit le théâtre de la guerre. Abandonnés de leurs alliés, ils se seroient peut-être abandonnés eux-mêmes ; mais Thémistocle, qui prévoyoit tout sans rien craindre, avoit pris de si justes mesures, que cet événement même ne servit qu'à justifier le système de défense qu'il avoit conçu dès le commencement de la guerre Médique.

En public, en particulier, il représentoit aux Athéniens, qu'il étoit temps de quitter des lieux que la colère céleste livroit à la fureur des Perses ; que la flotte leur offroit un asile assuré ; qu'ils trouveroient une nouvelle patrie, partout où ils pourroient conserver leur liberté. Il appuyoit ces discours par des oracles, qu'il avoit obtenu de la Pythie.

Enfin le peuple confirma ce décret proposé par Thémistocle : " Que la ville seroit mise sous la protection de Mi-
" nerve ; que tous les habitans en état de porter les armes
" passeroient sur les vaisseaux ; que chaque particulier
" pourvoiroit à la sûreté de sa femme, de ses enfans & de ses
" esclaves."

L'exécution de ce décret offrit un spectacle attendrissant. Les habitans de l'Attique, obligés de quitter leurs foyers, leurs campagnes, les temples de leurs dieux, les tombeaux de leurs pères, faisoient retentir les plaines de cris lugubres. Les vieillards, que leurs infirmités ne permettoient pas de transporter, ne pouvoient s'arracher des bras de leur famille dé-

solée; les hommes en état de servir la république recevoient sur les rivages de la mer, les adieux & les pleurs de leurs femmes, de leurs enfans, & de ceux dont ils avoient reçu le jour: ils les faisoient embarquer à la hâte sur des vaisseaux qui devoient les conduire à Egine, à Trézène, à Salamine; & ils se rendoient tout de suite sur la flotte, portant en eux-mêmes le poids d'une douleur qui n'attendoit que le moment de la vengeance.

Xerxès entra alors dans la Phocide: les habitans, résolus de tout sacrifier, plutôt que de trahir la cause commune, se réfugièrent les uns, sur le mont Parnasse, les autres, chez une nation voisine: leurs campagnes furent ravagées, & leurs villes détruites par le fer & par la flamme. La Béotie se soumit, à l'exception de Platée & de Thespies, qui furent ruinées de fond en comble.

Après avoir dévasté l'Attique, Xerxès entra dans Athènes: il y trouva quelques malheureux vieillards qui attendoient la mort, & un petit nombre de citoyens qui avoient résolu de défendre la citadelle. La ville fut livrée au pillage & consumée par la flamme.

Combat de Salamine.

L'armée navale des Perses mouilloit dans la rade de Phalère, à vingt stades d'Athènes; celles des Grecs, sur les côtes de Salamine. Cette île, placée en face d'Eleusis, forme une assez grande baie, où l'on pénètre par deux détroits; l'un, à l'est, du côté de l'Attique; l'autre, à l'ouest, du côté de Mégare.

L'incendie d'Athènes fit un si vive impression sur l'armée navale des Grecs, que la plupart résolurent de se rapprocher de l'isthme de Corinthe, où les troupes de terre s'étoient retranchées; le départ fut fixé au lendemain.

Pendant la nuit, Thémistocle se rendit auprès d'Eurybiade, généralissime de la flotte: il lui représenta vivement, que si, dans la consternation qui s'étoit emparée des soldats, il les conduisoit dans des lieux propres à favoriser leur dé-

sertion, son autorité ne pouvant plus les retenir dans les vaisseaux, il se trouveroit bientôt sans armée & la Grèce sans défense.

Eurybiade, frappé de cette réflexion, appelle les généraux au conseil. Tous se soulèvent contre la proposition de Thémistocle, & en viennent à des propos offensans. A ces attaques indécentes & tumultueuses, il opposa une grandeur & une fermeté, qui en imposèrent tellement au général Lacédémonien, qu'il ordonna que l'armée ne quitteroit point les rivages de Salamine.

Par les nouveaux renforts que les deux flottes avoient reçus, celle des Perses montoit à 1207 vaisseaux ; celle des Grecs, à 380. A la pointe du jour, Thémistocle fit embarquer ses soldats : la flotte des Grecs se forma dans le détroit de l'est, les Athéniens étoient à la droite ; & se trouvoient opposés aux Phéniciens ; leur gauche, composée des Lacédémoniens, des Eginètes, des Mégariens, avoit en tête les Ioniens.

Xerxès, voulant animer son armée par sa présence, vint se placer sur une hauteur voisine, entouré de secrétaires qui devoient décrire toutes les circonstances du combat. Dès qu'il parut, les deux ailes des Perses se mirent en mouvement, & s'avancèrent jusqu'au-delà de l'île de Psyttalie. Elles conservèrent leurs rangs tant qu'elles purent s'étendre ; mais elles étoient forcées de les rompre à mesure qu'elles approchoient de l'île & du continent. Outre ce désavantage, elles avoient à lutter contre le vent qui leur étoit contraire, contre la pesanteur de leurs vaisseaux qui se prêtoient difficilement à la manœuvre, & qui, loin de se soutenir mutuellement, s'embarrassoient & s'entre-heurtoient sans cesse.

Le sort de la bataille dépendoit de ce qui se feroit à l'aile droite des Grecs, à l'aile gauche des Perses : c'étoit là que se trouvoit l'élite des deux armées. Les Phéniciens & les Athéniens se poussoient & se repoussoient dans le défilé. Thémistocle étoit présent à tous les lieux, à tous les dangers. Ariabignès, frère de Xerxès, qui commandoit les Phéniciens,

faisoit déjà pleuvoir sur lui une grêle de flèches & de traits, lorsque, s'étant élancé sur une galère Athénienne, il fut aussitôt percé de coups.

La mort du général répandit la consternation parmi les Phéniciens : la multiplicité des chefs y mit une confusion qui accéléra leur perte. Vainement des Cypriotes voulurent rétablir le combat ; après une assez longue résistance, ils se dispersèrent, à l'exemple des Phéniciens.

Peu content de cet avantage, Thémistocle mena son aile victorieuse au secours des Lacédémoniens, & des autres alliés qui se défendoient contre les Ioniens.

L'armée des Perses se retira au port de Phalère : deux cents de leurs vaisseaux avoient péri ; quantité d'autres étoient pris : les Grecs n'avoient perdu que 40 galères. Ce combat fut donné le 20 de Boédromion, la première année de la 75e. olympiade (1).

On a conservé le souvenir des peuples & des particuliers qui s'y distinguèrent le plus. Parmi les premiers, ce furent les Eginètes & les Athéniens ; parmi les seconds, Polycrète d'Egine & deux Athéniens, Eumène & Aminias.

Quelques jours après le combat de Salamine, Xerxès prit le chemin de la Thessalie, où Mardonius mit en quartier d'hiver les 300,000 hommes qu'il avoit demandés pour réduire la Grèce ; & de là continuant sa route, il arriva sur les bords de l'Hellespont, avec un très-petit nombre de troupes : le pont ayant été détruit par la tempête, le roi fut obligé de se jeter dans un bateau ; il passa la mer en fugitif, environ six mois après l'avoir traversée en conquérant, & se rendit en Phrygie.

Après la bataille, le premier soin des vainqueurs fut d'envoyer à Delphes les prémices des dépouilles qu'ils se partagèrent ; ensuite les généraux allèrent à l'isthme de Corinthe.

Cependant Mardonius se disposoit à terminer une guerre si honteuse pour la Perse. Il ajoutoit de nouvelles troupes à

---

(1) Le 20 Octobre, 480 ans avant J. C.

celles que Xerxès lui avoit laissées, sans s'apercevoir que c'étoit les affoiblir que de les augmenter ; il sollicitoit tour à tour les oracles de la Grèce ; il envoyoit des défis aux peuples alliés, & leur proposoit, pour champ de bataille, les plaines de la Béotie, ou celles de la Thessalie.

Bataille de Platée.

Ce général, enfin, établit son camp dans la plaine de Thèbes, le long du fleuve Asopus, dont il occupoit la rive gauche, jusqu'aux frontières du pays des Platéens. Pour renfermer ses bagages & pour se ménager un asile, il faisoit entourer, d'un fossé profond, ainsi que de murailles & de tours construites en bois, un espace de dix stades (1).

Les Grecs étoient en face, au pied & sur le penchant du mont Cithéron. Aristide commandoit les Athéniens ; Pausanias, toute l'armée (2). Elle étoit forte d'environ 110,000 hommes, dont 69,500 n'étoient armés qu'à la légère. On y voyoit 10,000 Spartiates & Lacédémoniens, 8,000 Athéniens, 5,000 Corinthiens, 3,000 Mégariens, & différens petits corps fournis par plusieurs autres peuples ou villes de la Grèce. Il en venoit tous les jours de nouveaux ; les Mantinéens & les Eléens n'arrivèrent qu'après la bataille.

Les deux armées étoient en présence depuis huit jours, attendant des auspices favorables. A la fin, les Tégéates, ne pouvant plus supporter l'ardeur qui les animoit, se mirent en mouvement, & furent bientôt soutenus par les Spartiates. A leur approche, les Perses jettent leurs arcs, serrent leurs rangs, se couvrent de leurs boucliers, & forment une masse dont la pesanteur & l'impulsion arrêtent & repoussent la fureur de l'ennemi.

---

(1) Environ 945 toises.

(2) Les deux armées se trouvèrent en présence, le 10 Septembre, 479 ans avant J. C.

Mardonius, à la tête de 1,000 soldats d'élite, balança long-temps la victoire ; mais il tombe enfin atteint d'un coup mortel. Ceux qui l'entourent veulent venger sa mort, & sont immolés autour de lui; dès ce moment les Perses sont ébranlés, renversés, & réduits à prendre la fuite. Les Athéniens avoient obtenu le même succès à l'aile gauche. Après une longue & très-forte résistance qu'ils avoient éprouvé de la part des Béotiens, ils les forcèrent enfin à leur céder le champ de bataille. Ceux-ci, dans leur fuite, entraînèrent toute la droite des Perses.

Aristide, loin de les poursuivre, vint aussitôt rejoindre les Lacédémoniens, qui attaquoient vainement l'enceinte où les Perses s'étoient retirés. Les Athéniens ne tardèrent pas à faire changer la face du siége ; car, malgré la bravoure & la fureur des assiégés ; ils vinrent à bout de forcer le retranchement & de détruire une partie du mur. Les Grecs alors se précipitèrent dans le camp, où ils firent une horrible carnage des Perses, qui se laissèrent égorger comme des victimes.

Les nations qui se distinguèrent dans cette journée, furent d'un côté les Perses, & les Saces ; de l'autre, les Lacédémoniens, les Athéniens, & ceux de Tegée.

Cependant les Lacédémoniens & les Athéniens aspiroient également au prix de la valeur ; ils soutenoient leurs prétentions avec hauteur, les esprits s'aigrissoient ; les deux camps retentissoient de menaces ; & l'on en seroit venu aux mains, sans la prudence d'Aristide, qui fit consentir les Athéniens à s'en rapporter au jugement des alliés, qui adjugèrent le prix aux Platéens pour concilier ces prétentions.

Le champ de bataille étoit couvert des riches dépouilles des Perses : l'or & l'argent brilloient dans leurs tentes. Pausanias fit garder le butin par les Hilotes : on en réserva la dixième partie pour le temple de Delphes, & une autre partie encore pour des monumens, &c. Les vainqueurs se partagèrent le reste, & portèrent chez eux le premier germe de la corruption.

Tous les genres d'honneurs furent accordés à ceux qu

étoient morts les armes à la main : chaque nation éleva un tombeau à ses guerriers ; & dans une assemblée des généraux, Aristide fit passer ce décret : " Que tous les ans, les peuples " de la Grèce enverroient des députés à Platée pour y re- " nouveler, par des sacrifices augustes, la mémoire de ceux " qui avoient perdu la vie dans le combat ; que de cinq en " cinq ans, on y célébreroit des jeux solennels qui seroient " nommés les fêtes de la liberté ; & que les Platéens, n'ayant " désormais d'autres soins que de faire des vœux pour le " salut de la Grèce, seroient regardés comme une nation in- " violable & consacrée à la divinité."

La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois Boédromion, dans la seconde année de la 75e. olympiade (1). Le même jour la flotte des Grecs, commandée par Leutychidas, roi de Lacédémone, & par Xanthippe l'Athénien, remporta une victoire signalée sur les Perses, auprès du promontoire de Mycale en Ionie.

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès plus connue sous le nom de guerre Médique : elle avoit duré deux ans ; & jamais peut-être dans un si court intervalle de temps, il ne s'est passé de si grandes choses. Ces événemens produisirent sur les Lacédémoniens & sur les Athéniens, des effets différens, suivant la diversité de leurs caractères & de leurs institutions. Les premiers ne cherchèrent qu'à se reposer de leurs succès ; les derniers se livrèrent tout à coup à l'ambition la plus effrénée.

Les peuples respiroient enfin : les Athéniens se rétablissoient au milieu des débris de leur ville infortunée dont ils relevoient les murailles : & Thémistocle, qui vouloit ménager à sa patrie la puissance de la mer, les engageoit de plus à former au Pirée un port entouré d'une enceinte redoutable, à construire tous les ans un certain nombre de galères, & à promettre des immunités aux étrangers, & surtout aux ouvriers qui viendroient s'établir dans leur ville.

---

(1) Le 22 Septembre de l'année 479 avant J. C.

Dans ce même temps, Pausanias, subjugué par les mœurs des peuples qu'il avoit vaincus, étoit devenu insupportable & odieux à ceux qui pouvoient l'aborder, par une conduite dure & pleine de hauteur. Les alliés, qui n'en recevoient plus que des ordres impérieux & sanguinaires, se révoltèrent enfin contre sa tyrannie. Attirés par la douceur & la justice d'Aristide, ils proposèrent aux Athéniens de combattre sous leurs ordres.

Les Lacédémoniens se flattant de pouvoir les ramener en ôtant à Pausanias le commandement de l'armée, leur envoyèrent le Spartiate Dorcis, à qui ils refusèrent d'obéir. Alors l'indignation & la fureur s'emparant des esprits, on fit de terribles menaces aux alliés: on méditoit même une invasion dans l'Attique, lorsqu'un sénateur, nommé Hétœmaridas, osa représenter aux guerriers dont il étoit entouré, que leurs généraux, après les plus glorieux succès, ne rapportoient dans leur patrie que des germes de corruption; que l'exemple de Pausanias devoit les faire trembler sur le choix de ses successeurs, & qu'il étoit avantageux à la république de céder aux Athéniens l'empire de la mer, & le soin de continuer la guerre contre les Perses.

Ce discours surprit, & calma les esprits: on vit la nation la plus valeureuse de l'univers, préférer ses vertus à sa vengeance, & déposer sa jalousie à la voix de la raison. Le génie de Lycurgue dominoit encore à Sparte, & jamais peut-être elle ne montra plus de grandeur.

Les Athéniens qui, loin de s'attendre à ce sacrifice, s'étoient préparés à l'obtenir par la voie des armes, admirèrent une modération qu'ils étoient incapables d'imiter. Ils n'en furent que plus empressés à se faire assurer par les alliés, le droit de commander les armées navales de la Grèce.

Ce nouveau système de confédération, fit éclore de nouveaux projets. Toutes les nations alliées mirent leurs intérêts entre les mains d'Aristide. Thémistocle, qui venoit de ménager à sa patrie l'alliance de plusieurs peuples puissans de la Grèce, finit par être un exemple frappant des inconstances

de la fortune. Les alliés se plaignoient de ses exactions & de ses violences; les particuliers de ses injustices: tous du désir qu'il avoit de dominer; l'envie répandoit sourdement des nuages sur sa gloire. Enfin ses ennemis prévalurent: il fut banni, & se retira dans le Péloponèse; mais bientôt accusé d'entretenir une correspondence criminelle avec Artaxerxès, successeur de Xerxès, il fut poursuivi de ville en ville, & contraint de se réfugier dans la Perse où il mourut quelques années après.

Les Athéniens s'aperçurent à peine de cette perte: ils possédoient Aristide, & Cimon, fils de Miltiade. Cimon réunissoit à la valeur de son père la prudence de Thémistocle, & presque toutes les vertus d'Aristide, dont il avoit étudié les exemples & écouté les leçons. On lui confia le commandement de la flotte Grecque: il fit voile vers la Thrace, s'empara d'une ville où les Perses avoient une garnison, & détruisit les pirates qui infestoient les mers voisines.

Bientôt il sort du Pirée avec deux cents galères, auxquelles les alliés en joignent cent autres: il oblige par sa présence ou par ses armes, les villes de Carie & de Lycie à se déclarer contre les Perses; &, ayant rencontré à la hauteur de l'île de Chypre la flotte de ces derniers, composée de deux cents vaisseaux, il en coule à fond une partie, & s'empare du reste: le soir même il arrive sur les côtes de Pamphilie où les Perses avoient rassemblé une forte armée; il débarque ses troupes, attaque l'ennemi, le disperse, & revient avec un nombre prodigieux de prisonniers, & quantité de riches dépouilles destinées à l'embellissement d'Athènes.

La conquête de la presqu'île de Thrace suivit de près cette double victoire; & d'autres avantages remportés pendant plusieurs années, accrurent successivement la gloire des Athéniens, & la confiance qu'ils avoient en leurs forces. Celles de leurs alliés s'affoiblissoient dans la même proportion; épuisés par une guerre qui, de jour en jour, leur devenoit plus étrangère, la plupart refusoient d'envoyer leur contingent de troupes & de vaisseaux. Athènes employoit, pour les y

contraindre, les menaces & la violence; par ses hauteurs elle força les autres à se séparer de son alliance, & les punit de leur défection en les asservissant. C'est ainsi qu'elle s'empara des îles de Scyros, de Naxos & de Thasos.

Les Athéniens étoient alors dans un état de guerre continuel; & cette guerre avoit deux objets; l'un, qu'on publioit à haute voix, consistoit à maintenir la liberté des villes de l'Ionie; l'autre, qu'on craignoit d'avancer, consistoit à la ravir aux peuples de la Grèce.

Les Lacédémoniens, réveillés enfin par les plaintes des alliés, avoient résolu, pendant le siége de Thasos, de faire une diversion dans l'Attique; mais dans le moment de l'exécution, d'affreux tremblemens de terre détruisent Sparte, & font périr sous ses ruines un nombre considérable d'habitans. Les esclaves se révoltèrent; quelques villes de la Laconie suivirent leur exemple; & les Lacédémoniens furent contraints d'implorer le secours de ce peuple dont ils vouloient arrêter les progrès (1). Un de ses orateurs conseilloit de laisser périr la seule puissance que les Athéniens eussent à redouter dans la Grèce; mais Cimon sut leur inspirer des sentimens plus généreux. Ils joignirent, à diverses reprises, leurs troupes à celles des Lacédémoniens; & ce service important, qui devoit unir les deux nations, fit naître entr'elles une haine qui produisit des guerres funestes. Les Spartiates crurent s'apercevoir que les généraux d'Athènes entretenoient des intelligences avec les révoltés: ils les prièrent de se retirer sous des prétextes plausibles; mais les Athéniens, irrités d'un pareil soupçon, rompirent le traité qui les lioit aux Lacédémoniens depuis le commencement de la guerre Médique, & se hâtèrent d'en conclure un autre avec ceux d'Argos, depuis longtemps ennemis des Lacédémoniens.

Sur ces entrefaites, Inarus, fils de Psammétique, ayant fait soulever l'Egypte contre Artaxerxès roi de Perse, sollicita la

---

* Environ 464 ans avant J. C.

protection des Athéniens. Le désir d'affoiblir les Perses, & de se ménager l'alliance des Egyptiens, détermina la république encore plus que les offres d'Inarus ; Cimon conduisit en Egypte la flotte des alliés composée de deux cents vaisseaux ; aidés de ce puissant secours, les Egyptiens défirent les Perses & prirent Memphis.

Tandis que les Athéniens combattoient au loin pour donner un roi à l'Egypte, ils attaquoient en Europe ceux de Corinthe & d'Epidaure ; ils triomphoient des Béotiens & des Sicyoniens ; ils dispersoient la flotte du Péloponèse, envoyoient des troupes en Thessalie ; & remuoient sans cesse les peuples de la Grèce par des intrigues sourdes, ou par des entreprises audacieuses.

Des généraux habiles & entreprenans ne secondoient que trop l'ambition effrénée de la république. Tels étoient Myronidès, qui dans une seule campagne, s'empara de la Phocide & de presque toute la Béotie ; Tolmidès, qui, vers le même temps, ravagea les côtes du Péloponèse ; Périclès enfin, qui commençoit à jeter les fondemens de sa gloire, & profitoit des fréquentes absences de Cimon, pour se rendre maître de l'esprit du peuple.

Les Athéniens ne faisoient pas alors directement la guerre à Lacédémone ; mais ils exerçoient fréquemment des hostilités contre elle & ses alliés. Un jour, ils voulurent, de concert avec les Argiens, s'opposer au retour d'un corps de troupes, que des intérêts particuliers avoient attiré du Péloponèse en Béotie. La bataille se donna auprès de la ville de Tanagra (1) : les Athéniens furent battus ; & les Lacédémoniens, continuèrent tranquillement leur marche. Les premiers craignirent alors une rupture ouverte. Dans ces occasions, la république rougissoit de ses injustices ; & ceux qui la gouvernoient, déposoient leur rivalité. Tous les yeux se tournèrent vers Cimon qu'ils avoient exilé ; Périclès, qui l'avoit fait bannir, se chargea de proposer le décret qui ordonnoit son rappel.

---

(1) Environ 456 ans avant J. C.

Ce grand homme, honoré de l'estime des Spartiates, & assuré de la confiance des Athéniens, employa tous ses soins pour les ramener à des vues pacifiques, & les engagea du moins à signer une trève de cinq ans (1). Comme les Athéniens ne pouvoient plus supporter le repos, Cimon se hâta de les mener en Chypre ; il y remporta de si grands avantages sur les Perses, qu'il contraignit Artaxerxès à demander la paix (2). Les conditions en furent très-humiliantes pour le grand roi. Il reconnut l'indépendance des villes Grecques de l'Ionie : on stipula que ses vaisseaux de guerre ne pourroient entrer dans les mers de la Grèce, ni ses troupes de terre approcher des côtes, qu'à une distance de trois jours de marche.

Telles furent les lois qu'une ville de la Grèce imposoit au plus grand empire du monde. Trente ans auparavant, la résolution qu'elle prit de résister à cette puissance, fut regardée comme un coup de désespoir, & le succès comme un prodige. Cimon ne jouit pas long-temps de sa gloire : il finit ses jours en Chypre ; & sa mort fut le terme des prospérités des Athéniens, comme elle l'est de cette partie de leur histoire.

Siècle de Périclès (3).

Périclès s'aperçut de bonne heure que sa naissance & ses richesses lui donnoient des droits, & le rendoient suspect. Il consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, & ne paroissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide & l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement ; mais souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissoit la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors

(1) 450 ans avant J. C.

(2) 449 ans avant J. C.

(3) Depuis 444 jusqu'à 404 ans avant J. C.

Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention par un extérieur modeste & des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, & ses premiers essais étonnèrent les Athéniens. Il devoit à la nature d'être le plus éloquent des hommes, & au travail, d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Périclès connoissoit trop bien sa nation pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole. Avant de paroître en public, il s'avertissoit en secret qu'il alloit parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

On trouvoit dans ses discours une majesté imposante : c'étoit le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui en lui développant le principe des êtres, & les phénomènes de la nature, sembloit avoir agrandi son âme naturellement élevée. Tant de talens lui méritèrent la faveur du peuple, mais il la partagea d'abord avant que de l'obtenir toute entière. Cimon étoit à la tête des nobles & des riches ; Périclès se déclara pour la multitude qu'il méprisoit, & qui lui donna un parti considérable. Cimon qui, par des voies légitimes, avoit acquis dans ses expéditions une fortune immense, l'employoit à décorer la ville, & à soulager les malheureux. Périclès, par la force de son ascendant, disposa du trésor public des Athéniens, & de celui des alliés ; remplit Athènes de chefs-d'œuvres de l'art, assigna des pensions aux citoyens pauvres, leur distribua une partie des terres conquises, multiplia les fêtes, &c. Le peuple ne voyant que la main qui donnoit, fermoit les yeux sur la source où elle puisoit : il s'unissoit de plus en plus avec Périclès qui, pour se l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ses injustices. Il fit bannir Cimon, faussement accusé d'entretenir des liaisons suspectes avec les Lacédémoniens ; & sous de frivoles prétextes, détruisit l'autorité de l'aréopage, qui s'opposoit avec vigueur à la licence des mœurs & des innovations.

Après la mort de Cimon, Thucydide, son beau-frère, tâcha de ranimer le parti chancelant des principaux citoyens. Il

n'avoit pas les talens militaires de Périclès; mais aussi habile que lui à manier les esprits, il maintint pendant quelque temps l'équilibre, & finit par éprouver les rigueurs de l'ostracisme, ou de l'exil.

Dès ce moment, Périclès changea de système: il avoit subjugué le parti des riches en flattant la multitude; il subjugua la multitude, en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opéroit par ses volontés, tout se faisoit, en apparence, suivant les règles établies; & la liberté, rassurée par le maintien des formes républicaines, expiroit, sans qu'on s'en aperçût, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentoit, moins il prodiguoit son crédit & sa présence: renfermé dans un petit cercle de parens & d'amis, il veilloit, du fond de sa retraite, sur toutes les parties du gouvernement. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînoit, en respectoient l'auteur, parce qu'ils le voyoient rarement implorer leurs suffrages: &, aussi excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentimens, ils ne représentoient Périclès que sous les traits du plus puissant des dieux. Faisoit-il entendre sa voix dans les occasions essentielles, on disoit que Jupiter lui avoit confié les éclairs & la foudre.

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république: mais quand il vit la puissance d'Athènes à une certaine élévation, il crut que ce seroit une honte de la laisser s'affoiblir, & un malheur de l'augmenter encore: cette vue dirigea toutes ses opérations: & le triomphe de sa politique fut d'avoir, pendant si long-temps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, & ceux de Lacédémone dans le respect.

Les Athéniens, pénétrés du sentiment de leurs forces, ne se bornoient plus à dominer sur la Grèce; ils méditoient la conquête de l'Egypte, de Carthage, de la Sicile & de l'Etrurie. Ils brisoient successivement les liens de l'égalité parmi les con-

fédérés ; ils appesantissoient sur eux un joug humiliant : faisoit-on des représentations, on y répondoit avec hauteur. Lassés de ce despotisme des Athéniens, ceux de l'Eubée, de Samos & de Byzance se soulevèrent, mais bientôt après, ils furent obligés de rentrer dans le devoir.

Telle étoit la disposition des esprits parmi les nations de la Grèce : Périclès étoit odieux à quelques-unes, redoutable à toutes ; son règne, car c'est le nom qu'on peut donner à son administration, n'avoit point été ébranlé par les cris de l'envie : à la fin, des murmures sourds & mêlés d'une inquiétude sombre commencèrent à se répandre & présageoient une révolution prochaine, lorsqu'un événement imprévu releva ses espérances, & raffermit son autorité.

Guerre du Péloponèse.

Depuis long-temps les nations alliées, lassées de la tyrannie d'Athènes, alarmées d'ailleurs de ses progrès rapides, sollicitoient les Lacédémoniens de former une ligue contre un ennemi commun, qui ne manqueroit pas d'asservir la Grèce entière. Mais ceux-ci, qui avoient une extrême répugnance pour toute espèce de guerre, avoient toujours différé de prendre part à la querelle des alliés. Malgré les discours des ambassadeurs des différentes villes, ils auroient peut-être gardé une sorte de neutralité, sur les représentations du roi Archidamus, si Sthénélaïdas, un des éphores, qui vouloit la guerre, n'eût rangé la multitude à son avis. La guerre fut donc décidée. Cependant on envoya des députés aux Athéniens pour leur déférer les plaintes de la ligue du Péloponèse.

La première ambassade n'eut pour objet que d'obtenir l'éloignement de Périclès. Les raisons qu'ils prétextèrent ne firent aucune impression sur les Athéniens.

Après une seconde ambassade, qui ne réussit pas mieux que la première, les Lacédémoniens qui désiroient la paix, envoyèrent de nouveaux députés qui se contentèrent de demander que les villes de la Grèce se gouvernassent suivant leurs lois. Cette

proposition fut discutée. Comme les avis étoient partagés, Périclès se hâta de monter à la tribune, & ayant représenté que les prétentions des Lacédémoniens étoient injustes, il leur fit faire une réponse qui ne dut pas les contenter. Après quoi, les ambassadeurs de Lacédémone se retirèrent ; & de part & d'autre on s'occupa des préparatifs de la guerre la plus longue & la plus funeste qui ait jamais désolé la Grèce. Elle dura vingt-sept ans ; elle eut pour principe l'ambition des Athéniens, & la plus juste crainte qu'ils inspirèrent aux Lacédémoniens & à leurs alliés. Les ennemis de Périclès l'accusèrent de l'avoir suscitée : ce qui paroît certain, c'est qu'elle fut utile au rétablissement de son autorité.

Les Lacédémoniens avoient pour eux les Béotiens, les Locriens, les Phocéens, ceux de Mégare, d'Ambracie, de Leucade & de tout le Péloponèse, excepté les Argiens qui observèrent la neutralité. Du côté des Athéniens, étoient les villes Grecques situées sur les côtes de l'Asie, celles de la Thrace & de l'Hellespont, &c. & tous les insulaires, excepté ceux de Mélos & de Théta. Outre ses secours, ils avoient de grandes richesses & pouvoient eux-mêmes fournir 13,000 soldats pesamment armés, 1,200 hommes de cheval, 1,600 archers à pied, & 300 galères.

Telles étoient les forces des Athéniens, lorsque Archidamus, roi de Lacédémone, s'étant arrêté à l'isthme de Corinthe, reçut de chaque ville confédérée du Péloponèse les deux tiers des habitans en état de porter les armes, & s'avança lentement vers l'Attique à la tête de 60,000 hommes. Il voulut renouer la négociation ; & dans cette vue, il envoya un ambassadeur aux Athéniens, qui refusèrent de l'entendre, & le firent sortir à l'instant même des terres de la république. Alors Archidamus ayant continué sa marche, se répandit, au temps de la moisson, dans les plaines de l'Attique. Les malheureux habitans s'en étoient retirés à son approche : ils avoient transporté leurs effets à Athènes. Aux regrets d'avoir quitté leurs anciennes & paisibles demeures, se joignoit la douleur de voir

au

au loin leurs maisons consumées par les flammes, & leurs récoltes abandonnées au fer de l'ennemi.

Archidamus ne trouvant plus de subsistance dans l'Attique, ramena ses troupes chargées de butin dans le Péloponèse : elles se retirèrent chez elles, & ne reparurent plus pendant le reste de l'année. Après leur retraite, Périclès envoya contre les Locriens une escadre qui obtint quelques avantages. La grande flotte, après avoir porté la désolation sur les côtes du Péloponèse, prit à son retour l'île d'Egine, & bientôt après les Athéniens marchèrent en corps de nation, contre ceux de Mégare, dont ils ravagèrent le territoire. L'hiver suivant, ils honorèrent par des funérailles publiques, ceux qui avoient péri les armes à la main : & Périclès releva leur gloire dans un discours éloquent. Ainsi se termina la première campagne.

Celles qui la suivirent, n'offrent de même qu'une continuité d'actions particulières, & d'entreprises qui semblent étrangères à l'objet qu'on se proposoit de part & d'autre ; mais cette guerre ne devoit pas se conduire sur le même plan que les autres.

La ligue du Péloponèse étoit si supérieure en troupes de terre, que les Athéniens ne pouvoient risquer une action générale sans s'exposer à une perte certaine. Mais les peuples qui formoient cette ligue ignoroient l'art d'attaquer les places : ils ne s'emparèrent de la ville de la Platée en Béotie, défendue par une foible garnison, qu'après un blocus qui dura près de deux ans ; & qui força les habitans à se rendre, faute de vivres. Comment se seroient-ils flattés de prendre d'assaut ou de réduire à la famine une ville telle qu'Athènes, qui pouvoit être defendue par 30,000 hommes, & qui maîtresse de la mer, en tiroit aisément des subsistances ? Les ennemis n'avoient d'autre parti à prendre, que de venir détruire les moissons de l'Attique ; & c'est ce qu'ils pratiquèrent dans les premières années. Dans la suite, ils résolurent d'augmenter le nombre de leurs vaisseaux ; mais il leur fallut bien des années pour

apprendre à manœuvrer, & acquérir cette expérience que cinquante ans d'exercice avoient à peine procurée aux Athéniens. L'habileté de ces derniers étoit si reconnue au commencement de la guerre, que leurs moindres escadres ne craignoient pas d'attaquer les plus grandes flottes du Péloponèse.

Dans la septième année de la guerre, les Lacédémoniens, pour sauver 420 de leurs soldats que les Athéniens tenoient assiégés dans une île, demandèrent la paix, & livrèrent environ soixante galères. Les soldats ne furent point délivrés, & les Athéniens ayant gardé les vaisseaux, la marine du Péloponèse fut détruite ; divers incidens en retardèrent le rétablissement jusqu'à la vingtième année de la guerre.

De leur côté les Athéniens, avec tous leurs vaisseaux, n'étoient pas plus en état de donner des lois à la Grèce, que ne l'étoient leurs ennemis, avec toutes leurs troupes. Tous leurs efforts se bornoient à dévaster un canton ou à s'emparer d'une ville sans défense. La prise de Potidée leur coûta beaucoup de soldats, deux ans & demi de travaux & deux mille talens. De cette diversité de forces, il résultoit que la guerre devoit se traîner en longueur, comme l'avoient prévu les deux plus habiles politiques de la Grèce, Archidamus & Périclès ; avec cette différence, que le premier en concluoit que les Lacédémoniens devoient la craindre, & le second, que les Athéniens devoient la désirer.

Thucydide, Xénophon & d'autres auteurs célèbres ont décrit les malheurs que causèrent ces longues & funestes dissentions. Sans les suivre dans leurs détails, je ne rapporterai que quelques événemens, qui regardent plus particulièrement les Athéniens. Dans les premières années de cette guerre, la peste se déclara dans Athènes : jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats ; sorti de l'Ethiopie, il avoit parcouru l'Egypte, la Lybie, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, & d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pirée, où il se manifesta d'abord, de là, il se répandit avec fureur dans la ville. La plupart périssoient au

septième jour : s'ils prolongeoient leur vie au-delà de ce terme, ce n'étoit que pour éprouver une mort plus douloureuse & plus lente.

Au bout de deux ans, la peste parut se calmer : pendant ce repos, on s'aperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'étoit pas détruit : il se développa 18 mois après, & dans le cours d'une année entière, il ramena les mêmes scènes de deuil & d'horreur. Sous l'une & l'autre époque, il périt un très-grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter près de 5,000 hommes en état de porter les armes.

Périclès mourut des suites de la maladie, dans la troisième année de la guerre (1) : quelques temps auparavant, les Athéniens, aigris par l'excès de leurs maux, l'avoient dépouillé de son autorité, & condamné à une amende.

Ils venoient de reconnoître leur injustice, & Périclès la leur avoit pardonné, quoique dégoûté du commandement, par la légèreté du peuple, & par la perte de sa famille & de la plupart de ses amis que la peste avoit enlevés. Près de rendre le dernier soupir, les principaux d'Athènes, assemblés autour de son lit, soulagoient leur douleur, en racontant ses victoires & le nombre de ses trophées. « Ces exploits, » leur dit-il, en se soulevant avec effort, « sont l'ouvrage de la fortune, « & me sont communs avec d'autres généraux. Le seul « éloge que je mérite, est de n'avoir fait prendre le deuil à « aucun citoyen. »

Si, conformément au plan de Périclès, les Athéniens avoient continué une guerre offensive du côté de la mer, & défensive du côté de la terre, ils auroient tôt ou tard triomphé de leurs ennemis : mais Périclès mourut, & fut remplacé par Cléon, homme vain, audacieux, sans véritables talens ; mais agréable à la multitude ; il se l'étoit attachée par ses largesses ; & la retenoit en lui inspirant une grande idée de la puissance d'Athè-

(1) 629 ans avant J. C.

nes, un souverain mépris pour celle de Lacédémone. Les citoyens honnêtes lui opposèrent Nicias, un des premiers & des plus riches particuliers d'Athènes, qui avoit commandé les armées, & remporté plusieurs avantages.

On mit Cléon à la tête des troupes envoyées en Thrace, pour arrêter le progrès de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone, où il perdit la vie. Après sa mort, Nicias ne trouvant plus d'obstacle à la paix, entama des négociations, bientôt suivies d'une alliance offensive & défensive, qui devoit unir les deux nations. Mais cette alliance occasionna des ligues & de nouvelles divisions ; les Athéniens & les Lacédémoniens s'accusoient réciproquement de n'avoir pas rempli les articles du traité ; de là, les mésintelligences & les hostilités. Ce ne fut cependant qu'au bout de six ans & dix mois, qu'ils en vinrent à une rupture ouverte : rupture qu'on auroit pu éviter, si la guerre n'avoit pas été nécessaire à l'élévation d'Alcibiade.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien ; & d'autres l'ont rélevée par des éloges.

Il semble que la nature avoit essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices & en vertus. Mais nous le considérerons ici, par rapport à l'état dont il accéléra la ruine, & dans ses relations avec la société qu'il acheva de corrompre.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile & étendu, l'honneur enfin d'appartenir à Périclès : tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, & dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que des conseils & de l'indulgence, il eut une cour & des flatteurs. Socrate qui prévit de bonne heure que ce jeune homme seroit le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenoit le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins & ne la perdit jamais : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvoit souffrir dans le monde ni de supérieur ni d'égal ; & tel étoit

dans ces occasions, le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleuroit sur ses erreurs, & se laissoit humilier sans se plaindre. Il étonna ses maîtres par sa docilité, autant que les autres par la licence de sa cōnduite. Quand il entra dans la carrière des honneurs, il vouloit devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence & de ses libéralités, qu'aux attraits de son éloquence. Il avoit déjà donné des preuves de sa valeur ; & après ses premières campagnes, on augura qu'il seroit un jour le plus habile général de la Grèce ; je ne parlerai point de sa douceur ni de son affabilité, qui le rendirent le plus aimable des hommes.

Il ne falloit pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu ; mais on y trouvoit la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité : aucun obstacle, aucun malheur ne pouvoit ni le surprendre, ni le décourager.

Dans les négociations, il employoit tantôt les lumières de son esprit, qui étoient aussi vives que profondes ; tantôt des ruses & des perfidies, que des raisons d'état ne peuvent jamais autoriser ; d'autres fois, la facilité d'un caractère, que le besoin de dominer, ou le désir de plaire, plioit sans effort aux conjonctures ; chez tous les peuples, il s'attira les regards, & maîtrisa l'opinion publique.

Né dans une république, il devoit l'élever au-dessus d'elle-même, avant de la mettre à ses pieds. C'est là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Leur ambition réprimée par Périclès, fut puissamment secondée par Alcibiade : ce fut lui qui fit résoudre la guerre contre la Sicile. Des députés, envoyés par la république, pour examiner les plaintes de la ville d'Egeste, contre ceux de Sélinonte & de Syracuse, ayant fait, à leur retour, un rapport infidèle de l'état des choses, la guerre fut résolue. On nomma pour généraux Alcibiade, Nicias & Lamachus. Pendant que le premier voyoit que les espérances, qu'il avoit conçues de soumettre la Sicile, commençoient à se réaliser, ses ennemis profitèrent de son absence, pour renouveler contre

lui une accusatiou dont il ne s'étoit point purgé. Sommé de comparoître sur le champ, au lieu d'obéir, il se retira dans le Péloponèse.

Sa retraite répandit le découragement dans l'armée ; l'ardeur des soldats se ralentit & les affaires d'Athènes allèrent en décadence. La flotte fut détruite, l'armée périt ou par la misère ou par le fer de l'ennemi, une grande partie fut faite prisonnière & jetée dans les fers ; deux généraux furent mis à mort.

Les Athéniens, accablés d'un revers si inattendu, commencèrent à regretter Alcibiade ; bientôt ils révoquent le décret de son bannissement, il se met à leur tête, soumet les places de l'Hellespont, force un des gouverneurs du roi de Perse à signer un traité avantageux aux Athéniens, & les Lacédémoniens à leur demander la paix : cette demande fut rejetée, parce qu'ils se croyoient alors invincibles sous la conduite d'Alcibiade : à la haine dont ils étoient, peu avant, animés contre ce général, avoit succédé la reconnoissance la plus outrée, l'amour le plus effréné. Quant, aux acclamations de toute la ville, on le vit sortir du Pirée avec une flotte de cent vaisseaux, on ne douta plus que la célérité de ses exploits ne forçât bientôt les peuples du Péloponèse à subir la loi du vainqueur. Au milieu de ces espérances flatteuses, on apprit que quinze galères Athéniennes étoient tombées au pouvoir des Lacédémoniens. Le combat s'étoit donné pendant l'absence & au mépris des ordres d'Alcibiade. La perte étoit légère, mais elle suffisoit à la jalousie de ses ennemis : ils aigrirent tellement le peuple contre lui qu'il le dépouilla du commandement général des armées, avec le même empressement qu'il l'en avoit revêtu.

La guerre continua encore pendant quelques années ; elle se fit toujours par mer, & finit par la bataille d'Ægos-Potamos, que ceux du Péloponèse gagnèrent dans le détroit de l'Hellespont. Le Spartiate Lysander, qui les commandoit, surprit la flotte des Athéniens composée de 180 voiles, s'en rendit maître & fit 3,000 prisonniers.

Prise d'Athènes.

La perte de la bataille entraîna celle d'Athènes, qui après un siége de quelques mois se rendit faute de vivres (1). Plusieurs des puissances alliées proposèrent de la détruire. Lacédémone, écoutant plus sa gloire que son intérêt, refusa de mettre aux fers une nation qui avoit rendu de si grands services à la Grèce ; mais elle condamna les Athéniens non-seulement à démolir les fortifications du Pirée, ainsi que la longue muraille qui joint le port à la ville, mais encore à livrer leurs galères, à l'exception de douze ; à rappeler leurs bannis : à retirer leurs garnisons des villes dont ils s'étoient emparés ; à faire une ligue offensive & défensive avec les Lacédémoniens.

Les murailles furent abattues au son des instrumens, comme si la Grèce avoit recouvré sa liberté ; & quelques mois après, le vainqueur permit au peuple d'élire trente magistrats qui devoient établir une autre forme de gouvernement, & qui finirent par usurper l'autorité. Des troupes Lacédémoniennes qu'ils avoient obtenues de Lysander, 3,000 citoyens qu'ils s'étoient associés pour affermir leur puissance, protégeoient ouvertement leurs injustices. La nation désarmée tomba tout à coup dans une extrême servitude : l'exil, les fers, la mort, étoient le partage de ceux qui se déclaroient contre la tyrannie, ou qui sembloient la condamner par leur silence. Elle ne subsista que pendant huit mois ; & dans ce court espace de temps, plus de 1,500 citoyens furent indignement massacrés & privés des honneurs funèbres : la plupart abandonnèrent une ville où les victimes & les témoins de l'oppression n'osoient faire entendre une plainte ; car il falloit que la douleur fût muette, & que la pitié parût indifférente.

Socrate fut le seul qui ne se laissa point ébranler par l'iniquité des temps ; il osa consoler les malheureux, & résister

---

(1) Vers la fin d'Avril de l'an 404 avant J. C.

aux ordres des tyrans. Mais ce n'étoit point sa vertu qui les alarmoit ; ils redoutoient, à plus juste titre, le génie d'Alcibiade, dont ils épioient les démarches.

Il étoit alors dans une bourgade de Phrygie dans le gouvernement de Pharnabaze, dont il avoit reçu des marques de distinction. Instruit des levées que le jeune Cyrus faisoit dans l'Asie Mineure, il en avoit conclu que ce prince méditoit une expédition contre Artaxerxès son frère : il comptoit, en conséquence, se rendre auprès du roi de Perse, l'avertir du danger qui le menaçoit, & en obtenir des secours pour délivrer sa patrie : mais tout à coup, des assassins envoyés par le satrape, entourent sa maison, & n'ayant pas la hardiesse de l'attaquer, y mettent le feu. Alcibiade s'élance, l'épée à la main, à travers les flammes, écarte les barbares, & tombe sous une grêle de traits. Il étoit alors âgé de quarante ans.

La gloire de sauver Athènes étoit réservée à Thrasibule : ce généreux citoyen, placé par son mérite à la tête de ceux qui avoient pris la fuite, & sourd aux propositions que lui firent les tyrans de l'associer à leur puissance, s'empara du Pirée, & appela le peuple à la liberté. Quelques-uns des tyrans périrent les armes à la main ; d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amnistie générale rapprocha les deux partis, & ramena la tranquillité dans Athènes.

Quelques années après, elle secoua le joug de Lacédémone, rétablit la démocratie, & accepta le traité de paix que le Spartiate Antalcidas conclut avec Artaxerxès. Par ce traité, que les circonstances rendoient nécessaire, les colonies Grecques de l'Asie Mineure, & quelques îles voisines furent abandonnées à la Perse ; les autres peuples de la Grèce recouvrèrent leurs lois & leur indépendance. Ainsi furent terminés les différens qui avoient occasionné la guerre des Mèdes, & celle du Péloponèse.

L'essai historique que je viens de donner finit à la prise d'Athènes. Dans la relation de mon voyage, je rapporterai les principaux événemens qui se sont passés depuis cette époque jusqu'à mon départ de Scythie.

ABRÉGÉ

ABRÉGÉ
DU
VOYAGE
DU
JEUNE ANACHARSIS.

Départ de Scythie. Le Pont-Euxin. Etat de la Grèce depuis la prise d'Athènes, jusqu'au moment du voyage. Arrivée à Byzance. Description de cette ville. Colonies Grecques.

ANACHARSIS, Scythe de nation, est l'auteur de cet ouvrage, qu'il adresse à ses amis. Il commence par leur exposer les motifs qui l'engagèrent à voyager.

VOUS savez que je descends du sage Anacharsis, si célèbre parmi les Grecs, & si indignement traité chez les Scythes. L'histoire de sa vie & de sa mort m'inspira, dès ma plus tendre enfance, de l'estime pour la nation qui avoit honoré ses vertus, & de l'éloignement pour celle qui les avoit méconnues. Ce dégoût fut augmenté par l'arrivée d'un esclave Grec, dont je fis l'acquisition. Il étoit d'une des

principales familles de Thèbes en Béotie. Environ 36 ans* auparavant, il avoit suivi le jeune Cyrus dans l'expédition que ce prince entreprit contre son frère Artaxerxès, roi de Perse. Fait prisonnier dans un de ces combats que les Grecs furent obligés de livrer en se retirant, il changea souvent de maître, traîna ses fers chez différentes nations, & parvint aux lieux que j'habitois.

Plus je le connus, plus je sentis l'ascendant que les peuples éclairés ont sur les autres. Timagène, c'étoit le nom du Thébain, m'attiroit & m'humilioit par les charmes de sa conversation & par la supériorité de ses lumières. L'histoire des Grecs, leurs mœurs, leurs gouvernemens, leurs arts, leurs sciences, leurs spectacles, leurs fêtes, étoient le sujet intarissable de nos entretiens. Je l'interrogeois, je l'écoutois avec transport : je venois d'entrer dans ma dix-huitième année ; & je n'avois vu jusqu'alors que des tentes, des troupeaux & des déserts. Incapable désormais de supporter la vie errante que j'avois menée, & l'ignorance profonde à laquelle j'étois condamné, je résolus d'abandonner un climat où la nature se prêtoit à peine aux besoins de l'homme, & une nation qui ne me paroissoit avoir d'autres vertus, que de ne pas connoître tous les vices.

J'ai passé les plus belles années de ma vie en Grèce ; j'ai joui des derniers momens de sa gloire ; & je ne l'ai quittée qu'après avoir vu sa liberté ex-

* L'an 400 avant l'ère chrétienne.

pirer dans la plaine de Chéronée. Pendant que je parcourois ses provinces, j'avois soin de recueillir tout ce qui méritoit quelque attention. C'est d'après ce journal, qu'à mon retour en Scythie, j'ai mis en ordre la relation de mon voyage. Peut-être seroit-elle plus exacte, si le vaisseau sur lequel j'avois fait embarquer mes livres, n'avoit pas péri dans le Pont-Euxin.

Vers la fin de la première année de la 104e. olympiade*, je partis avec Timagène, à qui je venois de rendre la liberté. Après avoir traversé de vastes solitudes, nous arrivâmes sur les bords du Tanaïs†, près de l'endroit où il se jette dans une espèce de mer, connue sous le nom de lac ou de Palus Méotide. Là, nous étant embarqués, nous nous rendîmes à la ville de Panticapée, située sur une hauteur, vers l'entrée du détroit qu'on nomme le Bosphore Cimmérien, & qui joint le lac au Pont-Euxin.

Cette ville, où les Grecs autrefois établirent une colonie, est devenue la capitale d'un petit empire qui s'étend sur la côte orientale de la Chersonèse Taurique. Nous y trouvâmes un vaisseau de Lesbos près de mettre à la voile. Cléomède, qui le commandoit, consentit à nous prendre sur son bord. En attendant le jour du départ, j'allois, je venois, je ne pouvois me rassasier de revoir la citadelle,

* Au mois d'Avril de l'an 363 avant l'ère chrétienne.

† Le Don.

l'arsenal, le port, les vaisseaux, &c. J'entrois dans les boutiques, dans les manufactures, dans les maisons des particuliers. Je sortois de la ville, & mes yeux restoient fixés sur des vergers couverts des fruits, sur des campagnes enrichies de moissons. Tout ce qui me frappoit, je courois l'annoncer à Timagène, comme une découverte pour lui, ainsi que pour moi ; je lui demandois si le lac Méotide n'étoit pas la plus grande des mers ; si Panticapée n'étoit pas la plus belle ville de l'univers.

Dans le cours de mes voyages, & surtout au commencement, j'éprouvois des pareilles émotions, toutes les fois que la nature ou l'industrie m'offroit des objets nouveaux.

Je ne décrirai point les mouvemens dont je fus agité, lorsqu'à la sortie du Bosphore Cimmérien, la mer, qu'on nomme Pont-Euxin, se développa insensiblement à mes regards. C'est un immense bassin, presque partout entouré de montagnes plus ou moins éloignées du rivage, & dans lequel près de 40 fleuves versent les eaux d'une partie de l'Asie & de l'Europe.—Sa longueur, dit-on, est de 11,100 stades* ; sa plus grande largeur, de 3,300†.

Sur ses bords, habitent des nations qui diffèrent entre elles d'origine, de mœurs & de langage. On y trouve, par intervalles, & principalement sur les côtes méridionales, des villes Grecques, fondées par ceux de Milet, de Mégare & d'Athènes ; la plupart

* Environ 419 lieues & demie.

† Environ 124 lieues & trois quarts.

construites dans des lieux fertiles & propres au commerce. Les fleuves qui se jettent dans le Pont-Euxin, le couvrent de glaçons dans les grands froids, adoucissent l'amertume de ses eaux, y portent une énorme quantité de limon & de substances végétales, qui attirent & engraissent les poissons. Les thons, les turbots & presque toutes les espèces, y vont déposer leur frai, & s'y multiplient d'autant plus, que cette mer ne nourrit point de poissons voraces & destructeurs. Elle est souvent enveloppée de vapeurs sombres, & agitée par des tempêtes violentes. Elle n'est pas profonde, excepté vers sa partie orientale, où la nature a creusé des abîmes dont la sonde ne peut trouver le fond.

Pendant que Cléomède nous instruisoit de ces détails, il traçoit sur ses tablettes le circuit du Pont-Euxin. Quand il l'eut terminé : " vous avez," lui dis-je, " figuré, sans vous en apercevoir, l'arc dont " nous nous servons en Scythie ; telle est précisé-" ment sa forme ; mais je ne vois point d'issue à " cette mer."—" Elle ne communique aux autres," répondit-il, " que par un canal à peu près semblable à celui d'où nous venons de sortir."

Au lieu de nous y rendre en droiture, Cléomède, craignant de s'éloigner des côtes, dirigea sa route vers l'ouest, & ensuite vers le sud. Nous nous entretenions, en les suivant, des nations qui les habitent ; nous vîmes quelquefois les troupeaux s'approcher du rivage de la mer, parce qu'elle leur présente une boisson aussi agréable que salutaire. On nous dit,

qu'en hiver, quand la mer est prise, les pêcheurs de ces cantons dressent leurs tentes sur la surface & jettent leurs lignes à travers des ouvertures pratiquées dans la glace. On nous montra de loin l'embouchure du Borysthène*, celle de l'Ister†, & de quelques autres fleuves.

Un jour Cléomède nous dit qu'il ávoit lu autrefois l'histoire de l'expedition du jeune Cyrus. "La Grèce "s'est donc occupée de nos malheurs," dit Timagène; "ils sont moins amers pour ceux qui ont eu la "fatalité d'y survivre. Et quelle est la main qui en "traça le tableau ?"—"Ce fut," répondit Cléomède, "l'un des généraux qui ramenèrent les Grecs dans "leur patrie, Xénophon d'Athènes."—"Hélas!" reprit Timagène, "depuis environ 37 ans que le sort me "sépara de lui, voici la première nouvelle que j'ai de "son retour. Ah! qu'il m'eût été doux de le revoir, "après une si longue absence! Mais je crains bien "que la mort..."—"Rassurez-vous," dit Cléomède; "il vit encore."—"Que les dieux soient bénis," reprit Timagène! "Il vit, il recevra les embrassemens "d'un soldat, d'un ami dont il sauva plus d'une fois "les jours. Sans doute que les Athéniens l'ont "comblé d'honneurs?"—"Ils l'ont exilé," répondit Cléomède, "parce qu'il paroissoit trop attaché aux La-"cédémoniens."—"Mais du moins dans sa retraite, "il attire les regards de toute la Grèce?"—"Non, "ils sont tout fixés sur Epaminondas de Thèbes."—

* Aujourd'hui le Dniéper.

† Le Danube.

" Epaminondas! son âge? le nom de son père?"—
" Il a près de 50 ans; il est fils de Polymnis, & frère
" de Caphisias."—" C'est lui," reprit Timagène avec
émotion; " c'est lui-même. Je l'ai connu dès son
" enfance. Ses traits sont encore présens à mes yeux:
" les liens du sang nous unirent de bonne heure. Je
" n'avois que quelques années de plus que lui: il
" fut élevé dans l'amour de la pauvreté, dans l'amour
" de la vertu. Jamais on ne vit des progrès plus
" rapides dans les exercices du corps, dans ceux de
" l'esprit; ses maîtres ne suffisoient pas au besoin
" qu'il avoit de s'instruire. Je m'en souviens; nous
" ne pouvions l'arracher de la compagnie d'un py-
" thagoricien triste & sévère, nommé Lysis. Epami-
" nondas n'avoit que douze à treize ans, quand je me
" rendis à l'armée de Cyrus; il laissoit quelquefois
" échapper les traits d'un grand caractère. On pré-
" voyoit l'ascendant qu'il auroit un jour sur les autres
" hommes. Excusez mon importunité: comment a-
" t-il rempli de si belles espérances?"—Cléomède
répondit: " il a élevé sa nation; & par ses exploits
" elle est devenue la première puissance de la Grèce."
—" O Thèbes!" s'écria Timagène, " ô ma patrie!
" heureux séjour de mon enfance! plus heureux
" Epaminondas!"......Un saisissement involontaire
l'empêcha d'achever. Je m'écriai à mon tour:
" Mon cher Timagène, puisque vous prenez tant
" d'intérêt aux lieux où le hasard vous a fait naître,
" quels doivent être vos sentimens pour les amis que
" vous choisissez vous-même!" Il me répondit, en

me serrant la main : " je vous ai souvent parlé de cet " amour inaltérable que les Grecs conservent pour " leur patrie. Vous aviez de la peine à le concevoir ; " vous voyez à mes pleurs s'il est profond & sincère." Il pleuroit en effet.

Après quelques momens de silence, il demanda comment s'étoit opérée une révolution si glorieuse aux Thébains.—" Vous n'attendez pas de moi," dit Cléomède, " le détail circonstancié de tout ce qui " s'est passé depuis votre départ. Je m'attacherai " aux principaux événemens ; ils suffiront pour vous " instruire de l'état actuel de la Grèce."

" Vous aurez su que, par la prise d'Athènes, toutes nos républiques se trouvèrent, en quelque manière, asservies aux Lacédémoniens ; que les unes furent forcées de solliciter leur alliance & les autres de l'accepter. Les qualités brillantes & les exploits éclatans d'Agésilas, roi de Lacédémone, sembloient les menacer d'un long esclavage. Appelé en Asie au secours des Ioniens, qui, s'étant déclarés pour le jeune Cyrus, avoient à redouter la vengeance d'Artaxerxès, il battit plusieurs fois les généraux de ce prince ; & ses vues s'étendant avec ses succès, il rouloit déjà dans sa tête le projet de porter ses armes en Perse, & d'attaquer le grand roi jusque sur son trône. Artaxerxès détourna l'orage : des sommes d'argent distribuées dans plusieurs villes de la Grèce, les détachèrent des Lacédémoniens. Thèbes, Corinthe, Argos & d'autres peuples formèrent une ligue puissante, & rassemblèrent leurs troupes

dans les champs de Coronée en Béotie* ; elles en vinrent bientôt aux mains avec celles d'Agésilas, qu'un ordre de Lacédémone avoit obligé d'interrompre le cours de ses exploits. Xénophon, qui combattit auprès de ce prince, disoit qu'il n'avoit jamais vu une bataille si meurtrière. Les Lacédémoniens eurent l'honneur de la victoire ; les Thébains, celui de s'être retirés sans prendre la fuite.

“ Cette victoire, en affermissant la puissance de Sparte, fit éclore de nouveaux troubles, de nouvelles ligues. Parmi les vainqueurs mêmes, les uns étoient fatigués de leurs succès, les autres de la gloire d'Agésilas. Ces derniers, ayant à leur tête le Spartiate Antalcidas, proposèrent au roi Artaxerxès de donner la paix aux nations de la Grèce. Leurs députés s'étant assemblés à cet effet, le satrape d'Ionie leur manifesta les volontés de son maître. Il leur donna les articles du traité, dont l'exécution fut confiée aux Lacédémoniens, qui en avoient conçu l'idée. Comme ce traité ne tendoit à rien moins qu'à changer le système politique de la Grèce, les Thébains & les Argiens n'y accédèrent que lorsqu'ils y furent contraints par la force ; les autres républiques le reçurent sans opposition, & quelques-unes même avec empressement.

“ Peu d'années après†, le Spartiate Phébidas, passant dans la Béotie avec un corps de troupes, les fit camper auprès de Thèbes. La ville étoit divisée

* L'an 398 avant Jésus-Christ.

† L'an 382 avant J. C.

en deux factions, ayant chacune un des principaux magistrats à sa tête. Léontiades, chef du parti dévoué aux Lacédémoniens, engagea Phébidas à s'emparer de la citadelle & en facilita les moyens. C'étoit en pleine paix, & dans un moment où, sans crainte, sans soupçons, les Thébains célébroient la fête de Cérès. Une si étrange perfidie devint plus odieuse par les cruautés exercées sur les citoyens fortement attachés à leur patrie: quatre cents d'entre eux cherchèrent un asile auprès des Athéniens; Isménias, chef de ce parti, avoit été chargé de fers & mis à mort sous de vains prétextes.

" Un cri général s'éleva dans la Grèce. Les Lacédémoniens frémissoient d'indignation; ils demandoient avec fureur si Phébidas avoit reçu des ordres pour commettre un pareil attentat? Agésilas répond, qu'il est permis à un général d'outre-passer ses pouvoirs, quand le bien de l'état l'exige, & qu'on ne doit juger de l'action de Phébidas que d'après ce principe. Léontiades qui se trouvoit alors à Lacédémone, calma les esprits, en les aigrissant contre les Thébains. Il fut décidé qu'on garderoit la citadelle de Thèbes, & que Phébidas seroit condamné à une amende de 100,000 drachmes."— " Ainsi," dit Timagène en interrompant Cléomède, " Lacédémone profita du crime & punit le coupable."

" Ce décret des Lacédémoniens," continua Cléomède, " fut l'époque de leur décadence. La plupart de leurs alliés les abandonnèrent, & trois ou quatre mois après, les Thébains brisèrent un joug odieux. Quelques citoyens intrépides détruisirent

dans une nuit, dans un instant, les partisans de la tyrannie; &, le peuple ayant secondé leurs premiers efforts, les Spartiates évacuèrent la citadelle. L'un des bannis, le jeune Pélopidas, fut un des premiers auteurs de cette conjuration. Il étoit distingué par sa naissance & par ses richesses; il le fut bientôt par des actions dont l'éclat rejaillit sur sa patrie.

" Toute voie de conciliation se trouvoit désormais interdite aux deux nations. De part & d'autre la haine s'étoit prodigieusement accrue. Il fallut en venir aux mains. Agésilas conduisit dans la Béotie ses soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres. Le général Thébain, sans s'étonner de cette réputation de ses ennemis, conduisoit chaque jour ses troupes au combat; & malgré l'impétuosité de son caractère, il les arrêtoit dans leurs succès, les encourageoit dans leurs défaites, & leur apprenoit lentement à braver ces Spartiates dont ils redoutoient la valeur & plus encore la réputation. Lui-même, instruit par ses fautes & par l'exemple d'Agésilas, s'approprioit l'expérience du plus habile général de la Grèce.

" Il étoit dans la Béotie, & s'avançoit vers Thèbes; un corps de Lacédémoniens, beaucoup plus nombreux que le sien, retournoit par le même chemin; un cavalier Thébain, qui s'étoit avancé, & qui les aperçut sortant d'un défilé, court à Pélopidas: " Nous " sommes tombés," s'écria-t-il, " entre les mains de " l'ennemi."—" Et pourquoi ne seroit-il pas tombé " entre les nôtres?" répondit le général. Jusqu'alors aucune nation n'avoit osé attaquer les Lacédémo-

niens avec des forces égales, encore moins avec des forces inférieures. La mêlée fut sanglante, la victoire long-temps indécise. Les Lacédémoniens, ayant perdu leurs deux généraux & l'élite de leurs guerriers, s'ouvrent sans perdre leurs rangs, pour laisser passer l'ennemi ; mais Pélopidas, qui veut rester maître du champ de bataille, fond de nouveau sur eux, & goûte enfin le plaisir de les disperser dans la plaine.

" Ce succès inattendu étonna Lacédémone, Athènes & toutes les républiques de la Grèce ; fatiguées des malheurs de la guerre, elles résolurent de terminer leurs différens à l'amiable. La diète fut convoquée à Lacédémone : Epaminondas y parut avec les autres députés de Thèbes. Il étoit alors dans sa 40e. année. Jusqu'à ce moment il avoit, suivant le conseil des sages, caché sa vie : il avoit mieux fait ; il s'étoit mis en état de la rendre utile aux autres. Au sortir de l'enfance, il se chargea d'achever lui-même son éducation. Malgré la médiocrité de sa fortune, il retira chez lui le philosophe Lysis ; et dans leurs entretiens, il acheva de se pénétrer des idées sublimes que les pythagoriciens ont conçues de la vertu, & cette vertu, qui brilloit dans ses moindres actions, le rendit inaccessible à toutes les craintes. En même temps qu'il fortifioit sa santé par la course, la lutte, encore plus par la tempérance, il étudioit les hommes, il consultoit les plus éclairés, & méditoit sur les devoirs du général & du magistrat. Dans les discours prononcés en public, il ne dédaignoit pas les ornemens

de l'art ; mais on y déméloit toujours l'éloquence des grandes âmes. Ses talens, qui l'ont placé au rang des orateurs célèbres, éclatèrent, pour la première fois, à la diète de Lacédémone, dont Agésilas dirigea les opérations. Le discours qu'il y prononça fit une si forte impression sur les députés, qu'Agésilas en fut alarmé. Le Thébain insistant avec force sur la nécessité d'un traité uniquement fondé sur la justice & sur la raison : " Et vous " paroît-il juste & raisonnable," dit Agésilas, " d'ac- " corder l'indépendance aux villes de la Béotie ?"— " Et vous," répondit Epaminondas, " croyez-vous " raisonnable & juste de reconnoître celle de la " Laconie ?"—" Expliquez-vous nettement," reprit Agésilas enflammé de colère ; " je vous demande " si les villes de la Béotie seront libres ?"—" Et moi," répondit fièrement Epaminondas, " je vous demande " si celles de la Laconie le seront ?" A ces mots, Agésilas effaça du traité le nom des Thébains, & l'assemblée se sépara. Telle fut, à ce qu'on prétend, l'issue de cette fameuse conférence.

" On auroit encore pu avoir recours à la négociation ; mais les Lacédémoniens, entraînés vers leur ruine par un esprit de vertige, donnèrent ordre au roi Cléombrote qui commandoit en Phocide l'armée des alliés, de la conduire en Béotie. Elle étoit forte de 10,000 hommes de pied, & de 1,000 chevaux. Les Thébains ne pouvoient leur opposer que 6,000 hommes d'infanterie, & un petit nombre de chevaux : mais Epaminondas étoit à leur tête, & il avoit Pélopidas sous lui.

" Les deux armées étoient dans un endroit de la Béotie, nommé Leuctres. La veille de la bataille, pendant qu'Epaminondas faisoit ses dispositions, inquiet d'un événement qui alloit décider du sort de sa patrie, il apprit qu'un officier venoit d'expirer tranquillement dans sa tente : " Eh, bons " dieux !" s'écria-t-il, " comment a-t-on le temps " de mourir dans une pareille circonstance !"

" Le lendemain, se donna cette bataille que les talens du général Thébain rendront à jamais mémorable. Cléombrote s'étoit placé à la droite de son armée, avec la phalange Lacédémonienne, protégée par la cavalerie qui formoit une première ligne. Epaminondas, assuré de la victoire, s'il peut enfoncer cette aile si redoutable, prend le parti de refuser sa droite à l'ennemi, & d'attaquer par sa gauche. Il y fait passer ses meilleures troupes, les range sur 50 de hauteur & met aussi sa cavalerie en première ligne. A cet aspect, Cléombrote change sa première disposition ; mais au lieu de donner plus de profondeur à son aile, il la prolonge, pour déborder Epaminondas. Pendant ce mouvement, la cavalerie des Thébains fondit sur celle des Lacédémoniens, & la renversa sur leur phalange, qui n'étoit plus qu'à douze de hauteur. Pélopidas, qui commandoit le bataillon sacré *, la prit en flanc : Epaminondas tomba sur elle avec tout le poids de sa colonne. Elle en soutint le choc avec un courage digne d'une meilleure cause & d'un

* C'étoit un corps de trois cents jeunes Thébains renommés pour leur valeur.

plus heureux succès. Des prodiges de valeur ne purent sauver Cléombrote. Les guerriers qui l'entouroient, sacrifièrent leurs jours, ou pour sauver les siens, ou pour retirer son corps, que les Thébains n'eurent pas la gloire d'enlever. Après sa mort, l'armée du Péloponèse se retira dans son camp, placé sur une hauteur voisine : quelques Lacédémoniens proposoient de retourner au combat ; mais leurs généraux effrayés de la perte que Sparte venoit d'essuyer, & ne pouvant compter sur des alliés plus satisfaits qu'affligés de son humiliation, laissèrent les Thébains élever paisiblement un trophée sur le champ de bataille. La perte de ces derniers fut très-légère ; celle de l'ennemi se montoit à 4,000 hommes, parmi lesquels on comptoit 1,000 Lacédémoniens. De 700 Spartiates, 400 perdirent la vie.

" Le premier bruit de cette victoire n'excita dans Athènes qu'une jalousie indécente contre les Thébains. A Sparte, il réveilla ces sentimens extraordinaires que les lois de Lycurgue impriment dans tous les cœurs. Le peuple assistoit à des jeux solennels, où les hommes de tout âge disputoient le prix de la lutte & des autres exercices du gymnase. A l'arrivée du courrier, les magistrats prévirent que c'en étoit fait de Lacédémone ; & sans interrompre le spectacle, ils firent instruire chaque famille de la perte qu'elle venoit d'essuyer, en exhortant les mères & les épouses à contenir leur douleur dans le silence. Le lendemain, on vit ces familles, la joie peinte sur le visage, courir aux temples, à la

place publique, remercier les dieux d'avoir donné à l'état des citoyens si courageux.

« Deux ans après, Epaminondas & Pélopidas furent nommés Béotarques, ou chefs de la ligue Béotienne. Le concours des circonstances, l'estime, l'amitié, l'uniformité des vues & des sentimens, formoient entre eux une union indissoluble. L'un avoit sans doute plus de vertus & de talens, l'autre, en reconnoissant cette supériorité, la faisoit presque disparoître. Ce fut avec ce fidèle compagnon de ses travaux & de sa gloire, qu'Epaminondas entra dans le Péloponèse, portant la terreur & la désolation chez les peuples attachés à Lacédémone, hâtant la défection des autres, brisant le joug sous lequel les Messéniens gémissoient depuis plusieurs siècles. Soixante & dix mille hommes de différentes nations marchoient sous ses ordres avec une égale confiance. Il les conduisit à Lacédémone, résolu d'attaquer les habitans jusques dans leurs foyers, & d'élever un trophée au milieu de la ville.

« Sparte n'a point de murs, point de citadelle : on y trouve plusieurs éminences qu'Agésilas eut soin de garnir de troupes. Il plaça son armée sur le penchant de la plus haute de ces éminences. C'est de là qu'il vit Epaminondas s'approcher à la tête de son armée, & faire ses dispositions pour passer l'Eurotas grossi par la fonte des neiges. Après l'avoir long-temps suivi des yeux, il ne laissa échapper que ces mots : « Quel homme ! quel « prodige !"

Cepen-

" Cependant ce prince étoit agité de mortelles inquiétudes. Au dehors, une armée formidable; au dedans, un petit nombre de soldats, qui ne se croyoient plus invincibles, & un grand nombre de factieux, qui se croyoient tout permis; les murmures & les plaintes des habitans qui voyoient leurs possessions dévastées & leurs jours en danger; le cri général qui l'accusoit d'être l'auteur de tous les maux de la Grèce; le cruel souvenir d'un règne autrefois si brillant, & déshonoré, sur sa fin, par un spectacle aussi nouveau qu'effrayant: car depuis plus de cinq à six siècles, les ennemis avoient à peine osé tenter quelques incursions passagères sur les frontières de la Laconie; & jamais les femmes de Sparte n'avoient vu la fumée de leur camp.

" Malgré de si justes sujets d'alarmes, Agésilas montroit un front serein, & méprisoit les injures de l'ennemi, qui, pour le forcer à quitter son poste, tantôt lui reprochoit sa lâcheté, tantôt ravageoit sous ses yeux les campagnes voisines.

" Cependant l'hiver étoit fort avancé, & Epaminondas désespéroit d'attirer les Lacédémoniens dans la plaine; son armée perdoit journellement du monde; les Athéniens & d'autres peuples faisoient des levées en faveur de Lacédémone: ces raisons engagèrent Epaminondas à se retirer. Il fit le dégât dans le reste de la Laconie; &, après avoir évité l'armée des Athéniens commandée par Iphicrate, il ramena paisiblement la sienne en Béotie.

" Les chefs de la ligue Béotienne ne sont en exercice que pendant une année, au bout de laquelle ils doivent remettre le commandement à leurs successeurs. Epaminondas & Pélopidas l'avoient conservé quatre mois entiers au-delà du terme prescrit par la loi. Ils furent accusés & traduits en justice. Le dernier se défendit sans dignité, & eut recours aux prières. Epaminondas parut devant ses juges, avec la même tranquillité qu'à la tête de son armée. " La loi me condamne," leur dit-il ; " je " mérite la mort ; je demande seulement qu'on " grave cette inscription sur mon tombeau : Les " Thébains ont fait mourir Epaminondas, parce " qu'à Leuctres il les força d'attaquer & de vaincre " ces Lacédémoniens, qu'ils n'osoient pas auparavant regarder en face ; parce que sa victoire " sauva sa patrie, & rendit la liberté à la Grèce ; " parce que, sous sa conduite, les Thébains assiégèrent Lacédémone, qui s'estima trop heureuse " d'échapper à sa ruine ; parce qu'il rétablit Messène, &c."

" Les assistans applaudirent au discours d'Epaminondas, & les juges n'osèrent le condamner. Mais l'envie, qui s'accroît par ses défaites, crut avoir trouvé l'occasion de l'humilier.—Dans la distribution des emplois, le vainqueur de Leuctres fut chargé de veiller à la propreté des rues, & à l'entretien des égoûts. Il releva cette commission, & montra, comme il l'avoit dit lui-même, qu'il ne faut pas juger des hommes par les places, mais des places par ceux qui les remplissent.

" Pendant les six années qui se sont écoulées depuis, nous avons vu plus d'une fois Epaminondas faire respecter les armes Thébaines dans le Péloponèse, & Pélopidas les faire triompher en Thessalie. Nous avons vu ce dernier, choisi pour arbitre entre deux frères qui se disputoient le trône de Macédoine, terminer leurs différens, passer ensuite à la cour de Suze, déconcerter les mesures des députés d'Athènes & de Lacédémone, qui demandoient la protection du Roi de Perse, & obtenir pour sa patrie un traité qui l'unissoit étroitement avec ce prince. Il marcha l'année dernière * contre un tyran de Thessalie, nommé Alexandre, & périt dans le combat, en poursuivant l'ennemi qu'il avoit réduit à une fuite honteuse. Thèbes & les puissances alliées pleurèrent sa mort: Thèbes a perdu l'un de ses soutiens, mais Epaminondas lui reste. Il se propose de porter les derniers coups à Lacédémone. Toutes les républiques de la Grèce se partagent, forment des ligues, font des préparatifs immenses. On prétend que les Athéniens se joindront aux Lacédémoniens, mais que cette union n'arrêtera point Epaminondas. Le printemps prochain décidera cette grande querelle."—Tel fut le récit de Cléomède.

Après plusieurs jours de navigation heureuse, nous arrivâmes au Bosphore de Thrace. C'est le nom que l'on donne au canal dont Cléomède nous avoit

* L'an 364 avant J. C.

parlé. L'abord en est dangereux ; les vents contraires y précipitent souvent les vaisseaux sur les côtes voisines, & les navigateurs n'y trouvent que la mort ou l'esclavage ; car les habitans de cette contrée sont de vrais barbares, puisqu'ils sont cruels. En entrant dans le canal, l'équipage adressa mille actions de grâces à Jupiter, surnommé Urius, dont nous avions le temple à gauche, sur la côte d'Asie, & qui nous avoit préservés des dangers d'une mer si orageuse.

Le Bosphore de Thrace sépare l'Europe de l'Asie. Sa longueur, depuis le temple de Jupiter, jusqu'à la ville de Byzance, où il finit, est de 120 stades *, sa largeur varie : à l'entrée, elle est de quatre stades †, à l'extrémité opposée de quatorze ‡ : & en certains endroits, les eaux forment de grands bassins, & des baies profondes.

De chaque côté, le terrain s'élève en amphithéâtre, & présente les aspects les plus agréables & les plus diversifiés : des collines couvertes de bois, & des vallons fertiles y font, par intervalles, un contraste frappant avec les rochers, qui tout à coup changent la direction du canal. On voit sur les hauteurs, des monumens de la piété des peuples ; sur le rivage, des maisons riantes, & des bourgs enrichis par le commerce, des ruisseaux qui apportent le tribut de leurs eaux. En certaines saisons, ces tableaux sont animés par quantité de bateaux

* 4 lieues 1,340 toises. † 378 toises. ‡ 1,323 toises.

destinés à la pêche, & de vaisseaux qui vont au Pont-Euxin, ou qui en rapportent les dépouilles.

Vers le milieu du canal, on nous montra l'endroit où Darius, roi de Perse, fit passer sur un pont de bateaux 700,000 hommes qu'il conduisoit contre les Scythes. Le détroit, qui n'a plus que cinq stades de large *, s'y trouve resserré par un promontoire sur lequel est un temple de Mercure. Là, deux hommes placés, l'un en Asie, l'autre en Europe, peuvent s'entendre facilement. Bientôt après, nous aperçûmes la citadelle & les murs de Byzance, & nous entrâmes dans son port. Cette ville, fondée autrefois par les Mégariens, successivement rétablie par les Milésiens & par d'autres peuples de la Grèce, est située sur un promontoire dont la forme est à peu près triangulaire. Jamais situation plus heureuse & plus imposante ; la vue, en parcourant l'horizon, se repose à droite sur cette mer qu'on appelle Propontide : en face, au-delà d'un canal étroit, sur les villes de Chalcédoine & de Chrysopolis ; ensuite, sur le détroit du Bosphore ; enfin, sur des côteaux fertiles, & sur un golphe qui sert de port, & qui s'enfonce dans les terres jusqu'à la profondeur de soixante stades †. La citadelle occupe la pointe du promontoire : les murs de la ville sont faits de grosses pierres carrées, tellement jointes, qu'ils semblent ne former qu'un seul bloc : ils sont très-élevés du côté de la terre, beaucoup moins

* 472 toises.

† 2 lieues un quart.

des autres côtés, parce qu'ils sont naturellement défendus par la violence des flots, & en certains endroits, par des rochers sur lesquels ils sont construits, & qui avancent dans la mer. Outre un gymnase, & plusieurs espèces d'édifices publics, on trouve dans cette ville toutes les commodités qu'un peuple riche & nombreux peut se procurer. Il s'assemble dans une place assez vaste pour y mettre une petite armée en bataille. C'est là qu'il confirme ou qu'il rejette les décrets d'un sénat plus éclairé que lui. Cette inconséquence m'a frappé dans plusieurs villes de la Grèce ; & je me suis souvent rappelé le mot d'Anacharsis à Solon : " Parmi " vous, ce sont les sages qui discutent, & les fous " qui décident."

Le territoire de Byzance produit une grande abondance de grains & de fruits. On pêche, jusque dans le port même, une quantité surprenante de poissons ; cette pêche & les salaisons grossissent les revenus de la ville, d'ailleurs remplie de négocians, & florissante par un commerce actif & soutenu. Son port, inaccessible aux tempêtes, attire les vaisseaux de tous les peuples de la Grèce : sa position, à la tête du détroit, la met à portée d'arrêter, ou de soumettre à de gros droits ceux qui trafiquent au Pont-Euxin, & d'affamer les nations qui en tirent leur subsistance. De là, les efforts qu'ont faits les Athéniens & les Lacédémoniens, pour l'engager dans leurs intérêts. Elle étoit alors alliée des premiers.

Cléomède avoit pris de la saline à Panticapée, mais comme celle de Byzance est plus estimée, il acheva de s'en approvisionner ; &, après qu'il eut terminé ses affaires, nous sortîmes du port, & nous entrâmes dans la Propontide. La largeur de cette mer est, à ce qu'on prétend, de 500 stades *, sa longueur, de 1,400 †. Sur ses bords s'élèvent plusieurs villes célèbres, fondées ou conquises par les Grecs : d'un côté, Sélymbrie, Périnthe, Byzanthe ; de l'autre, Astacus en Bithynie, Cysique en Mysie.

Les mers que nous avions parcourues, offroient sur leurs rivages plusieurs établissèmens, formés par les peuples de la Grèce. J'en devois trouver d'autres dans l'Hellespont, & sans doute dans des mers plus éloignées. Quels furent les motifs de ces émigrations ? De quel côté furent-elles dirigées ? Les colonies ont-elles conservé des relations avec leurs métropoles ?—Cléomède étendit quelques cartes sous mes yeux, & Timagène s'empressa de répondre à mes questions.

" La Grèce," me dit-il, " est une presqu'île, bornée, à l'occident, par la mer Ionienne ; à l'orient, par la mer Egée. Elle comprend aujourdhui le Péloponèse, l'Attique, la Phocide, la Béotie, la Thessalie, l'Etolie, l'Acarnanie, une partie de l'Epire, & quelques autres petites provinces. C'est là que parmi plusieurs villes florissantes, on distingue Lacédémone, Corinthe, Athènes, & Thèbes.

* Près de 19 lieues. † Près de 53 lieues.

" Ce pays est d'une très-médiocre étendue *, en général stérile, & presque partout hérissé de montagnes. Les sauvages qui l'habitoient autrefois se réunirent par le besoin, & dans la suite des temps se répandirent en différentes contrées. Jetons un coup d'œil rapide sur l'état actuel de nos possessions. A l'occident, nous occupons les îles voisines, telles que Zacynthe, Céphalonie, Corcyre ; nous avons même quelques établissemens sur les côtes de l'Illyrie. Plus loin, nous avons formé des sociétés nombreuses & puissantes dans la partie méridionale de l'Italie, & dans presque toute la Sicile. Plus loin encore, au pays des Celtes, vous trouverez Marseille, fondée par les Phocéens, mère de plusieurs colonies établies sur les côtes voisines ; Marseille, qui doit s'enorgueillir de s'être donné des lois sages, d'avoir vaincu les Carthaginois, & de faire fleurir dans une région barbare, les sciences & les arts de la Grèce. En Afrique, l'opulente ville de Cyrène, capitale d'un royaume de même nom, & celle de Naucratis, située à l'une des embouchures du Nil, sont sous notre domination.

" En revenant vers le nord, vous nous trouverez en possession de presque toute l'île de Chypre, de celles de Rhodes & de Crète, de celles de la mer Egée, d'une grande partie des bords de l'Asie opposés à ces îles, de ceux de l'Hellespont, de plusieurs côtes de la Propontide & du Pont-Euxin.

* Environ 1,900 lieues carrées.

“ Par une suite de leur position, les Athéniens portèrent leurs colonies à l'orient, & les peuples de Péloponèse, à l'occident de la Grèce. Les habitans de l'Ionie & de plusieurs îles de la mer Egée, sont Athéniens d'origine. Plusieurs villes ont été fondées par les Corinthiens en Sicile, & par les Lacédémoniens dans la grande Grèce.

“ L'excès de population dans un canton, l'ambition dans les chefs, l'amour de la liberté dans les particuliers, des maladies contagieuses & fréquentes, des oracles imposteurs, & des vœux indiscrets, donnèrent lieu à plusieurs émigrations ; des vues de commerce & de politique occasionnèrent les plus récentes. Les unes & les autres ont ajouté de nouveaux pays à la Grèce, & introduit, dans le droit public, les lois de la nature & du sentiment.

“ Les liens qui unissent des enfans à ceux dont ils tiennent le jour, subsistent entre les colonies & les villes qui les ont fondées. Elles prennent, sous leurs différens rapports, les noms tendres & respectables de fille, de sœur, de mère ; & de ces divers titres, naissent leurs engagemens réciproques. La métropole doit naturellement protéger ses colonies, qui, de leur côté, se font un devoir de voler à son secours, quand elle est attaquée. C'est de sa main, que souvent elles reçoivent leurs prêtres, leurs magistrats, leurs généraux ; elles adoptent ses lois, ses usages & le culte de ses dieux ; elles envoient, tous les ans, dans ses temples, les prémices de leurs moissons. Ses citoyens ont, chez elles, la première part dans la distribution des victimes, & les

places les plus distinguées dans les jeux & dans les assemblées du peuple. Tant de prérogatives accordées à la métropole, ne rendent point son autorité odieuse. Les colonies sont libres dans leur dépendance, comme les enfans le sont dans les hommages qu'ils rendent à des parens dignes de leur tendresse. Mais les mêmes causes, qui, parmi les particuliers, éteignent les sentimens de la nature, jettent tous les jours le trouble dans ces familles de villes ; & la violation apparente ou réelle de leurs devoirs mutuels, n'est que trop souvent devenue le prétèxte des guerres qui ont déchiré la Grèce.

“ Les lois dont je viens de parler, n'obligent que les colonies qui se sont expatriées par ordre, ou de l'aveu de leur métropole.—Ici, continua Cléomède, les Grecs se sont établis sur les rivages de la mer : par-delà, nous avons à droite les campagnes fertiles de la Thrace ; à gauche, les limites du grand empire des Perses, occupées par les Bithyniens & par les Mysiens. Ces derniers s'étendent le long de l'Hellespont, où nous allons entrer.

“ Ce détroit étoit le troisième que je trouvois sur ma route, depuis que j'avois quitté la Scythie. Sa longueur est de 400 stades * ; nous le parcourûmes en peu de temps. Les bords de la rivière, car c'est le nom qu'on peut donner à ce bras de mer, sont entrecoupés de collines, & couverts de villes & de hameaux. Nous aperçûmes, d'un côté, la ville

* 15 lieues 300 toises.

de Lampsaque, dont le territoire est renommé pour ses vignobles ; de l'autre, l'embouchure d'une petite rivière nommée Egos-Potamos, où Lysander remporta cette célèbre victoire qui termina la guerre du Péloponèse. Plus loin, sont les villes de Sestos & d'Abydos, presque en face l'une de l'autre. Près de la première, est la tour de Héro. C'est là, me dit-on, qu'une jeune prêtresse de Vénus se précipita dans les flots : ils venoient d'engloutir Léandre son amant, qui, pour se rendre auprès d'elle, étoit obligé de traverser le canal à la nage.

Ici, disoit-on encore, où le détroit n'a plus que sept stades de largeur, Xerxès, à la tête de la plus formidable des armées, y traversa la mer sur un double pont qu'il avoit fait construire ; & il y repassa, peu de temps après, dans un bateau de pêcheur. De ce côté-ci, est le tombeau d'Hécube ; de l'autre, celui d'Ajax. Voici le port d'où la flotte d'Agamemnon se rendit en Asie ; & voilà les côtes du royaume de Priam.

Nous étions alors à l'extrémité du détroit : j'étois tout plein d'Homère & de ses descriptions : je demandai avec instance que l'on me mît à terre. Je m'élançai sur le rivage. Je vis Vulcain verser des torrens de flammes sur les vagues écumantes du Scamandre, soulevé contre Achille. Je m'approchai des portes de la ville, & mon cœur fut déchiré des tendres adieux d'Andromaque & d'Hector, &c. —Mais une si douce illusion ne tarda pas à se dissiper, & je ne pus reconnoître les lieux immortalisés par les poëmes d'Homère. Il ne reste au-

cun vestige de la ville de Troie ; ses ruines même ont disparu. Des atterrissemens & des tremblemens de terre ont changé toute la face de cette contrée.

Je remontai sur le vaisseau, & j'appris que notre voyage alloit finir, que nous étions sur la mer Egée ; & que le lendemain nous serions à Mytilène, une des principales villes de Lesbos.—Nous laissâmes à droite les îles d'Imbros, de Samothrace, de Thasos; la dernière célèbre par ses mines d'or. Sur le soir, nous aperçumes, du côté de Lemnos, des flammes qui s'élevoient par intervalles dans les airs. On me dit qu'elles s'échappoient du sommet d'une montagne ; que l'île étoit pleine de feux souterrains, qu'on y trouvoit des sources d'eaux chaudes, & que les anciens Grecs n'avoient pas rapporté ces effets à des causes naturelles : Vulcain, disoient-ils, a établi un de ses ateliers à Lemnos ; les Cyclopes y forgent les foudres de Jupiter. Au bruit sourd qui accompagne quelquefois l'éruption des flammes, le peuple croit entendre les coups de marteau.

Vers le milieu de la nuit, nous côtoyâmes l'île de Ténédos ; & au point du jour nous entrâmes dans le canal qui sépare Lesbos du continent voisin. Bientôt après, nous nous trouvâmes en face de Mytilène, & nous vîmes dans la campagne une procession qui s'avançoit lentement vers un temple que nous distinguions dans le lointain. C'étoit celui d'Apollon dont on célébroit la fête.—Des voix éclatantes faisoient retentir les airs de leurs chants. Le jour étoit serein ; un doux zéphir se

jouoit dans nos voiles.—Ravi de ce spectacle, je ne m'aperçus pas que nous étions dans le port. Cléomède trouva sur le rivage ses parens & ses amis. Nous logeâmes chez lui, & il se chargea du soin de nous faire passer dans le continent de la Grèce.

Epaminondas. Philippe de Macédoine.

NOUS séjournâmes quelque temps à Mytilène, attendant le départ d'un vaisseau qui devoit nous transporter à Chalcis, capitale de l'Eubée. Lorsqu'il fut prêt, nous nous embarquâmes ; un vent favorable nous eut bientôt conduit à cette ville, où nous couchâmes. Le lendemain, à la pointe du jour, nous montâmes sur un chariot qui nous rendit en peu de temps à Thèbes. Dans le séjour que j'y fis je ne m'occupai que d'Epaminondas. Je lui fus présenté par Timagène. Il connoissoit trop le sage Anacharsis pour ne pas être frappé de mon nom. Il fut touché du motif qui m'attiroit dans la Grèce. Il me fit quelques questions sur les Scythes ; mais j'étois si saisi de respect & d'admiration, que j'hésitois à répondre. Il s'en aperçut, & détourna la conversation sur l'expédition du jeune Cyrus, & sur la retraite des Dix-Mille. Il nous pria de le voir souvent. Nous le vîmes tous les jours. Nous assistions aux entretiens qu'il avoit avec les Thébains les plus éclairés, avec les officiers les plus habiles. Quoiqu'il eût enrichi son esprit de toutes les connoissances, il aimoit mieux écouter que de parler.

Ses réflexions étoient toujours justes & profondes: dans les occasions d'éclat, lorsqu'il s'agissoit de se défendre, ses réponses étoient promptes, vigoureuses & précises. La conversation l'intéressoit infiniment, lorsqu'elle rouloit sur des matières de philosophie & de politique.

Je me souviens, avec un plaisir mêlé d'orgueil, d'avoir vécu familièrement avec le plus grand homme peut-être que la Grèce ait produit. Et pourquoi ne pas accorder ce titre au général, qui perfectionna l'art de la guerre, qui effaça la gloire des généraux les plus célèbres, & qui ne fut jamais vaincu que par la fortune? A l'homme d'état, qui donna aux Thébains une supériorité qu'ils n'avoient jamais eue, & qu'ils perdirent à sa mort? Au négociateur, qui prit toujours dans les diètes l'ascendant sur les autres députés de la Grèce? A celui qui fut aussi éloquent que la plupart des orateurs d'Athènes, aussi dévoué à sa patrie que Léonidas, & plus juste peut-être qu'Aristide lui-même?

Le portrait fidèle de son esprit & de son cœur seroit le seul éloge digne de lui: mais qui pourroit développer cette philosophie sublime qui éclairoit & dirigeoit ses actions; ce génie si étincelant de lumières, si fécond en ressources: ces plans, concertés avec tant de prudence, exécutés avec tant de promptitude? Comment représenter encore cette égalité d'âme, cette intégrité de mœurs, cette dignité dans le maintien & dans les manières, son attention à respecter la vérité jusque dans les moindres choses, sa douceur, sa bonté, la patience avec

laquelle il supportoit les injustices des peuples, & celles de quelques-uns de ses amis ?

Sa douceur ne l'empêchoit pas d'être sévère, lorsqu'il falloit maintenir la décence de chaque état. Un homme de la lie du peuple, & perdu de débauche, étoit détenu en prison. " Pourquoi," dit Pélopidas à son ami, " m'avez-vous refusé sa grâce ?" —" C'est," répondit Epaminondas, " qu'il ne con-" venoit pas à un homme tel que vous, de vous in-" téresser à un homme tel que lui."

Jamais il ne brigua ni ne refusa les charges publiques. Plus d'une fois il servit, comme simple soldat sous des généraux sans expérience, que l'intrigue lui avoit fait préférer. Plus d'une fois les troupes, assiégées dans leurs camps, & réduites aux plus fâcheuses extrémités, implorèrent son secours. Alors il dirigeoit les opérations, repoussoit l'ennemi, & ramenoit tranquillement l'armée, sans se souvenir de l'injustice de sa patrie, ni du service qu'il venoit de lui rendre. Il ne négligeoit aucune circonstance pour relever le courage de sa nation & la rendre redoutable aux autres peuples. Avant sa première campagne du Péloponèse, il engagea quelques Thébains à lutter contre des Lacédémoniens qui se trouvoient à Thèbes. Les Thébains eurent l'avantage, & dès ce moment, ils commencèrent à ne plus craindre les Lacédémoniens.

Daïphantus & Iollidas, deux officiers généraux qui avoient mérité son estime, disoient un jour à Timagène : " Vous l'admireriez bien plus, si vous l'aviez suivi dans ses expéditions ; si vous aviez étudié ses

marches, ses campemens, ses dispositions avant la bataille, sa valeur brillante, & sa présence d'esprit dans la mêlée ; si vous l'aviez vu maintenir la plus exacte discipline dans son armée, réveiller, par des moyens imprévus, l'ardeur de ses soldats, s'occuper sans cesse de leur conversation, & sur-tout de leur honneur."

" C'est par des attentions si touchantes qu'il s'est attiré leur amour. Excédés de fatigue, tourmentés de la faim, ils sont toujours prêts à exécuter ses ordres, à se précipiter dans le danger. Ces terreurs paniques, si fréquentes dans les autres armées, sont inconnues dans la sienne. Il sait d'un mot les dissiper, ou les tourner à son avantage.—Nous étions sur le point d'entrer dans le Péloponèse : l'armée ennemie vint se camper devant nous. Pendant qu'Epaminondas en examine la position, un coup de tonnerre répand l'alarme parmi ses soldats. Le devin ordonne de suspendre la marche. On demande avec effroi au général ce qu'annonce un pareil présage : " Que l'ennemi a choisi un mauvais camp," s'écria-t-il. Le courage des troupes se ranime, & le lendemain, elles forcent le passage."

Les deux officiers Thébains rapportèrent d'autres faits que je supprime. Je n'ajoute qu'une réflexion —Epaminondas, sans ambition, sans vanité, sans intérêt, éleva, en peu d'années, sa nation au point de grandeur où nous avons vu les Thébains. Il opéra ce prodige, d'abord par l'influence de ses vertus, de ses talens ; mais ce qui accéléra ses succès, ce fut

la

la force de son caractère. Son âme indépendante & altière fut indignée de bonne heure de la domination que les Lacédémoniens & les Athéniens avoient exercée sur les Grecs en général, & sur les Thébains en particulier. Il leur voua une haine, qu'il auroit renfermée en lui-même; mais dès que sa patrie lui eut confié le soin de sa vengeance, il brisa les fers des nations & devint conquérant par devoir; il forma le projet, aussi hardi que nouveau, d'attaquer les Lacédémoniens jusque dans le centre de leur empire, & de les dépouiller de cette prééminence, dont ils jouissoient depuis tant de siècles: & si la mort n'avoit terminé ses jours au milieu d'un triomphe qui ne laissoit plus de ressources aux Lacédémoniens, il auroit demandé raison aux Athéniens des victoires qu'ils avoient remportées sur les Grecs, & enrichi, comme il le disoit lui-même, la citadelle de Thèbes des monumens qui décorent celle d'Athènes.

Nous avions souvent occasion de voir Polymnis, père d'Epaminondas. Ce respectable vieillard étoit moins touché des hommages que l'on rendoit à ses vertus, que des honneurs que l'on décernoit à son fils.—Il nous rappela plus d'une fois ce sentiment si tendre, qu'au milieu des applaudissemens de l'armée, Epaminondas laissa éclater après la bataille de Leuctres: "Ce qui me flatte le plus, c'est que "les auteurs de mes jours vivent encore, & qu'ils "jouiront de ma gloire."

Les Thébains avoient chargé Polymnis de veiller sur le jeune Philippe, frère de Perdicas, roi de Macédoine.—Pélopidas, ayant pacifié les troubles de ce royaume, avoit reçu pour otages ce prince & 30 jeunes seigneurs Macédoniens. Philippe, âgé d'environ dix-huit ans, réunissoit déjà le talent au désir de plaire. En le voyant, on étoit frappé de sa beauté; en l'écoutant, de son esprit, de sa mémoire, de son éloquence, & des grâces qui donnoient tant de charmes à ses paroles. Sa gaieté laissoit quelquefois échapper des saillies qui n'avoient jamais rien d'offensant. Doux, affable, généreux, personne ne connut mieux que lui l'art & la nécessité de s'insinuer dans les cœurs. Ce jeune prince étoit assidu auprès d'Epaminondas: il étudioit, dans le génie d'un grand homme, le secret de le devenir un jour: il recueilloit avec empressement ses discours, ainsi que ses exemples; & ce fut dans cette excellente école, qu'il apprit à se modérer, à entendre la vérité, à revenir de ses erreurs, à connoître les Grecs, & à les asservir.

Départ de Thèbes. Arrivée à Athènes.

Il ne restoit à Timagène qu'un neveu & une nièce, établis à Athènes. Le neveu s'appeloit Philotas, & la nièce Epicharis. Elle avoit épousé un riche Athénien, nommé Apollodore.—Philotas étoit de même âge que moi; il devint mon guide, mon compagnon & mon ami le plus fidèle.

Nous prîmes congé d'Epaminondas avec une douleur qu'il daigna partager, & nous nous rendîmes à Athènes le 16 du mois Anthestérion, dans la 2e. année de la 104e. olympiade *. Nous trouvâmes dans la maison d'Apollodore les agrémens & les secours que nous devions attendre de ses richesses & de son crédit.

Le lendemain de mon arrivée, je courus à l'académie: j'aperçus Platon. J'allai à l'atelier du peintre Euphranor. J'étois dans cette espèce d'ivresse que causent, au premier moment, la présence des hommes célèbres & le plaisir de les approcher. Je fixai ensuite mes regards sur la ville ; & pendant quelques jours j'en admirai les monumens, & j'en parcourus les dehors.

Athènes est comme divisée en trois parties, savoir: la citadelle, construite sur un rocher; la ville, située autour de ce rocher ; & les ports de Phalère, de Munychie & du Pirée.

C'est sur le rocher de la citadelle que s'établirent les premiers habitans d'Athènes ; c'est là que se trouvoit l'ancienne ville : quoiqu'elle ne fût naturellement accessible que du côté du sud-ouest, elle étoit partout environnée de murs qui subsistent encore.

Le circuit de la nouvelle ville est de 60 stades †. Les murs flanqués de tours & élevés à la

* Le 13 Mars de l'an 362 avant l'ère chrétienne.

† Deux lieues, 670 toises.

hâte, du temps de Thémistocle, offrent de toutes parts des fragmens de colonnes & des débris d'architecture, mêlés confusément avec les matériaux informes qu'on avoit employés à leur construction. De la ville partent deux longues murailles, dont l'une qui est de 35 stades *, aboutit au port de Phalère, & l'autre qui est de 40 stades †, à celui du Pirée. Elles sont presque entièrement fermées à leur extrémité par une troisième qui a 60 stades ; & comme elles embrassent non seulement ces deux ports, & celui de Munychie, qui est au milieu, mais encore une foule de maisons, de temples & de monumens de toute espèce, on peut dire que l'enceinte totale de la ville est de près de 200 stades. ‡

Au sud-ouest, & tout près de la citadelle, est le rocher de Muscum, séparé par une petite vallée, d'une colline où l'aréopage tient ses séances. D'autres éminences concourent à rendre le sol de la ville extrêmement inégal.

Les rues en général n'ont point d'alignement. La plupart des maisons sont petites & peu commodes. Quelques-unes, plus magnifiques, laissent à peine entrevoir leurs ornemens à travers une cour, ou plutôt une avenue longue & étroite. Au dehors, tout respire la simplicité, & les étrangers, au premier aspect, cherchent dans Athènes, cette ville si célèbre dans l'univers ; mais leur admiration s'ac-

---

* Une lieue 807 toises.

† Une lieue 1280 toises.

‡ Sept lieues 1,400 toises.

croît insensiblement, lorsqu'ils examinent à loisir ces temples, ces portiques, ces édifices publics, que tous les arts se sont disputé la gloire d'embellir.

L'Ilius & le Céphise serpentent autour de la ville; & près de leurs bords, on a ménagé des promenades publiques. Plus loin, & à diverses distances, des collines couvertes d'oliviers, de lauriers ou de vignes, & appuyées sur de hautes montagnes, forment comme une enceinte autour de la plaine qui s'étend vers le midi jusqu'à la mer.

L'Attique est une espèce de presqu'île, de forme triangulaire, d'une assez médiocre étendue. Ce petit pays, partout entrecoupé de montagnes & de rochers, est très-stérile de lui-même, & ce n'est qu'à force de culture qu'il rend au laboureur le fruit de ses peines; mais les lois, l'industrie, le commerce & l'extrême pureté de l'air y ont tellement favorisé la population, que l'Attique est aujourd'hui couverte de hameaux & de bourgs, dont Athènes est la capitale.

On divise les habitans de l'Attique en trois classes. Dans la première sont les citoyens; dans la seconde, les étrangers domiciliés; dans la troisième, les esclaves.

On distingue deux sortes d'esclaves: les uns Grecs d'origine; les autres étrangers: les premiers en général sont ceux que le sort des armes a fait tomber entre les mains des vainqueurs; les seconds,

viennent de Thrace, de Phrygie, de Carie *, & des pays habités par les barbares.

Les esclaves de tout âge, de tout sexe & de toute nation, font un objet considérable de commerce dans toute la Grèce. Les Grecs qui tombent entre les mains des pirates sont mis en vente dans les villes Grecques, & perdent leur liberté, jusqu'à ce qu'ils soient en état de payer une forte rançon. Platon & Diogène éprouvèrent ce malheur; les amis du premier donnèrent 3,000 drachmes pour le racheter †; le second resta dans les fers, & apprit aux fils de son maître à être vertueux & libres.

Dans presque toute la Grèce, le nombre des esclaves surpasse infiniment celui des citoyens. Presque partout on s'épuise en efforts pour les tenir dans la dépendance. Lacédémone, qui croyoit, par la rigueur, les forcer à l'obéissance, les a souvent poussés à la révolte. Athènes, qui vouloit, par des voies plus douces, les rendre fidèles, les a rendus insolens.

On en compte environ quatre cent mille dans l'Attique. Ce sont eux qui cultivent les terres, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, & sont chargés dans les maisons de tous les détails du service. Quand ils manquent essentiellement à leurs devoirs, leurs maî-

* Les esclaves étrangers portoient parmi les Grecs de nom de leur nation; l'un s'appeloit Carien, l'autre Thrace, &c.

† 2,700 livres.

tres peuvent les charger de fers, leur interdire le mariage, ou les séparer de leurs femmes; mais on ne doit jamais attenter à leur vie.

Les domiciliés, au nombre d'environ dix mille, sont des étrangers établis avec leurs familles dans l'Attique, la plupart exerçant des métiers, ou servant dans la marine, protégés par le gouvernement sans y participer, libres & dépendans, utiles à la république qui les redoute, parce qu'elle redoute la liberté séparée de l'amour de la patrie. Ils doivent se choisir parmi les citoyens un patron qui répond de leur conduite, & payer au trésor public un tribut annuel; mais s'ils rendent des services signalés à l'état, ils obtiennent l'exemption du tribut.

Dans les cérémonies religieuses, des fonctions particulières les distinguent des citoyens; les hommes doivent porter une partie des offrandes, & leurs femmes étendre des parasols sur les femmes libres. Ils sont enfin exposés aux insultes du peuple, & aux traits qu'on lance contre eux sur la scène.

Les affranchis inscrits dans la même classe, sont sujets au même tribut, à la même dépendance, au même avilissement. Ceux qui sont nés dans la servitude, ne sauroient devenir citoyens. Ils peuvent même rentrer dans leur premier état, lorsque leur patron peut, en justice réglée, les convaincre d'ingratitude à son égard.

On est citoyen de naissance, lorsqu'on est issu d'un père & d'une mère qui le sont eux-mêmes; & l'enfant d'un Athénien qui épouse une étrangère, ne

doit avoir d'autre état que celui de sa mère. On a vu cependant le titre de citoyen accordé à des étrangers, lorsqu'ils rendoient des services signalés à l'état ; & comme rien n'est si honorable que d'exciter la reconnoissance d'une nation éclairée, dès que ce titre fut devenu le prix du bienfait, il devint l'objet de l'ambition des souverains, qui lui donnèrent un nouveau lustre en l'obtenant, & un plus grand encore lorsqu'ils ne l'obtenoient pas.

On compte parmi les citoyens de l'Attique 20,000 hommes en état de porter les armes. Tous ceux qui se distinguent par leurs richesses, par leur naissance, par leurs vertus & par leur savoir, forment ici, comme presque partout ailleurs, la principale classe des citoyens ; mais ils ne jouissent d'aucun privilége & ne font pas un corps particulier.—On respecte la naissance, parce qu'il est à présumer qu'elle transmet, de père en fils, des sentimens plus nobles & un plus grand amour de la patrie. On considère donc les familles qui prétendent descendre, ou des dieux, ou des rois d'Athènes, ou des premiers héros de la Grèce, & encore plus celles dont les auteurs ont donné de grands exemples de vertus, gagné des batailles, & remporté des couronnes aux jeux publics.

La ville d'Athènes contient, outre les esclaves, plus de 30,000 habitans.

Séance

Séance de l'Académie.

J'ÉTOIS depuis quelques jours à Athènes ; j'avois déjà parcouru rapidement les singularités qu'elle renferme, quand Apollodore, mon hôte, me proposa de retourner à l'académie. Elle n'est éloignée de la ville que de six stades *. C'est un grand emplacement qu'un citoyen d'Athènes, nommé Académus, avoit autrefois possédé. On y voit maintenant un gymnase, & un jardin entouré de murs, orné de promenades couvertes & charmantes, embelli par des eaux qui coulent à l'ombre des platanes & de plusieurs autres espèces d'arbres. A l'entrée est l'autel de l'Amour, & la statue de ce dieu ; dans l'intérieur, sont les autels de plusieurs autres divinités. Non loin de là, Platon a fixé sa résidence auprès d'un petit temple qu'il a consacré aux Muses, & dans une portion de terrain qui lui appartient. Il vient tous les jours à l'académie. Nous l'y trouvâmes au milieu de ses disciples ; & je me sentis pénétré du respect qu'inspire sa présence.

Quoiqu'âgé d'environ soixante-huit ans, il conservoit encore de la fraîcheur : il avoit reçu de la nature un corps robuste. Ses longs voyages altérèrent sa santé, mais il l'avoit rétablie par un régime austère ; & il ne lui restoit d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie : habitude qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle & d'autres hommes illustres.

* Un quart de lieue.

Il avoit les traits réguliers, l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert & dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beaucoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, & de modestie dans l'extérieur.

Il me reçut avec autant de politesse que de simplicité, & me fit un si bel éloge du philosophe Anacharsis, dont je descends, que je rougissois de porter le même nom. Il s'exprimoit avec lenteur ; mais les grâces & la persuasion sembloient couler de ses lèvres. Comme je le connus plus particulièrement dans la suite, son nom paroîtra souvent dans ma relation. Je vais seulement ajouter ici quelques détails que m'apprit alors Apollodore.

" La mère de Platon," me dit-il, " étoit de la même famille que Solon, notre législateur ; & son père rapportoit son origine à Codrus, le dernier de nos rois, mort il y a environ 700 ans. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différens exercices du gymnase remplirent tous ses momens. Comme il étoit né avec une imagination forte & brillante, il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère, & les brûla. Il crut que le théâtre pourroit le dédommager de ce sacrifice : il composa quelques tragédies, & pendant que les acteurs se préparoient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pièces, & se dévoua tout entier à la philosophie. Après la mort de Socrate, son maître & son ami, il résolut d'augmenter ses connoissances & de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue, il se rendit à Mégare, en

Italie, à Cyrène, en Egypte, partout où l'esprit humain avoit fait des progrès.

"Il avoit environ quarante ans, quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuse, désira de l'entretenir. La conversation roula sur le bonheur, sur la justice, sur la véritable grandeur. Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche & si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colère lui dit : "Vous parlez comme un radoteur."— "Et vous, comme un tyran," répondit Platon.

"Cette réponse pensa lui coûter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer sur une galère, qui retournoit en Grèce, qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jetteroit à la mer, ou qu'il s'en déferoit comme d'un esclave. Il fut vendu comme tel, racheté & ramené dans sa patrie.—Quelque temps après, le roi de Syracuse, incapable de remords, mais jaloux de l'estime des Grecs, lui écrivit, & l'ayant prié de l'épargner dans ses discours, il n'en reçut que cette réponse méprisante : "Je n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de Denys."

"A son retour, Platon se fit un genre de vie dont il ne s'est plus écarté. Il a continué de s'abstenir des affaires publiques ; parce que, suivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien, ni par la persuasion, ni par la force.

"Il a recueilli les lumières éparses dans les contrées qu'il avoit parcourues, & conciliant autant qu'il est possible les opinions des philosophes qui l'avoient précédé, il en composa un système qu'il développa dans ses écrits & dans ses conférences. Ses ouvra-

ges sont en forme de dialogue. Socrate en est le principal interlocuteur ; & l'on prétend qu'à la faveur de ce nom, il accrédite les idées qu'il a lui-même conçues ou adoptées.

" Son mérite lui a fait des ennemis ; il s'en est attiré lui-même, en versant dans ses écrits une ironie piquante contre plusieurs auteurs célèbres. Il est vrai qu'il la met sur le compte de Socrate ; mais différens traits qu'on pourroit citer de lui, prouvent qu'il avoit, du moins dans sa jeunesse, assez de penchant à la satire. Cependant ses ennemis ne troublent point le repos qu'entretiennent dans son cœur ses succès ou ses vertus. Il a des vertus en effet ; les unes, qu'il a reçues de la nature ; d'autres, qu'il a eu la force d'acquérir. Il étoit né violent ; il est à présent le plus doux & le plus patient des hommes. L'amour de la gloire ou de la célébrité me paroît être sa première, ou plutôt son unique passion : & je pense qu'il éprouve cette jalousie dont il est si souvent l'objet. Difficile & réservé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert & facile pour ceux qu'il y conduit lui-même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate dans la contrainte ou l'inimitié ; avec ses propres disciples, dans la confiance & la familiarité ; sans cesse attentif à leurs progrès, ainsi qu'à leurs besoins, il dirige, sans foiblesse & sans rigidité, leurs penchans vers des objets honnêtes, & les corrige par ses exemples plutôt que par ses leçons. De leur côté, ses disciples poussent le respect jusqu'à l'hommage, & l'admiration jusqu'au fanatisme.

Vous en verrez même qui affectent de tenir les épaules hautes & arrondies, pour avoir quelque ressemblance avec lui. C'est ainsi qu'en Ethiopie, lorsque le souverain a quelque défaut de conformation, les courtisans prennent le parti de s'estropier pour lui ressembler."

Je demandai ensuite à Apollodore, qui étoit ce jeune homme maigre & sec, que je voyois auprès de Platon, qui a les yeux petits & pleins de feu ?—" C'est," me dit-il, " Aristote de Stagire, fils de Nicomaque, le médecin & l'ami d'Amyntas, roi de Macédoine. Nicomaque laissa une fortune assez considérable à son fils qui vint, il y a environ cinq ans, s'établir parmi nous. Il pouvoit avoir alors 17 à 18 ans. Je ne connois personne qui ait autant d'esprit & d'application. Platon le distingue de ses autres disciples, & ne lui reproche que d'être trop recherché dans ses habits."

" Celui que vous voyez auprès d'Aristote," continua Apollodore, " est Xénocrate de Chalcédoine. C'est un esprit lent & sans aménité. Platon l'exhorte souvent à sacrifier aux grâces. Il dit de lui, & d'Aristote, que l'un a besoin de frein, & l'autre d'éperon."

" Comment nommez-vous," dis-je alors, " cet autre jeune homme qui paroît être d'une santé si délicate & qui remue les épaules par intervalles ?"—" C'est Démosthène," me dit Apollodore : " il est né dans une condition honnête. Son père qu'il perdit à l'âge de sept ans, occupoit une assez grande quantité d'esclaves à forger des épées, & à faire des meubles

de différentes sortes. Il vient de gagner un procès contre ses tuteurs qui vouloient le frustrer d'une partie de son bien : il a plaidé lui-même sa cause quoiqu'il ait à peine dix-sept ans. Ses camarades, sans doute jaloux de ses succès, lui donnent le nom de serpent, & lui prodiguent d'autres épithètes déshonorantes, qu'il paroît s'attirer par la dureté qui perce dans son caractère. Il veut se consacrer au barreau ; & dans ce dessein, il fréquente l'école d'Isée, plutôt que celle d'Isocrate, parce que l'éloquence du premier lui paroît plus nerveuse que celle du second. La nature lui a donné une voix foible, une respiration embarrassée, une prononciation désagréable ; mais elle l'a doué d'un de ces caractères fermes qui s'irritent par les obstacles. S'il vient dans ce lieu, c'est pour y puiser à la fois des principes de philosophie & des leçons d'éloquence.

" Le même motif attire les trois autres élèves que vous voyez auprès de Démosthène : l'un s'appelle Eschine ; c'est ce jeune homme si brillant de santé : né dans une condition obscure, il exerça dans son enfance des fonctions assez viles ; & comme sa voix est belle & sonore, on le fit monter sur le théâtre, où cependant il ne joua que des rôles subalternes. Il a des grâces dans l'esprit, & cultive la poésie avec quelque succès. Le second s'appelle Hypéride, & le troisième Lycurgue : ce dernier appartient à l'une des plus anciennes familles de la république."

Tous ceux qu'Apollodore venoit de nommer, se sont distingués dans la suite, les uns par leur éloquence, les autres par leur conduite, & presque tous par une haine constante pour la servitude. J'y vis aussi plusieurs étrangers, qui s'empressoient d'écouter les maximes de Platon sur la justice & sur la liberté, &c.

Ce qui fixa ma curiosité, ce fut un homme âgé d'environ quarante-cinq ans que je vis arriver avec les autres : il étoit sans souliers, sans tunique, avec une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur l'épaule, & un manteau sous lequel il tenoit un coq en vie & sans plumes. Il le jeta au milieu de l'assemblée en disant : " Voilà l'homme de Platon." Il disparut aussitôt.—Platon sourit ; ses disciples murmurèrent. Apollodore me dit : " Platon avoit défini l'homme, un animal à deux pieds sans plumes ; Diogène a voulu montrer que sa définition n'est pas exacte."—" J'avois pris cet inconnu," lui dis-je, " pour un de ces mendians qu'on ne trouve que parmi les nations riches & policées."—" Il mendie en effet quelquefois," me répondit-il, " mais ce n'est pas toujours par besoin." Comme ma surprise augmentoit, il me dit : " Allons nous asseoir sous ce platane ; je vous raconterai son histoire en peu de mots." Nous nous assîmes en face d'une tour qui porte le nom de Timon le misantrope.—" Vers le temps où Platon ouvroit son école à l'académie," reprit Apollodore, " Antisthène, autre disciple de Socrate, établissoit la sienne sur une col-

line placée de l'autre côté de la ville. Ce philosophe cherchoit, dans sa jeunesse, à se parer des dehors d'une vertu sévère ; & ses intentions n'échappèrent point à Socrate qui lui dit un jour : " Antisthène, j'aperçois votre vanité à travers les trous de votre manteau." Instruit par son maître que le bonheur consiste dans la vertu, il fit consister la vertu dans le mépris des richesses & de la volupté ; & pour accréditer ses maximes, il parut en public, un bâton à la main, une besace sur les épaules, comme un de ces infortunés qui exposent leur misère aux passans. La singularité de ce spectacle lui attira des disciples que son éloquence fixa pendant quelque temps auprès de lui. Mais les austérités qu'il leur prescrivoit, les éloignèrent insensiblement ; & cette désertion lui donna tant de dégoût qu'il ferma son école.—Diogène parut alors dans cette ville. Il avoit été banni de Sinope, sa patrie, avec son père, accusé d'avoir altéré la monnoie. Après beaucoup de résistance, Antisthène lui communiqua ses principes, & Diogène ne tarda pas à les étendre. Antisthène cherchoit à corriger les passions ; Diogène voulut les détruire. Le sage, pour être heureux, devoit, selon lui, se rendre indépendant de la fortune, des hommes, & de lui-même ; de la fortune, en bravant ses faveurs & ses caprices ; des hommes, en secouant les préjugés, les usages, & jusqu'aux lois, quand elles n'étoient pas conformes à ses lumières ; de lui-même, en travaillant à endurcir son corps contre les

rigueurs

rigueurs des saisons, & son âme contre l'attrait des plaisirs. Il dit quelquefois : " Je suis pauvre, er-
" rant, sans patrie, sans asile, obligé de vivre au
" jour la journée ; mais j'oppose le courage à la
" fortune, la nature aux lois, la raison aux pas-
" sions." De ces principes, dont les différentes conséquences peuvent conduire à la plus haute perfection ou aux plus grands désordres *, résulte le mépris des richesses, des honneurs, de la gloire, de la distinction des états, des bienséances de la société, des arts, des sciences, de tous les agrémens de la vie. L'homme dont Diogène s'est formé le modèle, & qu'il cherche quelquefois une lanterne à la main, cet homme étranger à tout ce qui l'environne, inaccessible à tout ce qui flatte les sens ; qui se dit citoyen de l'univers, & qui ne sauroit l'être de sa patrie ; cet homme seroit aussi malheureux qu'inutile dans les sociétés policées, & n'a pas même existé avant leur naissance. Diogène a cru en apercevoir une foible esquisse parmi les Spartiates. " Je n'ai vû," dit-il, " des hommes nulle
" part ; mais j'ai vu des enfans à Lacédémone."

" Pour retracer en lui-même l'homme dont il a conçu l'idée, il s'est soumis aux plus rudes épreuves, & s'est affranchi des plus légères contraintes. Vous le verrez lutter contre la faim, l'apaiser avec les alimens les plus grossiers, la contrarier dans les

---

* Antisthène & Diogène ont été les chefs de l'école des cyniques, & de cette école est sortie celle des stoïciens.

repas où règne l'abondance, tendre quelquefois la main aux passans, s'enfermer pendant la nuit dans un tonneau, s'exposer aux injures de l'air sous le portique d'un temple, se rouler en été sur le sable brûlant, marcher en hiver pieds nus dans la neige, affronter & supporter avec courage le ridicule & l'insulte; choquer les usages établis jusque dans les choses les plus indifférentes, & donner tous les jours des scènes qui, en excitant le mépris des gens sensés, ne dévoilent que trop à leurs yeux les motifs secrets qui l'animent. Je le vis un jour pendant une forte gelée embrasser à demi-nu une statue de bronze. Un Lacédémonien lui demanda s'il souffroit. " Non," dit le philosophe.—" Quel mérite " avez-vous donc," répliqua le Lacédémonien ?

" Diogène a de la profondeur dans l'esprit, de la fermeté dans l'âme, de la gaieté dans le caractère: il expose ses principes avec tant de clarté, & les développe avec tant de force, qu'on a vu des étrangers l'écouter, & sur le champ abandonner tout pour le suivre. Comme il se croit appelé à reformer les hommes, il n'a pour eux aucun ménagement. Son système le porte à declamer contre les vices & les abus, & son caractère à poursuivre sans pitié ceux qui les perpétuent. Il lance à tous momens sur eux les traits de la satire & de l'ironie. Ses talens, ses vertus & ses efforts n'en feront qu'un homme singulier ; & je souscrirai au jugement de Platon qui a dit de lui : " C'est Socrate en " délire."

Dans ce moment, nous vîmes passer un homme qui se promenoit lentement auprès de nous. Il paroissoit âgé d'environ quarante ans. Il avoir l'air triste & soucieux, la main dans son manteau. Quoique son extérieur fût très-simple, Apollodore s'empressa de l'aborder avec un respect mêlé d'admiration & de sentiment ; & revenant s'asseoir auprès de moi : " c'est Phocion," me dit-il ; " & ce nom doit à jamais réveiller dans votre esprit l'idée de la probité même. Sa naissance est obscure ; mais son âme est infiniment élevée. Il fréquenta de bonne heure l'académie, il y puisa les principes sublimes qui depuis dirigent sa conduite, & qui sont aussi invariables que la justice & la vérité dont ils émanent. Au sortir de l'académie, il servit sous Chabrias, dont il modéroit l'impétuosité, & qui lui dut en grande partie la victoire de Naxos. D'autres occasions ont manifesté ses talens pour la guerre. Pendant la paix, il cultive un petit champ, qui suffiroit à peine aux besoins de l'homme le plus modéré dans ses désirs, & qui procure à Phocion un superflu, dont il soulage les besoins des autres. Il vit avec une épouse digne de son amour, parce qu'elle l'est de son estime ; il y vit content de son sort, n'attachant à sa pauvreté ni honte, ni vanité ; ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs. Vous ne le verrez jamais ni rire ni pleurer, quoiqu'il soit heureux & sensible : c'est que son âme est plus forte que la joie & la douleur. Ne soyez point effrayé du nuage sombre dont ses yeux pa-

roissent obscurcis. Phocion est facile, humain, indulgent pour nos foiblesses : il n'est sévère que pour ceux qui corrompent les mœurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conseils.

" Je suis bien aise que le hasard ait rapproché sous vos yeux Diogène & Phocion. En les comparant, vous trouverez que le premier ne fait pas un sacrifice à la philosophie, sans en avertir le public, tandis que le second ne montre ni ne cache ses vertus." Après Phocion, venoient deux Athéniens, dont l'un se faisoit remarquer par une taille majestueuse & une figure imposante. Apollodore me dit : " Il est fils d'un cordonnier, & gendre de Cotys, roi de Thrace, il s'appelle Iphicrate ; l'autre est fils de Conon, & s'appelle Timothée.

" Tous deux placés à la tête de nos armées ont maintenu pendant une suite d'années la gloire de la république : tous deux ont su joindre les lumières aux talens, les réflexions à l'expérience, la ruse au courage. Iphicrate se distingua surtout par l'exacte discipline qu'il introduisit parmi nos troupes, & par la prudence qui dirigeoit ses entreprises. Il dut beaucoup à sa réputation ; aussi disoit-il en marchant contre les barbares : " Je n'ai qu'une " crainte, c'est qu'ils n'aient pas entendu parler " d'Iphicrate."

" Timothée est plus actif, plus patient, moins habile peut-être à former des projets, mais plus constant & plus ferme quand il s'agit de l'exécution. Ses ennemis, pour ne pas reconnoître son mérite,

l'accusèrent d'être heureux. Ils le firent représenter endormi sous une tente, rassemblant auprès de lui des villes prises dans un filet. Timothée vit le tableau, & dit plaisamment : " Que ne ferois-" je donc pas, si j'étois éveillé ?" Iphicrate a fait des changemens utiles dans les armes de l'infanterie ; Timothée a souvent enrichi le trésor épuisé, des dépouilles enlevées à l'ennemi : il est vrai qu'en même temps il s'est enrichi lui-même. Le premier a rétabli des souverains sur leurs trônes ; le second a forcé les Lacédémoniens à nous céder l'empire de la mer. Ils ont tous deux le talent de la parole.— L'éloquence d'Iphicrate est pompeuse ; celle de Timothée plus simple & plus persuasive. Nous leur avons élevé des statues, & nous les bannirons peut-être un jour."

Lycée : Gymnases : Funérailles des Athéniens.

Un autre jour Apollodore entra chez moi pour me proposer une promenade au lycée. Nous passâmes par le quartier des marais ; &, sortant par la porte d'Egée, nous suivîmes un sentier le long de l'Issus : c'est un torrent impétueux, ou un ruisseau paisible, qui, suivant la différence des saisons, se précipite ou se traîne au pied d'une colline par où finit le mont Hymette. Ses bords sont agréables ; ses eaux, communément pures & limpides. Aux environs, nous vîmes un autel dédié aux Muses, le

temple de Cérès & celui de Diane. Dans ce dernier, on sacrifie tous les ans une grande quantité de chèvres en l'honneur de la déesse. Avant le combat de Marathon, les Athéniens lui en promirent autant qu'ils trouveroient de Perses étendus sur le champ de bataille. L'exécution d'un vœu si indiscret auroit bientôt épuisé tous les troupeaux de l'Attique. On s'en aperçut après la victoire. Le nombre des victimes fut borné à cinq cents, & la déesse voulut bien s'en contenter.

Pendant qu'Apollodore me faisoit ces récits, nous continuions notre marche; insensiblement nous nous trouvâmes dans un chemin où l'on s'exerce à la course, & qui nous conduisit au lycée.

Les Athéniens ont trois gymnases destinés à l'instruction de la jeunesse; celui du lycée, celui du cynosarge, situé sur une colline de ce nom, & celui de l'académie. Tous trois ont été construits hors des murs de la ville, aux frais du gouvernement. Ce sont de vastes édifices entourés de jardins & d'un bois sacré. On entre d'abord dans une cour de forme carrée, & dont le pourtour est de deux stades. Elle est environnée de portiques & de bâtimens. Sur trois de ses côtés, sont des salles spacieuses, & garnies de siéges où les philosophes, les rhéteurs & les sophistes rassemblent leurs disciples. Sur le quatrième côté, on trouve des pièces pour les bains & les autres usages du gymnase. De cette cour, on passe dans une enceinte également carrée: quelques platanes en ombra-

gent le milieu. Sur trois des côtés, règnent des portiques. Celui qui regarde le nord, est à double rang de colonnes, pour garantir du soleil ceux qui s'y promènent en été. Le portique opposé s'appelle Xyste. Dans la longueur du terrain qu'il occupe, on a ménagé au milieu une espèce de chemin creux d'environ douze pieds de largeur, sur près de deux pieds de profondeur. C'est là qu'à l'abri des injures du temps, séparés des spectateurs qui se tiennent sur les plate-bandes latérales, les jeunes élèves s'exercent à la lutte. Au-delà du Xyste, est un stade pour la course à pied. Un magistrat, sous le nom de gymnasiarque, préside aux différens gymnases d'Athènes. Sa charge est annuelle, & lui est conférée par l'assemblée générale de la nation. Il a sous lui, dans chaque gymnase, plusieurs officiers tels que le gymnaste, le pædotribe, & d'autres encore, dont les uns entretiennent le bon ordre parmi les élèves, & les autres les dressent à différens exercices. On y distingue surtout dix sophronistes, nommés parmi les dix tribus, & chargés de veiller plus spécialement sur les mœurs. Il faut que tous ces officiers soient approuvés par l'aréopage.

Les exercices qu'on pratique dans les gymnases sont ordonnés par les lois, soumis à des règles, animés par les éloges des maîtres, & plus encore par l'émulation qui subsiste entre les disciples. Toute la Grèce les regarde comme la partie la plus essentielle de l'éducation, parce qu'ils rendent un homme agile, robuste, capable de supporter les tra-

vaux de la guerre, & les loisirs de la paix. Considérés par rapport à la santé, les médecins les ordonnent avec succès. Relativement à l'art militaire, on ne peut en donner une plus haute idée, qu'en citant l'exemple des Lacédémoniens. Ils leur durent autrefois les victoires qui les firent redouter des autres peuples ; &, dans ces derniers temps, il a fallu, pour les vaincre, les égaler dans la gymnastique.

Mais si les avantages de cet art sont extrêmes, les abus ne le sont pas moins. La médecine & la philosophie condamnent de concert ces exercices, lorsqu'ils épuisent le corps, ou qu'ils donnent à l'âme plus de férocité que de courage.

On a successivement augmenté & décoré le gymnase du lycée : ses murs sont enrichis de peintures ; & Apollon est la divinité tutélaire du lieu ; on voit à l'entrée sa statue. Les jardins sont ornés de belles allées ; des siéges placés sous les arbres invitent à s'y reposer.

Après avoir assisté aux exercices de jeunes gens, & passé quelques momens dans des salles où l'on agitoit des questions tour à tour importantes & frivoles, nous prîmes le chemin qui conduit du lycée à l'académie, le long des murs de la ville. Après avoir traversé la place publique, & la rue des Hermès, Apollodore me fit entrer dans la palestre de Tauréas.

Comme Athènes possède différens gymnases, elle renferme aussi plusieurs palestres. On exerce les

enfans dans les premières de ces écoles ; les athlètes de profession, dans les secondes. Nous en vîmes un grand nombre qui avoient remporté des prix aux jeux établis en différentes villes de la Grèce, & d'autres qui aspiroient aux mêmes honneurs. Plusieurs Athéniens, & même des vieillards s'y rendent assidument, pour continuer leurs exercices, ou pour être témoins des combats qu'on y livre.

Les palestres sont à peu près de la même forme que les gymnases. Nous parcourûmes les pièces destinées à toutes les espèces de bains, celles où les athlètes déposent leurs habits ; où on les frotte d'huile, pour donner de la souplesse à leurs membres ; où ils se roulent sur le sable, pour que leurs adversaires ne puissent les saisir....La lutte, le saut, la paume, tous les exercices du lycée, se retracèrent à nos yeux sous des formes plus variées, avec plus de force & d'adresse de la part des acteurs. Il en est qui mènent une vie très-frugale ; mais ceux qui se soumettent à de laborieuses épreuves, ont besoin, pour réparer leurs forces, d'une grande quantité d'alimens substantiels. L'excès de nourriture les fatigue tellement, qu'ils sont obligés de passer une partie de leur vie dans un sommeil profond. Il leur survient des maladies qui les rendent aussi malheureux, qu'ils ont toujours été inutiles à leur patrie : car, il ne faut pas le dissimuler, la lutte, le pugilat, & tous ces combats livrés avec tant de fureur dans les solennités publiques, ne sont plus que des spectacles d'ostentation, depuis que la tac-

tique s'est perfectionnée. En général ces lutteurs de profession, sont de mauvais soldats, parce qu'étant si grands mangeurs *, ils ne peuvent supporter la faim, la soif, les veilles, le moindre besoin, ni le plus petit dérangement.

En sortant de la palestre, nous apprîmes que Télaïre, femme de Pyrrhus, parent & ami d'Apollodore, venoit d'être attaquée d'une maladie qui menaçoit sa vie. On avoit vu à sa porte les branches de laurier & d'acanthe que, suivant l'usage, on suspend à la maison d'un malade. Nous y courûmes aussitôt. Les parens, empressés autour du lit, adressoient des prières à Mercure, conducteur des âmes; & le malheureux Pyrrhus recevoit les derniers adieux de sa tendre épouse. On parvint à l'arracher de ces lieux. Nous voulûmes lui rappeler les leçons qu'il avoit reçues à l'académie; leçons si belles quand on est heureux, si importunes quand on est dans le malheur. "O philoso-"phie!" s'écria-t-il, "hier tu m'ordonnois d'aimer "ma femme; aujourd'hui tu me défends de la pleu-"rer!"—"Mais enfin," lui disoit-on, "vos larmes "ne la rendront pas à la vie."—"Eh, c'est ce qui "les redouble encore," répondit-il.

Quand elle eut rendu les derniers soupirs, toute la maison retentit de cris & de sanglots. Le corps fut lavé, parfumé d'essences, & revêtu d'une robe

* On dit que Milon de Crotone mangeoit dix-huit livres de viande & autant de pain, dans un jour; il buvoit du vin dans la même proportion.

précieuse. On mit sur sa tête, couverte d'un voile, une couronne de fleurs ; dans sa main un gâteau de farine & de miel, pour apaiser Cerbère ; & dans sa bouche une pièce d'argent d'une ou deux oboles, qu'il faut payer à Caron : en cet état elle fut exposée pendant tout un jour dans le vestibule : à la porte étoit un vase de cette eau lustrale destinée à purifier ceux qui ont touché un cadavre. Cette exposition est nécessaire pour s'assurer que la personne est véritablement morte, & qu'elle l'est de mort naturelle : elle dure quelquefois jusqu'au troisième jour.

Le convoi fut indiqué. Il falloit s'y rendre avant le lever du soleil. Les lois défendent de choisir une autre heure, elles n'ont pas voulu qu'une cérémonie si triste dégénérât en un spectacle d'ostentation. Les parens & les amis furent invités. Nous trouvâmes, auprès du corps, des femmes qui poussoient de longs gémissemens ; quelques-unes coupoient des boucles de leurs cheveux, & les déposoient à côté de Télaïre, comme un gage de leur tendresse & de leur douleur. On la plaça sur un chariot, dans un cercueil de cyprès. Les hommes marchoient en avant ; les femmes après ; quelques-uns, la tête rasée, tous baissant les yeux, vêtus de noir, & précédés d'un chœur de musiciens qui faisoient entendre des chants lugubres. Nous nous rendîmes à une maison qu'avoit Pyrrhus auprès de Phalère. C'est là qu'étoient les tombeaux de ses pères. L'usage d'inhumer les corps fut autrefois commun parmi les nations ; celui de les brûler

prévalut dans la suite chez les Grecs ; aujourd'hui il paroît indifférent de rendre à la terre, ou de livrer aux flammes les restes de nous-mêmes. Quand le corps de Télaïre eut été consumé, les plus proches parens en recueillirent les cendres ; & l'urne qui les renfermoit, fut ensevelie dans la terre.

Pendant la cérémonie, on fit des libations de vin ; on jeta dans le feu quelques-unes des robes de Télaïre ; on l'appeloit à haute voix ; & cet adieu éternel redoubloit les larmes qui n'avoient cessé de couler de tous les yeux.

De là nous fûmes appelés au repas funèbre, où la conversation ne roula que sur les vertus de Télaïre. Le neuvième & le trentième jour, ses parens, habillés de blanc & couronnés de fleurs, se réunirent encore pour rendre de nouveaux honneurs à ses mânes ; & il fut réglé que, rassemblés tous les ans le jour de sa naissance, ils s'occuperoient de sa perte, comme si elle étoit encore récente. Cet engagement se perpétue souvent dans une famille, dans une société d'amis, parmi les disciples d'un philosophe. Les regrets qu'ils laissent éclater dans ces circonstances, se renouvellent dans la fête générale des morts qu'on célèbre au mois Anthestérion*.

Moins attentif à l'origine de ces rites qu'au sentiment qui les maintient, j'admirois la sagesse des anciens législateurs qui imprimèrent un caractère de sainteté à la sépulture & aux cérémonies qui

* Mois qui répondoit à nos mois de Février & de Mars.

l'accompagnent. Ils favorisèrent cette ancienne opinion, que l'âme dépouillée du corps qui lui sert d'enveloppe, est arrêtée sur les rivages du Styx, tourmentée du désir de se rendre à sa destination, apparoissant en songe à ceux qui doivent s'intéresser à son sort, jusqu'à ce qu'ils aient soustrait ses dépouilles mortelles aux regards du soleil, & aux injures de l'air.—De là, cet empressement à lui procurer le repos qu'elle désire; l'injonction faite au voyageur, de couvrir de terre un cadavre qu'il trouve sur son chemin: cette vénération profonde pour les tombeaux, & les lois sévères contre ceux qui les violent.

De là encore, l'usage pratiqué à l'égard de ceux que les flots ont engloutis, ou qui meurent en pays étranger, sans qu'on ait pu retrouver leurs corps. Leurs compagnons, avant de partir, les appellent trois fois à haute voix; & à la faveur des sacrifices & des libations, ils se flattent de ramener leurs mânes, auxquels on élève quelquefois des cénotaphes, espèces des monumens funèbres, presque aussi respectés que les tombeaux.

Parmi les citoyens, les uns, conformément à l'ancien usage, n'ont au-dessus de leurs cendres qu'une petite colonne, où leur nom est inscrit: les autres, au mépris des lois qui condamnent le faste & les prétentions d'une douleur simulée, sont pressés sous des édifices élégans & magnifiques, ornés de statues, & embellis par les arts.

Timoléon de Corinthe.

PENDANT un séjour que je fis à Corinthe, je contractai une liaison intime avec Timoléon.—Si j'avois à tracer son portrait, je ne parlerois pas de cette valeur brillante qu'il montra dans les combats, parce que, parmi les nations guerrières, elle n'est une distinction, que, lorsque, poussée trop loin, elle cesse d'être une vertu : mais pour faire connoître toutes les qualités de son âme, je me contenterois d'en citer les principales ; cette prudence consommée, qui en lui avoit devancé les années : son extrême douceur, quand il s'agissoit de ses propres intérêts ; & son extrême fermeté, quand il étoit question de ceux de sa patrie : sa haine pour la tyrannie de l'ambition, & pour celle des mauvais exemples ; je mettrois le comble à son éloge, en ajoutant que personne n'eut autant que lui des traits de ressemblance avec Epaminondas, que, par un secret instinct, il avoit pris pour son modèle. Timoléon jouissoit de l'estime publique & de la sienne, lorsque l'excès de sa vertu lui aliéna presque tous les esprits, & le rendit le plus malheureux des hommes. Son frère, Timophanès, qui n'avoit ni ses lumières, ni ses principes, s'étoit fait une cour d'hommes corrompus, qui l'exhortoient sans cesse à s'emparer de l'autorité. Il crut enfin en avoir le droit. Un courage aveugle & présomptueux lui avoit attiré la confiance des Corinthiens,

dont il commanda plus d'une fois les armées, & qui l'avoient mis à la tête de 400 hommes qu'ils entretenoient pour la sûreté de la police. Timophanès en fit ses satellites, s'attacha la populace par ses largesses; & secondé par un parti redoutable, il agit en maître, & fit traîner au supplice les citoyens qui lui étoient suspects.

Timoléon avoit jusqu'alors veillé sur sa conduite & sur ses projets. Dans l'espoir de le ramener, il tâchoit de jeter un voile sur ses fautes. Indigné maintenant de voir la tyrannie s'établir dans le sein même de sa famille, il peint vivement à Timophanès l'horreur des attentats qu'il a commis, & de ceux qu'il médite encore; le conjure d'abdiquer au plutôt un pouvoir odieux, & de satisfaire aux mânes des victimes immolées à sa folle ambition. Quelques jours après, il remonte chez lui accompagné de deux de leurs amis, dont l'un étoit le beau-frère de Timophanès. Ils réitèrent de concert les mêmes prières; ils le pressent au nom du sang, de l'amitié, de la patrie. Timophanès leur répond d'abord par une dérision amère, ensuite par des menaces & des fureurs. On étoit convenu qu'un refus positif de sa part seroit le signal de sa perte. Ses deux amis, fatigués de sa résistance, lui plongèrent un poignard dans le sein, pendant que Timoléon, la tête couverte d'un pan de son manteau, fondoit en larmes dans un coin de l'appartement où il s'étoit retiré.

Parmi les Corinthiens, les uns regardoient le meurtre de Timophanès comme un acte héroïque

les autres comme un forfait. Les premiers ne se lassoient pas d'admirer ce courage extraordinaire, qui sacrifioit au bien public la nature & l'amitié. Le plus grand nombre, en approuvant la mort du tyran, ajoutoient que tous les citoyens étoient en droit de lui arracher la vie, excepté son frère. Il survint une émeute qui fut bientôt apaisée. On intenta contre Timoléon une accusation qui n'eut pas de suite.

Il se jugeoit lui-même avec encore plus de rigueur. Dès qu'il s'aperçut que son action étoit condamnée par une grande partie du public, il douta de son innocence, & résolut de renoncer à la vie. Ses amis, à force de prières & de soins, l'engagèrent à prendre quelque nourriture, mais ils ne purent jamais le déterminer à rester au milieu d'eux. Il sortit de Corinthe ; & pendant plusieurs années, il erra dans des lieux solitaires, occupé de sa douleur, & deplorant les égaremens de sa vertu, & quelquefois l'ingratitude des Corinthiens.

Nous le verrons un jour reparoître avec plus d'éclat, & faire le bonheur d'un grand empire qui lui devra sa liberté. Les troubles, occasionnés par le meurtre de son frère, accélèrent notre départ. Nous prîmes la route d'Athènes, où nous arrivâmes le 5 du mois Elaphébolion *.

* Le premier Avril de l'an 362 avant J. C.

Levées,

Levées, & Revue des Troupes chez les Athéniens.

DEUX jours après notre retour à Athènes, nous nous rendîmes dans une place où se faisoit la levée des troupes qu'on se proposoit d'envoyer au Péloponèse. Elles devoient se joindre à celles des Lacédémoniens & de quelques autres peuples, pour s'opposer, conjointement avec elles, aux projets des Thébains & de leurs alliés. Hégélochus, stratége ou général, étoit assis sur un siége élevé. Auprès de lui, un taxiarque, officier général, tenoit le registre où sont inscrits les noms des citoyens qui, étant en âge de porter les armes, doivent se présenter à ce tribunal. Il les appeloit à haute voix, & prenoit une note de ceux que le général avoit choisis.

Les Athéniens sont tenus de servir depuis l'âge de dix-huit ans, jusqu'à celui de soixante. On emploie rarement les citoyens d'un âge avancé ; & quand on les prend au sortir de l'enfance, on a soin de les tenir éloignés des postes les plus exposés. Quelquefois le gouvernement fixe l'âge des nouvelles levées ; quelquefois on les tire au sort.

Ce n'est que dans les besoins pressans, qu'on fait marcher les esclaves, les étrangers établis dans l'Attique & les citoyens les plus pauvres. On les enrôle très-rarement, parce qu'ils n'ont pas fait le serment de défendre la patrie, ou parce qu'ils n'ont

aucun intérêt à la défendre. La loi n'en a confié le soin qu'aux citoyens qui possèdent quelque bien ; & les plus riches servent comme simples soldats.

La république étoit convenue de fournir à l'armée des alliés 6,000 hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Le lendemain de leur enrôlement, ils se répandirent en tumulte, dans les rues & dans les places publiques, revêtus de leurs armes. Leurs noms furent appliqués sur les statues des dix héros qui ont donné les leurs aux tribus d'Athènes, de manière qu'on lisoit sur chaque statue les noms des soldats de chaque tribu.

Quelques jours après, on fit la revue des troupes. Je m'y rendis avec Timagène, Apollodore & Philotas. Nous y trouvâmes Iphicrate, Timothée, Phocion, Chabrias, tous les anciens généraux, & tous ceux de l'année courante. Ces derniers avoient été, suivant l'usage, tirés au sort dans l'assemblée du peuple. Ils étoient au nombre de dix, un de chaque tribu. Je me souviens, à cette occasion, que Philippe de Macédoine disoit un jour : "J'envie le bonheur des Athéniens ; ils trouvent tous les ans dix hommes en état de commander leurs armées, tandis que je n'ai trouvé que Parménion pour conduire les miennes." Autrefois le commandement rouloit entre les dix stratéges. Chaque jour, l'armée changeoit de général. Aujourd'hui toute l'autorité est pour l'ordinaire entre les mains d'un seul, qui est obligé à son retour de rendre compte de ses opérations, à moins qu'on ne

l'ait revêtu d'un pouvoir illimité. Les autres généraux restent à Athènes, & n'ont d'autres fonctions que de représenter dans les cérémonies publiques.

L'infanterie étoit composé de trois ordres de soldats : les oplites, ou pesamment armés ; les armés à la légère ; les peltastes, dont les armes étoient moins pesantes que celles des premiers, moins légères que celles des seconds. Les oplites avoient pour armes défensives le casque, la cuirasse, le bouclier, des espèces de bottines qui couvroient la partie antérieure de la jambe ; pour armes offensives, la pique & l'épée. Les armés à la légère étoient destinés à lancer des javelots ou des flèches ; quelques-uns des pierres, soit avec la fronde, soit avec la main. Les peltastes portoient un javelot, & un petit bouclier, nommé pelta. Les boucliers, presque tous de bois de saule, ou même d'osier, étoient ornés de couleurs, d'emblèmes & d'inscriptions.

« Au-dessous des dix stratéges, » disoit Apollodore, « sont dix taxiarques, qui, de même que les premiers, sont tous les ans nommés par le sort, & tirés de chaque tribu dans l'assemblée générale. Ce sont eux qui, sous les ordres des généraux, doivent approvisionner l'armée, régler & entretenir l'ordre de ses marches, l'établir dans un camp, maintenir la discipline, examiner si les armes sont en bon état. Quelquefois ils commandent l'aile droite ; d'autres fois, le général les envoie pour annoncer la nou-

velle d'une victoire, & rendre compre de ce qui s'est passé dans la bataille."

J'interrompis Apollodore pour lui montrer un homme qui avoit une couronne sur sa tête, & un caducée dans sa main. " J'en ai déjà vu passer plusieurs," lui dis-je. " Ce sont des hérauts," me répondit-il : " leur personne est sacrée ; ils exercent des fonctions importantes ; ils dénoncent la guerre, proposent la trève ou la paix, publient les ordres du général, convoquent l'armée, annoncent le moment du départ, &c. Si, dans le moment de l'attaque ou de la retraite, le bruit étouffe la voix du héraut, on élève des signaux, ou l'on fait sonner la trompette, &c." Dans ce moment, quelques jeunes gens, qui passoient comme des éclairs auprès de nous, pensèrent renverser de graves personnages qui marchoient à pas comptés. " Les premiers," me dit Apollodore, " sont des coureurs ; les seconds, des devins ; deux espèces d'hommes souvent employés dans nos armées ; les uns, pour porter au loin les ordres du général ; les autres, pour examiner, dans les entrailles des victimes, si ces ordres sont conformes à la volonté des dieux."

"Ainsi," repris-je, "les opérations d'une campagne dépendent, chez les Grecs, de l'intérêt & de l'ignorance de ces prétendus interprètes du ciel ?"—"Trop souvent," me répondit-il. " Cependant, si la superstition les a établis, il est peut-être de la politique de les maintenir. Nos soldats sont des hommes libres, courageux, mais impatiens, & incapables de

supporter la prudente lenteur d'un général, qui, ne pouvant faire entendre la raison, n'a souvent d'autre ressource que de faire parler les dieux."

Comme nous errions autour de la phalange, je m'aperçus que chaque officier général avoit auprès de lui un officier subalterne qui ne le quittoit point. "C'est son écuyer," me dit Apollodore; "il est obligé de le suivre dans le fort de la mêlée, &, en certaines occasions, de garder son bouclier. Chaque oplite, ou pesamment armé, a de même un valet, qui, entr'autres fonctions, remplit quelquefois celle de l'écuyer; mais avant le combat, on a soin de le renvoyer au bagage. Le déshonneur, parmi nous, est attaché à la perte du bouclier, & non à celle de l'épée & des autres armes offensives."—"Pourquoi cette différence," lui dis-je?—"Pour nous donner une grande leçon," me répondit-il; "pour nous apprendre que nous devons moins songer à verser le sang de l'ennemi, qu'à l'empêcher de répandre le nôtre; & qu'ainsi la guerre doit être plutôt un état de défense que d'attaque."

Nous passâmes ensuite au lycée, où se faisoit la revue de la cavalerie. Elle est commandée de droit par deux généraux nommés hipparques, & par dix chefs particuliers appelés phylarques; les uns & les autres tirés au sort tous les ans dans l'assemblée de la nation.

"Ce n'est que depuis un siècle," me disoit Apollodore, "qu'on voit de la cavalerie dans nos armées. Celle de la Thessalie est nombreuse, parce que le

pays abonde en pâturages : les autres cantons de la Grèce sont si secs, si stériles, qu'il est très-difficile d'y élever des chevaux : aussi n'y a-t-il que les gens riches qui entrent dans la cavalerie." On ne peut y être admis sans obtenir l'agrément des généraux, des chefs particuliers & surtout du sénat, qui veille à l'entretien & à l'éclat d'un corps si distingué. Les nouvelles levées parurent en sa présence avec le casque, la cuirasse, le bouclier, l'épée, la lance, ou le javelot, un petit manteau, &c. Pendant qu'on procédoit à l'examen de leurs armes, Timagène, qui avoit fait une étude particulière de tout ce qui concerne l'art militaire, nous disoit : "Une cuirasse trop large ou trop étroite devient un poids ou un lien insupportable ; le casque doit être fait de manière que le cavalier puisse dans le besoin s'en couvrir jusqu'au milieu du visage. Il faut appliquer sur le bras gauche cette armure qu'on a récemment inventée, & qui, s'étendant & se repliant avec facilité, couvre entièrement cette partie du corps depuis l'épaule jusqu'à la main ; sur le bras droit, des brassards de cuir, des plaques d'airain ; &, dans certains endroits, de la peau de veau, pourvu que ces moyens de défense ne contraignent pas les mouvemens ; les jambes & les pieds seront garantis par des bottes de cuir armées d'éperons. On préfère, avec raison, pour les cavaliers, le sabre à l'épée. Au lieu de ces longues lances, fragiles & pesantes, que vous voyez dans les mains de la plupart d'entre eux, j'aimerois mieux deux petites

piques de bois de cormier, l'une pour lancer, l'autre pour se défendre. Le front & le poitrail du cheval seront protégés par des armures particulières : les flancs & le ventre, par les couvertures que l'on étend sur son dos, & sur lesquelles le cavalier est assis."

Quoiqu'ils n'eussent pas pris toutes les précautions que Timagène venoit d'indiquer, cependant il fut assez content de la manière dont ils étoient armés.

On examinoit ensuite si les chevaux étoient faciles au montoir, dociles au mors, capables de supporter la fatigue ; s'ils n'étoient pas trop ardens, ou trop mous. Plusieurs furent réformés ; & pour exclure à jamais ceux qui étoient vieux ou infirmes, on leur appliquoit, avec un fer chaud, une marque sur la mâchoire.

Le soldat qui fuit à l'aspect de l'ennemi, ou qui, pour éviter ses coups, se sauve dans un rang moins exposé, est condamné à cette espèce d'infamie qui prive un citoyen de la plupart de ses droits. La trahison est punie de mort. La désertion l'est de même, parce que déserter, c'est trahir l'état.

" Des lois si rigoureuses," dis-je alors, " doivent entretenir l'honneur & la subordination dans vos armées." Apollodore me répondit : " Un état qui ne protége plus ses lois, n'en est plus protégé. La plus essentielle de toutes, celle qui oblige chaque citoyen à défendre sa patrie, est tous les jours indignement violée. Les plus riches se font inscrire

dans la cavalerie, & se dispensent du service, soit par des contributions volontaires, soit en se substituant un homme à qui ils remettent leur cheval. Le petit nombre de ceux qu'on enrôle, sont associés à des mercenaires, à qui l'on ne rougit pas de confier le salut de la république. Dès que la guerre est déclarée, le peuple accoutumé aux douceurs de la paix, & redoutant les fatigues d'une campagne, s'écrie d'une commune voix : "qu'on fasse venir "dix mille, vingt mille étrangers." Nos pères auroient frémi à ces cris indécens ; mais l'abus est devenu un usage, & l'usage une loi."

Après qu'Apollodore m'eut entretenu du luxe révoltant que les officiers & même les généraux commençoient à introduire dans les armées, je voulus m'instruire de la solde des fantassins & des cavaliers. "Elle a varié suivant les temps & les lieux," répondit Apollodore. "Aujourd'hui, la paye ordinaire, pour l'oplite, est de quatre oboles par jour, de 20 drachmes par mois *. On donne communément le double au chef d'une cohorte, & le quadruple au général. Certaines circonstances obligent quelquefois de réduire la somme à la moitié ; on suppose alors que cette légère rétribution suffit pour procurer des vivres au fantassin, & que le partage du butin complètera la solde.

"Celle du cavalier, en temps de guerre, est, suivant les occasions, le double, le triple, & même le qua-

* Par jour environ 12 sols—par mois 18 livres.

druple de celle du fantassin. En temps de paix, où toute solde cesse, il reçoit pour l'entretien d'un cheval, environ 16 drachmes par mois*."

Apollodore ne se lassoit point de satisfaire à toutes mes questions, ce qui nous conduisit jusqu'au milieu de la nuit. Alors nous nous retirâmes. Le lendemain, nous vîmes les cavaliers s'exercer au lycée et auprès de l'académie : on les accoutumoit à sauter sans aide sur le cheval, à franchir des fossés, à grimper sur des hauteurs, & à faire toutes sortes d'évolutions, tantôt séparément de l'infanterie, tantôt conjointement avec elle.

L'armée se disposait à partir : plusieurs familles étoient consternées. Les sentimens de la nature & de l'amour se réveilloient avec plus de force dans le cœur des mères & des épouses. Pendant qu'elles se livroient à leurs craintes, des ambassadeurs récemment arrivés de Lacédémone, nous entretenoient du courage que les femmes Spartiates avoient fait paroître en cette occasion.—Un jeune soldat disoit à sa mère, en lui montrant son épée : *elle est bien courte!—Eh bien,* répondit-elle, *vous ferez un pas de plus.* Une autre Lacédémonienne, en donnant le bouclier à son fils, lui dit : *revenez avec cela, ou sur cela*†.

---

* Environ 14 livres 8 sols.

† A Sparte, c'étoit un déshonneur de perdre son bouclier ; & c'étoit sur leurs boucliers qu'on rapportoit les soldats morts;

*Bataille de Mantinée.**

LA Grèce touchoit au moment d'une révolution : Epaminondas étoit à la tête d'une armée ; sa victoire ou sa défaite alloit enfin décider, si c'étoit aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner des lois aux autres peuples. Il entrevit l'instant de hâter cette décision.

Il partit un soir de Tégée en Arcadie, pour surprendre Lacédémone. Cette ville est toute ouverte, & n'avoit alors pour défenseurs que des enfans & des vieillards. Une partie des troupes se trouvoit en Arcadie ; l'autre s'y rendoit sous la conduite d'Agésilas. Les Thébains arrivent à la pointe du jour, & voient bientôt Agésilas prêt à les recevoir. Instruit, par un transfuge, de la marche d'Epaminondas, il étoit revenu sur ses pas avec une extrême diligence : & déjà ses soldats occupoient les postes les plus importans. Le général Thébain surpris, sans être découragé, ordonne plusieurs attaques. Il avoit pénétré jusqu'à la place publique, & s'étoit rendu maître d'une partie de la ville. Agésilas n'écoute plus alors que son désespoir. Quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, il se précipite au milieu des dangers ; &, secondé par le brave Archidamus son fils, il repousse l'ennemi & le force de se retirer.

---

* Dans la seconde année de la 104e. olympiade, 362 ans avant J. C.

Isadas donna en cette occasion un exemple qui excita l'admiration & la sévérité des magistrats. Ce Spartiate, à peine sorti de l'enfance, aussi beau que l'amour, aussi vaillant qu'Achille, n'ayant pour armes que la pique & l'épée, s'élance à travers les bataillons des Lacédémoniens, fond avec impétuosité sur les Thébains, & renverse à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa fureur. Les éphores lui décernèrent une couronne pour honorer ses exploits, & le condamnèrent à une amende, parce qu'il avoit combattu sans cuirasse & sans bouclier.

Epaminondas ne fut point inquiété dans sa retraite. Il falloit une victoire pour faire oublier le mauvais succès de son entreprise. Il marche en Arcadie, où s'étoient réunies les principales forces de la Grèce. Les deux armées furent bientôt en présence. Celle des Lacédémoniens & de leurs alliés, étoit de plus de 20,000 hommes de pied & de près de 2,000 chevaux; celle de la ligue Thébaine de 30,000 hommes d'infanterie & d'environ 3,000 de cavalerie.

Jamais Epaminondas n'avoit déployé plus de talent que dans cette circonstance. Il suivit, dans son ordre de bataille, les principes qui lui avoient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonnes, tomba sur la phalange Lacédémonienne, qu'elle n'auroit peut-être jamais enfoncée, s'il n'étoit venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple & par un corps d'élite dont il étoit suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent & prennent la fuite. Il les poursuit avec

un courage dont il n'est plus le maître, & se trouve enveloppé par un corps de Spartiates qui font tomber sur lui une grêle de traits. Après avoir longtemps écarté la mort, & fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tomba percé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons, ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

On combattit à l'autre aile, avec une alternative à peu près égale de succès & de revers. Par les sages dispositions d'Epaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. La blessure d'Epaminondas arrêta le carnage, & suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction. De part & d'autre on sonna la retraite, & l'on dressa un trophée sur le champ de bataille.

Epaminondas respirait encore, ses amis, ses officiers fondoient en larmes autour de son lit; & le camp retentissoit des cris de la douleur & du désespoir. Les médecins avoient déclaré qu'il expireroit dès qu'on ôteroit le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi : on le lui montra, il le baisa comme l'instrument de sa gloire. Comme il parut inquiet sur le sort de la bataille ; on lui dit que les Thébains l'avoient gagnée. " Voilà qui est bien," répondit il ; " j'ai assez vécu." Il demanda ensuite Daïphantus & Iollidas, deux généraux qu'il jugeoit dignes de

le remplacer : on lui dit qu'ils étoient morts. " Persuadez donc aux Thébains," reprit-il, " de faire " la paix." Alors il ordonna d'arracher le fer : & l'un de ses amis s'étant écrié, dans l'égarement de sa douleur : " Vous mourez, Epaminondas ! si " du moins vous laissiez des enfans !"—" Je laisse," répondit-il, en expirant, " deux filles immortelles : " la victoire de Leuctres & celle de Mantinée."

La mort d'Epaminondas avoit été précédée par celle de Timagène, de cet ami si tendre qui m'avoit amené dans la Grèce. Huit jours avant la bataille, il disparut tout à coup. Une lettre laissée sur la table d'Epicharis, sa nièce, nous apprit qu'il alloit joindre Epaminondas, avec qui il avoit pris des engagemens pendant son séjour à Thèbes. Son image est toujours présente à mes yeux, quoiqu'il y ait trente ans que je l'aie perdu. J'ai deux fois entrepris de tracer son éloge : deux fois mes larmes l'ont effacé. Si j'avois eu la force de le finir, j'aurois eu celle de le supprimer : les vertus d'un homme obscur n'intéressent que ses amis.

La bataille de Mantinée augmenta dans la suite les troubles de la Grèce ; mais dans le premier moment elle termina la guerre. Les Athéniens, après avoir rendu les derniers devoirs à ceux des leurs qui avoient péri dans le combat, s'en retournèrent chez eux.

Athènes.

IL n'y a point de ville dans la Grèce qui présente un si grand nombre de monumens que celle d'Athènes. De toutes parts, s'élèvent des édifices respectables par leur ancienneté ou par leur élégance. Les chefs-d'œuvres de la sculpture sont prodigués jusque dans les places publiques. Ils embellissent, de concert avec ceux de la peinture, les portiques & les temples : l'histoire des monumens de ce peuple seroit l'histoire de ses exploits, de sa reconnoissance & de son culte.

Je n'ai ni le projet de les décrire en particulier, ni la prétention de faire passer, dans l'âme de mes lecteurs, l'impression que les beautés de l'art faisoient sur la mienne. Je me contenterai d'imiter ces interprètes qui montrent les singularités d'Olympie & de Delphes ; je conduirai mon lecteur dans les différens quartiers d'Athènes, & nous commencerons par aborder au Pirée.

Ce port, qui en contient trois autres plus petits, est à l'ouest de ceux de Munychie & de Phalère. On y rassemble quelquefois jusqu'à 300 galères.

Thémistocle en fit, pour ainsi dire, la découverte, quand il voulut donner une marine aux Athéniens. On y vit bientôt des marchés, des magasins & un arsenal capable de fournir à l'armement d'un grand nombre de vaisseaux.

Avant de mettre pied à terre, jetez les yeux sur le promontoire voisin. Une pierre carrée, sans

ornemens, & posée sur une simple base, est le tombeau de Thémistocle : son corps fut apporté du lieu de son exil.

Le Pirée est décoré d'un théâtre, de plusieurs temples, & de quantité de statues. Comme il devoit assurer la subsistance d'Athènes, Thémistocle le mit à l'abri d'un coup de main, en faisant construire cette belle muraille qui embrasse & le bourg du Pirée & le port du Munychie. Sa longueur est de soixante stades; sa hauteur de quarante coudées.* Sa largeur est plus grande que la voie de deux chariots. Elle fut construite de grosses pierres équarries & liées à l'extérieur par des tenons de fer & de plomb.

Prenons le chemin d'Athènes, † & suivons cette longue muraille, qui du Pirée s'étend jusqu'à la porte de la ville, dans une longueur de quarante stades ; & qui fut élevée sous l'administration de Cimon & de Périclès. Quelques années après, ils en firent construire une semblable, quoiqu'un peu moins longue, depuis les murs de la ville, jusqu'au port de Phalère ; elle est à notre droite. Les fondemens de l'une & de l'autre furent établis dans un terrain marécageux, qu'on eut soin de combler avec de gros rochers. Par ces deux murs de communication, le Pirée se trouve renfermé dans l'enceinte d'Athènes, dont il est devenu le boulevard. Après la prise de cette ville, on fut obligé de démolir en

* Deux lieues de longueur, & 56 pieds de hauteur.

† Voyez le plan d'Athènes & de ses environs.

tout ou en partie différentes fortifications ; mais on les a presque entièrement rétablis de nos jours.

Nous voici en présence d'un cénotaphe, que les Athéniens ont élevé pour honorer la mémoire d'Euripide, mort en Macédoine. Lisez les premiers mots de l'inscription : *La gloire d'Euripide a pour monument la Grèce entière.*

Voyez-vous ce concours de spectateurs auprès de la porte de la ville, les litières qui s'arrêtent en cet endroit, & sur un échafaud cet homme entouré d'ouvriers ? C'est Praxitèle ; il va faire poser sur une base qui sert de tombeau, une superbe statue équestre qu'il vient de terminer.

Nous voilà dans la ville, & auprès d'un édifice qui se nomma Pompeïon. Dans un temple voisin, consacré à Cérès, on admire la statue de la déesse, celle de Proserpine, & celle du jeune Iacchus ; toutes trois de la main de Praxitèle.

Parcourons rapidement ces portiques qui se présentent le long de la rue, & qu'on a tant multipliés dans la ville. Les uns sont isolés ; d'autres appliqués à des bâtimens auxquels ils servent de vestibules. Les philosophes & les gens oisifs y passent une partie de la journée. On voit dans presque tous des peintures & des statues d'un travail excellent. Dans celui où l'on vend la farine, vous trouverez un tableau d'Hélène, peint par Zeuxis.

Prenons la rue que nous avons à gauche : elle nous conduira au quartier de Pnyx, & près de l'endroit

droit où le peuple tient quelques-unes de ses assemblées. Ce quartier qui est très-fréquenté, confine à celui du Céramique ou des Tuileries, ainsi nommé des ouvrages en terre cuite qu'on y fabriquoit autrefois. Ce vaste emplacement est divisé en deux parties ; l'une au-delà des murs, où se trouve l'académie ; l'autre en dedans, où est la grande place.

Arrêtons-nous un moment au portique royal, qui, sous plusieurs rapports, mérite notre attention. —Le second des archontes, nommé l'archonte-roi, y tient son tribunal. Celui de l'aréopage s'y assemble quelquefois. Les statues, dont le toit est couronné, sont en terre cuite, & représentent Thésée qui précipite Sciron dans la mer, & l'Aurore qui enlève Céphale. La figure de bronze que vous voyez à la porte, est celle de Pindare couronné d'un diadème, ayant un livre sur ses genoux & une lyre dans sa main. Non loin de Pindare, sont les statues de Conon & d'Evagoras roi de Chypre.

Près du portique royal, est celui de Jupiter Libérateur, où le peintre Euphranor vient de représenter, dans une suite de tableaux, les douze dieux, Thésée, le peuple d'Athènes, & ce combat de cavalerie où Grillus, fils de Xénophon, attaqua les Thébains, commandés par Epaminondas.

Du portique royal, partent deux rues qui aboutissent à la place publique. Prenons celle de la droite : elle est décorée, comme vous voyez, par quantité d'Hermès : c'est le nom qu'on donne à

ces gaînes surmontées d'une tête de Mercure. Les uns ont été placés par de simples particuliers; les autres, par ordre des magistrats. Presque tous rappellent des faits glorieux; d'autres, des leçons de sagesse.

Cette rue se termine par deux portiques qui donnent sur la place. L'un est celui des Hermès; l'autre, qui est le plus beau de tous, se nomme le Pœcile. On voit dans le premier trois Hermès sur lesquels, après quelques avantages remportés sur les Mèdes, on inscrivit autrefois l'éloge que le peuple décernoit, non aux généraux, mais aux soldats qui avoient vaincu sous leurs ordres. A la porte du Pœcile est la statue de Solon. Les murs de l'intérieur, chargés de boucliers enlevés aux Lacédémoniens & à d'autres peuples, sont enrichis des ouvrages de Polygnote de Micon, &c.

Dans ces tableaux, dont il est plus aisé de sentir les beautés que de les décrire, vous verrez la prise de Troie, les secours que les Athéniens donnèrent aux Héraclides, la bataille qu'ils livrèrent aux Lacédémoniens à Œnoé, aux Perses à Marathon, aux Amazones dans Athènes même.

Cette place, qui est très-vaste, est ornée d'édifices destinés au culte des dieux, ou au service de l'état; d'autres qui servent d'asile quelquefois aux malheureux & trop souvent aux coupables; des statues décernées à des rois & à des particuliers qui ont bien mérité de la république.

Suivez-moi à l'ombre des platanes qui embellissent ces lieux, & parcourons un des côtés de la

place. Cette grande enceinte renferme un temple en l'honneur de la mère des dieux, & le palais où s'assemble le sénat. C'est dans cette rotonde, entourée d'arbres, que les prytanes en exercice vont tous les jours prendre leurs repas, & quelquefois offrir des sacrifices pour la prospérité du peuple.

Au milieu de dix statues, qui donnèrent leurs noms aux tribus d'Athènes, le premier des archontes tient son tribunal. Ici, les ouvrages du génie arrêtent à tout moment les regards. Dans l'intérieur de la place, est le camp des Scythes, que la république entretient pour maintenir l'ordre. Voilà l'enceinte où le peuple s'assemble quelquefois, & qui est maintenant couverte de tentes, sous lesquelles on étale différentes marchandises.

Plus loin, vous voyez cette foule qu'il est difficile de percer. C'est là qu'on trouve les provisions nécessaires à la subsistance d'un si grand peuple. C'est le marché général, divisé en plusieurs marchés particuliers, fréquentés à toutes les heures du jour & surtout depuis neuf heures jusqu'à midi. Comme la place est l'endroit le plus fréquenté de la ville, les maisons s'y louent à plus haut prix que partout ailleurs.

Je vais maintenant vous conduire au temple de Thésée, qui fut construit par Cimon, quelques années après la bataille de Salamine. Plus petit que celui de Minerve, auquel il paroît avoir servi de modèle, il est, comme ce dernier, d'ordre dorique

& d'une forme très-élégante. Des peintres habiles l'ont enrichi de leurs ouvrages immortels.

Après avoir passé devant le temple de Castor & Pollux, devant la chapelle d'Agraule, devant le prytanée, où la république entretient à ses dépens quelques citoyens qui lui ont rendu des services signalés, nous voilà dans la rue des Trépieds, qu'il faudroit plutôt nommer la rue des Triomphes. C'est ici, en effet, que tous les ans on dépose, pour ainsi dire, la gloire des vainqueurs aux combats qui embellissent nos fêtes. Chaque tribu nomme ses combattans. Celle qui a remporté la victoire, consacre un trépied de bronze tantôt dans un temple, quelquefois dans une maison qu'elle a fait construire dans cette rue.

Les ouvrages d'architecture & de sculpture dont nous sommes entourés, étonnent autant par l'excellence du travail que par les motifs qui les ont produits : mais toutes leurs beautés disparoissent à l'aspect du Satyre que vous allez voir dans cet édifice, que Praxitèle met parmi ses plus beaux ouvrages, & que le public place parmi les chefs-d'œuvres de l'art.

La rue des Trépieds conduit au théâtre de Bacchus. Il convenoit que les trophées fussent élevés auprès du champ de bataille ; car c'est au théâtre que les chœurs des tribus se disputent communément la victoire. C'est là aussi que le peuple s'assemble quelquefois, soit pour délibérer sur les affaires de l'état, soit pour assister à la représentation des tragédies & des comédies. A Marathon, à Sala-

mine, à Platée, les Athéniens ne triomphèrent que des Perses ; ici, ils ont triomphé de toutes les nations qui existent aujourd'hui, peut-être de celles qui existeront un jour ; & les noms d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, ne seront pas moins célèbres dans la suite des temps, que ceux de Miltiades, d'Aristide & de Thémistocle.

En face du théâtre, est un des plus anciens temples d'Athènes ; celui de Bacchus, surnommé le dieu des pressoirs. Il est situé dans le quartier des marais, & ne s'ouvre qu'une fois l'année.

Nous arrivons enfin au pied de l'escalier qui conduit à la citadelle. Observez, en montant, comme la vue s'étend & s'embellit de tous côtés.

Arrêtons-nous devant ce superbe édifice, d'ordre dorique, qui se présente à nous. C'est ce qu'on appelle les Propylées, ou vestibules de la citadelle.

Périclès les fit construire en marbre sur les dessins & sous la conduite de l'architecte Mnésiclès. Ils coûtèrent, dit-on, 2012 talens *, somme exorbitante, & qui excède le revenu annuel de la république.

Nous voilà dans la citadelle. Voyez cette quantité de statues que la religion & la reconnoissance ont élevées en ces lieux, & que le ciseau des Myrons, des Phidias, des Alcamènes & des plus célèbres artistes, semble avoir animées.

Approchons de ces deux autels. Respectez le premier ; c'est celui de la Pudeur : embrassez le

* 10,864,800 livres.

second ; c'est celui de l'Amitié. Lisez sur cette colonne de bronze un décret qui proscrit un citoyen & sa postérité, parce qu'il avoit reçu l'or des Perses pour corrompre les Grecs. Ainsi les mauvaises actions sont immortalisées pour en introduire de bonnes, & les bonnes, pour en produire de meilleurs. Admirez cette statue colossale de bronze, ouvrage de Phidias, qu'après la bataille de Marathon, les Athéniens consacrèrent à Minerve.

Toutes les régions de l'Attique sont sous la protection de cette déesse ; mais on diroit qu'elle a établi sa demeure dans la citadelle. Combien de statues, d'autels & d'édifices en son honneur !

Parmi ces statues, il en est trois dont la matière & le travail attestent les progrès du luxe & des arts. La première est si ancienne qu'on la dit être descendue du ciel ; elle est informe & de bois d'olivier. La seconde, que je viens de vous montrer, est d'un temps, où, de tous les métaux, les Athéniens n'employoient que le fer pour obtenir des succès, & le bronze pour les éterniser. La troisième, que nous verrons bientôt, fut ordonnée par Périclès : elle est d'or & d'ivoire.

Devant la statue de la déesse, est suspendue une lampe d'or, surmontée d'une palme de même métal, qui se prolonge jusqu'au plafond : elle brûle jour & nuit ; on n'y met de l'huile qu'une fois l'année. La mèche, qui est d'amiante, ne se consume jamais, & la fumée s'échappe par un tuyau caché sous la feuille de palmier.

Cet autre édifice, nommé Opisthodome, est le trésor public. Il est entouré d'un double mur. Des trésoriers, tous les ans tirés au sort, y déposent les sommes que le sénat remet entre leurs mains ; & le chef des prytanes, lequel change tous les jours, en garde la clef.

Vos yeux se tournent depuis long-temps vers ce fameux temple de Minerve, un des beaux ornemens d'Athènes. Il est connu sous le nom de Parthénon. De quelque côté qu'on arrive, par mer ou par terre, on le voit de loin s'élever au-dessus de la ville & de la citadelle. Il est d'ordre dorique & de ce beau marbre blanc qu'on tire des carrières du Pentélique, montagne de l'Attique. Sa largeur est de 100 pieds ; sa longeur, d'environ 227 ; sa hauteur, d'environ 69. Le portique est double aux deux façades, simple aux deux côtés. Tout le long de la face extérieure de la nef règne une frise, où l'on a représenté une procession en l'honneur de Minerve. Ces bas-reliefs ont accru la gloire de ceux qui les exécutèrent.

Dans le temple est cette statue célèbre par sa grandeur, par la richesse de la matière, & la beauté du travail. A la majesté sublime qui brille dans les traits & dans toute la figure de Minerve, on reconnoît aisément la main de Phidias. Les idées de cet artiste avoient un si grand caractère, qu'il a encore mieux réussi à représenter les dieux que les hommes. On eût dit qu'il voyoit les seconds de trop haut, & les premiers de trop près.

La hauteur de la figure est de vingt-six coudées. Elle est debout, couverte de l'égide, & d'une longue tunique : elle tient d'une main la lance, & de l'autre une victoire haute de près de quatre coudées *. Son casque, surmonté d'un sphinx, est orné, dans les parties latérales, de deux griffons. Sur la face extérieure du bouclier posé aux pieds de la déesse, Phidias a représenté le combat des Amazones ; sur l'intérieure, celui des Lapithes & des Centaures ; sur le piédestal, la naissance de Pandore. Les parties apparentes du corps sont en ivoire, excepté les yeux, où l'iris est figuré par une pierre particulière. Cet habile artiste mit dans l'exécution une recherche infinie, & montra que son génie conservoit sa supériorité jusque dans les plus petits détails.

Avant de commencer cet ouvrage, il fut obligé de s'expliquer dans l'assemblée du peuple, sur la matière qu'on emploieroit. Il préféroit le marbre, parce que son éclat subsiste plus long-temps. On l'écoutoit avec attention : mais quand il ajouta qu'il en coûteroit moins, on lui ordonna de se taire ; & il fut décidé que la statue seroit en or & en ivoire.

On choisit l'or le plus pur ; il en fallut une masse du poids de quarante talens †.

---

* La coudée, parmi les Grecs, étant d'un de leurs pieds, & d'un demi-pied en sus, la hauteur de la figure étoit de 36 de nos pieds, & 10 pouces en sus ; & celle de la victoire, de 5 de nos pieds & 8 pouces.

† La proportion de l'or à l'argent étoit alors de 1 à 13 ; ainsi 40 talens d'or faisoient 520 talens d'argent, c'est-à-dire, 2 millions 800 mille de nos livres.

A ce temple est attaché un trésor où les particuliers mettent en dépôt les sommes d'argent qu'ils n'osent pas garder chez eux. On y conserve aussi les offrandes que l'on a faites à la déesse. Ce sont des couronnes, des vases, de petites figures de divinités, en or, ou en argent. Les Athéniennes y consacrent souvent leurs anneaux, leurs bracelets, & leurs colliers.

Ce temple, celui de Thésée, & quelques autres sont le triomphe de l'architecture & de la sculpture.

Vers le nord, au quartier de Mélite, tâchez de démêler quelques arbres, autour d'une maison qu'on aperçoit à peine; c'est la demeure de Phocion: de ce côté-ci, au milieu de ces maisons, dans un petit temple consacré à Vénus, se trouve un tableau de Zeuxis, représentant l'Amour couronné de roses; & là-bas, auprès de cette colline, un autre édifice où le rival de Zeuxis a fait un de ces essais qui décèlent le génie. Parrhasius, persuadé que, soit par l'expression du visage, soit par l'attitude & le mouvement des figures, son art pouvoit rendre sensibles aux yeux les qualités de l'esprit & du cœur, entreprit, en faisant le portrait du peuple d'Athènes, de tracer le caractère, ou plutôt les différens caractères de ce peuple violent, injuste, doux, compatissant, glorieux, rampant, fier & timide. Mais comment a-t-il exécuté cet ingénieux projet? Je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise; vous en jugerez vous-même.

Je vous ai fait courir à perte d'haleine dans l'intérieur de la ville ; mais vous allez d'un coup d'œil en embrasser les dehors. Au levant, est le mont Hymette, que les abeilles enrichissent de leur miel, que le thym remplit de ses parfums : l'Ilissus, qui coule à ses pieds, serpente autour de nos murailles. Au-dessus, vous voyez les gymnases du cynosarge & du lycée. Au nord-ouest, vous découvrez l'académie ; & un peu plus loin, une colline, nommé Colone, où Sophocle a établi la scène de l'Œdipe qui porte le même nom. Le Céphise, après avoir enrichi cette contrée du tribut de ses eaux, vient les mêler avec celles de l'Ilissus. Ces dernières tarissent quelquefois dans les grandes chaleurs. La vue est embellie par les jolies maisons de campagne qui s'offrent à nous de tous côtés.

Je finis, en vous rappelant ce que [illegible] dans une de ses comédies : " Qui ne désire, sur [illegible] " voir Athènes, est stupide; qui la voit sans s'y plaire, " est plus stupide encore ; mais le comble de la stu- " pidité, est de la voir, de s'y plaire, & de la quitter."

Séance au Théâtre.

JE viens d'assister à la représentation d'une tragédie ; &, dans le désordre de mes idées, je jette rapidement sur le papier les impressions que j'en ai reçues.

Le théâtre s'est ouvert à la pointe du jour ; j'y suis arrivé avec Philotas. Rien de si imposant

que le premier coup d'œil : d'un côté, la scène ornée de décorations exécutées par d'habiles artistes ; de l'autre, un vaste amphithéâtre couvert de gradins, qui s'élèvent les uns au-dessus des autres jusqu'à une très-grande hauteur ; des paliers & des escaliers, qui se prolongent & se croisent par intervalles, facilitent la communication, & divisent les gradins en plusieurs compartimens, dont quelques-uns sont réservés pour certains corps & certains états.

Le peuple abordoit en foule ; il alloit, venoit, montoit, descendoit, crioit, rioit, se pressoit & bravoit les officiers qui couroient de tous côtés pour maintenir l'ordre. Au milieu de ce tumulte, sont arrivés successivement les neuf archontes ou premiers magistrats de la république, les cours de justice, le sénat des cinq-cents, les officiers généraux de l'armée, les ministres des autels. Ces divers corps occupoient les gradins inférieurs. Au-dessus, on rassembloit tous les jeunes gens qui avoient atteint leur 18e année. Les femmes se plaçoient dans un endroit qui les tenoit éloignées des hommes & des courtisanes. L'orchestre étoit vide : on le destinoit aux combats de poésie, de musique & de danse, qu'on donne après la représentation des pièces : car ici, tous les arts se réunissent pour satisfaire tous les goûts. J'ai vu des Athéniens faire étendre sous leurs pieds des tapis de pourpre, & s'asseoir mollement sur des coussins apportés par leurs esclaves ; d'autres, qui se précipitoient sur des gradins pour choisir une place commode, & l'ôter à celui qui l'occupoit. " Ils en ont le droit," m'a dit

Philotas ; c'est une distinction qu'ils ont reçue de la république pour récompense de leurs services.

Comme j'étois étonné du nombre des spectateurs : " il peut se monter," m'a-t-il dit, " à 30,000. La solennité de ces fêtes en attire de toutes les parties de la Grèce, & répand un esprit de vertige parmi les habitans de cette ville. Pendant plusieurs jours, vous les verrez abandonner leurs affaires, se refuser au sommeil, passer ici une partie de la journée sans pouvoir se rassasier des divers spectacles qu'on y donne. C'est un plaisir d'autant plus vif pour eux qu'ils le goûtent rarement. Le concours des pièces dramatiques n'a lieu que dans deux autres fêtes : mais les auteurs réservent tous leurs efforts pour celle-ci *."

Philotas achevoit à peine, qu'un héraut, après avoir imposé silence, s'est écrié : " qu'on fasse avancer le chœur de Sophocle." C'étoit l'annonce de la pièce. Le théâtre représentoit le vestibule du palais de Créon, roi de Thèbes. Antigone & Ismène, filles d'Œdipe, ont ouvert la scène, couvertes de masques. Leur déclamation m'a paru naturelle, mais leur voix m'a surpris. Comment nommez-vous ces actrices, ai-je dit ? " Théodore & Aristodème," a répondu Philotas : " car ici les femmes ne montent pas sur le théâtre." Un moment après, un chœur de quinze vieillards Thébains est entré, marchant à pas mesurés, sur trois de front & cinq de

* Cette fête étoit celle des grandes Dionysiaques, ou grandes fêtes de Bacchus, dans la 2e. année de la 104e. olympiade.

hauteur. Il a célébré, dans ses chants mélodieux, la victoire que les Thébains venoient de remporter sur Polynice, frère d'Antigone.

L'action s'est insensiblement développée. Tout ce que je voyois, tout ce que j'entendois, m'étoit si nouveau, qu'à chaque instant mon intérêt croissoit avec ma surprise. J'ai vu Antigone rendre les devoirs funèbres à Polynice, malgré la sévère défense de Créon. J'ai vu le tyran sourd aux prières du vertueux Hémon son fils, qu'elle étoit sur le point d'épouser, la faire traîner avec violence dans une grotte obscure, qui devoit lui servir de tombeau. Bientôt, effrayé des menaces du ciel, il s'est avancé vers la caverne, d'où sortoient des hurlemens effroyables. C'étoient ceux de son fils. Il serroit entre ses bras la malheureuse Antigone, dont un nœud fatal avoit terminé les jours. La présence de Créon irrite sa frayeur; il tire l'épée contre son père; il s'en perce lui-même, & va tomber aux pieds de son amante, qu'il tient embrassés jusqu'à ce qu'il expire. Trente mille spectateurs, fondant en larmes, redoubloient mes émotions & mon illusion.

Ce n'est qu'après la représentation de toutes les pièces qu'on doit adjuger le prix. La tragédie de Sophocle a été suivie de quelques autres que je n'ai pas eu la force d'écouter. Je n'avois plus de larmes à répandre, ni d'attention à donner.

J'ai copié dans ce chapitre les propres paroles de mon journal. Je décrirai ailleurs ce qui concerne

l'art dramatique & les autres spectacles qui relèvent l'éclat des fêtes Dionysiaques.

De l'Aréopage.

LE sénat de l'aréopage est le plus ancien & néanmoins le plus intègre des tribunaux d'Athènes. Il s'assemble quelquefois dans le portique royal; pour l'ordinaire, sur une colline peu éloignée de la citadelle, & dans une espèce de salle qui n'est garantie des injures de l'air que par un toit rustique.

Les places des sénateurs sont à vie, & le nombre en est illimité. Les archontes, après leur année d'exercice, y sont admis; mais ils doivent montrer, dans un examen solennel, qu'ils ont rempli leurs fonctions avec autant de zèle que de fidélité.

La réputation dont jouit ce tribunal depuis tant de siècles, est fondée sur des titres qui la transmettront à la postérité. L'innocence, obligée d'y comparoître, s'en approche sans crainte; et les coupables, convaincus et condamnés, se retirent sans oser se plaindre. Il veille sur la conduite de ses membres, & les juge sans partialité, quelquefois même pour des fautes légères. Un sénateur fut puni pour avoir étouffé un petit oiseau qui, saisi de frayeur, s'étoit réfugié dans son sein; c'étoit l'avertir qu'un cœur, fermé à la pitié, ne doit pas disposer de la vie des citoyens. Aussi les décisions de cette cour sont-elles regardées comme des règles, non-seulement de sagesse, mais encore d'humanité. Des compagnies, pour prix de leurs services, ob-

tiennent du peuple une couronne et des marques d'honneur ; mais celle dont je parle n'en demande point, et n'en doit pas solliciter. Rien ne la distingue tant que de n'avoir pas besoin de distinctions.

On rapporte sa première origine au temps de Cécrops ; mais il en dut une plus brillante à Solon, qui le chargea du maintien des mœurs. Il connut alors de presque tous les crimes, tous les vices, tous les abus ; mais cette institution, trop belle pour subsister long-temps, ne dura qu'environ un siècle. Périclès entreprit d'affoiblir une autorité qui contraignoit la sienne. Il eut le malheur de réussir ; & dès ce moment, il n'y eut plus de censeurs dans l'état, ou plutôt tous les citoyens le devinrent eux-mêmes : les délations se multiplièrent, & les mœurs reçurent une atteinte fatale.

L'aréopage n'exerce, à présent, une jurisdiction proprement dite, qu'à l'égard des blessures & des homicides prémédités, des incendies, &c.

Quand il est question d'un meurtre, le second des archontes fait les informations, les porte à l'aréopage, se mêle parmi les juges, et prononce avec eux les peines que prescrivent des lois gravées sur une colonne.

Les jugemens de l'aréopage sont précédés par des cérémonies effrayantes. Les deux parties, placées au milieu des débris sanglans des victimes, font un serment, & le confirment par des imprécations terribles contre elles-mêmes & contre leurs familles. Elles prennent à témoin les redoutables

Euménides, qui, d'un temple voisin où elles sont honorées, semblent entendre leurs voix & se disposer à punir les parjures.

Après ces préliminaires, on discute la cause. Ici, la vérité a seule le droit de se présenter aux juges: ils redoutent l'éloquence autant que le mensonge. Les avocats doivent bannir, de leurs discours, les exordes, les péroraisons, les écarts, les ornemens du style, le ton même du sentiment. Vainement la passion se peindroit dans les yeux & dans les gestes de l'orateur; l'aréopage tient presque toutes ses séances pendant la nuit.

La question étant suffisamment éclaircie, les juges déposent en silence leurs suffrages dans deux urnes, dont l'une s'appelle l'urne de la mort, l'autre celle de la miséricorde. En cas de partage, un officier subalterne ajoute, en faveur de l'accusé, le suffrage de Minerve.

Dans des occasions importantes, où le peuple, animé par ses orateurs, est sur le point de prendre un parti contraire au bien de l'état, on voit quelquefois les aréopagistes se présenter à l'assemblée, & ranimer les esprits, soit par leurs lumières, soit par leurs prières.

Il est beau que l'aréopage, dépouillé de presque toutes ses fonctions, n'ait perdu, ni sa réputation, ni son intégrité; & que, dans sa disgrâce même, il force encore les hommages du public.

Du gouvernement d'Athènes. Assemblées générales. Magistrats. Tribunaux de justice.

LES villes & les bourgs de l'Attique sont divisés en 174 départemens ou districts, qui, par leurs différentes réunions, forment dix tribus. Tous les citoyens, ceux même qui résident à Athènes, appartiennent à l'un de ces districts, & sont obligés de faire inscrire leurs noms dans ses registres, & se trouvent par là classés dans une des tribus.

Tous les ans, vers les derniers jours de l'année, les tribus s'assemblent séparément, pour former un sénat composé de 500 députés, qui doivent être âgés au moins de trente ans. Chacune d'entre elles en présente cinquante, & leur en donne pour adjoints cinquante autres, destinés à remplir les places que la mort ou l'irrégularité de conduite laisseront vacantes : les uns & les autres sont tirés au sort.

Les nouveaux sénateurs doivent subir un examen rigoureux ; car il faut des mœurs irréprochables à des hommes destinés à gouverner les autres. Ils font ensuite un serment par lequel ils promettent, entr'autres choses, de ne donner que de bons conseils à la république, & de juger suivant les lois. Le sénat, formé par les représentans des dix tribus, est naturellement divisé en dix classes, dont chacune, à son tour, a la prééminence sur les autres.

La classe qui est à la tête des autres, s'appelle la classe des prytanes. Elle est entretenue aux dépens

du public, dans un lieu nommé le prytanée. Mais comme elle est encore trop nombreuse pour exercer en commun les fonctions dont elle est chargée, on la subdivise en cinq décuries, composées chacune de dix proèdres ou présidens. Les sept premiers d'entre eux occupent pendant sept jours la première place, chacun à son tour. Celui qui la remplit, doit être regardé comme le chef du sénat. Ses fonctions sont si importantes, qu'on n'a cru devoir les lui confier que pour un jour. Il propose communément les sujets des délibérations ; il appelle les sénateurs au scrutin ; & garde le sceau de la république, les clefs de la citadelle, & celles des trésors de Minerve.

Ces arrangemens divers, toujours dirigés par le sort, ont pour objet de maintenir la plus parfaite égalité parmi les citoyens, & la plus grande sûreté dans l'état. Le sénat se renouvelle tous les ans ; si l'on est content de ses services, il obtient une couronne que lui décerne le peuple. Ses membres reçoivent pour droit de présence une drachme par jour *. Ils s'assemblent tous les jours, excepté les jours de fêtes & les jours regardés comme funestes.

Le peuple s'assemble quatre fois pendant les trente-cinq ou trente-six jours que la classe des prytanes est en exercice. Comme l'objet de ces assemblées est connu, & n'offre souvent rien de bien intéressant, il falloit, il n'y a pas long-temps, y traîner le peuple avec violence, ou le forcer par des amendes à s'y trouver. Mais il est plus assidu, depuis qu'on a pris le parti

* Dix-huit sous.

d'accorder un droit de présence de trois oboles*; & comme on ne décerne aucune peine contre ceux qui se dispensent d'y venir, il arrive que les pauvres y sont en plus grand nombre que les riches; ce qui entre mieux dans l'esprit des démocraties actuelles.

Outre ces assemblées, il s'en tient d'extraordinaires, lorsque l'état est menacé d'un prochain danger. Lorsque les circonstances le permettent, on y appelle tous les habitans de l'Attique.

Les femmes ne peuvent pas assister à l'assemblée, & les hommes au-dessous de vingt ans n'en ont pas encore le droit. On cesse d'en jouir, quand on a une tache d'infamie; & un étranger qui l'usurperoit, seroit puni de mort, parce qu'il seroit censé usurper la puissance souveraine, ou pouvoir trahir le secret de l'état.

L'assemblée commence de très-grand matin: elle se tient au théâtre de Bacchus, ou dans le marché public, ou dans une grande enceinte voisine de la citadelle, nommé le Pnyx. Il faut six mille suffrages pour donner la force de loi à ses decrets; mais durant la guerre du Péloponèse, on n'a jamais pu réunir plus de 5,000 citoyens dans l'assemblée générale.

Elle est présidée par les chefs du sénat, qui, dans les occasions importantes, y assiste en corps. Les principaux officiers militaires y ont une place distinguée; & la garde de la ville, composée de Scythes, est commandée pour y maintenir l'ordre.

* Neuf sols.

Quand tout le monde est assis dans l'enceinte, purifiée par le sang des victimes, un héraut se lève, & récite une formule de vœux, qu'on prononce aussi dans le sénat, toutes les fois qu'on y fait quelque délibération. A ces vœux, adressés au ciel pour la prospérité de la nation, sont mêlées des imprécations effrayantes, contre l'orateur qui auroit reçu des présens pour tromper le peuple, le sénat, ou le tribunal des héliastes. On propose ensuite le sujet de la délibération, ordinairement contenu dans un décret préliminaire du sénat, qu'on lit à haute voix ; & le héraut s'écrie : " Que les citoyens qui peuvent " donner un avis utile à la patrie, montent à la tri- " bune, en commençant par ceux qui ont plus de " cinquante ans."

Autrefois, en effet, il falloit avoir passé cet âge pour ouvrir le premier avis ; mais on s'est relâché de cette règle, comme de tant d'autres.

Quoique dès ce moment, il soit libre à chacun des assistans de monter à la tribune, cependant on n'y voit, pour l'ordinaire, que les orateurs de l'état. Ce sont dix citoyens distingués par leurs talens, & spécialement chargés de défendre les intérêts de la patrie, dans les assemblées du sénat & du peuple.

La question étant suffisamment éclaircie, les proèdres ou présidens du sénat demandent au peuple de donner une décision sur le décret qu'on lui a proposé. Il donne, quelquefois, son suffrage par scrutin, mais, plus souvent, en tenant les mains élevées ; ce qui est un signe d'approbation. Quand on est assuré de la pluralité des suffrages, & qu'on lui a

relu une dernière fois le décret sans réclamation, les présidens congédient l'assemblée. Elle se dissout avec le même tumulte qui, dès le commencement, a régné dans ses délibérations.

C'est de ces diverses manières que le peuple manifeste ses volontés : car c'est dans lui que les Athéniens font résider l'autorité suprême. C'est lui qui décide de la guerre et de la paix, qui reçoit les ambassadeurs, qui ôte ou donne la force aux lois, nomme à presque toutes les charges, établit les impôts, accorde le droit de citoyen aux étrangers & décerne des récompenses à ceux qui ont servi la patrie, &c.

Le sénat est le conseil perpétuel du peuple ; & celui-ci ne doit rien statuer qui n'ait été auparavant approuvé par le sénat. Les décrets, en sortant de leurs mains, & avant le consentement du peuple, ont, par eux-mêmes, assez de force pour subsister pendant que ce sénat est en exercice : mais il faut qu'ils soient ratifiés par le peuple pour avoir une autorité durable.

Tel est le règlement de Solon, dont l'intention étoit que le peuple ne pût rien faire sans le sénat, & que leurs démarches fussent tellement concertées, qu'on en vît naître les plus grands biens avec les moindres divisions possibles. Mais, pour produire & conserver cette heureuse harmonie, il faudroit que le sénat pût encore imposer au peuple. Or, comme il change tous les ans & que les officiers changent tous les jours, il n'a ni assez de temps, ni assez d'intérêt pour retenir une portion de l'autori-

té; & comme, après son année d'exercice, il a des grâces à demander au peuple, il est forcé de le regarder comme son bienfaiteur, et par conséquent comme son maître.

Les décrets, approuvés par le sénat, sont non-seulement rejetés dans l'assemblée du peuple, mais on y voit, tous les jours, de simples particuliers leur en substituer d'autres dont elle n'avoit aucune connoissance, & qu'elle adopte sur le champ.

Ces particuliers ont, dans les délibérations publiques, l'influence que le sénat devroit avoir.

Les uns sont des factieux de la plus basse extraction, qui par leur audace entraînent la multitude; les autres, des citoyens riches, qui la corrompent par leurs largesses; les plus accrédités, des hommes éloquens, qui, renonçant à toute autre occupation, consacrent tout leur temps à l'administration de l'état. Ils commencent, pour l'ordinaire, à s'essayer dans les tribunaux de justice; & quand ils s'y distinguent par le talent de la parole, alors, sous prétexte de servir leur patrie, mais le plus souvent pour servir leur ambition, ils entrent dans une plus noble carrière, et se chargent du soin pénible d'éclairer le sénat & de conduire le peuple.

Leur profession, à laquelle ils se dévouent dans un âge très-peu avancé, exige, avec le sacrifice de leur liberté, des lumières profondes & des talens sublimes. Les lois, qui ont prévu l'empire que des hommes si utiles & si dangereux prendroient sur les esprits, ont voulu qu'on ne fît usage de leurs talens qu'après s'être assuré de leur conduite. Il faut

donc que l'orateur monte à la tribune avec la sécurité et l'autorité d'une vie irréprochable.

Autrefois même ceux qui parloient en public, n'accompagnoient leurs discours que d'une action noble, tranquille & sans art, comme les vertus qu'ils pratiquoient, comme les vérités qu'ils venoient annoncer ; l'on se souvient encore que Thémistocle, Aristide & Périclès, presque immobiles sur la tribune, & les mains dans leurs manteaux, imposoient autant par la gravité de leur maintien que par la force de leur éloquence.

Loin de suivre ces modèles, la plupart des orateurs d'aujourd'hui ne laissent voir dans leurs traits, dans leurs cris, dans leurs gestes & dans leurs vêtemens, que l'assemblage effrayant de l'indécence & de la fureur. Mais cet abus n'est qu'un léger symptôme de l'infamie de leur conduite ; les uns vendent leurs talens & leur honneur à des puissances ennemies d'Athènes ; d'autres ont à leurs ordres des citoyens riches, qui, par un asservissement passager, espèrent s'élever aux premières places.

De là ces intrigues & ces divisions qui fermentent sans cesse dans le sein de la république, & qui se développent avec éclat dans ses assemblées tumultueuses.

Quand le peuple étoit guidé par des hommes fermes & vertueux, il n'accordoit les magistratures, les ambassades, les commandemens des armées qu'aux talens réunis aux vertus. De nos jours, il a fait des choix dont il auroit à rougir ; mais c'est la faute

des flatteurs qui le conduisent, flatteurs aussi dangereux que ceux des tyrans.

Le peuple se livrant ainsi sans réserve à des chefs qui l'égarent, si quelque chose peut maintenir la démocratie, c'est la facilité qu'on a de poursuivre & d'accuser, comme transgresseur des lois, un orateur qui abuse de son crédit.

J'ai déjà dit que les lois d'Athènes sont nombreuses. Outre celles de Dracon, qui subsistent en partie, outre celles de Solon, qui servent de base au droit civil, il s'en est glissé plusieurs autres, que les circonstances ont fait naître, ou que le crédit des orateurs a fait adopter.

Le peuple s'assemble dans les quatre derniers jours de l'année pour nommer aux magistratures: & quoique, par la loi d'Aristide, il puisse les conférer au moindre des Athéniens, on le voit presque toujours n'accorder qu'aux citoyens les plus distingués, celles qui peuvent influer sur le salut de l'état. Il déclare ses volontés par la voie des suffrages ou par celle du sort.

La première & la plus importante des magistratures est celle des archontes; ce sont neuf des principaux citoyens, chargés non-seulement d'exercer la police, mais encore de recevoir en première instance les dénonciations publiques & les plaintes des citoyens opprimés. Leur personne, comme celle de tous les magistrats, doit être sacrée. Quiconque les insulteroit par des violences ou des injures, lorsqu'ils ont sur leur tête une couronne de myrte, symbole de leur dignité, seroit exclu de la

plupart des privilèges des citoyens, ou condamné à payer une amende ; mais il faut aussi qu'ils méritent, par leur conduite, le respect qu'on accorde à leur place.

Après l'élection des archontes, se fait celle des stratèges, ou généraux d'armées, des hipparques, ou généraux de cavalerie, & des officiers préposés soit à la perception & à la garde des deniers publics, soit à l'approvisionnement de la ville ou à l'entretien des chemins.

Le droit de protéger l'innocence ne s'acquiert point ici par la naissance ou par les richesses ; c'est le privilége de chaque citoyen. Comme ils peuvent tous assister à l'assemblée de la nation, & décider des intérêts de l'état, ils peuvent tous aussi donner leurs suffrages dans les cours de justice, & régler les intérêts des particuliers. La qualité de juge, si respectable par son objet, se trouve aujourd'hui avilie par les motifs qui déterminent la plupart des Athéniens à s'en acquitter. L'appât du gain les rend assidus aux tribunaux. On leur donne à chacun 3 oboles* par séance ; & cette légère rétribution forme pour l'état une charge annuelle d'environ 150 talens, car le nombre des juges est immense & se monte à six mille environ.

On compte dix principaux tribunaux ; quatre pour les meurtres, six pour les autres causes, tant criminelles que civiles. Ces dix cours souveraines, composées la plupart de cinq cents juges n'ont aucune activité par elles-mêmes, & sont mises en mouvement

* Neuf sols.

par les neuf archontes.—Chacun de ces magistrats y porte les causes dont il a pris connoissance, & y préside pendant qu'elles y sont agitées.

Le plus célèbre de tous ces tribunaux est celui des héliastes, où se portent toutes les grandes causes qui intéressent l'état ou les particuliers ; en certaines occasions, les magistrats ordonnent à d'autres tribunaux de se réunir à celui des héliastes, de manière que le nombre des juges va quelquefois jusqu'à 6,000.

Les habitans des îles & des villes soumises à la république, sont tous obligés de porter leurs affaires aux tribunaux d'Athènes, pour qu'elles y soient jugées en dernier ressort.

Mœurs & vie civile des Athéniens. Leurs maisons, &c.

AU chant du coq, les habitans de la campagne entrent dans la ville avec leurs provisions, en chantant de vieilles chansons. En même temps, les boutiques s'ouvrent avec bruit, & tous les Athéniens sont en mouvement. Les uns reprennent les travaux de leur profession ; d'autres, en grand nombre, se répandent dans les différens tribunaux, pour y remplir les fonctions de juges.

Parmi le peuple, ainsi qu'à l'armée, on fait deux repas par jour ; mais les gens d'un certain ordre se contentent d'un seul, qu'ils placent, les uns à midi, la plupart avant le coucher du soleil. L'après-midi, ils prennent quelques momens de sommeil, ou bien ils jouent aux osselets, aux dés & à d'autres jeux de commerce. Dans les deux premiers de ces

jeux, tout dépend du hasard ; dans le suivant,* de l'intelligence du joueur. Sur une table où l'on a tracé des lignes ou des cases, on range, de chaque côté, des dames ou des pions de couleurs différentes. L'habileté consiste à les soutenir l'un par l'autre, à enlever ceux de son adversaire, lorsqu'il s'écarte avec imprudence, à l'enfermer au point qu'il ne puisse plus avancer, &c.

Dans les intervalles de la journée, surtout le matin, avant midi, & le soir, avant souper, on va, sur les bords de l'Ilissus & tout autour de la ville, jouir de l'extrême pureté de l'air, et des aspects charmans qui s'offrent de tous côtés ; mais, pour l'ordinaire, on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville. Comme c'est là que se tient souvent l'assemblée générale, & que se trouvent le palais du sénat & le tribunal du premier des archontes, presque tous y sont entraînés par leurs affaires ou par celles de la république. Plusieurs y viennent aussi, parce qu'ils ont besoin de se distraire, & d'autres parce qu'ils ont besoin de s'occuper.

Autour de la place, sont des boutiques de parfumeurs, d'orfèvres, de barbiers, &c. ouvertes à tout le monde, où l'on discute, avec bruit, les intérêts de l'état, les anecdotes des familles, les vices & les ridicules des particuliers. On trouve quelquefois une compagnie choisie & des conversations instructives, aux différens portiques distribués dans la

* On présume que ce jeu avoit du rapport avec le jeu de dames ou celui des échecs.

ville. Ces sortes de rendez-vous ont dû se multiplier parmi les Athéniens : leur goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de leur esprit & de l'oisiveté de leur vie, les force à se rapprocher les uns des autres. Ce goût si vif se ranime avec fureur pendant la guerre. C'est alors qu'en public, en particulier, leurs conversations ne roulent que sur des expéditions militaires ; qu'on voit de tous côtés des essaims de nouvellistes tracer, sur le terrain ou sur le mur, la carte du pays où se trouve l'armée, annoncer des succès ou des revers, accueillir & grossir des bruits qui plongent la ville dans la joie la plus immodérée, ou dans le plus affreux désespoir.

Des objets plus doux occupent les Athéniens pendant la paix. Comme la plupart font valoir leurs terres, ils partent le matin à cheval ; & après avoir dirigé les travaux de leurs esclaves, ils reviennent le soir à la ville.

Leurs momens sont quelquefois remplis par la chasse & par les exercices du gymnase. Outre les bains publics, où le peuple aborde en foule, & qui servent d'asile aux pauvres contre les rigueurs de l'hiver, les particuliers en ont dans leurs maisons. L'usage leur en est devenu si nécessaire, qu'ils l'ont introduit jusque sur leurs vaisseaux.

Dans la manière de s'habiller, les hommes doivent se proposer la décence, les femmes y joindre l'élégance & le goût. Elles portent 1°. une tunique blanche, qui s'attache avec des boutons sur les épaules, qu'on serre au-dessous du sein, avec une large ceinture, & descend à plis ondoyans jusqu'aux

talons ; 2°. une robe plus courte, assujettie sur les reins, par un large ruban, terminée dans sa partie inférieure, ainsi que la tunique, par des bandes ou raies de différentes couleurs, garnie quelquefois de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras ; 3°. un manteau, qui, tantôt est ramassé en forme d'écharpe, & tantôt, se déployant sur le corps, semble par ses heureux contours, n'être fait que pour le dessiner. On le remplace très-souvent par un léger mantelet. Quand elles sortent, elles mettent un voile sur leur tête.

Le lin, le coton, & surtout la laine, sont les matières le plus souvent employées pour l'habillement des Athéniens. La tunique étoit autrefois de lin ; elle est maintenant de coton.

Le peuple est vêtu d'un drap qui n'a reçu aucune teinture, & qu'on peut reblanchir. Les gens riches préfèrent des draps de couleur. Ils estiment ceux que l'on teint en écarlate ; mais ils font encore plus de cas des teintures en pourpre, surtout de celles qui présentent un rouge très-foncé & tirant sur le violet.

On fait pour l'été des vêtemens très-légers. Pour l'hiver, on se sert d'un drap hérissé de flocons de laine qui garantissent du froid.

On voit des étoffes que rehausse l'éclat de l'or ; d'autres, où se retracent les plus belles fleurs, avec leurs couleurs naturelles ; mais elles ne sont destinées qu'aux vêtemens dont on couvre les statues des dieux, ou dont les acteurs se parent sur le théâtre. Pour les interdire aux femmes honnêtes, les lois or-

donnent aux femmes de mauvaise vie de s'en servir.

Les Athéniennes peignent leurs sourcils en noir, & appliquent sur leur visage une couleur de blanc de céruse, avec de fortes teintes de rouge. Elles répandent sur leurs cheveux, couronnés de fleurs, une poudre de couleur jaune ; &, suivant que leur taille l'exige, elles portent des chaussures plus ou moins hautes.

Renfermées dans leur appartement, elles sont privées du plaisir de partager & d'augmenter l'agrément des sociétés que leurs époux rassemblent. La loi ne leur permet de sortir pendant le jour, que dans certaines circonstances ; &, pendant la nuit, qu'en voiture & avec un flambeau qui les éclaire. Mais cette loi défectueuse, en ce qu'elle ne peut être commune à tous les états, laisse les femmes du dernier rang dans une entière liberté ; & n'est devenue pour les autres, qu'une simple règle de bienséance, que des affaires ou de légers prétextes font violer tous les jours. Elles ont des fêtes particulières interdites aux hommes ; dans les fêtes publiques, elles assistent aux spectacles, ainsi qu'aux cérémonies du temple ; mais en général elles ne doivent paroître qu'accompagnées d'eunuques ou de femmes esclaves qui leur appartiennent, & qu'elles louent même pour avoir un cortége plus nombreux. Si leur extérieur n'est pas décent, des magistrats, chargés de veiller sur elles, les soumettent à une forte amende, & font inscrire leur sentence sur une tablette qu'ils suspendent à l'un des platanes de la promenade publique.

Les Athéniens étoient autrefois si jaloux, qu'ils ne permettoient pas à leurs femmes de se montrer à la fenêtre.—On a reconnu depuis l'abus d'une si extrême sévérité. Cependant elles ne doivent pas recevoir des hommes chez elles en l'absence de leurs époux. Une femme, convaincue d'infidélité, est répudiée sur le champ ; & les lois l'excluent pour toujours des cérémonies religieuses.

Les gens riches à Athènes se servent, tantôt de chars & de litières, dont les autres citoyens ne cessent de blâmer & d'envier l'usage ; tantôt ils se font suivre par un domestique qui porte un pliant, afin qu'ils puissent s'asseoir dans la place publique, & toutes les fois qu'ils sont fatigués. Les hommes paroissent presque toujours avec une canne à la main ; les femmes très-souvent avec un parasol ; la nuit, on se fait éclairer par un esclave, qui tient un flambeau orné de différentes couleurs.

Dans les premiers jours de mon arrivée, je parcourois les écriteaux placés au-dessus des portes des maisons. On lit sur les uns : *maison à vendre, maison à louer* ; sur d'autres : *c'est la maison d'un tel, que rien de mauvais n'entre céans.* Il m'en coûtoit pour satisfaire cette petite curiosité. Dans les principales rues, on est continuellement heurté, pressé, foulé par quantité de gens à cheval, de charretiers, de porteurs d'eau, de crieurs d'édits, de mendians, d'ouvriers, &c.

Si, la nuit, on n'est accompagné de quelques domestiques, on risque d'être dépouillé par des filous, malgré la vigilance des magistrats, obligés de faire

leur ronde toutes les nuits, escortés de gardes Scythes, qui sont entretenus par la ville.

Le peuple est naturellement frugal, les salaisons & les légumes font sa principale nourriture. Tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, soit qu'ils aient été blessés à la guerre, soit que leurs maux les rendent incapables de travailler, reçoivent tous les jours du trésor public une ou deux oboles. Les pauvres obtiennent encore d'autres soulagemens à leur misère. A chaque nouvelle lune, les riches exposent dans les carrefours, en l'honneur de la déesse Hécate, des repas qu'on laisse enlever au petit peuple.

On ne trouve point à Athènes de fortunes aussi éclatantes que dans la Perse ; & quand je parle de l'opulence & du faste des Athéniens, ce n'est que relativement aux autres peuples de la Grèce.

Le peuple est ici plus bruyant qu'ailleurs. Dans la première classe des citoyens, règnent cette bienséance qui fait croire qu'un homme s'estime lui-même, & cette politesse qui fait croire qu'il estime les autres. La bonne compagnie exige de la décence dans les expressions & dans l'extérieur : elle regarde un ton brusque, sentencieux, trop élevé, comme une preuve de mauvaise éducation ; elle condamne les caprices de l'humeur, l'accueil dédaigneux & le goût de la singularité. Elle exige une certaine facilité de mœurs, également éloignée de cette complaisance servile qui approuve tout, & de cette austérité chagrine qui n'approuve rien. Mais ce qui la caractérise le plus, est une plaisan-

terie

terie fine & légère, qui réunit la décence à la liberté.

La plupart des maisons sont composées de deux appartemens, l'un en haut pour les femmes, l'autre en bas pour les hommes, & couvertes de terrasses; on en compte plus de dix mille à Athènes. Un grand nombre ont sur le derrière un jardin, sur le devant une petite cour, & plus souvent une espèce de portique, au fond duquel est la porte de la maison, confiée quelquefois aux soins d'un eunuque. C'est là qu'on trouve, tantôt une figure de Mercure pour écarter les voleurs, tantôt un chien qu'ils redoutent beaucoup plus; & presque toujours un autel en l'honneur d'Apollon, où le maître de la maison vient en certains jours offrir des sacrifices.

On montre aux étrangers les maisons de Miltiades, d'Aristide, de Thémistocle & des grands hommes du siècle dernier. Rien ne les distinguoit autrefois; elles brillent aujourd'hui par l'opposition des hôtels que des hommes, sans nom & sans vertus, ont eu le front d'élever auprès de ces demeures modestes. Depuis que le goût des bâtimens s'est introduit, les arts font tous les jours des efforts pour le favoriser & l'étendre. On a pris le parti d'aligner les rues, de séparer les nouvelles maisons en deux corps de logis, d'y placer, au rez-de-chaussée, les appartemens du mari & de la femme; de les rendre plus commodes par de sages distributions, & plus brillantes par les ornemens qu'on y multiplie.

Telle étoit celle qu'occupoit Dinias, un des plus riches & des plus voluptueux citoyens d'Athènes.

Il étaloit un faste qui détruisit bientôt sa fortune. Trois ou quatre esclaves marchoient toujours à sa suite. Sa femme Lysistrate ne se montroit que sur un char attelé de quatre chevaux blancs de Sicyone, &c.

Je le priai un jour de me montrer sa maison.— Une allée longue & étroite conduisoit directement à l'appartement des femmes ; l'entrée en est interdite aux hommes, excepté aux parens & à ceux qui viennent avec le mari. Après avoir traversé un gazon, entouré de trois portiques, nous arrivâmes à une assez grande pièce, où se tenoit Lysistrate à qui Dinias me présenta.

Nous la trouvâmes occupée avec deux colombes de Sicile & un petit chien de Malthe qui se jouoit autour d'elle. Lysistrate passoit pour une des plus jolies femmes d'Athènes, & cherchoit à soutenir cette réputation par l'élégance de sa parure. Ses cheveux noirs parfumés d'essences tomboient à grosses boucles sur ses épaules ; des bijoux d'or se faisoient remarquer à ses oreilles, des perles à son cou & à ses bras, des pierres précieuses à ses doigts. Peu contente des couleurs de la nature, elle en avoit emprunté d'artificielles, pour paroître avec l'éclat des roses & des lis. Elle avoit une robe blanche, telle que la portent communément les femmes de distinction.

Comme j'examinois l'appartement avec beaucoup d'attention, & que je parus frappé de l'élegance des meubles ; Dinias me dit qu'aimant jouir de l'industrie & de la supériorité des ouvriers étrangers, il avoit fait faire les siéges en Thessalie, les matelas

du lit à Corinthe, les oreillers à Carthage; &, comme ma surprise augmentoit, il rioit de ma simplicité, & ajoutoit pour se justifier, que Xénophon paroissoit à l'armée avec un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athènes, un casque de Béotie, & un cheval d'Epidaure.

Nous passâmes à l'appartement des hommes, au milieu duquel nous trouvâmes une pièce de gazon entourée de quatre portiques, dont les murs étoient enduits de stuc & lambrissés de menuiserie. Ces portiques servoient de communication à plusieurs autres salles, la plupart décorées avec soin.—L'or & l'ivoire rehaussoient l'éclat des meubles ; les plafonds & les murs étoient ornés de peintures ; les portières & les tapis, fabriqués à Babylone, représentoient des Perses avec leurs robes traînantes, des vautours & d'autres oiseaux.

Le luxe que Dinias étaloit dans sa maison régnoit aussi à sa table, & fournissoit continuellement des preuves de son opulence & de sa prodigalité. Je ne ferai point le détail du souper, auquel je fus invité ; je me contenterai d'en donner une idée générale. On nous présenta d'abord plusieurs espèces de coquillages ; les uns, tels qu'ils sortent de la mer ; d'autres, cuits sous la cendre, ou frits dans la poële ; la plupart assaisonnés de poivre & de cumin. On servit en même temps des œufs frais, des andouilles, des pieds de cochon, un foie de sanglier, une tête d'agneau, de la fraise de veau, le ventre d'une truie, de petits oiseaux de différentes espèces, &c. On donna, au second service, ce qu'on trouve de

plus exquis en gibier, en volaille, & surtout en poissons : des fruits composèrent le troisième service.

Des fêtes des Athéniens.

LES premières fêtes des Grecs furent caractérisées par la joie & par la reconnoissance.

Après avoir recueilli les fruits de la terre, les peuples s'assembloient pour offrir des sacrifices, & se livrer aux transports qu'inspire l'abondance. Plusieurs fêtes des Athéniens se ressentent de cette origine : elles sont instituées pour célébrer le retour de la verdure, des moissons, de la vendange & des quatre saisons de l'année ; &, comme ces hommages s'adressent à Cérès ou à Bacchus, les fêtes de ces divinités sont en plus grand nombre que celles des autres.

Dans la suite, le souvenir des événemens utiles ou glorieux fut fixé à des jours marqués, pour être perpétué à jamais.—Tantôt, c'est la réunion des peuples de l'Attique par Thésée, le retour de ce prince dans ses états ; tantôt, la bataille de Marathon, celle de Salamine, celle de Platée, de Naxos, &c.

C'est une fête pour les particuliers lorsqu'il leur naît des enfans ; c'en est une pour la nation, lorsque ces enfans sont inscrits dans l'ordre des citoyens. Outre les fêtes qui regardent toute la nation, il en est de particulières à chaque bourg.

Les solennités publiques reviennent tous les ans, ou après un certain nombre d'années.

Quelques-unes se célèbrent avec une extrême magnificence. J'ai vu, en certaines occasions, jusqu'à

trois cents bœufs traînés pompeusement aux autels. Plus de quatre-vingts jours, enlevés à l'industrie & aux travaux de la campagne, sont remplis par des spectacles qui attachent le peuple à la religion, ainsi qu'au gouvernement. Ce sont des sacrifices qui inspirent le respect par l'appareil pompeux des cérémonies; des processions de la jeunesse de l'un & de l'autre sexe; des pièces de théâtre, fruits des plus beaux génies de la Grèce; des danses, des chants, des combats où brillent, tour à tour, l'adresse & les talens.

Ces combats sont de deux espèces; les gymniques, qui se donnent au stade, & les scéniques, qui se livrent au théâtre. Dans les premiers, on se dispute le prix de la course, de la lutte & des autres exercices du gymnase; dans les derniers, celui du chant & de la danse.

Tout ce qui concerne les spectacles est prévu & fixé par les lois. Elles déclarent inviolables, pendant le temps des fêtes, la personne du chorége * & celle des acteurs. Elles règlent le nombre des solennités, où l'on doit donner au peuple les diverses espèces de jeux dont il est si avide. Telles, entr'autres, sont les fêtes des panathénées & les grandes dionysiaques.—Les premières tombent au premier mois, qui commence au solstice d'été. Instituées dans les plus anciens temps en l'honneur de Minerve; rétablies par Thésée en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique, elles revien-

* Le chef d'un chœur, & celui qui régloit le chant & la danse dans les fêtes publiques, se nommoit chorége.

nent tous les ans; mais dans la cinquième année, elles se célèbrent avec plus de cérémonies & d'éclat. Voici l'ordre qu'on y suit, tel que je le remarquai, la première fois que j'en fus témoin.

Les peuples, qui habitent les bourgs de l'Attique, s'étoient rendus en foule à la capitale : ils avoient amené un grand nombre de victimes, qu'on devoit offrir à la déesse. J'allai le matin sur les bords de l'Ilissus, & j'y vis les courses des chevaux, où les fils des premiers citoyens de la république se disputoient la gloire du triomphe. Non loin de là, je vis d'autres jeunes gens concourir pour le prix de la lutte & des différens exercices du corps.

J'allai à l'odéum, & j'y vis plusieurs musiciens qui exécutoient des pièces sur la flûte ou sur la cithare; d'autres chantoient & s'accompagnoient de l'un de ces instrumens. On leur avoit proposé pour sujet l'éloge de Thrasybule, d'Aristogiton & d'Harmodius, qui avoient délivré la république des tyrans dont elle étoit opprimée; car, parmi les Athéniens, les institutions publiques sont des monumens pour ceux qui ont bien servi l'état, & des leçons pour ceux qui doivent le servir. Une couronne d'olivier & un vase rempli d'huile, furent les prix décernés aux vainqueurs.

J'allai aux Tuileries pour voir passer la pompe qui s'étoit formée hors des murs, & qui commençoit à défiler. Elle étoit composée de plusieurs classes de citoyens, couronnés de fleurs & remarquables par leur beauté. C'étoient des vieillards dont la figure étoit imposante, & qui tenoient des rameaux d'olivier; des hommes faits, qui, armés de

lances & de boucliers, sembloient respirer les combats; des garçons, qui n'étoient âgés que de dix-huit à vingt ans, & qui chantoient des hymnes en l'honneur de la déesse; de jolis enfans, couverts d'une simple tunique; des filles enfin, qui appartenoient aux premières familles d'Athènes, & dont les traits, la taille & la démarche attiroient tous les regards. Leurs mains soutenoient sur leurs têtes des corbeilles qui, sous un voile éclatant, renfermoient des instrumens sacrés, des gâteaux & tout ce qui peut servir aux sacrifices. Des suivantes, attachées à leurs pas, d'une main étendoient un parasol au-dessus d'elles, & de l'autre tenoient un pliant. C'est une servitude imposée aux filles des étrangers établis à Athènes: servitude que partagent leurs pères & leurs mères. En effet, les uns & les autres portoient sur leurs épaules des vases remplis d'eau & de miel pour faire des libations. Ils étoient suivis de huit musiciens, dont quatre jouoient de la flûte, & quatre de la lyre. Après eux, venoient des rhapsodes qui chantoient les poëmes d'Homère, & des danseurs armés de toutes pièces, qui s'attaquant par intervalles, représentoient au son de la flûte le combat de Minerve contre les Titans.

On voyoit ensuite paroître un vaisseau qui sembloit glisser sur la terre au gré des vents & d'une infinité de rameurs, mais qui se mouvoit par des machines qu'il renfermoit dans son sein. Sur le vaisseau, se déployoit une voile d'une étoffe légère, où de jeunes filles avoient représenté, en broderie, la victoire de Minerve contre ces mêmes Titans,

Elles avoient aussi tracé, par ordre du gouvernement, quelques héros, dont les exploits avoient mérité d'être confondus avec ceux des dieux.

Cette pompe marchoit à pas lents sous la direction de plusieurs magistrats. Elle traversa le quartier le plus fréquenté de la ville, au milieu d'une foule de spectateurs, dont la plupart étoient placés sur des échafauds qu'on venoit de construire. Quand elle fut parvenue au temple d'Apollon Pythien, on détacha la voile suspendue au navire, & l'on se rendit à la citadelle, où il fut déposé dans le temple de Minerve.

Ceux qui avoient été couronnés dans les différens exercices, invitèrent leurs amis à souper. Il se donna dans le prytanée, & dans d'autres lieux publics, de grands repas qui se prolongèrent jusqu'au jour suivant. Le peuple, à qui on avoit distribué les victimes immolées, dressoit partout des tables, & faisoit éclater une joie vive & bruyante.

Plusieurs jours de l'année sont consacrés au culte de Bacchus. Son nom retentit, tour à tour, dans la ville, au port de Pirée, dans les campagnes & dans les bourgs. J'ai vu, plus d'une fois, la ville plongée dans l'ivresse ; j'ai vu des troupes de bacchans & de bacchantes couronnées de lierre, de fenouil, de peuplier, s'agiter, danser, hurler dans les rues, invoquer Bacchus par des acclamations barbares, déchirer les entrailles crues des victimes, serrer des serpens dans leurs mains, les entrelacer dans leurs cheveux ; & par ces espèces de prestiges, intéresser & effrayer la multitude.

Ces tableaux se retracent en partie dans une fête qui se célèbre à la naissance du printemps. Dans une procession qui représente le triomphe de Bacchus, on voit le même cortége qu'avoit, dit-on, ce dieu, lorsqu'il fit la conquête de l'Inde ; des satyres, des Pans, des hommes traînant des boucs pour les immoler ; d'autres, montés sur des ânes, à l'imitation de Silène ; d'autres déguisés en femmes ; enfin, toutes sortes de personnes de l'un & de l'autre sexe, la plupart couvertes de peaux de faons, cachées sous un masque, couronnées de lierre, ivres ou feignant de le paroître ; mêlant, sans interruption, leurs cris au bruit des instrumens, s'agitant comme des insensés, & s'abandonnant à toutes les convulsions de la fureur, &c.

Au milieu de ces troupes d'acteurs forcenés, s'avancent, dans un bel ordre, les différens chœurs, députés par les tribus : quantité de jeunes filles, des plus distinguées de la ville, marchant les yeux baissés, parées de tous leurs ornemens, & tenant sur leurs têtes des corbeilles sacrées, qui, outre les prémices des fruits, renferment des gâteaux de différentes formes, des grains de sel, des feuilles de lierre, & d'autres symboles mystérieux.

Les toits, formés en terrasses, sont couverts de spectateurs, & surtout de femmes, la plupart avec des lampes & des flambeaux, pour éclairer la pompe qui défile presque toujours pendant la nuit.

Le jour est consacré à différens jeux. On se rend de bonne heure au théâtre, soit pour assister aux combats de musique & de danse, que se li-

vrent les chœurs, soit pour voir les nouvelles pièces que les acteurs donnent au public.

Le premier des neuf archontes préside à ces fêtes; le second, à d'autres solennités: ils ont, sous eux, des officiers qui les soulagent dans leurs fonctions, & des gardes pour expulser du spectacle ceux qui en troublent la tranquillité.

Tant que durent les fêtes, la moindre violence contre un citoyen est un crime, & toute poursuite contre un créancier, est interdite; les jours suivans, les délits & les désordres qu'on y a commis sont punis avec sévérité.

Les femmes seules participent aux fêtes d'Adonis, & à celles qui, sous le nom de Thesmophories, se célèbrent en l'honneur de Cérès & de Proserpine: elles reviennent tous les ans, & durent plusieurs jours.

De la religion, de ses ministres, &c.

IL ne s'agit ici que de la religion dominante, & non pas des opinions des philosophes à l'égard de la divinité.

Le culte public est fondé sur cette loi: "Honorez, " en public & en particulier, les dieux & les héros " du pays. Que chacun leur offre, tous les ans, " suivant ses facultés, & suivant les rites établis, les " prémices de ses moissons."

Dès les plus anciens temps, les objets du culte s'étoient multipliés parmi les Athéniens. Les douze principales divinités leur furent communiquées par

les Egyptiens; & d'autres, par les Lybiens & par différens peuples.

Ce fut anciennement une belle institution, de consacrer, par des monumens & par des fêtes, le souvenir des rois & des particuliers qui avoient rendu de grands services à l'humanité. Telle est l'origine de la profonde vénération que l'on conserve pour les héros. Les Athéniens mettent dans ce nombre Thésée, premier auteur de leur liberté; Erechthée, un de leurs anciens rois; ceux qui méritèrent de donner leurs noms aux dix tribus; d'autres encore, parmi lesquels il faut distinguer Hercule, qu'on range indifféremment dans la classe des dieux & dans celle des héros. Le culte de ces derniers diffère essentiellement de celui des dieux, tant par l'objet qu'on se propose, que par les cérémonies qu'on y pratique. Les Grecs se prosternent devant la divinité, pour reconnoître leur dépendance, implorer sa protection, ou la remercier de ses bienfaits. Ils consacrent des temples, des autels, des bois, & célèbrent des fêtes & des jeux en l'honneur des héros, pour éterniser leur gloire & rappeler leurs exemples.

On brûle de l'encens sur leurs autels, en même temps qu'on répand sur leurs tombeaux des libations destinées à procurer du repos à leurs âmes. Aussi les sacrifices dont on les honore, ne sont, à proprement parler, adressés qu'aux dieux des enfers.

On enseigne des dogmes secrets dans les mystères d'Eleusis, de Bacchus & de quelques autres divinités. Mais la religion dominante consiste toute dans l'extérieur. Il suffit de faire par intervalles quelques

actes religieux, comme de paroître dans les temples aux fêtes solennelles, & de présenter ses hommages sur les autels publics.

Le peuple fait uniquement consister la piété dans la prière, dans les sacrifices & dans les purifications.

Les particuliers adressent leurs prières aux dieux au commencement d'une entreprise. Ils en adressent le matin, le soir, au lever & au coucher du soleil & de la lune. Quelquefois ils se rendent au temple, les yeux baissés & l'air recueilli. Ils y paroissent comme des supplians. Ils prient debout, à genoux, prosternés, tenant des rameaux dans leurs mains, qu'ils élèvent vers le ciel, ou qu'ils étendent vers la statue du dieu, après les avoir portés à leur bouche. Si l'hommage s'adresse aux dieux des enfers, on a soin, pour attirer leur attention, de frapper la terre avec les pieds ou avec les mains.

Quelques-uns prononcent leurs prières à voix basse. Pythagore vouloit qu'on les récitât tout haut, afin de ne rien demander dont on eût à rougir. Dans les solennités publiques, les Athéniens prononcent en commun des vœux pour la prospérité de l'état & pour celle de leurs alliés ; quelquefois, pour la conservation des fruits de la terre, & pour le retour de la pluie ou du beau temps ; d'autres fois, pour être délivrés de la peste & de la famine.

Le spectacle des cérémonies est imposant. La place qui précède le temple, les portiques qui l'entourent, sont remplis de monde. Les prêtres s'avancent, sous le vestibule, près de l'autel. Après que l'officiant a dit d'une voix sonore : « Faisons

" les libations, & prions," un des ministres subalternes demande : " Qui sont ceux qui composent cette assemblée ?"—" Des gens honnêtes," répondent-ils de concert. " Faites donc silence," ajoute-il. Alors on récite les prières assorties à la circonstance. Bientôt des chœurs de jeunes gens chantent des hymnes sacrés. Leurs voix sont si touchantes, & tellement secondées par le talent du poëte, que la plupart des assistans fondent en larmes. Mais, pour l'ordinaire, les chants religieux sont brillans, & plus capables d'inspirer la joie que la tristesse. Autrefois, on ne présentoit aux dieux que les fruits de la terre ; & l'on voit encore, dans la Grèce, plusieurs autels sur lesquels il n'est pas permis d'immoler des victimes. Les sacrifices sanglans s'introduisirent avec peine. L'homme avoit horreur de porter le fer dans le sein d'un animal destiné au labourage, & devenu le compagnon de ses travaux.

Lorsque l'usage des sacrifices sanglans commença à s'introduire, on n'offrit d'abord que les animaux dont on se nourrissoit, comme le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, &c. Ensuite on sacrifia des chevaux au soleil, des cerfs à Diane, des chiens à Hécate. Chaque pays, chaque temple a ses usages. La haine & la faveur des dieux sont également nuisibles aux animaux qui leur sont consacrés.

On partage la victime entre les dieux, les prêtres, & ceux qui l'ont présentée. La portion des dieux est dévorée par la flamme, celle des prêtres fait partie de leur revenu ; & la troisième, sert de prétexte à ceux qui la reçoivent, de donner un repas à leurs amis.

Les sacrifices humains étoient autrefois assez fréquens parmi les Grecs, comme ils le sont encore aujourd'hui chez certains peuples. Tôt ou tard la nature & la raison démontreront contre la cruauté absurde de ces sacrifices barbares.

Les lustrations sont aussi fréquentes dans la Grèce. Il y en a de deux sortes ; les unes expiatoires, par lesquelles on implore la clémence des dieux ; les autres préparatoires, & par celles-ci on implore leur secours.

Pour ce qui est des sacrifices, chaque particulier peut en offrir sur un autel placé à la porte de sa maison, ou dans une chapelle domestique ; mais cette espèce de sacerdoce ne devant exercer ses fonctions que dans une seule famille, il a fallu établir des ministres pour le culte public.

Il n'est point de ville où l'on trouve autant de prêtres & de prêtresses qu'à Athènes, parce qu'il n'en est point où l'on ait élevé une si grande quantité de temples, & où l'on célèbre un si grand nombre de fêtes. Dans les différens bourgs de l'Attique & du reste de la Grèce, un seul prêtre suffit pour desservir un temple ; dans les villes considérables, les soins du ministère sont partagés entre plusieurs personnes, qui forment comme une communauté. A la tête est le ministre du dieu, qualifié quelquefois du titre de grand-prêtre : au-dessous de lui sont le néocore, chargé de veiller à la décoration & à la propreté des lieux saints, & de jeter de l'eau lustrale sur ceux qui entrent dans les temples ; des sacrificateurs, qui égorgent les victimes ; des aruspices,

qui en examinent les entrailles ; des hérauts, qui règlent les cérémonies, &c.

Les prêtres officient avec de riches vêtemens, sur lesquels sont tracés en lettres d'or les noms des particuliers qui en ont fait présent au temple. Cette magnificence est encore relevée par la beauté de la figure, la noblesse du maintien, le son de la voix, & surtout par les attributs de la divinité dont ils sont les ministres. C'est ainsi que la prêtresse de Cérès paroît couronnée de pavots & d'épis ; & celle de Minerve, avec l'égide, la cuirasse & un casque surmonté d'aigrettes. Plusieurs sacerdoces sont attachés à des maisons anciennes & puissantes, où ils se transmettent de père en fils. D'autres sont conférés par le peuple.

Quelques temples sont desservis par des prêtresses. Tel est celui de Bacchus au Marais. On les oblige à garder une continence exacte & une vie sans reproche.

A l'entretien des prêtres & des temples, sont assignées différentes branches de revenus. On prélève, d'abord, sur les confiscations & sur les amendes, le 10me. pour Minerve, & le 58me. pour les autres divinités. On consacre aux dieux le 10me. des dépouilles enlevées à l'ennemi. Ces revenus, auxquels il faut joindre les offrandes des particuliers, sont confiés à la garde des trésoriers du temple. Ils servent pour les réparations & la décoration des lieux saints, pour les dépenses du culte, & pour l'entretien des prêtres. Le culte public étant prescrit par une des lois fondamentales, & se trouvant par lui-même étroitement lié avec la constitu-

tion, on ne peut l'attaquer sans ébranler cette constitution. C'est donc aux magistrats qu'il appartient de le maintenir, & de s'opposer aux innovations qui tendent visiblement à le détruire. Ils poursuivent & font punir de mort ceux qui parlent, ou qui écrivent contre l'existence des dieux, ceux qui brisent avec mépris leurs statues, ceux enfin qui violent le secret des mystères avoués par le gouvernement. Pendant que l'on confie aux prêtres le soin de régler les actes extérieurs de piété, & aux magistrats l'autorité nécessaire pour le soutien de la religion, on permet aux poëtes & aux philosophes d'agiter les questions délicates sur l'éternité de la matière & sur la formation de l'univers : pourvu qu'en les traitant, ils évitent de rien dire qui soit contraire à la doctrine enseignée dans les mystères; car, dans ce cas, ils sont poursuivis comme coupables d'impiété.

Cette accusation est d'autant plus redoutable pour l'innocence, qu'elle a servi plus d'une fois d'instrument à la haine, & qu'elle enflamme aisément la fureur d'un peuple, dont le zèle est plus cruel encore que celui des magistrats.

Anaxagore, qui admettoit une intelligence suprême, fut traîné en prison; &, sans le crédit de son protecteur Périclès, le plus religieux des philosophes auroit été lapidé comme athée.

Voyage de la Phocide. Les Jeux Pythiques. Oracle de Delphes.

NOUS partîmes d'Athènes vers la fin du mois Elaphébolion, dans la 3me. année de la 104me. olympiade.

olympiade. Nous allâmes à l'isthme de Corinthe ; & nous étant embarqués à Pagœ, nous entrâmes dans le golfe de Crissa, le jour même où commençoit la fête * des jeux Pythiques.

Précédés & suivis d'un grand nombre de bâtimens légers, nous abordâmes à Cirrha, petite ville située au pied du mont Cirphis. Entre ce mont & le Parnasse, s'étend une vallée, où se font les courses des chevaux & des chars. Le Plistus y coule à travers des prairies riantes, que le printemps paroit de ses couleurs. Après avoir visité l'hippodrome, nous prîmes un des sentiers qui conduisent à Delphes.

La ville se présentoit en amphithéâtre sur le penchant de la montagne. Nous distinguions déjà le temple d'Apollon, & cette prodigieuse quantité de statues qui sont semées sur différens plans, à travers les édifices qui embellissent la ville. L'or, dont la plupart sont couvertes, frappé des rayons naissans du soleil, brilloit d'un éclat qui se répandoit au loin. En même temps, on voyoit s'avancer lentement, dans la plaine & sur les collines, des processions composées de jeunes garçons & de jeunes filles, qui sembloient se disputer le prix de la magnificence & de la beauté. Du haut des montagnes, des rivages de la mer, un peuple immense s'empressoit d'arriver à Delphes.

---

* Ces jeux se célébroient dans la 3me. année de chaque olympiade, qui, dans l'année que j'ai choisie, commençoit au 14 Avril, de l'an 361 avant l'ère chrétienne.

La ville de Delphes, située au bas du Parnasse, n'a que seize stades de circuit. Elle n'est point défendue par des murailles, mais par des précipices qui l'environnent de trois côtés. On l'a mise sous la protection d'Apollon; & l'on associe, au culte de ce dieu, quelques autres divinités, qu'on appelle les assistantes de son trône. Ce sont Latone, Diane & Minerve la Prévoyante. Leurs temples sont à l'entrée de la ville.

Nous nous arrêtâmes un moment dans celui de Minerve: nous vîmes au dedans un bouclier d'or, envoyé par Crœsus, roi de Lydie; au dehors, une grande statue de bronze, consacrée par les Marseillois des Gaules, en mémoire des avantages qu'ils avoient remportés sur les Carthaginois. Après avoir passé près du gymnase, nous nous trouvâmes sur les bords de la fontaine Castalie, dont les eaux saintes servent à purifier, & les ministres des autels, & ceux qui viennent consulter l'oracle. De là, nous montâmes au temple, qui est situé dans la partie supérieure de la ville. Il est entouré d'une enceinte vaste, & remplie d'offrandes précieuses faites à la divinité. Les peuples & les rois qui reçoivent des réponses favorables, ceux qui remportent des victoires, ceux qui sont délivrés des malheurs qui les menaçoient, se croient obligés d'élever dans ces lieux des monumens de reconnoissance. Les particuliers couronnés dans les jeux publics de la Grèce; ceux qui sont utiles à leur patrie par des services, ou qui l'illustrent par leurs talens, obtiennent, dans cette même enceinte, des monumens de gloire. C'est là qu'on se trouve entouré d'un peuple de

héros ; c'est là que tout rappelle les événemens les plus remarquables de l'histoire, & que l'art de la sculpture brille avec plus d'éclat que dans tous les autres cantons de la Grèce.

Comme nous étions sur le point de parcourir cette immense collection, un Delphien, nommé Cléon, voulut nous servir de guide. C'étoit un de ces interprètes du temple, qui n'ont d'autre fonction que de satisfaire l'avide curiosité des étrangers.

Un superbe taureau de bronze fut le premier objet que nous trouvâmes à l'entrée de l'enceinte. « Ce taureau, » disoit Cléon, « fut envoyé par ceux de Corcyre. Ces neuf statues que vous voyez ensuite, furent présentées par les Tégéates, après qu'ils eurent vaincu les Lacédémoniens. Vous y reconnoîtrez Apollon, la victoire & les anciens héros de Tégée. Celles qui sont vis-à-vis ont été données par les Lacédémoniens, après que Lysander eut battu, près d'Ephèse, la flotte d'Athènes. Quelque temps après, ce même général ayant remporté sur les Athéniens une seconde victoire navale, auprès d'Agos-Potamos, les Lacédémoniens envoyèrent aussitôt à Delphes, les statues des principaux officiers de leur armée, & celles des chefs des troupes alliées. Elles sont au nombre de vingt-huit.

« Ce cheval de bronze est un présent des Argiens. Vous lirez dans une inscription gravée sur le piédestal, que les statues, dont il est entouré, proviennent de la dixième partie des dépouilles enlevées par les Athéniens aux Perses, dans les champs de

Marathon. Elles sont au nombre de treize, & toutes de la main de Phidias.

" Les nations, qui font de pareilles offrandes, ajoutent souvent aux images de leurs généraux celles des rois & des particuliers qui, dès les temps les plus anciens, ont éternisé leur gloire. Vous en avez un nouvel exemple dans ce groupe de vingt-cinq ou trente statues, que les Argiens ont consacrées en différens temps, & pour différentes victoires. Celle-ci est de Danaüs, le plus puissant des rois d'Argos; celle-là, d'Hypermnestre sa fille; cette autre, de Lyncée son gendre. Voici les principaux chefs qui suivirent Adraste, roi d'Argos, à la première guerre de Thèbes; voici ceux qui se distinguèrent dans la seconde; voilà Diomède, Sthénélus, Amphiaraüs dans son char, avec Baton son parent, qui tient les rênes des chevaux.

" Parmi ce grand nombre de monumens, on a construit plusieurs petits édifices, où les peuples & les particuliers ont porté des sommes considérables, soit pour les offrir au Dieu, soit pour les mettre en dépôt, comme dans un lieu de sûreté."

Nous parcourûmes les trésors des Athéniens, des Thébains, des Cnidiens, des Syracusains, &c. & nous fûmes convaincus qu'on n'avoit point exagéré, en nous disant que nous trouverions plus d'or & d'argent à Delphes, qu'il n'y en a peut-être dans toute la Grèce.

Le trésor des Corinthiens est le plus riche de tous. Nous y trouvâmes les magnifiques présens de Gygès, roi de Lydie, parmi lesquels on distingue six grands

cratères * d'or, du poids de trente talens. La libéralité de ce prince, nous dit Cléon, fut bientôt effacée par celle de Crœsus, un de ses successeurs. Ce dernier, ayant consulté l'oracle, fut si content de sa réponse, qu'il fit porter à Delphes; 1°. Cent dix-sept demi-plinthes † d'or, épaisses d'une palme ; la plupart longues de six palmes, & larges de trois, pesant chacune deux talens, à l'exception de quatre, qui ne pesoient chacune qu'un talent & demi.

2°. Deux grands cratères, l'un en or, pesant huit talens & quarante-deux mines ; le second, en argent, & contenant 600 amphores.

3°. Quatre vases d'argent, en forme de tonneaux & d'un volume très-considérable.

4°. Deux grandes aiguières, l'une en or & l'autre en argent.

5°. Une statue en or, représentant, à ce qu'on prétend, la femme qui faisoit le pain de ce prince. Cette statue a trois coudées de hauteur, & pèse huit talens.

6°. A ces richesses, Crœsus ajouta quantité de lingots d'argent, les colliers & les ceintures de son épouse, & d'autres présens non moins précieux.

Cléon nous montra ensuite un cratère en or, que la ville de Rome, en Italie, avoit envoyé à Delphes. —On nous fit voir le collier d'Hélène, &c.

Tous ces trésors, réunis avec ceux dont je n'ai point fait mention, montent à des sommes immenses.

* Les cratères étoient de grands vases en forme de coupe.

† On entend communément par plinthes, un membre d'architecture, ayant la forme d'une petite table carrée.

On peut en juger par le fait suivant. Quelque temps après notre voyage à Delphes, les Phocéens s'emparèrent du temple ; & les matières d'or & d'argent qu'ils firent fondre, furent estimées plus de dix mille talens *.

Parmi les offrandes des rois de Lydie, j'ai oublié de parler d'un grand cratère d'argent qu'Alyatte avoit envoyé, & dont la base excite encore l'admiration des Grecs. Elle est de fer, en forme de tour, plus large par en-bas que par en-haut ; elle est travaillée à jour, & l'on y voit plusieurs petits animaux se jouer à travers les feuillages dont elle est ornée. Ses différentes pièces ne sont point unies par des clous ; c'est un des premiers ouvrages où l'on ait employé la soudure. On l'attribue à Glaucus de Chio, qui vivoit il y a près de deux siècles, & qui, le premier, trouva le secret de souder le fer.

De l'enceinte sacrée, nous entrâmes dans le temple qui est bâti d'une très-belle pierre ; mais le frontispice est de marbre de Paros. Deux sculpteurs d'Athènes ont représenté sur le fronton Diane, Latone, Apollon, les Muses, Bacchus, &c. Les chapiteaux des colonnes sont chargés de plusieurs espèces d'armes dorées, & sur tout de boucliers qu'offrirent les Athéniens en mémoire de la bataille de Marathon.

Le vestibule est orné de peintures qui représentent le combat d'Hercule contre l'hydre de Lerne ; celui des géans contre les dieux, &c.

On y voit aussi un buste d'Homère ; des vases

* Plus de 54 millions.

d'eau lustrale, & d'autres grands vases, où se fait le mélange du vin & de l'eau qui servent aux libations. Sur le mur on lit plusieurs sentences, dont quelques-unes furent tracées, à ce qu'on prétend, par les sept sages de la Grèce. Elles renferment des principes de conduite, & sont comme des avis qui donnent les dieux à ceux qui viennent les adorer.

Un mot de deux lettres, placé au-dessus de la porte, donne lieu à différentes explications; mais les plus habiles interprètes y découvrent un sens profond. Il signifie en effet, *vous êtes :* c'est l'aveu de notre néant, & un hommage digne de la Divinité, à qui seule l'existence appartient. Dans le même endroit nous lûmes, sur une tablette suspendue au mur, ces mots tracés en gros caractères : *Que personne n'approche de ces lieux, s'il n'a pas les mains pures.*

Dans le sanctuaire est une statue d'Apollon en or, & cet ancien oracle dont les réponses ont fait si souvent le destin des empires. On en dut la découverte au hasard. Des chèvres, qui erroient parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées d'un soupirail d'où sortoient des exhalaisons malignes, furent, dit-on, tout à coup agitées de mouvemens extraordinaires & convulsifs. Les bergers & les habitans des lieux voisins, accourus à ce prodige, respirent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets, & prononcent, dans leur délire, des paroles sans liaison & sans suite. Aussitôt on prend ces paroles pour des prédictions, & la vapeur de l'antre pour un souffle divin qui dévoile l'avenir.

Plusieurs ministres sont employés dans le temple: quantité de sacrificateurs, d'augures, d'officiers subalternes, augmentent la majesté du culte, & suffisent à peine à l'empressement des étrangers qui viennent à Delphes, de toutes les parties du monde.

Outre les sacrifices offerts en actions de grâces, ou pour expier des fautes, il en est d'autres qui doivent précéder la réponse de l'oracle, & qui sont précédés par diverses cérémonies. La Pythie ne monte sur le trépied qu'une fois par mois. Quantité d'étrangers se disposoient à consulter l'oracle; nous résolûmes de l'interroger à notre tour, par un simple motif de curiosité, & sans la moindre confiance dans ses décisions. Le jour suivant, nous allâmes au temple; nous donnâmes nos questions par écrit, & nous attendîmes que la voie du sort eut décidé du moment que nous pourrions approcher de la Pythie. Nous la vîmes traverser le temple, accompagnée de quelques-uns des prophètes & des ministres qui entrèrent avec elle dans le sanctuaire. Triste, abattue, elle sembloit se traîner comme une victime qu'on mène à l'autel. Elle mâchoit du laurier; elle en jeta, en passant, sur le feu sacré, quelques feuilles mêlées avec de la farine d'orge; elle en avoit couronné sa tête; & son front étoit ceint d'un bandeau.

Il n'y avoit autrefois qu'une Pythie à Delphes; on en établit trois, lorsque l'oracle fut plus fréquenté. Elles servent à tour de rôle; on les choisit parmi les habitans de Delphes, & dans la condition la plus obscure. Ce sont pour l'ordinaire des filles pauvres, & sans éducation, sans expérience, de

mœurs très-pures & d'un esprit très-borné. Elles doivent s'habiller simplement, ne jamais se parfumer d'essences, & passer leur vie dans l'exercice des pratiques religieuses. Un des prêtres se chargea de nous préparer. Après que nous eûmes offert un sacrifice, nous rentrâmes dans le temple, la tête couronnée de laurier, & tenant dans nos mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche. On nous introduisit alors dans une chapelle ; quelque temps après le prêtre vint nous chercher, & nous mena dans le sanctuaire, espèce de caverne profonde, dont les parois sont ornées de différentes offrandes. Nous eûmes d'abord de la peine à discerner les objets ; l'encens & les autres parfums qu'on y brûloit, le remplissoient d'une fumée épaisse. Vers le milieu est un soupirail, d'où sort l'exhalaison prophétique ; on s'en approche par une pente insensible ; mais on ne peut pas le voir, parce qu'il est couvert d'un trépied tellement entouré de couronnes & de rameaux de laurier, que la vapeur ne sauroit se répandre au dehors.

La Pythie, excédée de fatigue, refusoit de répondre à nos questions. Les ministres dont elle étoit environnée, employoient tour à tour les menaces & la violence. Cédant enfin à leurs efforts, elle se plaça sur le trépied, après avoir bu d'une eau qui coule dans le sanctuaire, & qui sert, dit-on, à dévoiler l'avenir. Les plus fortes couleurs suffiroient à peine pour peindre les transports dont elle fut saisie un moment après. Nous vîmes son visage rougir & pâlir ; tous ses membres s'agitoient de mouvemens involontaires : mais elle ne faisoit en-

tendre que des cris plaintifs & de longs gémissemens. Bientôt, les yeux étincelans, la bouche écumante, les cheveux hérissés, ne pouvant ni résister à la vapeur qui l'opprimoit, ni s'élancer du trépied, où les prêtres la retenoient, elle déchira son bandeau, & au milieu des hurlemens les plus affreux, elle prononça quelques paroles que les prêtres s'empressèrent de recueillir. Ils les mirent tout de suite en ordre, & nous les donnèrent par écrit. La réponse étoit obscure & équivoque. Nous la mîmes en pièces en sortant du temple.

Nous étions alors remplis d'indignation & de pitié ; nous nous reprochions l'état funeste où nous avions réduit cette malheureuse prêtresse. Elle exerce des fonctions odieuses qui ont déjà coûté la vie à plusieurs de ses semblables. Les ministres le savent ; cependant nous les avons vus multiplier & contempler de sang-froid les tourmens dont elle étoit accablée. Ce qui révolte encore, c'est qu'un vil intérêt endurcit leurs âmes. Sans les fureurs de la Pythie, elle seroit moins consultée, & les libéralités des peuples seroient moins abondantes. Le lendemain nous descendîmes dans la plaine, pour voir la course des chevaux & des chars. L'hippodrome, c'est le nom qu'on donne à l'espace qu'il faut parcourir, est si vaste, qu'on y voit quelquefois jusqu'à quarante chars se disputer la victoire. Nous en vîmes partir dix à la fois de la barrière : il n'en revint qu'un très-petit nombre, les autres s'étant brisés contre la borne, ou dans le milieu de la carrière.

Les courses étant achevées, nous remontâmes à

Delphes, pour être témoins des honneurs funèbres que la théorie des Enianes devoit rendre aux mânes de Néoptolème. Ce peuple, qui met Achille au nombre de ses anciens rois, & qui honore spécialement la mémoire de ce héros & de son fils Néoptolème, habite auprès du mont Æta, dans la Thessalie. Il envoie tous les quatre ans une députation à Delphes, non-seulement pour offrir des sacrifices aux divinités de ces lieux, mais encore pour faire des libations & des prières sur le tombeau de Néoptolème, qui périt ici au pied des autels, par la main d'Oreste, fils d'Agamemnon. Il s'étoit acquitté la veille du premier de ces devoirs ; il alloit s'acquitter du second.

Polyphron, jeune & riche Thessalien, étoit à la tête de la théorie. Comme il prétendoit tirer son origine d'Achille, il voulut paroître avec un éclat qui pût, aux yeux du peuple, justifier de si hautes prétentions. La marche s'ouvroit par une hécatombe, composée effectivement de cent bœufs, dont les uns avoient les cornes dorées, & dont les autres étoient ornés de couronnes & de guirlandes de fleurs. Ils étoient conduits par autant de Thessaliens vêtus de blanc, & tenant des haches sur leurs épaules. D'autres victimes suivoient, & l'on avoit placé par intervalles des musiciens, qui jouoient de divers instrumens.

On voyoit paroître ensuite des Thessaliennes, dont les attraits attiroient tous les regards. Elles marchoient d'un pas réglé, chantant des hymnes en l'honneur de Thétis, mère d'Achille, & portant dans leurs mains ou sur leurs têtes des corbeilles

remplies de fleurs, de fruits, & d'aromates précieux: elles étoient suivies de cinquante jeunes Thessaliens, montés sur des chevaux superbes.

Polyphron se distinguoit autant par la noblesse de sa figure, que par la richesse de ses habits. Quand ils furent devant le temple de Diane, on en vit sortir la prêtresse, qui parut avec les traits & les attributs de la déesse, ayant un carquois sur l'épaule, & dans sa main un arc & un flambeau allumé. Elle monta sur un char, & ferma la marche qui continua dans le même ordre, jusqu'au tombeau de Néoptolème, placé dans une enceinte, à la gauche du temple. Les cavaliers Thessaliens en firent trois fois le tour: les jeunes Thessaliennes poussèrent de longs gémissemens, & les autres députés des cris de douleur. Un moment après, on donna le signal, & toutes les victimes tombèrent autour de l'autel. On en coupa les extrémités que l'on plaça sur un grand bûcher. Les prêtres, après avoir récité des prières, firent des libations sur le bûcher, & Polyphron y mit le feu, avec le flambeau qu'il avoit reçu des mains de la prêtresse de Diane. Ensuite on donna aux ministres du temple les droits qu'ils avoient sur les victimes; & l'on réserva le reste, pour un repas, où furent invités les prêtres, les principaux habitans de Delphes, & les théores ou députés des autres villes de la Grèce. Nous y fûmes admis; mais avant que de nous y rendre, nous allâmes au Lesché que nous avions sous nos yeux.

C'est un édifice ou portique, ainsi nommé parce qu'on s'y assemble pour converser, ou pour traiter d'affaires. Nous y trouvâmes plusieurs tableaux,

qu'on venoit d'exposer au concours. Mais ils nous touchèrent moins que les peintures qui décorent les murs. Elles sont de la main de Polignote de Thasos, & furent consacrées en ce lieu par les Cnidiens.

Sur le mur à droite, Polygnote a représenté la prise de Troye, ou plutôt les suites de cette prise ; car il a choisi le moment, où presque tous les Grecs, rassasiés de carnage, se disposent à retourner dans leur patrie. Le lieu de la scène embrasse non-seulement la ville, dont l'intérieur se découvre à travers les murs que l'on achève de détruire, mais encore le rivage, où l'on voit le pavillon de Ménélas que l'on commence à détendre, & son vaisseau prêt à mettre à la voile. Quantité de groupes sont distribués dans la place publique, dans les rues & sur le rivage de la mer. Ici, c'est Hélène, accompagnée de deux de ses femmes, entourée de plusieurs Troyens blessés, dont elle a causé les malheurs. Plus loin, c'est Cassandre, assise par terre, au milieu d'Ulysse, d'Ajax, d'Agamemnon & de Ménélas, immobiles & debout auprès d'un autel : car, en général, il règne dans le tableau ce morne silence, ce repos effrayant, dans lequel doivent tomber les vainqueurs & les vaincus, lorsque les uns sont fatigués de leur barbarie, & les autres de leur existence. Néoptolème est le seul dont la fureur ne soit pas assouvie, & qui poursuive encore quelques foibles Troyens.—Cette figure attire surtout les regards du spectateur ; & c'étoit, sans doute, l'intention de l'artiste, qui travailloit pour un lieu voisin du tombeau de ce prince.

On éprouve les impressions de la terreur & de la pitié, quand on considère le corps de Priam & ceux de ses principaux chefs, étendus, couverts de blessures & abandonnés au milieu des ruines d'une ville autrefois si florissante ; on les éprouve à l'aspect de cet enfant qui, entre les bras d'un vieil esclave, porte sa main devant ses yeux, pour se cacher l'horreur dont il est environné : de ces femmes Troyennes qui, assises par terre, paroissent succomber sous le poids de leur destinée. Du nombre de ces captives, sont deux filles de Priam, & la malheureuse Andromaque, tenant son fils sur ses genoux. Le peintre nous a laissé voir la douleur de la plus jeune des princesses : on ne peut juger de celle des deux autres, leur tête étant couverte d'un voile. Sur le mur opposé, Polygnote a peint la descente d'Ulysse aux enfers, conformément aux récits d'Homère : la barque de Caron, l'évocation de l'ombre de Tirésias, l'élysée peuplé de héros, le tartare rempli de scélérats, &c.

Ces deux tableaux, dont le premier contient plus de cent figures, & le second plus de quatre-vingts, produisent un grand effet, & donnent une haute idée de l'esprit & des talens de Polygnote.

Après que nous eûmes admiré ces ouvrages, nous allâmes rejoindre Polyphron, qui nous attendoit dans la salle du festin. On nous servit un repas magnifique & somptueux. Le chœur des Thessaliennes fit entendre des concerts ravissans, & les Thessaliens nous présentèrent l'image des combats, dans des danses savamment exécutées.

Mort d'Agésilas, roi de Lacédémone. Avènement de Philippe au trône de Macédoine, & événemens remarquables arrivés depuis l'an 361, *jusqu'à* 357 *avant J. C.*

PENDANT que nous étions aux jeux Pythiques, nous entendîmes plus d'une fois parler de la dernière expédition d'Agésilas : à notre retour, nous apprîmes sa mort.

Tachos, roi d'Egypte, prêt à faire une irruption en Perse, assembla une armée de 80,000 hommes, & voulut la soutenir par un corps de 10,000 Grecs, parmi lesquels se trouvèrent 1,000 Lacédémoniens commandés par Agésilas. On fut étonné de voir ce prince, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, se transporter au loin, pour se mettre à la solde d'une puissance étrangère. Mais Lacédémone vouloit se venger de la protection que le roi de Perse accordoit aux Messéniens. Elle prétendoit avoir des obligations à Tachos ; elle espéroit aussi que cette guerre rendroit la liberté aux villes Grecques de l'Asie.

A ces motifs, qui n'étoient peut-être que des prétextes pour Agésilas, se joignoient des considérations qui lui étoient personnelles. Comme son âme active ne pouvoit supporter l'idée d'une vie paisible & d'une mort obscure, il vit tout à coup une nouvelle carrière s'ouvrir à ses talens ; & il saisit avec d'autant plus de plaisir l'occasion de relever l'éclat de sa gloire, terni par les exploits d'Epaminondas, que Tachos s'étoit engagé à lui donner le commandement de toute l'armée.

Il partit. Les Egyptiens l'attendoient avec impa-

tience ; au bruit de son arrivée les principaux de la nation, mêlés avec la multitude, s'empressent de se rendre auprès d'un héros qui, depuis un si grand nombre d'années, remplissoit la terre de son nom.

Ils trouvent sur le rivage un petit vieillard, d'une figure ignoble, assis par terre, au milieu de quelques Spartiates, dont l'extérieur aussi négligé que le sien ne distinguoit pas le sujet du souverain. Les officiers de Tachos étalent à ses yeux les présens de l'hospitalité : c'étoient diverses espèces de provisions. Agésilas choisit quelques alimens grossiers, & fait distribuer aux esclaves les mets les plus délicats, ainsi que les parfums. Un rire immodéré s'élève alors parmi les spectateurs : les plus sages d'entre eux se contentent de témoigner leur mépris, &c.

Bientôt des dégoûts plus sensibles mirent sa patience à une plus rude épreuve. Le roi d'Egypte refusa de lui confier le commandement de ses troupes. Il n'écoutoit point ses conseils, & lui faisoit essuyer tous les caprices d'une hauteur insolente & d'une folle vanité. Agésilas attendoit l'occasion de sortir de cet avilissement ; elle ne tarda pas à se présenter. Les troupes de Tachos s'étant révoltées, formèrent deux partis, qui prétendoient lui donner un successeur. Agésilas se déclara pour Nectanèbe, l'un des prétendans au trône. Il le dirigea dans ses opérations, &, après avoir affermi son autorité, il sortit d'Egypte comblé d'honneurs, & avec une somme de 230 talens * que Nectanèbe envoyoit

* Un million deux cents quarante-deux mille livres.

aux

aux Lacédémoniens. Une tempête violente l'obligea de relâcher sur une côte déserte de Libye, où il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans. Deux ans après, il se passa un événement qui devoit changer la face de la Grèce & du monde connu.

Les Macédoniens n'avoient eu jusqu'alors que de foibles rapports avec la Grèce, qui ne les distinguoit pas des peuples barbares dont ils sont entourés, & avec lesquels ils étoient perpétuellement en guerre. Leurs souverains n'avoient été autrefois admis au concours des jeux Olympiques, qu'en produisant les titres qui faisoient remonter leur origine jusqu'à Hercule.

Archélaüs, Roi de Macédoine, voulut ensuite introduire dans ses états l'amour des lettres & des arts. Euripide fut appelé à sa cour; & il dépendoit de Socrate d'y trouver un asile.

Perdiccas, fils d'Amyntas, venoit de périr avec la plus grande partie de son armée, dans un combat qu'il avoit livré aux Illyriens. A cette nouvelle, Philippe, son frère, que j'avois vu en otage chez les Thébains, trompa la vigilance de ces gardes, se rendit en Macédoine, & fut nommé tuteur du fils de Perdiccas.

L'empire étoit alors menacé d'une ruine prochaine. Des divisions intestines, des défaits multipliées, l'avoient chargé du mépris des nations voisines, qui sembloient s'être concertées pour accélérer sa perte. Le peuple consterné voyoit les finances épuisées, un petit nombre de soldats abattus & indisciplinés, le sceptre entre les mains d'un enfant,

& à côté du trône, un régent à peine âgé de vingt-deux ans.

Philippe, consultant plus ses forces que celles du royaume, entreprend de faire de sa nation ce qu'Epaminondas, son modèle, avoit fait de la sienne. De légers avantages apprennent aux troupes à s'estimer assez pour oser se défendre ; & aux Macédoniens, à ne plus désespérer du salut de l'état. Bientôt on vit Philippe introduire la règle dans les diverses parties de l'administration ; donner à la phalange Macédonienne une forme nouvelle ; engager, par des présens & par des promesses, les Péoniens à se retirer, le roi de Thrace à lui sacrifier Pausanias. Il marche ensuite contre Argée, le défait, & renvoie, sans rançon, les prisonniers Athéniens.

Au milieu de ces succès, des oracles, semés pa le peuple, annonçoient que la Macédoine reprendroit sa splendeur, sous un fils d'Amyntas. Le ciel promettoit un grand homme à cet empire ; le génie de Philippe le montroit. La nation, persuadée que, de l'aveu même des dieux, celui-là seul devoit la gouverner qui pouvoit la défendre, lui remit l'autorité souveraine, dont elle dépouilla le fils de Perdiccas.—Encouragé par ce choix, Philippe réunit une partie de la Péonie à la Macédoine, battit les Illyriens & les renferma dans leurs anciennes limites.

Quelque temps après, il s'empara d'Amphipolis, que les Athéniens avoient, dans l'intervalle, vainement tâché de reprendre, & de quelques villes voisines, où ils avoient des garnisons. Athènes, occupée d'une autre guerre, ne pouvoit ni prévenir,

ni venger des hostilités que Philippe savoit colorer de prétextes spécieux.

Mais rien n'augmenta plus sa puissance, que la découverte de quelques mines d'or qu'il fit exploiter, & dont il retira par an plus de mille talens*. Il s'en servit dans la suite pour corrompre ceux qui étoient à la tête des républiques.

De l'éducation des Athéniens, & de la langue Grecque.

L'OBJET de l'éducation est de procurer au corps la force qu'il doit avoir : à l'âme, la perfection dont elle est susceptible. Elle commence chez les Athéniens à la naissance de l'enfant, & ne finit qu'à sa vingtième année.

Épicharis, femme d'Apollodore, chez qui j'étois logé, accoucha d'un fils, pendant mon séjour à Athènes. A la naissance de cet enfant, je vis la tendresse & la joie éclater dans les yeux de tous ses parens : je vis suspendre sur la porte de la maison une couronne d'olivier, symbole de l'agriculture, à laquelle l'homme est destiné. Si ç'avoit été une fille, une bandelette de laine mise à la place de la couronne, auroit désigné l'espèce de travaux dont les femmes doivent s'occuper. Cet usage, qui retrace les mœurs anciennes, annonce à la république qu'elle vient d'acquérir un citoyen.

Le père a le droit de condamner ses enfans à la

* Plus de cinq millions quatre cent mille livres.

vie, ou à la mort. Dès qu'ils sont nés, on les étend à ses pieds. S'il les prend entre ses bras, ils sont sauvés. Quand il n'est pas assez riche pour les élever, ou qu'il désespère de pouvoir corriger en eux certains vices de conformation, il détourne les yeux, & l'on court au loin les exposer, ou leur ôter la vie. A Thèbes, les lois défendent cette barbarie ; dans presque toute la Grèce, elles l'autorisent ou la tolèrent.

On lava l'enfant avec de l'eau tiède, conformément au conseil d'Hippocrate. Ensuite on le déposa dans une de ces corbeilles d'osier, dont on se sert pour séparer le grain de la paille. C'est le présage d'une grande opulence ou d'une nombreuse postérité.

Autrefois, le rang le plus distingué ne dispensoit pas une mère de nourrir son enfant ; aujourd'hui, elle se repose de ce devoir sacré sur une esclave ; mais on attache cette esclave à la maison ; & la plupart des nourrices deviennent les amies des filles qu'elles ont élevées.

Comme les nourrices de Lacédémone sont très-renommées dans la Grèce, Apollodore en avoit fait venir une à laquelle il confia son fils. En le recevant, elle se garda bien de l'emmailloter. Pour l'accoutumer de bonne heure au froid, elle se contenta de le couvrir de quelques vêtemens légers.

Le cinquième jour fut destiné à purifier l'enfant : une femme le prit entre ses bras, &, suivie de tous ceux de la maison, elle courut à plusieurs reprises autour du feu qui brûloit sur l'autel.

Comme beaucoup d'enfans meurent de convul-

sions, après leur naissance, on attend le septième jour pour leur donner un nom. Apollodore, ayant assemblé ses parens, ceux de sa femme & leurs amis, dit, en leur présence qu'il donnoit à son fils le nom de son père Lysis ; car, suivant l'usage, l'aîné d'une famille porte le nom de son aïeul. Cette cérémonie fut accompagnée d'un sacrifice & d'un repas. Elle précéda, de quelques jours, une cérémonie plus sainte ; celle de l'initiation aux mystères d'Eleusis. Persuadés qu'elle procure de grands avantages après la mort, les Athéniens se hâtent de la faire recevoir à leurs enfans.

Epicharis & Apollodore donnèrent tous leurs soins pour l'éducation de leur fils : leur premier objet fut de lui former un tempérament robuste, & de choisir, parmi les pratiques en usage, les plus conformes aux vues de la nature & aux lumières de la raison. Déidamie, c'étoit le nom de la nourrice gouvernante, écoutoit leurs conseils & les éclairoit eux-mêmes de son expérience.

Dès que l'enfant put se tenir sur ses jambes, Déidamie le fit marcher; mais bientôt des soins plus importans l'occupèrent. Elle accoutuma son élève à ne faire aucune différence entre les alimens qu'on lui présentoit. Jamais la force ne fut employée pour empêcher ses pleurs : il lui paroissoit mieux de les arrêter, dès qu'on en connoissoit la cause, & de les laisser couler, quand on ne pouvoit la connoître. Aussi cessa-t-il d'en répandre, dès que, par ses gestes, il put expliquer ses besoins.

Elle étoit surtout attentive aux premières impressions qu'il recevroit, elle lui épargnoit tous les

sujets de terreur, au lieu de les multiplier par les menaces & par les coups.

Lysis étoit sain & robuste ; on ne le traitoit ni avec cet excès d'indulgence qui rend les enfans difficiles, prompts, impatiens de la moindre contradiction, insupportables aux autres ; ni avec cet excès de sévérité qui les rend craintifs, serviles, insupportables à eux-mêmes. On s'opposoit à ses goûts, sans lui rappeler sa dépendance ; & on le punissoit de ses fautes, sans ajouter l'insulte à la correction. Ce qu'Apollodore défendoit avec le plus de soin à son fils, c'étoit de fréquenter les domestiques de sa maison.

Suivant le conseil de personnes sages, il ne faut prescrire aux enfans, pendant les cinq premières années, aucun travail qui les applique : leurs jeux doivent seuls les intéresser & les animer. Ce temps accordé à l'accroissement du corps, Apollodore le prolongea d'une année en faveur de son fils ; & ce ne fut qu'à la fin de la sixième qu'il le mit sous la garde d'un conducteur ou pédagogue. C'étoit un esclave de confiance, chargé de le suivre en tous lieux, & surtout chez les maîtres destinés à lui donner les premiers élémens des sciences.

Avant de le remettre entre ses mains, il voulut lui assurer l'état de citoyen. Cette cérémonie, qui se fait avec beaucoup de solennité, dure trois jours ; ce n'est qu'au troisième jour que les enfans entrent dans l'ordre des citoyens. On devoit en présenter plusieurs de l'un & de l'autre sexe. Je suivis Apollodore dans une chapelle qui appartenoit à sa curie. Là, se trouvoient assemblés, avec plu-

sieurs de ses parens, les principaux de la curie & de la classe particulière à laquelle il étoit associé. Il leur présenta son fils avec une brebis qu'on devoit immoler. Pendant que la flamme dévoroit une partie de la victime, Apollodore s'avança; &, tenant son fils d'une main, il prit les dieux à témoins que cet enfant étoit né de lui & d'une femme Athénienne, en légitime mariage. On recueillit les suffrages, & l'enfant fut aussitôt inscrit sous le nom de Lysis, fils d'Apollodore, dans le registre de la curie, nommé le registre public. Cet acte est le seul qui constate la légitimité de la naissance d'un enfant, & qui lui donne des droits à la succession de ses parens.

L'éducation, pour être conforme au génie du gouvernement, doit imprimer, dans les cœurs des jeunes citoyens, les mêmes principes. Aussi, les anciens législateurs les avoient-ils assujettis à une institution commune. La plupart sont aujourd'hui élevés dans le sein de leur famille, ce qui choque ouvertement l'esprit de la démocratie. Dans l'éducation commune, l'émulation est plus générale, & un jeune homme apprend à chaque instant que le mérite & les talens peuvent seuls lui donner une supériorité réelle.

Apollodore résolut de ne pas s'écarter du système d'éducation, établi par les anciens législateurs, mais il se réserva d'en corriger les abus : il envoya tous les jours son fils aux écoles. La loi ordonne de les ouvrir au lever du soleil, & de les fermer à son coucher. Son conducteur l'y menoit le matin, & alloit le prendre le soir.

Parmi les instituteurs auxquels on confie la jeunesse d'Athènes, il n'est pas rare de rencontrer des hommes d'un mérite distingué. Tel fut autrefois Damon, qui donna des leçons de musique à Socrate, & de politique à Périclès. Tel étoit de mon temps Philotime. Il avoit fréquenté l'école de Platon, & joignoit à la connoissance des arts, les lumières d'une saine philosophie. Apollodore, qui l'aimoit beaucoup, étoit parvenu à lui faire partager les soins qu'il donnoit à l'éducation de son fils.

Le cours des études comprend la musique & la gymnastique, c'est-à-dire, tout ce qui a rapport aux exercices de l'esprit & à ceux du corps. Connoître la forme & la valeur des lettres, les tracer avec élégance & facilité, donner aux syllabes le mouvement & les intonations qui leur conviennent, tels furent les premiers travaux du jeune Lysis. Il alloit, tous les jours, chez un grammatiste, dont la maison, située auprès du temple de Thésée, attiroit beaucoup de disciples. Tous les soirs, il racontoit à ses parens l'histoire de ses progrès : je le voyois, un stylet ou poinçon à la main, suivre à plusieurs reprises les contours des lettres que son maître avoit figurées sur des tablettes. On lui recommandoit d'observer exactement la ponctuation, en attendant qu'on pût lui en donner des règles. Il lisoit souvent les fables d'Ésope ; souvent il récitoit les vers qu'il savoit par cœur ; c'étoient des recueils de pièces choisies dont la morale étoit pure. On y joignit ensuite le dénombrement des troupes qui allèrent au siège de Troie, tel

qu'on le trouve dans l'Iliade. Quelques législateurs ont ordonnés que dans les écoles on accoutumât les enfans à le réciter, parce qu'il contient les noms des villes & des maisons les plus anciennes de la Grèce.

Dans les commencemens, lorsque Lysis parloit, qu'il lisoit, ou qu'il déclamoit quelque ouvrage, j'étois surpris de l'extrême importance qu'on mettoit à diriger sa voix, tantôt pour en varier les inflexions, tantôt pour l'arrêter sur une syllabe, ou la précipiter sur une autre. Philotime, à qui je témoignai ma surprise, la dissipa de cette manière.

" Nous remarquons dans notre langue trois propriétés essentielles, la résonnance, l'intonation, le mouvement. Les sons diffèrent par la douceur & la dureté, la force & la foiblesse, l'éclat & l'obscurité. J'indique à Lysis ceux qui flattent l'oreille, & ceux qui l'offensent : je lui fais observer qu'un son ouvert, plein, produit plus d'effet, qu'un son qui vient expirer sur les lèvres ou se briser contre les dents, &c.

" Vous êtes étonné de cette espèce de mélodie, qui parmi nous anime non-seulement la déclamation, mais encore la conversation familière. Vous la retrouverez chez presque tous les peuples du midi. Leur langue, ainsi que la nôtre, est dirigée par des accens qui sont inhérens à chaque mot, & qui donnent à la voix des inflexions différentes.

" Parmi nous la voix s'élève & s'abaisse quelquefois, jusqu'à l'intervalle d'une quinte, tantôt sur deux syllabes, tantôt sur la même. Dans l'écriture

les accens se trouvant attachés aux mots, Lysis distingue, sans peine, les syllabes sur lesquelles la voix doit monter ou descendre ; mais, comme les degrés précis d'élévation & d'abaissement ne peuvent être déterminés par des signes, je l'accoutume à prendre les inflexions les plus convenables au sujet & aux circonstances. Vous avez dû vous apercevoir que son intonation acquiert de jour en jour de nouveaux agrémens, parce qu'elle devient plus juste & plus variée.

« La durée des syllabes se mesure par un certain intervalle de temps : les unes se traînent avec plus ou moins de lenteur, les autres s'empressent de courir avec plus ou moins de vitesse. Voilà ce qui constitue ce rhythme, cette cadence à laquelle on ne peut donner atteinte sans révolter l'oreille ; c'est ainsi que, des variétés que la nature, les passions & l'art ont mises dans l'exercice de la voix, il résulte des sons plus ou moins agréables, plus ou moins éclatans, plus ou moins rapides.

« Quand Lysis sera plus avancé, je lui montrerai que le meilleur moyen de les assortir, est de les contraster, parce que le contraste, d'où naît l'équilibre, est, dans toute la nature, & principalement dans les arts imitatifs, la première source de l'ordre & de la beauté. A l'appui des règles, viendront les exemples. Il distinguera, dans les ouvrages de Thucydides, une mélodie austère, imposante, pleine de noblesse, mais la plupart du temps dénuée d'aménité ; dans ceux de Xénophon, une suite d'accords dont la douceur & la mollesse caractérisent les grâces qui l'inspirent ; dans ceux d'Homère,

une ordonnance toujours variée, toujours savante & harmonieuse, &c.

“ Nous n’enseignons point à nos élèves les langues étrangères, soit par mépris pour les autres nations, soit parce qu’ils n’ont pas trop de temps pour apprendre la nôtre.

“ Ces notions vous paroîtront peut-être frivoles : elles le seroient en effet, si, forcés de plaire aux hommes pour les émouvoir, nous n’étions souvent obligés de préférer le style à la pensée, & l’harmonie à l’expression. Mais elles sont nécessaires dans un gouvernement, où le talent de la parole reçoit un prix infini des qualités accessoires qui l’accompagnent ; chez un peuple, surtout, dont l’esprit est très-léger & dont les sens sont très-délicats ; qui pardonne quelquefois à l’orateur de s’opposer à ses volontés, & jamais de choquer son oreille. De là, les épreuves incroyables auxquelles se sont soumis certains orateurs pour rectifier leur organe ; de là, leurs efforts pour distribuer dans leurs paroles la mélodie & la cadence qui préparent la persuasion ; de là, résultent enfin ces charmes inexprimables, cette douceur ravissante que la langue Grecque reçoit dans la bouche des Athéniens. La grammaire, envisagée sous ce point de vue, a tant de rapports avec la musique, que le même instituteur est communément chargé d’enseigner à ses élèves les élémens de l’une & de l’autre.”

J’assistois quelquefois aux leçons que Philotime donnoit à son élève. Lysis apprit à chanter avec goût, en s’accompagnant de la lyre. On éloigna de lui les instrumens qui agitent l’âme avec violence,

ou qui ne servent qu'à l'amollir. On le fit passer successivement sous différens maîtres, qui lui apprirent l'arithmétique, la géométrie & l'astronomie.

Un jour qu'Apollodore se rendit chez un de ses professeurs, il y trouva des instrumens de mathématiques, des sphères, des cartes géographiques où étoient tracées les limites des empires & la position des villes les plus célèbres. " Montrez-moi," dit-il à son fils, qui souvent parloit à ses amis d'un bien que sa maison possédoit dans le canton de Céphisse, " montrez-moi, sur cette carte, l'Europe, la Grèce, l'Attique." Lysis satisfit à ces questions. " Maintenant," continua Apollodore, " où est le bourg de Céphisse ?" Son fils répondit en rougissant qu'il ne l'avoit pas trouvé. Ses amis sourirent, & depuis il ne parla plus des possessions de son père. Il brûloit du désir de s'instruire, mais Apollodore ne vouloit qu'on lui enseignât que ce qui pourroit lui être utile dans la suite. Il avoit soin qu'il se rendît assidûment au gymnase du Lycée, où l'on exerce les jeunes gens aux différens exercices du corps, capables de donner de la souplesse à leurs nerfs & de la grâce à tous leurs mouvemens.

Le soir, Lysis, de retour à la maison, tantôt s'accompagnoit de la lyre, tantôt il s'occupoit à dessiner ; souvent il lisoit, en présence de son père & de sa mère, des livres qui pouvoient l'instruire ou l'amuser. Apollodore remplissoit, auprès de lui, les fonctions de ces grammairiens, qui, sous le nom de critiques, enseignent à résoudre les difficultés que présente le texte d'un auteur ; Epicharis, celles d'une femme de goût, qui en sait apprécier

les beautés. Lysis demandoit un jour comment on jugeoit du mérite d'un livre. Aristote qui se trouva présent, répondit; " Si l'auteur dit tout ce " qu'il faut, s'il ne dit que ce qu'il faut, s'il le dit " comme il faut."

Ses parens le formoient à cette politesse noble dont ils étoient les modèles. Désir de plaire, facilité dans le commerce de la vie, égalité dans le caractère, attention & respect pour les personnes âgées, &c. tout étoit prescrit sans contrainte, exécuté sans effort.

Son père le menoit souvent à la chasse des bêtes à quatre pieds, parce qu'elle est l'image de la guerre ; quelquefois à celle des oiseaux, mais toujours sur des terres incultes, pour ne pas détruire les espérances du laboureur.

Ces différens exercices avoient presque tous rapport à l'art militaire : mais s'il devoit défendre sa patrie, il devoit aussi l'éclairer. La logique, la rhétorique, la morale, l'histoire, le droit civil, la politique l'occupèrent successivement. Platon, Isocrate, Aristote, tous trois amis d'Apollodore, lui en donnèrent des leçons.

Un des principaux objets de l'éducation est de former le cœur d'un enfant. Apollodore avoit mis auprès de son fils des gens qui l'instruisoient par leur conduite, plus que par des remontrances. Pendant son enfance, il l'avertissoit de ses fautes avec douceur ; quand sa raison fut plus formée, il lui faisoit voir, qu'elles étoient contraires à ses intérêts. Il étoit très-difficile dans le choix des livres qui traitent de la morale. " Je n'ai fait aucun

se proposer, tandis qu'un mouvement réglé l'y conduit naturellement. C'est donc le terme moyen entre deux affections vicieuses qui constitue un sentiment vertueux.

Dans les conversations qu'on avoit en présence de Lysis, Aristote éclairoit son esprit, Platon enflammoit son âme. Ce dernier tantôt lui expliquoit la doctrine de Socrate ; d'autres fois il lui faisoit sentir qu'il n'existe de véritable élévation, d'entière indépendance, que dans une âme vraiment vertueuse ; tandis que d'autres philosophes ne donnent pour récompense à la vertu, que l'estime publique & la félicité passagère de cette vie, Platon lui offroit un plus noble soutien.

“ La vertu,” disoit-il, “ vient de Dieu. C'est lui qui est la mesure de chaque chose ; rien de bon, ni d'estimable dans le monde que ce qui a quelque conformité avec lui. Il est souverainement sage, saint & juste. Le seul moyen de lui plaire, est de retracer en soi cet exemplaire éternel de toutes les perfections, de se remplir de sagesse, de justice & de sainteté.

“ Appelé à cette haute destinée, placez-vous au rang de ceux qui, comme le disent les sages, unissent, par leurs vertus, les cieux avec la terre, les dieux avec les hommes. Que votre vie présente le plus beau des spectacles pour les autres, celui d'une âme où toutes les vertus sont dans un parfait accord. Je vous ai souvent parlé des conséquences qui dérivent de ces vérités ; mais je dois vous rappeler que le vice, outre qu'il dégrade notre âme, est tôt ou tard livré au supplice qu'il a mérité.

“ Dieu, comme on l'a dit avant nous, parcourt

l'univers,

l'univers, tenant dans sa main le commencement, le milieu & la fin de tous les êtres. La justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble & modeste trouve son bonheur à la suivre. L'homme vain s'éloigne d'elle, & Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant un temps, il paroît être quelque chose aux yeux du vulgaire; mais bientôt la vengeance fond sur lui; & si elle l'épargne dans ce monde, elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre. Ce n'est donc point dans le sein des honneurs, ni dans l'opinion des hommes, que nous devons chercher à nous distinguer; c'est devant ce tribunal redoutable qui nous jugera sévèrement après notre mort."

Lysis, alors âgé de dix-sept ans, avoit une imagination vive & brillante, il s'exprimoit avec autant de grâce que de facilité. Ses jeunes amis ne cessoient de relever ces avantages, & l'avertissoient, autant par leurs exemples que par leurs plaisanteries, de la contrainte dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors. Philotime lui disoit un jour: "Les enfans & les jeunes gens étoient bien plus surveillés autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils n'opposoient à la rigueur des saisons, que des vêtemens légers; à la faim qui les pressoit, que les alimens les plus communs. Dans les rues, chez leurs maîtres & leurs parens, ils paroissoient les yeux baissés, & avec un maintien modeste. Ils n'osoient ouvrir la bouche en présence des personnes âgées; & on les asservissoit tellement à la décence, qu'étant assis ils auroient rougi de croiser les jambes."—"Et que ré-

se proposer, tandis qu'un mouvement réglé l'y conduit naturellement. C'est donc le terme moyen entre deux affections vicieuses qui constitue un sentiment vertueux.

Dans les conversations qu'on avoit en présence de Lysis, Aristote éclairoit son esprit, Platon enflammoit son âme. Ce dernier tantôt lui expliquoit la doctrine de Socrate ; d'autres fois il lui faisoit sentir qu'il n'existe de véritable élévation, d'entière indépendance, que dans une âme vraiment vertueuse ; tandis que d'autres philosophes ne donnent pour récompense à la vertu, que l'estime publique & la félicité passagère de cette vie, Platon lui offroit un plus noble soutien.

" La vertu," disoit-il, " vient de Dieu. C'est lui qui est la mesure de chaque chose ; rien de bon, ni d'estimable dans le monde que ce qui a quelque conformité avec lui. Il est souverainement sage, saint & juste. Le seul moyen de lui plaire, est de retracer en soi cet exemplaire éternel de toutes les perfections, de se remplir de sagesse, de justice & de sainteté.

" Appelé à cette haute destinée, placez-vous au rang de ceux qui, comme le disent les sages, unissent, par leurs vertus, les cieux avec la terre, les dieux avec les hommes. Que votre vie présente le plus beau des spectacles pour les autres, celui d'une âme où toutes les vertus sont dans un parfait accord. Je vous ai souvent parlé des conséquences qui dérivent de ces vérités ; mais je dois vous rappeler que le vice, outre qu'il dégrade notre âme, est tôt ou tard livré au supplice qu'il a mérité.

" Dieu, comme on l'a dit avant nous, parcourt

l'univers, tenant dans sa main le commencement, le milieu & la fin de tous les êtres. La justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble & modeste trouve son bonheur à la suivre. L'homme vain s'éloigne d'elle, & Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant un temps, il paroît être quelque chose aux yeux du vulgaire; mais bientôt la vengeance fond sur lui; & si elle l'épargne dans ce monde, elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre. Ce n'est donc point dans le sein des honneurs, ni dans l'opinion des hommes, que nous devons chercher à nous distinguer; c'est devant ce tribunal redoutable qui nous jugera sévèrement après notre mort."

Lysis, alors âgé de dix-sept ans, avoit une imagination vive & brillante, il s'exprimoit avec autant de grâce que de facilité. Ses jeunes amis ne cessoient de relever ces avantages, & l'avertissoient, autant par leurs exemples que par leurs plaisanteries, de la contrainte dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors. Philotime lui disoit un jour: "Les enfans & les jeunes gens étoient bien plus surveillés autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils n'opposoient à la rigueur des saisons, que des vêtemens légers; à la faim qui les pressoit, que les alimens les plus communs. Dans les rues, chez leurs maîtres & leurs parens, ils paroissoient les yeux baissés, & avec un maintien modeste. Ils n'osoient ouvrir la bouche en présence des personnes âgées; & on les asservissoit tellement à la décence, qu'étant assis ils auroient rougi de croiser les jambes."—"Et que ré-

“ sultoit-il de cette grossièreté de mœurs,” demanda Lysis? “ Ces hommes grossiers,” répondit Philotime, “ battirent les Perses & sauvèrent la Grèce.”

Cependant les succès des orateurs publics excitoient son ambition. Il attendoit, avec impatience, le moment où il lui seroit permis de monter à la tribune. Son père dissipa cette illusion, en lui représentant toute l'étendue des connoissances nécessaires à un homme d'état, connoissances qu'il n'avoit pas, parce qu'il n'avoit pas eu le temps encore de les acquérir. Lysis en fut effrayé, mais il ne fut pas découragé. Aristote l'instruisit de la nature des diverses espèces de gouvernemens, dont les législateurs avoient conçu l'idée; Apollodore, de l'administration, des forces & du commerce, tant de sa nation que des autres peuples.

Il étoit alors dans sa dix-huitième année. C'est à cet âge que les enfans des Athéniens passent dans la classe des éphèbes, & sont enrôlés dans la milice. Mais pendant les deux années suivantes, ils ne servent pas hors de l'Attique. La patrie, qui les regarde désormais comme ses défenseurs, exige qu'ils confirment par un serment solennel leur dévouement à ses ordres. De toute cette année, Lysis ne sortit point d'Athènes; il veilloit à la conservation de la ville, il montoit la garde avec assiduité & s'accoutumoit à la discipline militaire. Au commencement de l'année suivante, s'étant rendu au théâtre, où se tenoit l'assemblée générale, le peuple donna des éloges à sa conduite, & lui remit la lance avec le bouclier. Lysis partit tout de suite & fut suc-

cessivement employé dans les places qui sont sur les frontières de l'Attique.

Agé de vingt ans à son retour, il lui restoit une formalité essentielle à remplir. J'ai dit plus haut, que dès son enfance on l'avoit inscrit, en présence de ses parens, dans le registre de la curie à laquelle son père étoit associé. Cet acte prouvoit la légitimité de sa naissance. Il en falloit un autre qui le mît en possession de tous les droits du citoyen.

On sait que les habitans de l'Attique sont distribués en un certain nombre de cantons ou de districts, qui, par leurs différentes réunions, forment les dix tribus. A la tête de chaque district est un démarque, magistrat qui est chargé d'en convoquer les membres, & de garder le registre qui contient leurs noms. La famille d'Apollodore étoit agrégée au canton de Cephisse, qui fait partie de la tribu Erechthéide. Nous trouvâmes dans ce bourg la plupart de ceux qui ont le droit d'opiner dans ces assemblées. Apollodore leur présenta son fils, & l'acte par lequel il avoit été déjà reconnu dans sa curie. Après les suffrages recueillis, on inscrivit Lysis dans le registre. Mais comme c'est ici le seul monument qui puisse constater l'âge d'un citoyen, au nom de Lysis fils d'Apollodore, on joignit celui du premier des archontes, non-seulement de l'année courante, mais encore de celle qui l'avoit précédée. Dès ce moment, Lysis eut le droit d'assister aux assemblées, d'aspirer aux magistratures, & d'administrer ses biens, s'il venoit à perdre son père.

Etant retournés à Athènes, nous allâmes à la chapelle d'Agnaule, où Lysis, revêtu de ses armes, renouvela le serment qu'il avoit fait deux ans auparavant.

Je ne dirai qu'un mot sur l'éducation des filles. Suivant la différence des états, elles apprennent à lire, écrire, coudre, filer, préparer la laine dont on fait les vêtemens, & veiller aux soins du ménage. Celles qui appartiennent aux premières familles de la république, sont élevées avec plus de recherches. Comme, dès l'âge de dix ans, & quelquefois de sept, elles paroissent dans les cérémonies religieuses, les unes portant sur leurs têtes les corbeilles sacrées, les autres chantant des hymnes ou exécutant des danses, divers maîtres les accoutument auparavant à diriger leur voix & leurs pas. Les mères exhortent leurs filles à se conduire avec sagesse, & insistent beaucoup sur la nécessité de se tenir droites, d'effacer leurs épaules, d'être extrêmement sobres, & de prévenir, par toutes sortes de moyens, un embonpoint qui nuiroit à l'élégance de la taille & à la grâce des mouvemens.

Entretien sur la partie morale de la musique des Grecs.

PHILOTIME attribuoit la sensibilité étonnante des Grecs, à l'influence de leur climat : sensibilité, disoit-il, qui est pour eux une source intarissable de plaisirs & d'erreurs, & qui semble augmenter de jour en jour. "Je croyois au contraire," repris-je,

" qu'elle commençoit à s'affoiblir. Si je me trompe, dites-moi donc pourquoi la musique n'opère plus les mêmes prodiges qu'autrefois ?"

" C'est," répondit-il, " qu'elle étoit autrefois plus grossière, c'est que les nations étoient encore dans l'enfance. Si, à des hommes dont la joie n'éclateroit que par des cris tumultueux, une voix accompagnée de quelque instrument faisoit entendre une mélodie très-simple, mais assujettie à certaines règles, vous les verriez bientôt transportés de joie, & exprimer leur admiration par les plus fortes hyperboles : voilà ce qu'éprouvèrent les peuples de la Grèce avant la guerre de Troie. Amphion animoit par ses chânts les ouvriers qui construisoient la forteresse de Thèbes, comme on l'a pratiqué depuis, lorsqu'on a refait les murs de Missène ; on publia que les murs de Thèbes s'étoient élevés aux sons de la lyre. Orphée tiroit de la sienne un petit nombre de sons agréables ; on dit que les tigres déposoient leur fureur à ses pieds."

" Je ne remonte pas à ces siècles reculés," repris-je ; " mais je vous cite les Lacédémoniens divisés entre eux, & tout à coup réunis par les accords harmonieux de Terpandre ; les Athéniens entraînés par les chants de Solon dans l'île de Salamine, au mépris d'un décret qui condamnoit l'orateur assez hardi pour proposer la conquête de cette île ; les mœurs des Arcadiens radoucies par la musique, & je ne sais combien d'autres faits qui n'auront point échappé à vos recherches."

“ Je les connois assez,” me dit-il, “ pour vous assurer que le merveilleux disparoît dès qu’on les discute. Terpandre & Solon dûrent leurs succès plutôt à la poésie qu’à la musique, & peut-être encore moins à la poésie qu’à des circonstances particulières. Il falloit bien que les Lacédémoniens eussent commencé à se lasser de leurs divisions, puisqu’ils consentirent à écouter Terpandre. Quant à la révocation du décret obtenu par Solon, elle n’étonnera jamais ceux qui connoissent la légèreté des Athéniens. L’exemple des Arcadiens est plus frappant. Ces peuples avoient contracté, dans un climat rigoureux & dans des travaux pénibles, une férocité qui les rendoit malheureux. Leurs premiers législateurs s’aperçurent de l’impression que le chant faisoit sur leurs âmes. Ils les jugèrent susceptibles du bonheur, puisqu’ils étoient sensibles. Les enfans apprirent à célébrer les dieux & les héros du pays. On établit des fêtes, des sacrifices publics, des pompes solennelles, &c. Ces institutions, qui subsistent encore, rapprochèrent insensiblement ces hommes agrestes ; ils devinrent doux, humains, bienfaisans. Mais combien de causes contribuèrent à cette révolution ! La poésie, le chant, la danse, des fêtes ; tous les moyens enfin qui, en les attirant par l’attrait du plaisir, pouvoient leur inspirer le goût des arts & de la société.

“ On dut s’attendre à des effets à peu près semblables, tant que la musique, étroitement unie à la poésie, grave & décente comme elle, fut destinée à conserver l’intégrité des mœurs. Mais, depuis

qu'elle a fait de si grands progrès, elle a perdu l'auguste privilége d'instruire les hommes, & de les rendre meilleurs."—" J'ai entendu plus d'une fois ces plaintes," lui dis-je, " je les ai vues plus souvent traiter de chimériques. Les uns gémissent sur la corruption de la musique, les autres se félicitent de sa perfection. Vous avez encore des partisans de l'ancienne, vous en avez un plus grand nombre de la nouvelle. Autrefois les législateurs regardoient la musique comme une partie essentielle de l'éducation : les philosophes ne la regardent presque plus aujourd'hui que comme un amusement honnête. Comment se fait-il qu'un art, qui a tant de pouvoir sur nos âmes, devienne moins utile en devenant plus agréable ?"

" Vous le comprendrez peut-être," répondit Philotime, " si vous comparez l'ancienne musique avec celle qui s'est introduite presque de nos jours. Simple dans son origine, plus riche & plus variée dans la suite, elle anima successivement les vers d'Hésiode, d'Homère, d'Archiloque, de Terpandre, de Simonide & de Pindare. Inséparable de la poésie, elle en empruntoit les charmes, ou plutôt elle lui prêtoit les siens ; car toute son ambition étoit d'embellir sa compagne.

" Les anciens poëtes, qui étoient tout à la fois musiciens, philosophes, législateurs, obligés de distribuer eux-mêmes dans leurs vers l'espèce de chant dont ces vers étoient susceptibles, ne perdirent jamais de vue ce principe. Les paroles, la mélodie, le rhythme, ces trois puissans agens dont la musique se sert

pour imiter, confiés à la même main, dirigeoient leurs efforts de manière que tout concouroit également à l'unité de l'expression.

"Ils connurent de bonne heure les genres diatonique, chromatique & harmonique; &, après avoir démêlé leur caractère, ils assignèrent à chaque genre l'espèce de poésie, qui lui étoit le mieux assortie. Ils employèrent nos trois principaux modes, & les appliquèrent par préférence aux trois espèces de sujets qu'ils étoient presque toujours obligés de traiter. S'il falloit animer au combat une nation guerrière, ou l'entretenir de ses exploits, l'harmonie Dorienne prêtoit sa force & sa majesté. Pour l'instruire dans la science du malheur, on mettoit sous ses yeux de grands exemples d'infortune; les élégies empruntèrent les tons pathétiques de l'harmonie Lydienne. La Phrygienne fut destinée aux cantiques sacrés.

"Le chant, rigoureusement asservi aux paroles, étoit soutenu par l'espèce d'instrument qui leur convenoit le mieux. Cet instrument faisoit entendre le même son que la voix; & lorsque la danse accompagnoit le chant, elle peignoit fidèlement aux yeux le sentiment ou l'image qu'il transmettoit à l'oreille. La lyre n'avoit qu'un petit nombre de sons, & le chant que très-peu de variétés. La simplicité des moyens employés par la musique, assuroit le triomphe de la poésie, plus philosophique & plus instructive que l'histoire, parce qu'elle choisit de plus beaux modèles, & donnoit de grandes leçons de courage & d'honneur." Philotime s'interrom-

pit en cet endroit, pour me faire entendre quelques morceaux de cette ancienne musique, & surtout des airs d'un poëte nommé Olympe, qui vivoit il y a environ neuf siècles : " Ils ne roulent que sur un petit nombre de cordes," ajouta-t-il, " & cependant ils font, en quelque façon, le désespoir de nos compositeurs modernes.

" L'art fit des progrès ; il acquit plus de modes & de rhythmes ; la lyre s'enrichit de cordes ; mais pendant long-temps les poëtes, ou rejetèrent ces nouveautés, ou n'en usèrent que sobrement."—" Il me semble," dis-je alors à Philotime, " qu'une musique si sévère n'étoit guère propre à exciter les passions." —" Celles des Grecs," reprit-il, " ne sont que trop actives ; aussi ce fut une vue profonde dans les législateurs d'une nation fière & sensible, d'avoir fait servir la musique à modérer son ardeur dans le sein des plaisirs ou sur le chemin de la victoire. Pourquoi, dès les siècles les plus reculés, admet-on dans les repas l'usage de chanter les dieux & les héros, si ce n'est pour prévenir les excès du vin, alors d'autant plus funestes, que les âmes étoient plus portées à la violence ? Pourquoi les généraux de Lacédémone jettent-ils parmi les soldats un certain nombre de joueurs de flûtes, & les font-ils marcher à l'ennemi au son de cet instrument, plutôt qu'au bruit éclatant de la trompette ? n'est-ce pas pour suspendre le courage impétueux des jeunes Spartiates, & les obliger à garder leurs rangs ?

" Ne soyez donc point étonné qu'avant même l'établissement de la philosophie, les états les mieux policés aient veillé avec tant de soin à l'immuta-

bilité de la saine musique. Elle ne sert aujourd'hui qu'à nos plaisirs ; en acquérant de nouvelles richesses, elle étoit menacée d'une corruption prochaine. Polymneste, tendant ou relâchant à son gré les cordes de la lyre, avoit introduit des sons inconnus jusqu'à lui. Quelques musiciens s'étoient exercés à composer pour la flûte des airs dénués de paroles ; bientôt après on vit, dans les jeux Pythiques, des combats où l'on n'entendoit que le son de ces instrumens. On prit alors une passion effrénée pour la musique instrumentale, aussi bien que pour la poésie dithyrambique ; la première nous apprit à nous passer des paroles ; la seconde à les étouffer sous des ornemens étrangers. C'est ce qui hâta la ruine de l'ancien goût.

« Les principaux auteurs de ces innovations ont vécu dans le siècle dernier, ou vivent encore parmi nous ; comme s'il étoit de la destinée de la musique de perdre son influence sur les mœurs, dans le temps où l'on parle le plus de philosophie & de morale. Plusieurs d'entr'eux avoient de grands talens, tels que Melanipide, Cinéfias & Timothée de Milet qui s'est exercé dans tous les genres de poésie & qui jouit encore de sa gloire dans un âge très-avancé. C'est celui de tous qui a le plus outragé l'ancienne musique. Enorgueilli de son succès, il se rendit chez les Lacédémoniens, avec sa cithare de onze cordes & ses chants efféminés. Ils avoient déjà réprimé l'audace des nouveaux musiciens. Aujourd'hui même, dans les pièces que l'on présente au concours, ils exigent que la modulation exécutée sur un instrument à sept cordes ne

roule que sur un ou deux modes. Quelle fut leur surprise aux accords de Timothée ! & quelle fut la sienne à la lecture d'un décret émané des rois & des éphores ! On l'accusoit d'avoir, par l'indécence, la variété & la mollesse de ses chants, blessé la majesté de l'ancienne musique, & entrepris de corrompre les jeunes Spartiates. On lui prescrivoit de retrancher quatre cordes de sa lyre, en ajoutant qu'un tel exemple devoit à jamais écarter les nouveautés qui donnent atteinte à la sévérité des mœurs. Il faut observer que ce décret est à peu près du temps où les Lacédémoniens remportèrent, à Ægos-Potamos, cette célèbre victoire qui les rendit maîtres d'Athènes.

" Parmi nous, à présent, des ouvriers, des mercenaires, décident du sort de la musique : ils remplissent le théâtre, assistent aux combats de musique, & se constituent les arbitres du goût. Comme il leur faut des secousses plutôt que des émotions, plus la musique devint hardie & fougueuse, plus elle excita leurs transports. Des philosophes eurent beau s'écrier, qu'adopter de pareilles innovations c'étoit ébranler les fondemens de l'état ; en vain les auteurs dramatiques percèrent de mille traits ceux qui cherchoient à les introduire. L'ancienne & la nouvelle musique ont eu le même sort que la vertu & la volupté, quand elles entrent en concurrence.

"Je conviens que la musique actuelle est supérieure à l'autre par ses richesses & ses agrémens ; mais elle n'a pas d'objet moral. Dans les productions des anciens, le poëte me fait aimer mes devoirs ; mais, quelle leçon me donne ce joueur de flûte, lorsqu'il

contrefait sur le théâtre le chant du rossignol, & dans nos jeux le sifflement du serpent. J'ai vu Platon demander ce que ce bruit signifioit, & pendant que la plupart des spectateurs applaudissoient avec transport, le taxer d'ignorance & d'ostentation."

Bibliothèque d'un Athénien. Classe des philosophes. Sur l'astronomie & la géographie.

PISISTRATE s'étoit fait, il y a deux siècles, une bibliothèque qu'il avoit rendue publique, & qui fut ensuite enlevée par Xerxès & transportée en Perse. De mon temps plusieurs Athéniens avoient des collections de livres : la plus considérable appartenoit à Euclide. Il l'avoit reçue de ses pères, & il méritoit de la posséder, puisqu'il en connoissoit le prix.

En y entrant, je frissonnai d'étonnement & de plaisir. Je me trouvois au milieu des plus beaux génies de la Grèce. Ils vivoient, ils respiroient dans leurs ouvrages, rangés autour de moi. Leur silence même augmentoit mon respect. L'assemblée de tous les souverains de la terre, m'eût paru moins imposante.

Après quelques momens, je m'écriai : Hélas ! que de connoissances refusées aux Scythes ! Dans la suite, j'ai dit plus d'une fois : que de connoissances inutiles aux hommes !

Je ne parlerai point ici de toutes ces matières sur lesquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chèvre & de mouton, les différentes espèces de toile furent successivement employées ; on a fait depuis usage

du papier, tissu des couches intérieures de la tige d'une plante qui croît dans les marais de l'Egypte, ou au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation. On en fait des rouleaux, à l'extrémité desquels est suspendue une étiquette contenant le titre du livre, & pour en faciliter la lecture, elle s'y trouve divisée en plusieurs compartimens ou pages. Des copistes de profession passent leur vie à transcrire les ouvrages qui tombent entre leurs mains; & d'autres particuliers, par le désir de s'instruire, se chargent du même soin. Démosthène, pour se former le style, avoit huit fois transcrit, de sa main, l'histoire de Thucydide. Par là les exemplaires se multiplient; mais, à cause des frais de copie, ils ne sont jamais fort communs. J'ai vu Platon, malgré les correspondances qu'il entretenoit en Italie, obtenir, avec beaucoup de peine, certains ouvrages de philosophie, & donner cent mines* de trois petits traités de Philolaüs.

Les Grecs se sont exercés dans tous les genres de littérature, comme on en pourra juger par les diverses notices que je donnerai de la bibliothèque d'Euclide.

Je commencerai par la classe de philosophie. Elle ne remontoit qu'au siècle de Solon, qui florissoit il y a 250 ans environ. Auparavant les Grecs avoient des théologiens, mais point de philosophes. Au temps de ce législateur & vers la 50e. olympiade†, il se fit tout à coup une révolution dans les

---

* 9000 livres. † Vers l'an 580 avant J. C.

esprits : Thalès & Pythagore jetèrent les fondemens de leur philosophie ; Cadmus de Milet écrivit l'histoire en prose ; Thespis donna une première forme à la tragédie ; & Susarion, à la comédie.

Thalès de Milet, en Ionie, l'un des sept sages de la Grèce, naquit dans la première année de la 35e. olympiade. Il remplit d'abord avec distinction les emplois auxquels sa naissance & sa sagesse l'avoient appelé. Le besoin de s'instruire le força bientôt de voyager parmi les nations étrangères. A son retour, s'étant dévoué à l'étude de la nature, il étonna la Grèce en prédisant une éclipse du soleil ; il l'instruisit en lui communiquant les lumières qu'il avoit acquises en Egypte sur la géométrie & sur l'astronomie. On cite de lui plusieurs réponses que je vais rapporter, parce qu'elles peuvent donner une idée de sa philosophie, & montrer avec quelle précision les sages de ce siècle tâchoient de satisfaire aux questions qu'on leur proposoit.

" Qu'y a-t-il de plus beau ?"—" L'univers ; car il " est l'ouvrage de Dieu."—" De plus vaste ?"— " L'espace, parce qu'il contient tout."—" De plus " fort ?"—" La nécessité, parce qu'elle triomphe de " tout."—" De plus difficile ?"—" De se connoître." " —De plus facile ?"—" De donner avis."—" Que " faut-il pour mener une vie irréprochable ?"—" Ne " pas faire ce qu'on blâme dans les autres."—"Que " faut-il pour être heureux ?"—" Un corps sain, une " fortune aisée, un esprit éclairé, &c. &c."

Rien de si célèbre que le nom de Pythagore, rien de si peu connu que les détails de sa vie. Il paroît

que, dans sa jeunesse, il prit des leçons de Thalès, qu'il fit ensuite un long séjour en Egypte, & que, s'il ne parcourut pas les royaumes de la Haute Asie, il eut du moins quelques notions des sciences qu'on y cultivoit. La profondeur des mystères des Egyptiens, les longues méditations des sages de l'orient, eurent autant d'attraits pour son imagination ardente, qu'en avoit, pour son caractère ferme, le régime sévère que la plupart d'entr'eux avoient embrassé.

A son retour, ayant trouvé sa patrie opprîmée par un tyran, il alla loin de la servitude s'établir à Crotone, en Italie. Cette ville étoit alors dans un état déplorable. Les habitans vaincus par les Locriens, avoient perdu le sentiment de leurs forces, & ne trouvoient d'autres ressources à leurs malheurs que l'excès des plaisirs. Pythagore entreprit de relever leur courage, en leur donnant leurs anciennes vertus. Ses instructions & ses exemples hâtèrent tellement les progrès de la réformation, qu'on vit un jour les femmes de Crotone, entraînées par son éloquence, consacrer dans un temple les riches ornemens dont elles avoient soin de se parer.

Peu content de ce triomphe, Pythagore voulut le perpétuer, en élevant la jeunesse dans les principes qui le lui avoient procuré. Comme il savoit que, dans un état, rien ne donne plus de force que la sagesse des mœurs, & dans un particulier, que l'absolu renoncement à soi-même, il conçut un système d'éducation qui, pour rendre les âmes capables de la vérité, devoit les rendre indépendantes des sens. Ce fut alors qu'il forma ce fameux institut

qui, jusqu'en ces derniers temps, s'est distingué parmi les autres sectes philosophiques.

L'école d'Ionie doit son origine à Thalès ; celle d'Italie, à Pythagore : ces deux écoles en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes. Euclide, en rassemblant leurs écrits, avoit eu soin de les distribuer relativement aux différens systèmes de philosophie.

A la suite de quelques traités, peut-être faussement attribués à Thalès, on voyoit les ouvrages de ceux qui se sont transmis sa doctrine. Ce sont Anaximandre, Anaximène, Anaxagore qui le premier enseigna la philosophie à Athènes, Archélaüs qui fut le maître de Socrate. Leurs ouvrages traitent de la formation de l'univers, de la nature des choses, de la géométrie & de l'astronomie.

Les traités suivans avoient beaucoup plus de rapport à la morale ; car Socrate, ainsi que ses disciples, s'est moins occupé de la nature en général, que de l'homme en particulier. Socrate n'a laissé, par écrit qu'un hymne en l'honneur d'Apollon & quelques fables d'Esope, qu'il mit en vers pendant qu'il étoit en prison. Les ouvrages sortis de l'école de ce philosophe, sont presque tous en forme de dialogues, & Socrate en est le principal interlocuteur, parce qu'on s'est proposé d'y rappeler ses conversations. Je vis les dialogues de Platon, ceux de Xénophon, &c.

Il est sorti de l'école d'Italie un beaucoup plus grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie.

Tel

Tel fut Empédocle d'Agrigente, à qui les habitans de cette grande ville offrirent la couronne, & qui aima mieux établir l'égalité parmi eux. Avec des talens qui l'approchoient d'Homère, il prêta les charmes de la poésie aux matières les plus abstraites, & s'acquit tant de célébrité qu'il fixa sur lui les regards des Grecs assemblés aux jeux Olympiques. Il disoit aux Agrigentins : " Vous courez après les " plaisirs, comme si vous deviez mourir demain : " vous bâtissez vos maisons, comme si vous ne " deviez jamais mourir."

Une des tablettes fixa mon attention. Elle renfermoit une suite de livres de philosophie, tous composés par des femmes, dont la plupart furent attachées à la doctrine de Pythagore. J'y trouvai le traité de la sagesse par Périctione, ouvrage où brille une métaphysique lumineuse. Euclide me dit qu'Aristote en faisoit grand cas, & qu'il comptoit en emprunter des notions sur la nature de l'être & de ses accidens.

L'école d'Italie avoit répandu sur la terre plus de lumières que celle d'Ionie ; mais, ajouta Euclide, elle a fait des écarts dont sa rivale devoit naturellement se garantir. En effet, les deux grands hommes qui les fondèrent, mirent dans leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès, distingué par un sens profond, eut pour disciples des sages qui étudièrent la nature par des voies simples. Son école finit par produire Anaxagore, & la plus saine théologie ; Socrate, & la morale la plus pure. Pythagore, dominé par une imagination forte,

établit une secte de pieux enthousiastes qui ne virent d'abord dans la nature que des proportions & des harmonies, & qui, passant ensuite d'un genre de fictions à un autre, donnèrent naissance à l'école d'Elée & à la métaphysique la plus abstraite.

Les philosophes de cette dernière école peuvent se diviser en deux classes; les uns, tels que Xénophanes, Parménide, Melyssus & Zénon, s'attachèrent à la métaphysique; les autres, tels que Leucippe, Démocrite, Protagoras, &c. se sont plus occupés de la physique.

Les ouvrages de ces écrivains célèbres étoient accompagnés de quantité d'autres, dont les auteurs sont moins connus. Venant alors à cette classe qui traitoit de l'astronomie, je témoignai à Euclide ma surprise de ce qu'avec tant de lumières, les Grecs avoient si peu d'ouvrages sur l'astronomie. "Ce n'est que depuis peu de temps," me dit-il "que nous avons tourné nos regards vers le ciel, tandis que les Egyptiens & les Chaldéens s'obstinent à calculer ses mouvemens. Or les décisions de l'astronomie doivent être fondées sur des observations. Dans cette science, ainsi que dans plusieurs autres, chaque vérité se lève sur nous à la suite d'une foule d'erreurs."—"Pourriez-vous me donner une idée générale," lui dis-je, "de l'état actuel de votre astronomie?"

Euclide prit alors une sphère, & me rappelant l'usage des différens cercles dont elle est composée, il me montra un planisphère céleste, & nous connûmes les principales étoiles distribuées dans les différentes constellations. "Tous les astres," ajouta-

t-il, " tournent dans l'espace d'un jour, d'orient en occident, autour des pôles du monde. Outre ce mouvement, le soleil, la lune & les cinq planètes, en ont un qui les porte d'occident en orient dans certains intervalles de temps.

" Le soleil parcourt les 360 degrés de l'écliptique dans une année, qui contient, suivant les calculs de Méton, 365 jours & $\frac{5}{19}$ parties d'un jour.

" Chaque lunaison dure 29 jours, 12 heures, 45 m. &c. Les douze lunaisons donnent en conséquence 354 jours, & un peu plus du tiers d'un jour. Dans notre année civile, la même que la lunaire, nous négligeons cette fraction ; nous supposons seulement douze mois, les uns de 30 jours, les autres de 29, en tout 354. Nous concilions ensuite cette année civile avec la solaire, par sept mois intercalaires, que, dans l'espace de 19 ans nous ajoutons aux années 3e. 5e. 8e. 11e. 13e. 16e. & 19e."

Je supprime les questions que je fis à Euclide sur le calendrier des Athéniens ; je vais seulement rapporter ce qu'il me dit sur les divisions du jour. " Ce fut des Babyloniens," reprit-il, " que nous apprîmes à le partager en douze parties plus ou moins grandes, suivant la différence des saisons. Ces parties, ou ces heures, car c'est le nom que l'on commence à leur donner, sont marquées, pour chaque mois, sur les cadrans, avec les longueurs de l'ombre correspondantes à chacune d'elles. Vous savez que, pour tel mois, l'ombre du style prolongée jusqu'à tel nombre de pieds, donne, avant ou après midi, tel moment de la journée ; que, lorsqu'il s'agit d'assigner un

rendez-vous pour le matin ou pour le soir, nous nous contentons de renvoyer, par exemple, au 10e. ou 12e. pied de l'ombre, & que c'est enfin de là qu'est venue cette expression : Quelle ombre est-il ? Quelque facile que soit cette voie, on cherche à nous en procurer une plus commode, & déjà l'on commence à fabriquer des cadrans portatifs.

« On a remarqué que, dans les jours des solstices, le soleil ne se lève pas précisément au même point de l'horizon ; on a conclu qu'il avoit une latitude, ainsi que la lune & les planètes ; & que, dans sa révolution annuelle, il s'écartoit en-deçà & au-delà du plan de l'écliptique, incliné à l'équateur d'environ 24 degrés.

« Les planètes ont des vitesses qui leur sont propres, & des années inégales. Eudoxe, à son retour d'Egypte, nous donna de nouvelles lumières sur le temps de leurs révolutions. Celles de Mercure & de Vénus s'achèvent en même temps que celle du soleil ; celle de Mars en deux ans, celle de Jupiter en douze, celle de Saturne en trente.

« Les astres qui errent dans le zodiaque, ne se meuvent pas par eux-mêmes ; ils sont entraînés par les sphères supérieures, ou par celles auxquelles ils sont attachés.

« La lune emprunte son éclat du soleil ; elle nous cache la lumière de cet astre, quand elle est entre lui & nous ; elle perd la sienne, quand nous sommes entre elle & lui. Aussi les éclipses de lune & de soleil n'épouvantent plus le peuple. On démontre en astronomie que certains astres sont plus grands que la terre ; mais je ne sais pas si le diamètre du

soleil est neuf fois plus grand que celui de la lune, comme Eudoxe l'a prétendu."

Je demandai à Euclide pourquoi il ne rangeoit pas les comètes au nombre des astres errans. "Telle est en effet," me dit-il, "l'opinion de plusieurs philosophes: mais elle fait plus d'honneur à leur esprit qu'à leur savoir. Parmi les astronomes de Chaldée, les uns se vantent de connoître leur cours, les autres les regardent comme des tourbillons qui s'enflamment par la rapidité de leur mouvement."

Je fis plusieurs autres questions à Euclide; & je trouvai presque toujours partage dans les opinions & par conséquent incertitude dans les faits. Je l'interrogeai sur la voie lactée: il me dit que, suivant Anaxagore, c'était un amas d'étoiles dont la lumière étoit à demi obscurcie par l'ombre de la terre, comme si cette ombre pouvoit parvenir jusqu'aux étoiles; que, suivant Démocrite, il existe, dans cet endroit du ciel, une multitude d'astres très-petits, très-voisins, qui, en confondant leurs foibles rayons, forment une lueur blanchâtre.

Après de longues courses dans le ciel, nous revînmes sur la terre. Je dis à Euclide; nous n'avons pas rapporté de grandes vérités d'un si long voyage; nous serons sans doute plus heureux sans sortir de chez nous; car le séjour qu'habitent les hommes doit leur être parfaitement connu.

Euclide me demanda comment une aussi lourde masse que la terre, pouvoit se tenir en équilibre au milieu des airs? "Cette difficulté ne m'a jamais

frappé," lui dis-je. " Il en est peut-être de la terre comme des étoiles & des planètes."

" On a pris des précautions," reprit-il, " pour les empêcher de tomber ; on les a fortement attachées à des sphères plus solides. Mais nous ne voyons autour de nous aucun point d'appui pour y suspendre la terre ; pourquoi donc ne s'enfonce-t-elle pas dans le sein du fluide qui l'environne ?"

" C'est, disent les uns, que l'air ne l'entoure pas de tous côtés, &c. Nos physiciens ont trouvé dans ces derniers temps une voie plus simple, pour dissiper nos craintes. En vertu, disent-ils, d'une loi générale, tous les corps pesans tendent vers un point unique ; ce point est le centre de l'univers, le centre de la terre ; il faut donc que les parties de la terre, au lieu de s'éloigner de ce milieu, se pressent les unes contre les autres pour s'en approcher.

" De là il est aisé de concevoir que les hommes qui habitent autour de ce globe, & ceux en particulier qui sont nommés antipodes, peuvent se soutenir sans peine, quelque position qu'on leur donne."—" Et croyez-vous," lui dis-je, " qu'il en existe en effet dont les pieds soient opposés aux nôtres ?"—" Je l'ignore," répondit-il : " quoique plusieurs auteurs nous aient laissé des descriptions de la terre, il est certain que personne ne l'a parcourue, & que l'on ne connoît encore qu'une légère portion de sa surface."

Je demandai ensuite à Euclide quels étoient les pays connus des Grecs. Il vouloit me renvoyer aux historiens que j'avois lus ; mais je le pressai tellement, qu'il continua de cette manière. " Les hommes ne peuvent subsister que sur une petite partie de la

surface du globe : l'excès du froid & de la chaleur ne leur a pas permis de s'établir dans les régions qui avoisinent les pôles & la ligne équinoxiale, ils ne se sont multipliés que dans les climats tempérés.

" Nous avons, au nord du Pont-Euxin, des nations Scythiques : les unes cultivent la terre, les autres errent dans leurs vastes domaines : plus loin habitent différens peuples, & entr'autres des anthropophages. Au-dessus de ce peuple barbare, nous supposons des déserts immenses. A l'est, les conquêtes de Darius nous ont fait connoître les nations qui s'étendent jusqu'à l'Indus. On prétend qu'au-delà de ce fleuve, est une région aussi grande que le reste de l'Asie. C'est l'Inde, dont une très-petite partie est soumise aux rois de Perse, qui en retirent tous les ans un tribut considérable en paillettes d'or. Le reste est inconnu.

" Vers le nord-est, au-dessus de la mer Caspienne, existent plusieurs peuples dont on nous a transmis les noms, en ajoutant que les uns dorment six mois de suite, que les autres n'ont qu'un œil, &c. Vous jugerez, par ces récits, de nos connoissances en géographie.

" Du côté de l'ouest, nous avons pénétré jusqu'aux colonnes d'Hercule, & nous avons une idée confuse des nations qui habitent les côtes de l'Ibérie ; l'intérieur du pays nous est absolument inconnu. Au-delà des colonnes, s'ouvre une mer qu'on nomme Atlantique, & qui, suivant les apparences, s'étend jusqu'aux parties orientales de l'Inde ; elle n'est fréquentée que par les vaisseaux de Tyr & de Carthage, qui n'osent pas même s'éloigner de la terre ;

çar après avoir franchi le détroit, les uns descendent vers le sud, & longent les côtes de l'Afrique ; les autres tournent vers le nord, & vont échanger leurs marchandises contre l'étain des îles Cassitérides, dont les Grecs ignorent la position.

" Plusieurs tentatives ont été faites pour étèndre la géographie du còté du midi. On prétend que, par les ordres de Nécos, qui régnoit en Egypte il y a environ 250 ans, des vaisseaux, montés d'équipages Phéniciens, partirent du golphe d'Arabie, firent le tour de l'Afrique, & revinrent deux ans après, en Egypte, par le détroit de Cadir.* On ajoute que d'autres navigateurs ont tourné cette partie du monde ; mais ces entreprises, en les supposant réelles, n'ont pas eu de suite : le commerce ne pouvoit multiplier des voyages si longs & si dangereux. On se contenta depuis de fréquenter les côtes, tant orientales qu'occidentales, de l'Afrique : c'est sur ces dernières que les Carthaginois établirent un assez grand nombre de colonies. Quant à l'intérieur de ce vaste pays, on assure qu'il existe plusieurs grandes nations dans cette partie de la terre, mais on n'en rapporte que les noms.

" Nos mathématiciens prétendent que la circonférence de la terre est de quatre cent mille stades†: J'ignore si le calcul est juste ; mais je sais bien que nous connoissons à peine le quart de cette circonférence."

---

* Aujourd'hui Cadix. † 15,120 lieues.

Voyage de Béotie. L'antre de Trophonius. Hésiode. Pindare.

ON voyage avec beaucoup de sûreté dans toute la Grèce : on trouve des auberges dans les principales villes & sur les grandes routes. Comme le pays est presque partout couvert de montagnes & de collines, on ne se sert de voitures que pour les petits trajets. Il faut préférer les mulets dans les voyages de long cours, & mener avec soi quelques esclaves, pour porter le bagage.

Outre que les Grecs s'empressent d'accueillir les étrangers, on trouve dans les principales villes des proxènes chargés de ce soin : tantôt, ce sont des particuliers en liaison de commerce ou d'hospitalité, avec des particuliers d'une autre ville ; tantôt, ils ont un caractère public & sont reconnus pour les agens d'une ville ou d'une nation, qui, par un décret solennel, les a choisis avec l'agrément du peuple auquel ils appartiennent.

Nous partîmes d'Athènes dans les premiers jours du mois Munichion, la 3e. année de la 105e. olympiade. Nous arrivâmes le soir même à Orope, ville située sur les confins de la Béotie & de l'Attique. A quelque distance de cette ville, on trouve, sur une hauteur, celle de Tanagra, dont les maisons ont assez d'apparence. Le territoire de cette ville, arrosé par une petite rivière nommée Thermodon, est couvert d'oliviers & d'arbres de différentes sortes. Il produit peu de blé, & le meilleur vin de la Béotie.

Quoique les habitans soient riches, ils ne con-

noissent ni le luxe, ni les excès qui en sont la suite. Ils fuient l'oisiveté, détestent les gains illicites, & vivent contens de leur sort; ils sont justes & humains. Je crois avoir découvert le secret de leurs vertus; ils préfèrent l'agriculture aux autres arts.

Corinne étoit de Tanagra; elle cultiva la poésie avec succès. Nous vîmes son tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville, & son portrait dans le gymnase: quand on lit ses ouvrages, on demande pourquoi, dans les combats de poésie, ils furent si souvent préférés à ceux de Pindare; mais quand on voit son portrait, on demande pourquoi ils ne l'ont pas toujours été.

Nous partîmes de Tanagra, & après avoir fait 200 stades*, par un chemin raboteux & difficile, nous arrivâmes à Platée, ville autrefois puissante, aujourd'hui ensevelie sous ses ruines. Elle étoit située au pied du mont Cythéron, dans cette belle plaine qu'arrose l'Asopus, & dans laquelle Mardonius fut défait à la tête de 300,000 Perses. Les habitans de Platée se distinguèrent tellement dans cette bataille, que les autres Grecs, autant pour reconnoître leur valeur que pour éviter toute jalousie, leur en déférèrent la principale gloire. On institua chez eux des fêtes, pour en perpétuer le souvenir; & il fut décidé que, tous les ans, on y renouvelleroit les cérémonies funèbres en l'honneur des Grecs qui avoient péri dans la bataille. De pareilles institutions se sont multipliées parmi les Grecs: ils savent

* Sept lieues & demie.

que les monumens ne suffisent pas pour éterniser les faits éclatans, ou du moins pour en produire de semblables.

Voici l'ordre qu'observoient les Platéens dans ces cérémonies.

A la pointe du jour, un trompette, sonnant la charge, ouvroit la marche : on voyoit paroître successivement plusieurs chars remplis de couronnes, & de branches de myrte ; un taureau noir, suivi de jeunes gens, qui portoient, dans des vases, du lait, du vin & différentes sortes de parfums ; enfin, le premier magistrat des Platéens, vêtu d'une robe teinte en pourpre, tenant un vase d'une main, & une épée de l'autre ; la pompe traversoit la ville, & parvenue au champ de bataille, le magistrat puisoit de l'eau dans une fontaine voisine, lavoit les cippes ou colonnes élevées sur les tombeaux, les arrosoit d'essences, sacrifioit le taureau ; & après avoir adressé des prières à Jupiter & à Mercure, il invitoit aux libations les ombres des guerriers qui étoient morts dans le combat ; ensuite il remplissoit de vin une coupe, il en répandoit une partie, & disoit à haute voix : " Je bois à ces vaillans hommes qui " sont morts pour la liberté de la Grèce."

Nous vîmes le temple de Minerve construit des dépouilles des Perses enlevées à Marathon. Polygnote y représenta le retour d'Ulysse dans ses états, & le massacre qu'il fit des amans de Pénélope. Onatas y peignit la première expédition des Argiens contre Thèbes, &c.

Nous passâmes ensuite par la bourgade de Leuc-

tres & la ville de Tespies, qui devront leur célébrité à de grands désastres. Auprès de la première s'étoit donnée, quelques années auparavant, cette bataille sanglante qui renversa la puissance de Lacédémone ; la seconde fut détruite, ainsi que Platée, dans les dernières guerres.

Nous allâmes coucher dans un lieu nommé Ascra ; c'est un hameau dont le séjour est insupportable ; mais c'est la patrie d'Hésiode.

Le lendemain, un sentier étroit nous conduisit au bois sacré des muses : bientôt, pénétrant dans de belles allées, nous nous crûmes transportés à leur cour brillante. Rien en effet de plus éclatant que les monumens qui parent ces lieux solitaires. Leurs statues, exécutées par différens artistes, s'offrent souvent aux yeux du spectateur. Ici Apollon & Mercure se disputent une lyre ; là, respirent encore des poëtes & des musiciens célèbres ; de toutes parts s'élèvent quantité de trépieds de bronze, noble récompense des talens couronnés dans les combats de poésie & de musique. Ce sont les vainqueurs eux-mêmes qui les ont consacrés en ces lieux.

Au-dessus du bois coulent, entre des bords fleuris, une petite rivière nommée Permesse, la fontaine d'Hippocrène & celle de Narcisse.

Nous étions alors sur l'Hélicon, sur cette montagne si renommée pour la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la fertilité des vallées, la fraîcheur des ombrages & la beauté des arbres antiques dont elle est couverte. Les muses règnent sur l'Hélicon : leur histoire ne présente que des traditions absurdes,

mais leurs noms indiquent leur origine.* Il paroît, en effet, que les premiers poëtes, frappés des beautés de la nature, se laissèrent aller au besoin d'invoquer les nymphes des bois, des montagnes, des fontaines, & que, cédant au goût de l'allégorie alors généralement répandu, ils les désignèrent par des noms relatifs à l'influence qu'elles pouvoient avoir sur les productions de l'esprit. Ils ne reconnurent d'abord que trois muses, Mélété, Mnémé, Aœdé : c'est-à-dire, la méditation ou la réflexion qu'on doit apporter au travail ; la mémoire qui éternise les faits éclatans, & le chant qui en accompagne le récit. A mesure que l'art des vers fit des progrès, on en personnifia les caractères & les effets ; & le nombre des muses s'accrut. Dans la suite on leur associa les grâces qui doivent embellir la poésie, & l'amour qui en est si souvent l'objet. Ces idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où, au milieu de l'ignorance, parurent tout à coup Orphée, Linus, & leurs disciples. Les muses y furent honorées sur les monts de la Piérie, & de là, étendant leurs conquêtes, elles s'établirent successivement sur le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, dans tous les lieux solitaires où les peintres de la nature, entourés des plus riantes images, éprouvent la chaleur de l'inspiration divine.

Nous quittâmes ces retraites délicieuses, & nous

---

* Erato signifie *l'aimable* ; Uranie, *la céleste* ; Calliope, *l'élégance du langage* ; Euterpe, *celle qui plaît* ; Thalie, *la joie vive* ; Melpomène, *celle qui se plaît aux chants* ; Polymnie, *la multiplicité des chants* ; Therpsicore, *celle qui se plaît à la danse* ; Clio, *la gloire*.

nous rendîmes à Lébadée ; & de là, à l'antre de Trophonius, un des plus célèbres oracles de la Grèce.

Le chemin qui conduit de Lébadée à l'antre de Trophonius, est entouré de temples & de statues. Cet antre, creusé un peu au-dessus du bois sacré, offre d'abord aux yeux une espèce de vestibule, entouré d'une balustrade de marbre blanc, sur laquelle s'élèvent des obélisques de bronze. De là on entre dans une grotte taillée à la pointe du marteau, haute de huit coudées* & large de quatre : c'est là que se trouve la bouche de l'antre ; on y descend par le moyen d'une échelle ; &, parvenu à une certaine profondeur, on ne trouve plus qu'une ouverture extrêmement étroite : il faut y passer les pieds, & quand avec bien de la peine on a introduit le reste du corps, on se sent entraîner, avec la rapidité d'un torrent, jusqu'au fond du souterrain. Est-il question d'en sortir ? On est relancé, la tête en bas, avec la même force & la même vîtesse. Des compositions de miel qu'on est obligé de tenir, ne permettent pas de porter la main sur les ressorts employés pour accélérer la descente ou le retour ; mais, pour écarter tout soupçon de supercherie, les prêtres supposent que l'antre est rempli de serpens, & qu'on se garantit de leurs morsures, en leur jetant ces gâteaux de miel.

On ne doit s'engager dans la caverne que pendant la nuit, qu'après de longues préparations, qu'à la

---

* Hauteur, 11 de nos pieds & 4 pouces ; largeur, 5 pieds 8 pouces.

suite d'un examen rigoureux. Entr'autres cérémonies, on est conduit à deux sources voisines, dont l'une s'appelle la fontaine de Léthé, & l'autre la fontaine de Mnémosyne : la première efface le souvenir du passé ; la seconde grave dans l'esprit ce qu'on voit ou ce qu'on entend dans la caverne.

Parmi ce grand nombre d'oracles qu'on trouve en Béotie, il n'en est point où la fourberie soit plus grossière, & plus à découvert.

Nous descendîmes la montagne, & quelques jours après nous prîmes le chemin de Thèbes ; nous passâmes par Chéronée, d'où nous nous rendîmes à Thèbes : cette ville, une des plus considérables de la Grèce, est entourée de murs & défendue par des tours. On y entre par sept portes. La citadelle est placée sur une éminence, où s'établirent les premiers habitans de Thèbes. Ses dehors sont embellis par deux rivières, des prairies & des jardins : ses rues, comme celles de toutes les villes anciennes, manquent d'alignement. Parmi les magnificences qui décorent les édifices publics, on trouve des statues de la plus grande beauté. Dans le temple d'Apollon Isménien, il y a une quantité de trépieds en bronze, la plupart d'un travail excellent : ces trépieds sont des offrandes de la part des peuples & des particuliers : on y brûle des parfums ; &, comme ils sont d'une forme agréable, ils servent d'ornemens dans les temples.

On trouve ici, de même que dans la plupart des villes de la Grèce, un théâtre, un gymnase ou lieu d'exercice pour la jeunesse, & une grande place publique. Elle est entourée de temples & de plusieurs

autres édifices dont les murs sont couverts des armes que les Thébains enlevèrent aux Athéniens à la bataille de Déléum.

Thèbes est non-seulement le boulevard de la Béotie, mais on peut dire encore qu'elle en est la capitale. Elle se trouve à la tête d'une grande confédération, composée des principales villes de la Béotie : onze chefs, connus sous le nom de béotarques, y président : ils ont une très-grande influence sur les délibérations, & commandent pour l'ordinaire les armées. Un tel pouvoir seroit dangereux, s'il étoit perpétuel ; les béotarques doivent, sous peine de mort, s'en dépouiller à la fin de l'année.

Le pays est plus fertile que l'Attique, & produit beaucoup de blé d'une excellente qualité : par l'heureuse situation de ses ports, la Béotie est en état de commercer, d'un côté, avec l'Italie, la Sicile & l'Afrique : & de l'autre, avec l'Egypte, l'île de Chypre, la Macédoine & l'Hellespont.

Les Béotiens n'ont, en général, ni cette pénétration, ni cette vivacité, qui caractérisent les Athéniens : mais peut-être faut-il en accuser encore plus l'éducation que la nature. S'ils paroissent pesans & stupides, c'est qu'ils sont ignorans & grossiers. Comme ils s'occupent plus des exercices du corps que de ceux de l'esprit, ils n'ont ni le talent de la parole, ni les grâces de l'élocution, ni les lumières qu'on puise dans le commerce des lettres.

Cependant il ne faut pas croire que la Béotie ait été stérile en hommes de génie. Plusieurs Thébains ont

ont fait honneur à l'école de Socrate ; Epaminondas n'étoit pas moins distingué par ses connoissances que par ses talens militaires. Anaxis & Dionysiodore étoient très-instruits ; ils sont auteurs d'une histoire de la Grèce qui est estimée. Enfin c'est en Béotie que reçurent le jour Hésiode, Corinne, & Pindare.

Hésiode a laissé un nom célèbre & des ouvrages estimés. Comme on l'a supposé contemporain d'Homère, quelques-uns ont pensé qu'il étoit son rival ; mais Homère ne pouvoit avoir de rivaux. Son style élégant & harmonieux flatte agréablement l'oreille, & se ressent de la simplicité antique. On trouve dans ses ouvrages des préceptes relatifs à l'agriculture, d'autant plus intéressans qu'aucun auteur, avant lui, n'avoit traité de cet art. Il cultiva la poésie jusqu'à une extrême vieillesse.

Pindare florissoit au temps de l'expédition de Xerxès, & vécut environ soixante-cinq ans. Il prit des leçons de poésie & de musique sous différens maîtres, & en particulier sous Myrtis, femme distinguée par ses talens, plus célèbre encore pour avoir compté, parmi ses disciples, Pindare & la belle Corinne.

Il s'exerça dans tous les genres de poésie, & dut principalement sa réputation aux hymnes qu'on lui demandoit, soit pour honorer les fêtes des dieux, soit pour relever le triomphe des vainqueurs aux jeux de la Grèce. Son génie vigoureux & indépendant ne s'annonce que par des mouvemens irréguliers, fiers & impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants ? Il s'élève, comme un aigle,

jusqu'au pied de leurs trônes : si ce sont les hommes, il se précipite dans la lice comme un coursier fougueux : dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes, de métaphores hardies, de pensées fortes, & de maximes étincelantes de lumière. Malgré la profondeur de ses pensées, & le désordre apparent de son style, ses vers dans toutes les occasions enlèvent les suffrages, & les juges les plus éclairés le placeront toujours au premier rang des poëtes lyriques ; déjà les philosophes citent ses maximes, & respectent son autorité. Pindare vécut dans le sein du repos & de la gloire ; les Athéniens & toutes les nations de la Grèce le comblèrent d'honneurs.

Les Thébains sont courageux, insolens, audacieux, & vains. Les femmes sont grandes, bien faites, blondes pour la plupart : leur démarche est noble, & leur parure assez élégante ; leur voix est douce ; celle des hommes est rude, désagréable, & en quelque façon assortie à leur caractère.

On chercheroit en vain les traits de ce caractère dans un corps de jeunes guerriers, qu'on appelle le bataillon sacré : ils sont au nombre de trois cents, élevés en commun, & nourris dans la citadelle aux dépens du public. Les sons mélodieux d'une flûte dirigent leurs exercices, & jusqu'à leurs amusemens : pour empêcher que leur valeur ne dégénère en une fureur aveugle, on imprime dans leurs âmes le sentiment le plus noble & le plus vif.

Il faut que chaque guerrier se choisisse, dans le corps, un ami auquel il reste inséparablement uni. Toute son ambition est de lui plaire, de mériter son estime, de partager ses plaisirs & ses peines dans le

courant de la vie, ses travaux & ses dangers dans les combats; s'il étoit capable de ne pas se respecter assez, il se respecteroit dans un ami, dont la censure est pour lui le plus cruel des tourmens. Cette union presque surnaturelle fait préférer la mort à l'infamie, & l'amour de la gloire à tous les autres intérêts. Un de ces guerriers, dans le fort de la mêlée, fut renversé le visage contre terre. Comme il vit un soldat ennemi prêt à lui enfoncer l'épée dans les reins: "Attendez," lui dit-il, en se soulevant, "plongez ce fer dans ma poitrine, mon ami auroit "trop à rougir, si l'on pouvoit soupçonner que "j'ai reçu la mort en prenant la fuite."

Autrefois on distribuoit par pelotons les trois cents guerriers, à la tête des différentes divisions de l'armée. Pélopidas, qui eut souvent l'honneur de les commander, les ayant fait combattre en corps, les Thébains leur dûrent presque tous les avantages qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens. Philippe détruisit à Chéronée cette cohorte jusqu'alors invincible; & ce prince, voyant ces jeunes Thébains étendus sur le champ de bataille, couverts de blessures honorables, & presque les uns contre les autres, dans le même poste qu'ils avoient occupé, ne put retenir ses larmes, & rendit un témoignage éclatant à leur vertu ainsi qu'à leur courage.

En sortant de Thèbes, nous passâmes auprès d'un assez grand lac, nommé Hylica, où se jettent les rivières qui arrosent le territoire de cette ville: de là, nous nous rendîmes sur les bords du lac Copaïs, qui fixa toute notre attention.

La Béotie peut être considérée comme un grand bassin entouré de montagnes, dont les différentes chaînes sont liées par un terrain assez élevé. D'autres montagnes se prolongent dans l'intérieur du pays; les rivières qui en proviennent se réunissent, la plupart, dans le lac Copaïs, dont l'enceinte est de 380 stades*, & qui n'a aucune issue apparente. Il couvriroit donc bientôt la Béotie, si la nature, ou plutôt l'industrie des hommes, n'avoit pratiqué des routes secrètes pour l'écoulement des eaux. Il est très-vraisemblable que le déluge, ou plutôt le debordement des eaux qui, du temps d'Ogygès, inonda la Béotie, ne provint que d'un engorgement dans ces conduits souterrains.

Après avoir traversé Oponte & quelques autres villes qui appartiennent aux Locriens, nous arrivâmes au pas des Thermopyles. Un secret frémissement me saisit à l'entrée de ce fameux défilé, où quatre mille Grecs arrêtèrent durant plusieurs jours l'armée innombrable des Perses, & dans lequel périt Léonidas avec les trois cents Spartiates qu'il commandoit. Ce passage est resserré, d'un côté par de hautes montagnes, de l'autre par la mer. Nous le parcourûmes plusieurs fois: nous visitâmes les thermes ou bains chauds qui lui font donner le nom de Thermopyles: nous vîmes la petite colline sur laquelle les compagnons de Léonidas se retirèrent après la mort de ce héros. Nous les suivîmes à l'autre extrêmité du détroit,

---

* 14 lieues de 2,500 toises.

jusqu'à la tente de Xerxès qu'ils avoient résolu d'immoler au milieu de son armée.

Une foule de circonstances faisoient naître dans nos âmes les plus fortes émotions. Cette mer autrefois teinte du sang des nations, ces montagnes dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, cette solitude profonde qui nous environnoit, le souvenir de tant d'exploits que l'aspect des lieux sembloit rendre présent à nos regards ; enfin, cet intérêt si vif que l'on prend à la vertu malheureuse : tout excitoit notre admiration ou notre attendrissement, lorsque nous vîmes, auprès de nous, les monumens que l'assemblée des Amphictyons fit élever sur la colline dont je viens de parler. Ce sont de petites cippes en l'honneur des trois cents Spartiates & des différentes troupes Grecques qui combattirent. Nous approchâmes du premier qui s'offrit à nos yeux, & nous y lûmes : "C'est ici que quatre "mille Grecs du Péloponèse ont combattu contre "trois millions de Perses."

Nous approchâmes d'un second, & nous y lûmes ces mots de Simonide : "Passant, va dire à Lacé-"démone que nous reposons ici pour avoir obéi à "ses saintes lois."

Le nom de Léonidas & ceux de ses trois cents compagnons ne sont point dans cette inscription : c'est qu'on ne soupçonnoit pas qu'ils pussent jamais être oubliés.

Voyage de Thessalie. Amphictyons. Vallée de Tempé.

EN sortant des Thermopyles, on entre dans la Thessalie : cette contrée, dans laquelle on comprend la Magnésie, & divers autres petits cantons, qui ont des dénominations particulières, est bornée à l'est, par la mer ; au nord, par le mont Olympe ; à l'ouest, par le mont Pindus ; au sud, par le mont Œta. Tout le pays est arrosé de rivières dont la plupart tombent dans le Pénée, qui, avant de se jeter dans la mer, traverse la fameuse vallée connue sous le nom de Tempé.

A quelques stades des Thermopyles, nous trouvâmes le petit bourg d'Anthéla, célèbre par un temple de Cérès, & par l'assemblée des Amphictyons, qui s'y tient tous les ans. Cette diète, suivant les uns, fut instituée par Amphictyon, qui régnoit aux environs ; suivant d'autres, elle le fut par Acrisius, roi d'Argos. Ce qui paroît certain, c'est que dans les temps les plus reculés douze nations du nord de la Grèce, telles que les Doriens, les Ioniens, les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens, &c. formèrent une confédération, pour prévenir les maux que la guerre entraîne à sa suite. Il fut réglé qu'elles enverroient tous les ans des députés à Delphes ; que les attentats, commis contre le temple d'Apollon qui avoit reçu leurs sermens, & tous ceux qui sont contraires au droit des gens dont ils devoient être les défenseurs, seroient déférés à

cette assemblée; que chacune des douze nations auroit deux suffrages à donner par ses députés & s'engageroit à faire exécuter les décrets de ce tribunal auguste.

Ce tribunal subsiste encore aujourd'hui, à peu près dans la même forme qu'il fut établi. L'assemblée se tient au printemps, à Delphes; en automne, au bourg d'Anthéla. Elle attire un grand nombre de spectateurs, & commence par des sacrifices pour le repos & le bonheur de la Grèce.

On y porte différentes causes, tant civiles que criminelles, mais surtout les actes qui violent ouvertement le droit des gens. Le nombre des députés n'est pas fixé pour chaque nation. Les Athéniens en envoient quelquefois trois ou quatre; mais on ne peut porter à la diète générale que vingt-quatre suffrages. Les députés des parties discutent l'affaire, le tribunal prononce à la pluralité des voix; & il décerne une amende contre les nations coupables. Si elles n'obéissent pas, l'assemblée est en droit d'appeler au secours de son décret, & d'armer contre elles tout le corps Amphictyonique, c'est-à-dire, une grande partie de la Grèce.

Mais les nations puissantes ne se soumettent pas toujours à de pareils décrets. Les Lacédémoniens, s'étant emparés, il y a assez peu de temps, de la citadelle de Thèbes, furent cités à la diète générale par les magistrats de cette ville. Condamnés à mille talens d'amende, ils refusèrent de payer cette somme, sous prétexte que la décision étoit injuste.

D'Anthéla, continuant notre route, nous parcourûmes toutes les villes de la Thessalie. Quand on considère la nature du pays, couvert de montagnes & de vallées, on ne sera point étonné que les peuples, séparés alors par de fortes barrières, qu'il falloit à tous momens attaquer ou défendre, ne soient devenus aussi courageux qu'entreprenans. Quand les mœurs s'adoucirent, la Thessalie fut le séjour des héros, & le théâtre des plus grands exploits. C'est là que parurent les Centaures & les Lapithes, que s'embarquèrent les Argonautes, que mourut Hercule, que naquit Achille, que vécut Pyrithoüs, &c.

Rien de si renommé que la cavalerie Thessalienne, dont il est presque impossible, comme tout le monde en convient, de soutenir l'effort. On dit que les Thessaliens ont su les premiers imposer un frein au cheval, & le mener au combat; on ajoute, que de là s'établit l'opinion qu'il existoit autrefois en Thessalie des hommes, moitié hommes moitié chevaux, qui furent nommés Centaures.

Les Thessaliens sont vifs, inquiets & si difficiles à gouverner, que j'ai vu plusieurs de leurs villes déchirées par des factions. Le luxe brille dans leurs habits & dans leurs maisons; ils aiment à l'excès le faste & la bonne chère : ils ont tant de goût & d'estime pour la danse, qu'ils appliquent les termes de cet art aux usages les plus nobles. En certains endroits, les généraux ou les magistrats se nomment les chefs de la danse. Leur musique tient le milieu entre celle des Doriens & celle des Ioniens; &, comme elle peint tour à tour la con-

fiance de la présomption & la mollesse de la volupté, elle s'assortit au caractère & aux mœurs de la nation.

En continuant notre route, nous arrivâmes à Sycurium. De là jusqu'à Larisse, le pays est fertile & très-peuplé. Il devient plus riant à mesure qu'on approche de cette ville, qui passe avec raison pour la première & la plus riche de la Thessalie. Ses dehors sont embellis par le Pénée, qui roule auprès de ses murs des eaux extrêmement claires.

Nous étions impatiens d'aller à Tempé. Ce nom, commun à plusieurs vallées qu'on trouve en ce canton, désigne plus particulièrement celle que forment en se rapprochant le mont Olympe & le mont Ossa : c'est le seul grand chemin pour aller de Thessalie en Macédoine.

Après avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gnonnus, distant de Larisse d'environ 160 stades *. C'est là que commence la vallée, & que le fleuve se trouve resserré entre le mont Ossa, qui est à sa droite, & le mont Olympe qui est à sa gauche. La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est ; sa longueur est de quarante stades †, sa plus grande largeur d'environ deux stades & demi ‡.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes, d'une beauté surprenante. De leurs pieds, jaillissent des sources d'une eau pure

* Six lieues & 120 toises.

† Environ une lieue & demie.

‡ Environ 236 toises.

comme le cristal ; & des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais qu'on respire avec un plaisir inexprimable. Le fleuve présente presque partout un canal tranquille, & dans certains endroits, il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes, percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon, placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asile du repos & du plaisir. Les lauriers & différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux & des bosquets, & font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, & les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches & tombent en festons & en guirlandes. Enfin tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés, l'œil semble respirer la fraîcheur, & l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect & même au souvenir de cette charmante vallée : au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que, dans le printemps, elle est toute émaillée de fleurs, & qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants, à qui la solitude semble prêter une mélodie plus touchante.

On nous mena ensuite dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers, qu'il

ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvînmes en un endroit, où ses vagues fortement comprimées cherchoient à forcer un passage; elles se heurtoient, se soulevoient, & tomboient, en mugissant, dans un gouffre, d'où elles s'élançoient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres. J'étois occupé de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi, & je me trouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, sillonnées, dans toute leur hauteur, par des abîmes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erroient pesamment parmi des arbres funèbres, ou restoient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessous, je vis la nature en ruines, les montagnes écroulées étoient couvertes de leurs débris, & n'offroient que des roches menaçantes & confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes? Est-ce la fureur des aquilons? Est-ce un bouleversement du globe?

En sortant de la vallée, le plus beau spectacle s'offrit à nous. C'est une plaine couverte de maisons & d'arbres: à quelques stades de distance paroît le golfe Thermaïque; au-delà se présente la presqu'île de Pallène, & dans le lointain, le mont Athos termine cette superbe vue.

Nous étions déjà en automne: comme cette saison est ordinairement très-belle en Thessalie, & qu'elle y dure long-temps, nous fîmes quelques courses dans les villes voisines: mais le moment de notre départ étant arrivé, nous résolûmes de passer par l'Epire, & nous prîmes le chemin de Gomphi, ville située au pied du mont Pindus.

L'Epire. Oracle de Dodone. Saut de Leucade.

LE mont Pindus sépare la Thessalie de l'Epire : nous le traversâmes au-dessus de Gomphi, & nous entrâmes dans le pays des Athamanes. Le mont Pindus au levant, & le golfe d'Ambracie au midi, séparent, en quelque façon, l'Epire du reste de la Grèce. Plusieurs chaînes de montagnes couvrent l'intérieur du pays; vers les côtes de la mer, on trouve des aspects agréables & de riches campagnes. Parmi les fleuves qui l'arrosent, on distingue l'Achéron qui se jette dans un marais de même nom, & le Cocyte, dont les eaux sont d'un goût désagréable : non loin de là, est un endroit nommé Aorne ou Averne, d'où s'exhalent des vapeurs dont l'air est infecté. A ces traits on reconnoît aisément le pays où, dans les temps les plus anciens, on a placé les enfers. Comme l'Epire étoit alors la dernière des contrées connues du côté de l'occident, elle passa pour la région des ténèbres ; mais, à mesure que les bornes du monde se reculèrent du même côté, l'enfer changea de position & fut placé successivement en Italie & en Ibérie ; toujours dans les endroits, où la lumière du jour sembloit s'éteindre.

Outre quelques colonies Grecques établies en divers cantons de l'Epire, on distingue dans ce pays quatorze nations anciennes, barbares pour la plupart, distribuées dans de simples bourgs : quelques-unes qu'on a vues en diverses époques soumises à différentes formes de gouvernement ; d'au-

tres, comme celle des Molosses, obéissent, depuis environ neuf siècles, à des princes de la même nation. C'est une des plus anciennes & des plus illustres de la Grèce : elle tire son origine de Pyrrhus fils d'Achille, & ses descendans ont possédé, de père en fils, un trône qui n'a jamais éprouvé la moindre secousse.

Le siècle dernier, il se fit une révolution éclatante dans le gouvernement & les mœurs des Molosses. Un de leurs rois en mourant ne laissa qu'un fils ; & la nation persuadée que rien ne pouvoit l'intéresser autant que l'éducation de ce jeune prince, en confia le soin à des hommes sages, qui conçurent le projet de l'élever loin des plaisirs & de la flatterie. Ils le conduisirent à Athènes, & ce fut dans une république qu'il s'instruisit des devoirs mutuels des souverains & des sujets. De retour dans ses états, il donna un grand exemple ; il dit au peuple ; " j'ai trop de pouvoir, je veux le " borner." Il établit un sénat, des lois & des magistrats. Bientôt les lettres & les arts fleurirent par ses soins & par ses exemples. Les Molosses, dont il étoit adoré, adoucirent leurs mœurs, & prirent sur les nations barbares de l'Epire la supériorité que donnent les lumières.

Dans une des parties septentrionales de l'Epire, est la ville de Dodone. C'est là que se trouve le temple de Jupiter, & l'oracle le plus ancien de la Grèce. Cet oracle subsistoit dès le temps où les habitans de ces cantons n'avoient qu'une idée confuse de la divinité. Dodone est située au pied du mont Tomarus ; elle doit sa gloire & ses richesses

aux étrangers qui viennent consulter l'oracle. Le temple de Jupiter & les portiques qui l'entourent, sont décorés par des statues sans nombre, & par les offrandes de presque tous les peuples de la terre. La forêt sacrée s'élève tout auprès : parmi les chênes dont elle est formée, il en est un qui porte le nom de divin ou de prophétique, & que la piété des peuples a consacré depuis une longue suite de siècles.

Trois prêtresses sont chargées du soin d'annoncer les décisions de l'oracle ; & les dieux leur dévoilent de plusieurs manières leurs secrets : quelquefois elles vont dans la forêt sacrée, & se plaçant auprès de l'arbre prophétique, elles sont attentives au murmure de ses feuilles agitées par le zéphir, ou au gémissement de ses branches battues par la tempête.

Les Athéniens conservent plusieurs réponses de l'oracle de Dodone.

Cependant l'hiver approchoit, & nous pensions à quitter la ville d'Ambracie. Nous trouvâmes un vaisseau marchand qui partoit pour Naupacte, située dans le golfe de Crissa ; & nous sortîmes du port & du golfe d'Ambracie. Bientôt nous vîmes la presqu'île de Leucade, séparée du continent par un isthme très-étroit.

En y arrivant, j'appris d'un citoyen d'Ambracie l'étrange opinion qui s'est établie parmi les Grecs. C'est que le saut de Leucade est un remède contre l'amour. On a vu plusieurs fois des amans malheureux venir à Leucade, monter sur le promontoire offrir des sacrifices dans le temple d'Apollon, s'engager par un vœu formel de s'élancer dans la

mer, & s'y précipiter d'eux-mêmes. On prétend que quelques-uns furent guéris des maux qu'ils souffroient, cependant presque tous y ont perdu la vie, & les femmes en ont été souvent les déplorables victimes.

On montre à Leucade le tombeau d'Artémise, de cette fameuse reine de Carie, qui donna tant de preuves de son courage à la bataille de Salamine. Accablée de regrets, déchirée par le désespoir & les remords, pour avoir crevé, dans les accès d'une violente passion, les yeux à un jeune homme qui ne répondoit pas à son amour, elle vint à Leucade, où elle périt dans les flots. Telle fut aussi la fin de la malheureuse Sapho, qui, abandonnée de Phaon, vint ici chercher un soulagement à ses peines, & n'y trouva que la mort. Ces exemples ont tellement décrédité le saut de Leucade, qu'on ne voit plus d'amans s'engager par des vœux indiscrets à les imiter.

En continuant notre route, nous vîmes, à droite, les îles d'Ithaque & de Cephallénie ; à gauche, les rivages de l'Acarnanie qui sont voisins des Etoliens & séparés par le fleuve Achéloüs. Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes à Naupacte, où nous prîmes un petit vaisseau qui nous conduisit à Athènes.

Voyage de Mégare, de Corinthe, &c.

NOUS passâmes l'hiver à Athènes, attendant avec impatience le moment de reprendre la suite de nos voyages. Nous avions vu les provinces septentrionales de la Grèce. Il nous restoit à parcourir celles du Péloponèse ; & nous en prîmes le chemin au retour du printemps.

Après avoir traversé la ville d'Eleusis, nous entrâmes dans la Mégarie, qui sépare les états d'Athènes de ceux de Corinthe. Mégare, qui est la capitale, tenoit autrefois au port de Nisée par deux longues murailles, que les habitans se crurent obligés de détruire, il y a environ cent ans.

Pour nous rendre à l'isthme de Corinthe, notre guide nous conduisit, par des hauteurs, sur une corniche taillée dans le roc, très-étroite, très-rude, élevée au-dessus de la mer, sur la croupe d'une montagne qui porte sa tête dans les cieux ; c'est le fameux défilé où l'on dit que se tenoit ce Sciron qui précipitoit les voyageurs dans la mer, après les avoir dépouillés ; & à qui Thesée fit subir le même genre de mort.

En continuant de longer la mer, nous arrivâmes aux lieux où la largeur de l'isthme n'est plus que de quarante stades*. C'est là que les peuples du Péloponèse ont quelquefois pris le parti de se retrancher, quand ils craignoient une invasion; c'est là aussi qu'ils célèbrent les jeux Isthmiques, auprès d'un temple de Neptune, & d'un bois de pins consacré à ce dieu.

La ville de Corinthe est située au pied d'une montagne, sur laquelle on a construit une citadelle. Au midi, elle a pour défense la montagne elle-même, qui dans cet endroit est très-escarpée. Des remparts très-forts & très-élevés la protègent des trois autres côtés. Son circuit est de quarante stades ; mais comme les murs s'étendent sur les flancs de la montagne &

* Environ une lieue & demie.

embrassent

embrassent la citadelle, on peut dire que l'enceinte totale est de quatre-vingt cinq stades *.

Un grand nombre d'édifices, sacrés & profanes, anciens & modernes, embellissent cette ville. Après la place, décorée, suivant l'usage, de temples & de statues, nous vîmes le théâtre où l'assemblée du peuple délibère sur les affaires de l'état, & où l'on donne des combats de musique, & d'autres jeux dont les fêtes sont accompagnées. On nous montra le tombeau des deux fils de Médée ; les Corinthiens les arrachèrent des autels où cette mère infortunée les avoit déposés, & les assommèrent à coups de pierres. En punition de ce crime, une maladie épidémique enleva leurs enfans au berceau, jusqu'à ce qu'ils s'engagèrent à honorer la mémoire des victimes de leur fureur.

Le chemin qui conduit à la citadelle se replie en tant de manières qu'on fait trente stades avant d'en atteindre le sommet. Nous arrivâmes auprès d'une source nommée Pirène, où l'on prétend que Bellérophon trouva le cheval Pégase.

La position de la citadelle & ses remparts la rendent si forte qu'on ne pourrait s'en emparer que par trahison ou par famine.

Les Corinthiens ont profité des avantages de leur position pour amasser des richesses considérables. Leur ville, devenue l'entrepôt de l'Asie & de l'Europe, couvrit la mer de ses vaisseaux, & forma une marine pour protéger son commerce. Nous

* 3 lieues 532 toises.

vîmes étaler sur le rivage, des rames de papier & des voiles de vaisseaux apportées de l'Egypte, l'ivoire de la Libye, les cuirs de Cyrène, les tapis de Carthage, du blé & des fromages de Syracuse, des esclaves de Phrygie, &c. L'appât du gain attire les marchands étrangers ; & les jeux solennels de l'isthme y rassemblent un nombre infini de spectateurs. Corinthe est pleine de magasins & de manufactures ; on y fabrique, entr'autres choses, des couvertures de lit recherchées des autres nations ; & on estime certains ouvrages en bronze & en terre cuite qu'on fait en cette ville.

Sicyone n'est qu'à une petite distance de Corinthe : nous traversâmes plusieurs rivières pour nous y rendre ; ce canton, qui produit en abondance du blé, du vin & de l'huile, est un des plus beaux & des plus riches de la Grèce.

Nous visitâmes la ville, le port & la citadelle. Sicyone figurera dans l'histoire des nations, par les soins qu'elle a pris de cultiver les arts. Je voudrois fixer d'une manière précise jusqu'à quel point elle a contribué à la naissance de la peinture, au développement de la sculpture ; mais les arts marchent pendant des siècles entiers dans des routes obscures ; une grande découverte n'est que la combinaison d'une foule de petites découvertes qui l'ont précédée ; &, comme il est impossible d'en suivre les traces, il suffit d'observer celles qui sont le plus sensibles.

Le dessin dut son origine au hasard, la sculpture à la religion, la peinture aux progrès des autres arts.

Dès les plus anciens temps, quelqu'un s'avisa de suivre & de circonscrire sur le terrain ou sur un mur, le contour de l'ombre que projettoit un corps éclairé par le soleil, ou par toute autre lumière ; on apprit en conséquence à indiquer la forme des objets par de simples linéamens.

Dès les plus anciens temps encore, on voulut ranimer la ferveur du peuple, en mettant sous ses yeux le symbole ou l'image de son culte. On exposa d'abord à sa vénération une pierre, ou un tronc d'arbre ; bientôt, on prit le parti d'en arrondir l'extrémité supérieure en forme de tête ; enfin on y creusa des lignes pour figurer les pieds & les mains. Tel étoit l'état de la sculpture parmi les Egyptiens, lorsqu'ils la transmirent aux Grecs, qui se contentèrent, pendant long-temps, d'imiter leurs modèles. De là ces espèces de statues qu'on trouve si fréquemment dans le Péloponèse, & qui n'offrent qu'une gaine, une colonne, une pyramide, surmontée d'une tête, &c. Les statues de Mercure, qu'on appelle Hermès, sont un reste de cet ancien usage.

Il paroît qu'à l'époque de la guerre de Troie, les Grecs n'étoient guère plus avancés ; mais vers la première olympiade *, les artistes de Sicyone & de Corinthe se signalèrent par des essais qui étonnèrent par leur nouveauté ; Cléophante de Corinthe coloroit les traits du visage, tandis que Dédale de Sicyone détachoit les pieds & les mains des statues.

Vers le temps de la bataille de Marathon, la peinture & la sculpture sortirent de leur longue en-

* Vers l'an 776 avant J. C.

fance, & des progrès rapides les ont amenées au point de grandeur & de beauté où nous les voyons aujourd'hui.

Après avoir passé quelques jours à Sicyone, nous entrâmes dans l'Achaïe, qui s'étend jusqu'au promontoire Araxe, situé en face de l'île de Céphallénie. C'est une lisière de terre resserrée au midi par l'Arcadie & l'Elide ; au nord, par la mer de Crissa. L'Achaïe fut autrefois occupée par ces Ioniens qui sont aujourd'hui sur la côte de l'Asie. Ils en furent chassés par les Achéens, lorsque ces derniers se trouvèrent obligés de céder aux descendans d'Hercule les royaumes d'Argos & de Lacédémone.

L'Elide. Les jeux Olympiques.

L'ELIDE est un petit pays dont les côtes sont baignées par la mer Ionienne, & qui se divise en trois vallées. Dans la plus septentrionale, est la ville d'Elis ; la vallée du milieu est célèbre par le temple de Jupiter, placés auprès du fleuve Alphée ; la dernière s'appelle Triphylie.

Les habitans de cette contrée jouirent pendant long-temps d'une tranquillité profonde. Toutes les nations de la Grèce étoient convenues de les regarder comme consacrés à Jupiter, & les respectoient au point, que les troupes étrangères déposoient leurs armes en entrant dans ce pays, & ne les reprenoient qu'à leur sortie. Ils jouissent rarement aujourd'hui de cette prérogative ; cependant, malgré les guerres passagères auxquelles ils se sont trouvés exposés dans ces derniers temps, malgré les

divisions qui fermentent encore dans certaines villes, l'Elide est de tous les cantons du Péloponèse le plus abondant & le mieux peuplé. Ses campagnes, presque toutes fertiles, sont couvertes d'esclaves laborieux. Mais rien ne donne plus d'éclat à cette province que les jeux Olympiques, célébrés de quatre en quatre ans en l'honneur de Jupiter. Chaque ville de la Grèce a des fêtes, qui en réunissent les habitans; quatre grandes solennités réunissent tous les peuples de la Grèce; ce sont les jeux Pythiques, ou de Delphes; les jeux Isthmiques ou de Corinthe, ceux de Némée & ceux d'Olympie.

Les jeux Olympiques, institués par Hercule, furent, après une longue interruption, rétablis par les conseils du célèbre Lycurgue, & par les soins d'Iphitus, souverain d'un canton de l'Elide. On alloit célébrer les jeux pour la cent-sixième fois, lorsque nous arrivâmes à Elis *.

Tous les habitans de l'Elide se préparoient à cette auguste solennité. On avoit déjà promulgué le décret qui suspend toutes les hostilités.

Les Eléens ont l'administration des jeux Olympiques depuis quatre siècles; ils ont donné à ce spectacle toute la perfection dont il étoit susceptible, soit en introduisant de nouvelles espèces de combats, soit en supprimant ceux qui ne remplissoient point l'attente de l'assemblée.

A chaque olympiade, on tire au sort les juges

---

* Dans l'été de l'année 356 avant l'ère chrétienne.

ou présidens des jeux. Ils sont au nombre de huit, un de chaque tribu. Ils s'assemblent à Elis avant la célébration des jeux ; &, pendant l'espace de dix mois, ils s'instruisent en détail des fonctions qu'ils doivent remplir : afin de joindre l'expérience aux préceptes, ils exercent, pendant le même intervalle de temps, les athlètes qui sont venus se faire inscrire pour disputer le prix de la course & de la plupart des combats à pied.

Cependant les peuples abordoient en foule à Olympie. Par mer, par terre, de toutes les parties de la Grèce, des pays les plus éloignés, on s'empressoit de se rendre à ces fêtes, dont la célébrité surpasse infiniment celle des autres solennités.

Le premier jour des fêtes tombe au onzième jour du mois Hécatombéon, qui commence à la nouvelle lune après le solstice d'été : elles durent cinq jours, & s'ouvrirent le soir par plusieurs sacrifices que l'on offrit sur des autels élevés en l'honneur de différentes divinités, soit dans le temple de Jupiter, soit dans les environs. On avoit commencé par le grand autel de Jupiter, placé entre le temple de Junon & l'enceinte de Pélops : les cérémonies se prolongèrent fort avant dans la nuit, & se firent au son des instrumens, à la clarté de la lune qui approchoit de son plein, avec un ordre & une magnificence qui inspiroient à la fois de la surprise & du respect. A minuit, dès qu'elles furent achevées, la plupart des assistans, par un empressement qui dure pendant toutes les fêtes, allèrent se placer dans la carrière, pour mieux jouir du spectacle des jeux qui devoient commencer avec l'aurore.

La carrière Olympique se divise en deux parties, qui sont le stade & l'hippodrome. Le stade est une chausée de six cents pieds* de long, & d'une largeur proportionnée ; c'est là que se font les courses à pied, & que se donnent la plupart des combats : l'hippodrome est destiné aux courses des chars & des chevaux. Le stade & l'hippodrome sont ornés de statues, d'autels & d'autres monumens, sur lesquels on avoit affiché la liste & l'ordre des combats qui devoient se donner pendant les fêtes. L'ordre des combats a varié plus d'une fois ; la règle générale qu'on suit à présent, est de consacrer les matinées aux exercices qu'on appelle légers, tels que les différentes courses ; & les après-midis à ceux qu'on nomme graves ou violens, tels que la lutte, le pugilat, &c. A la pointe du jour, nous nous rendîmes au stade. Il étoit déjà rempli d'athlètes qui préludoient aux combats, & entouré de quantité de spectateurs ; d'autres, en plus grand nombre, se plaçoient confusément sur la colline qui se présente en amphithéâtre au-dessus de la carrière. Des chars voloient dans la plaine ; le bruit des trompettes, le hennissement des chevaux se mêloient aux cris de la multitude. Un moment après, nous vîmes les athlètes interrompre leurs exercices & prendre le chemin de l'enceinte sacrée. Nous les y suivîmes, & nous trouvâmes, dans la chambre du sénat, les huit présidens des jeux, avec des habits magnifiques & toutes les marques de leur dignité.

* 94 toises 3 pieds.

Ce fut là, qu'au pied d'une statue de Jupiter, & sur les membres sanglans des victimes, les athlètes prirent les dieux à témoin qu'ils s'étoient exercés pendant dix mois aux combats qu'ils alloient livrer. Ils promirent aussi de ne point user de supercherie & de se conduire avec honneur : leurs parens & leurs instituteurs firent le même serment. Après cette cérémonie, nous revînmes au stade. Les athlètes entrèrent dans la barrière. Des ministres subalternes se montroient de tous côtés, soit dans la carrière, soit à travers les rangs multipliés des spectateurs, pour y maintenir l'ordre.

Quand les présidens eurent pris leurs places, un héraut s'écria : " que les coureurs du stade se pré-" sentent." Il en parut aussitôt un grand nombre, qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avoit assigné. Le héraut récita leurs noms & ceux de leur patrie. Si ces noms avoient été illustrés par des victoires précédentes, ils étoient accueillis avec des applaudissemens redoublés. Après que le héraut eut ajouté " Quelqu'un peut-" il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers " ou d'avoir mené une vie irrégulière ?" Il se fit un silence profond, & je me sentis entraîné par cet intérêt qui remuoit tous les cœurs, & qu'on n'éprouve pas dans les spectacles des autres nations. L'espérance & la crainte se peignoient dans les regards inquiets des spectateurs ; elles devenoient plus vives à mesure qu'on approchoit de l'instant qui devoit les dissiper. Cet instant arriva : la trompette donna le signal ; les coureurs partirent, & dans un clin d'œil parvinrent à la borne, où se

tenoient les présidens des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène, & mille bouches le répétèrent.

L'honneur qu'il obtenoit est le premier & le plus brillant de ceux qu'on décerne aux jeux Olympiques, parce que la course du stade simple, est la plus ancienne de celles qui ont été admises dans ces fêtes.

Les jours suivans, d'autres champions furent appelés pour parcourir le double stade ; c'est-à-dire qu'après avoir atteint le but, ils devoient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du stade. Quelques-uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, & remportèrent plus d'un prix.

Les vainqueurs ne devoient être couronnés que dans le dernier jour des fêtes : mais, à la fin de leur course, ils reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur étoit destinée. Ce moment fut pour eux le commencement d'une suite de triomphes. Tout le monde s'empressoit de les voir, de les féliciter ; leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, versant des larmes de tendresse & de joie, les soulevoient sur leurs épaules pour les montrer aux assistans, & les livroient aux applaudissemens de toute l'assemblée, qui répandoit sur eux des fleurs à pleines mains.

Le lendemain, nous allâmes de bonne heure à l'hippodrome, où devoient se faire la course des chevaux & celle des chars. Les gens riches peuvent seuls livrer ces combats, qui exigent en effet

la plus grande dépense. Comme ceux qui aspirent aux prix, ne sont pas obligés de les disputer eux-mêmes, souvent les souverains & les républiques se mettent au nombre des concurrens, & confient leur gloire à des écuyers habiles. On trouve sur la liste des vainqueurs, Théron, roi d'Agrigente ; Gélon & Hiéron, rois de Syracuse ; Archélaüs, roi de Macédoine ; Pausanias, roi de Lacédémone, & quantité d'autres, ainsi que plusieurs villes de la Grèce. Ils étalent une magnificence que les particuliers cherchent à égaler & qu'ils surpassent quelquefois. On se rappelle encore que, dans les jeux où Alcibiade fut couronné, sept chars se présentèrent dans la carrière, au nom de ce célèbre Athénien, & que trois de ces chars obtinrent le premier, le second & le quatrième prix.

Au signal donné, nous vîmes un grand nombre de cavaliers s'élancer dans l'hippodrome, passer devant nous avec la rapidité d'un éclair, tourner autour de la borne qui est à l'extrémité ; les uns ralentir leur course, les autres la précipiter, jusqu'à ce que l'un d'entr'eux, redoublant ses efforts, eut laissé derrière lui ses concurrens affligés.

Le vainqueur avoit disputé le prix au nom de Philippe, roi de Macédoine, qui aspiroit à toutes les espèces de gloire, & qui en fut tout à coup si rassasié, qu'il demandoit à la fortune de tempérer ses bienfaits par une disgrâce. En effet, dans l'espace de quelques jours, il remporta cette victoire aux jeux Olympiques ; Parménion, un de ses généraux, battit les Illyriens ; Olympias son épouse accoucha d'un fils, le célèbre Alexandre.

Les jeux Olympiques attirent tous ceux qui ont acquis de la célébrité, ou qui veulent en acquérir par leurs talens, leur savoir ou leurs richesses. Ils viennent s'exposer aux regards de la multitude, toujours empressée auprès de ceux qui ont ou qui affectent de la supériorité.

Après la bataille de Salamine, Thémistocle parut au milieu du stade, qui retentit aussitôt d'applaudissemens en son honneur. Loin de s'occuper des jeux, les regards furent arrêtés sur lui pendant toute la journée ; on montroit aux étrangers cet homme qui avoit sauvé la Grèce ; & Thémistocle fut forcé d'avouer que ce jour avoit été le plus beau de sa vie.

Nous apprîmes qu'à la dernière olympiade, Platon obtint un triomphe à peu près semblable. S'étant montré à ces jeux, toute l'assemblée fixa les yeux sur lui, & témoigna par les expressions les plus flatteuses la joie qu'inspiroit sa présence.

Nous fûmes témoins d'une scène plus touchante encore. Un vieillard cherchoit à se placer ; après avoir parcouru plusieurs gradins, toujours repoussé par des plaisanteries offensantes, il parvint à celui des Lacédémoniens. Tous les jeunes gens & la plupart des hommes se levèrent avec respect, & lui offrirent leurs places. Des battemens de mains sans nombre éclatèrent à l'instant ; & le vieillard attendri ne put s'empêcher de dire : " Les Grecs connoissent les règles de la bienséance ; les Lacédémoniens les pratiquent."

Il me reste à parler des exercices qui demandent plus de force que les précédens, tels que la

lutte & le pugilat. Dans le premier de ces exercices, on se propose de jeter son adversaire par terre, & de le forcer à se déclarer vaincu. Lorsque le signal est donné, les athlètes se dépouillent de leurs vêtemens, & après s'être frottés d'huile, ils se roulent dans le sable, afin que leurs adversaires aient moins de prise en voulant les saisir.

Aussitôt un Thébain & un Argien s'avancent dans le stade; ils s'approchent, se mesurent des yeux & s'empoignent par les bras. Tantôt, appuyant leur front l'un contre l'autre, ils se poussent avec une action égale & s'épuisent en efforts superflus; tantôt ils s'ébranlent par des secousses violentes, s'entrelacent comme des serpens, s'allongent, se raccourcissent, se plient en avant, en arrière, sur les côtés, se prennent par le milieu du corps, &, après avoir employé de nouveau la ruse & la force, le Thébain enlève son adversaire; mais il plie sous le poids; ils tombent, se roulent dans la poussière & reprennent tour à tour le dessus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ses jambes & de ses bras, suspend tous les mouvemens de son adversaire qu'il tient sous lui, le serre à la gorge & le force à lever la main pour marque de sa défaite. Ce n'est pas assez pour obtenir la couronne; il faut que le vainqueur terrasse au moins deux fois son rival. L'Argien eut l'avantage dans une seconde action, le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Je ne parlerai point du pugilat. Cet exercice est plus capable d'inspirer de l'horreur que du plaisir. Quel plaisir, en effet, peut-on goûter, en voyant deux athlètes, leurs mains armées de gantelets, s'at-

taquer avec fureur, & faire pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de coups? Épuisés de forces, le corps tout brisé & couvert de blessures mortelles, n'ayant sur le visage aucun trait qu'on puisse reconnoître, & ne donnant d'autre signe de vie que le sang qu'ils vomissent à gros bouillons, tel est l'état où on les retire du champ de bataille. La plupart, il est vrai, survivent à leurs blessures, mais ils restent estropiés toute leur vie, ou conservent des cicatrices qui les défigurent. De là vient peut-être que cet exercice est le moins estimé de tous, & qu'il est presque abandonné aux gens du peuple.

Le dernier jour des fêtes fut destiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie glorieuse pour eux, se fit dans le bois sacré, & fut précédée par des sacrifices pompeux. Quand ils furent achevés, les vainqueurs, à la suite des présidens des jeux, se rendirent au théâtre, parés de riches habits, & tenant une palme à la main. Ils marchoient dans l'ivresse de la joie, au son des flûtes, entourés d'un peuple immense dont les applaudissemens faisoient retentir les airs. On voyoit ensuite paroître d'autres athlètes, montés sur des chevaux & sur des chars. Leurs coursiers superbes se montroient avec toute la fierté de la victoire ; ils étoient ornés de fleurs, & sembloient participer au triomphe.

Parvenus au théâtre, les présidens des jeux firent commencer l'hymne composé autrefois par le poëte Archiloque, & destiné à relever la gloire des vainqueurs & l'éclat de cette cérémonie. Après que les spectateurs eurent joint, à chaque reprise, leurs voix à celles des musiciens, le hérault se leva, &

annonça que Porus de Cyrène avoit remporté le prix du stade : cet athlète se présenta alors devant le chef des présidens, qui lui mit sur la tête une couronne d'olivier sauvage, cueilli, comme toutes celles qu'on distribue à Olympie, sur un arbre qui est derrière le temple de Jupiter, & qui est devenu, par sa destination, l'objet de la vénération publique. Aussitôt toutes ces expressions de joie & d'admiration, dont on l'avoit honoré dans le moment de sa victoire, se renouvelèrent avec tant de force & de profusion, que Porus me parut au comble de la gloire. Je n'étois plus surpris des épreuves laborieuses auxquelles se soumettent les athlètes, ni des effets extraordinaires que ce concert de louanges a produits plus d'une fois. On nous disoit à cette occasion que le sage Chilon expira de joie en embrassant son fils qui venoit de remporter la victoire. Dans le siècle dernier, ajoutoit-on, nos pères furent témoins d'une scène encore plus intéressante. Diagoras de Rhodes, qui avoit rehaussé l'éclat de sa naissance par une victoire remportée dans nos jeux, amena deux de ses enfans, qui concoururent & méritèrent la couronne. A peine l'eurent-ils reçue, qu'ils la posèrent sur la tête de leur père ; &, le prenant sur leurs épaules, le menèrent en triomphe au milieu des spectateurs, qui le félicitoient en jetant des fleurs sur lui, & dont quelques-uns lui disoient : Mourez, Diagoras ; car vous n'avez plus rien à désirer. Le vieillard ne pouvant suffire à son bonheur, expira aux yeux de l'assemblée attendrie, & baigné des pleurs de ses enfans qui le pressoient entre leurs bras.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de grâces. Ils furent inscrits dans les registres publics des Eléens, & magnifiquement traités dans une des salles du prytanée. Les jours suivans, ils donnèrent eux-mêmes des repas dont la musique & la danse augmentèrent les agrémens. La poésie fut ensuite chargée d'immortaliser leurs noms, & la sculpture de représenter, sur le marbre ou sur l'airain, quelques-uns dans la même attitude où ils avoient remporté la victoire.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déjà comblés d'honneurs, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés & suivis d'un cortége nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à quatre chevaux & par une brèche pratiquée dans le mur de la ville. En certains endroits, le trésor public leur fournit une subsistance honnête; en d'autres, ils sont exempts de toute charge; & presque partout ils ont la préséance à la représentation des jeux; & le titre de vainqueur Olympique ajouté à leur nom, leur concilie une estime & des égards qui font le bonheur de leur vie.

Après avoir parlé des jeux Olympiques, je dois dire quelque chose de la ville où ils se célébrèrent. Olympie, également connue sous le nom de Pise, est située sur la rive droite de l'Alphée, au pied d'une colline qu'on appelle Mont Saturne. L'Altis renferme dans son enceinte les objets les plus intéressans; c'est un bois sacré, fort étendu, entouré de murs, & dans lequel se trouvent le temple de

Jupiter & celui de Junon, le sénat, le théâtre, & quantité de beaux édifices au milieu d'une foule innombrable de statues.

Le temple de Jupiter fut construit dans le siècle dernier; il est d'ordre Dorique, entouré de colonnes, & construit d'une pierre tirée des carrières voisines, mais aussi éclatante & aussi dure, quoique plus légère, que le marbre de Paros. Il a de longueur 230 pieds, de hauteur 78, & de largeur 95 *.

Un architecte habile, nommé Libon, fut chargé de la construction de cet édifice. Deux sculpteurs, non moins habiles, enrichirent, par de savantes compositions, les frontons des deux façades. Dans l'un de ces frontons on voit, au milieu d'un grand nombre de figures, Œnomaüs & Pélops prêts à se disputer, en présence de Jupiter, le prix de la course; dans l'autre, le combat des Centaures & des Lapithes. La porte d'entrée est de bronze, ainsi que la porte du côté opposé. On a gravé sur l'une & sur l'autre une partie des travaux d'Hercule. Des pièces de marbre, taillées en forme de tuiles, couvrent le toit: au sommet de chaque fronton s'élève une victoire en bronze doré; & à chaque angle un grand vase de même métal. Le temple est divisé, par des colonnes, en trois nefs. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes que la piété & la reconnoissance ont consacrées au

* Hauteur environ 64 de nos pieds, longueur 217, largeur 90.

dieu;

dieu ; mais les regards se portent rapidement sur la statue de Jupiter. Ce chef-d'œuvre de Phidias & de la sculpture fait, au premier aspect, une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or & en ivoire, & quoique assise, elle s'élève presque jusqu'au plafond du temple. De la main droite, elle tient une victoire également d'or & d'ivoire ; de la gauche, un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux, & surmonté d'un aigle. La chaussure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, & surtout des lis.

Le trône porte sur quatre pieds, ainsi que sur des colonnes intermédiaires, de même hauteur que les pieds. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles, concourent à l'embellir. Il est tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène & de pierres précieuses, partout décoré de peintures & de bas-reliefs.

Phidias profita des moindres espaces pour multiplier les ornemens. Sur les quatre traverses qui lient les pieds du trône, je comptai trente-sept figures ; au-dessus de la tête de Jupiter, dans la partie supérieure du trône, on voit d'un côté les trois grâces qu'il eut d'Eurynome, & de l'autre, les quatre saisons qu'il eut de Thémis. On distingue quantité d'autres bas-reliefs, tant sur le marchepied que sur la base ou l'estrade qui soutient cette masse énorme, la plupart exécutés en or, & représentant les divinités de l'Olympe. Aux pieds de Jupiter

on lit cette inscription : *Je suis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmidès.*

On ne peut approcher du trône autant qu'on le désireroit ; à une certaine distance, on est arrêté par une balustrade qui règne autour, & qui est ornée de peintures excellentes.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail ; mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste a su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paroît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine, & sut ajouter un nouveau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avoient adoré. Dans quelle source avoit-il donc puisé ces hautes idées ? Il répondit à ceux qui lui faisoient cette question : " Dans les vers d'Homère, où ce poëte dit qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe." Ces vers, en réveillant dans l'âme de l'artiste l'image du vrai beau, de ce beau qui n'est aperçu que par l'homme de génie, produisirent ce chef-d'œuvre ; & quel que soit le sort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes, qui voudront représenter dignement l'Être Suprême.

Les Éléens connoissent le prix du monument qu'ils possèdent ; ils montrent encore aux étrangers l'atelier de Phidias. Ils ont répandu leurs bienfaits

sur les descendans de ce grand artiste, & les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat.

En sortant du temple, nous parcourûmes les routes de l'enceinte sacrée. A travers les platanes & les oliviers qui ombragent ces lieux, s'offroient à nous, de tous côtés, des colonnes, des trophées, des chars de triomphe, des statues sans nombre, en bronze, en marbre, les uns pour les dieux, les autres pour les vainqueurs ; car le temple de la gloire n'est ouvert que pour ceux qui ont des droits à l'immortalité.

Xénophon.

XÉNOPHON avoit une habitation à Scillonte, petite ville située à vingt stades* d'Olympie. Les troubles du Péloponèse l'obligèrent de s'en éloigner, & d'aller s'établir à Corinthe, où je le trouvai lorsque j'arrivai en Grèce. Dès qu'ils furent apaisés, il revint à Scillonte.

Le domaine de Xénophon étoit considérable. Il en devoit une partie à la générosité des Lacédémoniens ; il avoit acheté l'autre pour la consacrer à Diane, & s'acquitter ainsi d'un vœu qu'il fit en revenant de Perse. Il réservoit le dixième du produit pour l'entretien d'un temple qu'il avoit construit en l'honneur de la déesse, et pour un pompeux sacrifice qu'il renouveloit tous les ans.

Auprès du temple s'élève un verger qui donne diverses espèces de fruits. Le Sélinus, petite rivière

* Environ trois quarts de lieue.

abondante en poisson, promène avec lenteur ses eaux limpides au pied d'une riche colline, à travers des prairies où paissent tranquillement les animaux destinés aux sacrifices. Au dedans, au dehors de la terre sacrée, des bois, distribués dans la plaine ou sur les montagnes, servent de retraites aux chevreuils, aux cerfs & aux sangliers.

C'est dans cet heureux séjour que Xénophon avait composé la plupart de ses ouvrages, & que, depuis une longue suite d'années, il couloit des jours consacrés à la philosophie, à la bienfaisance, à l'agriculture, à la chasse, à tous les exercices qui entretiennent la liberté de l'esprit & la santé du corps.

Comme rien n'est si intéressant que d'étudier un grand homme dans sa retraite, nous passions une partie de la journée à nous entretenir avec lui, à l'écouter, à l'interroger, à le suivre dans les détails de sa vie privée. Nous retrouvions, dans ses conversations, la douceur & l'élégance qui règne dans ses écrits. Il avoit tout à la fois le courage des grandes choses, & celui des petites, beaucoup plus rares et plus nécessaires que le premier; il devoit à l'un, une fermeté inébranlable, à l'autre, une patience invincible.

Nous lui demandâmes comment il avoit connu Socrate.—"J'étois bien jeune," dit-il; "je le rencontrai dans une rue d'Athènes fort étroite; il barra le chemin avec son bâton, & me demanda où l'on trouvait les choses nécessaires à la vie.—" Au marché," lui répondis-je.—" Mais," répliqua-t-il, " où trouve-t-on à devenir honnête homme ?"—Comme j'hésitois, il me dit: " Suivez-moi, & vous l'apprendrez."—Je le

suivis, & ne le quittai que pour me rendre à l'armée de Cyrus. A mon retour, j'appris que les Athéniens avoient fait mourir le plus juste des hommes. Je n'eus d'autre consolation que de transmettre, par mes écrits, les preuves de son innocence aux nations de la Grèce, & peut-être même à la postérité. Je n'en ai pas de plus grande maintenant, que de me rappeler sa mémoire, & de m'entretenir de ses vertus."

Comme nous partagions un intérêt si vif & si tendre, il nous instruisit en détail du système de vie que Socrate avoit embrassé & nous exposa sa doctrine, telle qu'elle étoit en effet, bornée uniquement à la morale, sans mélange de dogmes étrangers, sans toutes ces discussions de physique & de métaphysique que Platon a prêtées à son maître. En effet, il faut l'avouer, c'est moins dans ses dialogues que dans ceux de Xénophon, qu'on doit étudier les opinions de Socrate.

L'esprit orné de connoissances utiles, & depuis long-temps exercé à la réflexion, Xénophon écrivit pour rendre les hommes meilleurs en les éclairant ; & tel étoit son amour pour la vérité, qu'il ne travailla sur la politique, qu'après avoir approfondi la nature des gouvernemens ; sur l'histoire, que pour raconter des faits qui, pour la plupart, s'étoient passés sous ses yeux ; sur l'art militaire, qu'après avoir servi & commandé avec la plus grande distinction ; sur la morale, qu'après avoir pratiqué les leçons qu'il en donnoit aux autres.

J'ai connu peu de philosophes aussi vertueux, peu d'hommes aussi aimables.

Voyage de Laconie. Sparte & ses habitans.

NOUS nous embarquâmes à Phérès, sur un vaisseau qui faisoit voile pour le port de Scandée, dans la petite île de Cythère, située à l'extrémité de la Laconie. C'est à ce port qu'abordent les vaisseaux marchands qui viennent d'Egypte & d'Afrique : de là on monte à la ville, où les Lacédémoniens entretiennent une garnison.

De l'île de Cythère nous nous rendîmes à Ténare, ville de Laconie, dont le port est assez grand pour contenir beaucoup de vaisseaux. Elle est située auprès d'un cap de même nom, surmonté d'un temple, comme le sont les principaux promontoires de la Grèce.

Nous quittâmes Ténare, après avoir parcouru, aux environs, des carrières d'où l'on tire une pierre noire, aussi précieuse que le marbre. Nous nous rendîmes à Gythium, ville entourée de murs & très-forte ; port excellent où se tiennent les flottes de Lacédémone, & où se trouve réuni tout ce qui est nécessaire à leur entretien.

Revenus sur les bords de l'Eurotas, nous le remontâmes à travers une vallée qu'il arrose ; ensuite, au milieu de la plaine qui s'étend jusqu'à Lacédémone, il couloit à notre droite ; à gauche, s'élevoit le mont Taygète, au pied duquel la nature a creusé, dans le roc, quantité de grandes cavernes.

Bientôt s'offrit à nos yeux la ville d'Amyclœ, située sur la rive droite de la rivière, éloignée de Lacédémone d'environ vingt stades. Nous étions im-

patiens de nous rendre au temple d'Apollon, un des plus fameux de la Grèce. La statue du dieu, haute d'environ trente coudées*, est d'un travail grossier, & se ressent du goût des Egyptiens.

Non loin du temple d'Apollon, il en existe un second, qui, dans œuvre, n'a qu'environ dix-sept pieds de long sur dix & demi de large. Cinq pierres brutes & de couleur noire, épaisses de cinq pieds, forment les quatre murs & la couverture, au-dessus de laquelle deux autres pierres sont posées en retraite. L'édifice porte sur trois marches, chacune d'une seule pierre. Sur la porte sont gravés en caractères très-anciens ces mots : *Eurotas, roi des Ičteucrates, à Onga.* Ce prince vivoit environ trois siècles avant la guerre de Troye. Le nom d'Ičteucrates désigne les anciens habitans de la Laconie ; & celui d'Onga, une divinité de Phénicie ou d'Egypte, la même, à ce qu'on pense, que la Minerve des Grecs.

Cet édifice est antérieur, de plusieurs siècles, aux plus anciens de la Grèce.

Des prairies riantes, des arbres superbes embellissent les environs d'Amyclœ ; les fruits y sont excellens. C'est un séjour agréable & toujours plein d'étrangers attirés par la beauté des fêtes. Nous le quittâmes pour nous rendre à Lacédémone.

A la droite de l'Eurotas, à une petite distance du rivage, est la ville de Lacédémone, autrement nommée Sparte. Elle n'est point entourée de murs, & n'a pour défense que la valeur de ses habitans, &

---

* Environ 42 & demi de nos pieds.

quelques éminences, que l'on garnit de troupes, en cas d'attaque. La plus haute de ces éminences tient lieu de citadelle ; elle se termine par un grand plateau, sur lequel s'élèvent plusieurs édifices sacrés.

Autour de cette colline, sont rangées cinq bourgades, séparées l'une de l'autre par des intervalles plus ou moins grands, & occupées, chacune, par une des cinq tribus des Spartiates. Telle est la ville de Lacédémone, dont les quartiers ne sont pas joints comme ceux d'Athènes. Autrefois les villes du Peloponèse n'étoient de même composées que de hameaux, qu'on a depuis rapprochés en les renfermant dans une enceinte commune.

La grande place, à laquelle aboutissent plusieurs rues, est ornée de temples & de statues : on y distingue de plus les maisons, où s'assemblent séparément le sénat, les éphores, d'autres corps de magistrats ; & un portique, que les Lacédémoniens élevèrent après la bataille de Platée, aux dépens des vaincus, dont ils avoient partagé les dépouilles. Le reste de la ville offre aussi quantité de monumens en l'honneur des dieux & des anciens héros. Sur la plus haute des collines, on voit un temple de Minerve, qui jouit du droit d'asile, ainsi que le bois qui l'entoure.

Les tombeaux des deux familles qui règnent à Lacédémone, sont dans deux quartiers différens. Partout on trouve des monumens héroïques, c'est le nom qu'on donne à des édifices & des bouquets de bois, dédiés aux anciens héros. Là, se renouvelle, avec des rites saints, la mémoire d'Hercule, de Tyndare, de Castor, de Pollux, de Ménélas, &c.

La reconnoissance des peuples, plus souvent les réponses des oracles, leur valurent autrefois ces distinctions ; les plus nobles motifs se réunirent pour consacrer un temple à Lycurgue.

De pareils honneurs furent plus rarement décernés dans la suite. J'ai vu des colonnes & des statues élevées pour des Spartiates couronnés aux jeux Olympiques, jamais pour les vainqueurs des ennemis de la patrie. Il faut des statues à des lutteurs ; l'estime publique à des soldats. Ce ne fut que quarante ans après la mort de Léonidas, que ses ossemens, ayant été transportés à Lacédémone, furent déposés dans un tombeau placé auprès du théâtre. Ce fut alors aussi qu'on inscrivit, pour la première fois, les noms des trois cents Spartiates qui avoient péri avec ce grand homme.

La plupart des monumens que je viens d'indiquer, inspirent d'autant plus de vénération, qu'ils n'étalent point de faste, & sont presque tous d'un travail grossier. Ailleurs, je surprenois souvent mon admiration uniquement arrêtée sur l'artiste ; à Lacédémone, elle se portoit toute entière sur le héros : une pierre brute suffisoit pour le rappeler à mon souvenir ; mais ce souvenir étoit accompagné de l'image brillante de ses vertus ou de ses victoires.

Les maisons sont petites & sans ornemens. On a construit des salles et des portiques, où les Lacédémoniens viennent traiter de leurs affaires, ou converser ensemble. A la partie méridionale de la ville, est l'hippodrome pour les courses à pied & à cheval. De là, on entre dans le plataniste, lieu d'exercices pour la jeunesse, ombragé par de beaux platanes,

situé sur les bords de l'Eurotas & d'une petite rivière qui l'enferment par un canal de communication. Deux ponts y conduisent : à l'entrée de l'un, est la statue d'Hercule, ou de la force qui dompte tout ; à l'entrée de l'autre, l'image de Lycurgue, ou de la loi qui règle tout.

D'après cette légère esquisse, on doit juger de l'extrême surprise qu'éprouveroit un amateur des arts qui, attiré à Lacédémone par la haute réputation de ses habitans, n'y trouveroit, au lieu d'une ville magnifique, que quelques pauvres hameaux ; au lieu de belles maisons, que des chaumières obscures ; au lieu de guerriers impétueux & turbulens, que des hommes tranquilles, & couverts, pour l'ordinaire, d'une cape grossière. Mais combien augmenteroit sa surprise, lorsque Sparte, mieux connue, offriroit à son admiration un des plus grands hommes du monde, un des plus beaux ouvrages de l'homme, Lycurgue, & son institution !

On distingue les Lacédémoniens de la capitale d'avec ceux de la province ; les premiers, que nous nommons souvent Spartiates, forment ce corps de guerriers d'où dépend la destinée de la Laconie. Leur nombre, à ce qu'on dit, montoit anciennement à dix mille : du temps de l'expédition de Xerxès, il étoit de huit mille ; les dernières guerres l'ont tellement réduit, qu'on trouve maintenant très-peu d'anciennes familles à Sparte. J'ai vu quelquefois jusqu'à quatre mille hommes dans la place publique, & j'y distinguois à peine quarante Spartiates, en comptant même les deux rois, les éphores et les sénateurs.—La plupart des familles nouvelles ont pour

auteurs des Hilotes, qui méritèrent d'abord la liberté, ensuite le titre de citoyen.

Les Hilotes ont reçu leur nom de la ville d'Hèlos: on ne doit pas les confondre, comme ont fait quelques auteurs, avec les esclaves proprement dits; ils tiennent plutôt le milieu entre les esclaves & les hommes libres.

Trois grands hommes, Callicratidas, Gylippe & Lysander, nés dans cette classe, furent élevés avec les enfans des Spartiates, comme le sont tous ceux des Hilotes dont on a brisé les fers; mais ce ne fut que par des exploits signalés qu'ils obtinrent tous les droits des citoyens.

Le gouvernement veille avec un soin particulier aux jours des Spartiates de naissance. On l'a vu, pour en retirer quelques-uns d'une île où la flotte d'Athènes les tenoit assiégés, demander à cette ville une paix humiliante, & lui sacrifier sa marine. On les voit encore tous les jours n'en exposer qu'un petit nombre aux coups de l'ennemi. En ces derniers temps, les rois Agésilas & Agésipolis n'en menoient quelquefois que trente dans leurs expéditions.

On trouve plus d'esclaves domestiques à Lacédémone, que dans aucune ville de la Grèce; ils servent leurs maîtres à table, les habillent & les déshabillent, exécutent leurs ordres, & entretiennent la propreté dans leurs maisons; à l'armée, on en emploie un grand nombre au bagage. Comme les Lacédémoniennes ne doivent point travailler, elles font filer la laine par des femmes attachées à leur service.

Une casaque, un bonnet de peau, des décrets de mort quelquefois prononcés contre les Hilotes sur de légers soupçons, leur rappellent à tout moment leur état; mais leur sort est adouci par des avantages réels; ils afferment les terres des Spartiates; &, dans la vue de les attacher par l'appât du gain, on n'exige de leur part qu'une redevance fixée depuis long-temps, & nullement proportionnée au produit. Quelques-uns exercent les arts mécaniques avec beaucoup de succès; ils servent dans la marine en qualité de matelots, &c. Dans les dangers pressans, on réveille leur zèle par l'espérance de la liberté. C'est l'état qui leur accorde ce bienfait, qui est toujours annoncé par une cérémonie publique.

Je n'ai pas été témoin des traits de barbarie, que plusieurs historiens prétendent avoir été exercés contre les Hilotes, & qui ont donné lieu à ce proverbe: " A Sparte, la liberté est sans bornes, ainsi " que l'esclavage." Mais j'ai vu les Spartiates & les Hilotes, pleins d'une défiance mutuelle, s'observer avec crainte, & les premiers employer, pour se faire obéir, des rigueurs que les circonstances semblent rendre nécessaires: car les Hilotes sont très-difficiles à gouverner; leur nombre, leur valeur, & surtout leurs richesses, les remplissent de présomption & d'audace.

Idées générales sur la législation de Lycurgue.

J'ÉTOIS depuis quelques jours à Sparte; personne ne s'étonnoit de m'y voir; la loi qui en rendoit autrefois l'accès si difficile aux étrangers, n'étoit

plus observée avec la même rigueur. Je fus introduit auprès des deux princes qui occupoient le trône; c'étoient Cléomène, petit-fils du roi Cléombrote qui périt à la bataille de Leuctres, et Archidamus, fils d'Agésilas. L'un & l'autre avoient de l'esprit: le premier aimoit la paix; le second né respiroit que la guerre & jouissoit d'un grand crédit. De tous les Spartiates que j'ai connu, Damonax, chez qui j'étois logé, me parut le plus communicatif & le plus éclairé. Il avoit fréquenté les nations étrangères, & n'en connoissoit pas moins la sienne.

Un jour que je l'accablois de questions, il me dit: " Juger de nos lois par nos mœurs actuelles c'est juger de la beauté d'un édifice par un amas de ruines."— " Et bien," répondis-je, " plaçons nous au temps où ces lois étoient en vigueur; croyez-vous qu'il soit facile de justifier les règlemens extraordinaires & bizarres qu'elles contiennent?"—" Respectez," me dit-il, " l'ouvrage d'un génie, dont les vues, toujours neuves & profondes, ne paraissent exagérées que parce que celles des autres législateurs sont timides ou bornées: ils se sont contentés d'assortir leurs lois aux caractères des peuples; Lycurgue, par les siennes, donna un nouveau caractère à sa nation.

" Un corps sain, une âme libre, voilà tout ce que la nature destine à l'homme solitaire, pour le rendre heureux; voilà les avantages qui, suivant Lycurgue, doivent servir de fondement à notre bonheur.

" Depuis notre plus tendre enfance, une suite non interrompue de travaux & de combats donne à nos corps, l'agilité, la souplesse & la force.

« Un régime sévère prévient ou dissipe les maladies dont ils sont susceptibles. Ici, les besoins factices sont ignorés, & les lois ont eu soin de pourvoir aux besoins réels. La faim, la soif, les souffrances, la mort, nous regardons tous ces objets de terreur avec une indifférence que la philosophie cherche vainement à imiter. Les sectes les plus austères n'ont pas traité la douleur avec plus de mépris que les enfans de Sparte. Dans le reste de la Grèce, les enfans d'un homme libre sont confiés aux soins d'un homme qui ne l'est pas : mais des esclaves & des mercenaires ne sont pas faits pour élever des Spartiates ; c'est la patrie elle-même qui remplit cette fonction importante : elle nous laisse pendant les premières années entre les mains de nos parens ; mais dès que nous sommes capables d'intelligence, elle fait valoir hautement les droits qu'elle a sur nous. Jusqu'à ce moment, son nom sacré n'avoit été prononcé, en notre présence, qu'avec les plus fortes démonstrations d'amour & de respect ; maintenant ses regards nous cherchent & nous suivent partout. C'est de sa main que nous recevons la nourriture & les vêtemens ; c'est de sa part que les magistrats, les vieillards, tous les citoyens assistent à nos jeux, s'inquiètent de nos fautes, tâchent à démêler quelque germe de vertu dans nos paroles ou dans nos actions ; nous apprennent enfin par leur tendre sollicitude, que l'état n'a rien de si précieux que nous, & qu'aujourd'hui ses enfans, nous devons être dans la suite sa consolation & sa gloire. De ce vif intérêt que la patrie prend à nous, de ce tendre amour que nous commençons à prendre pour elle, résultent

naturellement de son côté une sévérité extrême, du nôtre, une soumission aveugle. Un des principaux magistrats nous tient continuellement assemblés sous ses yeux : s'il est forcé de s'absenter pour un moment, tout citoyen peut prendre sa place, & se mettre à notre tête ; tant il est essentiel de frapper notre imagination par la crainte de l'autorité.

" Les devoirs croissent avec les années; la nature des instructions se mesure aux progrès de la raison, & les passions naissantes sont ou comprimées par la multiplicité des exercices, ou habilement dirigées vers des objets utiles à l'état.

" Nous sommes tous les jours appelés à des repas publics, où règnent la décence & la frugalité. Par là, sont bannis des maisons des particuliers le besoin, l'excès & les vices qui naissent de l'un & de l'autre.

" L'amour de la patrie doit introduire l'esprit d'union parmi les citoyens ; le désir de lui plaire, l'esprit d'émulation. Ici, l'union ne sera point troublée par les orages qui la détruisent ailleurs ; Lycurgue nous a garantis de presque toutes les sources de la jalousie, parce qu'il a rendu presque tout commun & égal entre les Spartiates.

" Les règlemens de notre législateur nous préparent à une sorte d'indifférence pour des biens, dont l'acquisition coûte plus de chagrins, que la possession ne procure de plaisirs. Nos monnoies ne sont que de cuivre ; nous regardons l'or & l'argent comme les poisons les plus à craindre pour un état. Si un particulier en receloit dans sa maison, il n'échapperoit ni aux perquisitions continuelles des officiers publics, ni à la sévérité des lois. Nous ne connois-

sons ni les arts, ni le commerce, ni tous les autres moyens de multiplier les besoins & les malheurs d'un peuple. Que ferions-nous, après tout, des richesses ? D'autres législateurs ont tâché d'en augmenter la circulation, & les philosophes d'en modérer l'usage : Lycurgue nous les a rendues inutiles. Nous avons des cabanes, des vêtemens & du pain ; nous avons du fer & des bras pour le service de la patrie & de nos amis ; nous avons des âmes libres, vigoureuses, incapables de supporter la tyrannie des hommes & celle de nos passions : voilà nos trésors.

“ Nous regardons l'amour excessif de la gloire comme une foiblesse, & celui de la célébrité comme un crime. Nous n'avons aucun historien, aucun orateur, aucun panégyriste, aucun de ces monumens qui n'attestent que la vanité d'une nation. Les peuples que nous avons vaincus, apprendront nos victoires à la postérité ; nous enseignons à nos enfans à être aussi braves, aussi vertueux que leurs pères. L'exemple de Léonidas est sans cesse présent à leur mémoire ; vous n'avez qu'à les interroger, la plupart vous réciteront par cœur les noms des trois cents Spartiates qui périrent avec lui aux Thermopyles.

“ L'indépendance des lois ne passe point parmi nous pour grandeur. Nous croyons valoir autant que les autres hommes, dans quelque pays, & dans quelque rang qu'ils soient, fût-ce le grand roi de Perse lui-même ; cependant dès que nos lois parlent, toute notre fierté s'abaisse, & le plus puissant de nos

citoyens

citoyens court à la voix du magistrat, avec la même soumission que le plus foible. Nous ne craignons que nos lois, parce que, Lycurgue les ayant fait approuver par l'oracle de Delphes, nous les avons reçues comme les volontés des dieux mêmes ; parce que, Lycurgue les ayant proportionnées à nos vrais besoins, elles sont le fondement de notre bonheur. Il a le premier connu la force & la foiblesse de l'homme ; il les a tellement conciliées avec les devoirs & les besoins du citoyen, que les intérêts des particuliers sont toujours confondus parmi nous avec ceux de la république. Ne soyons donc plus surpris, qu'un des plus petits états de la Grèce en soit devenu le plus puissant. Tout est ici mis en valeur ; il n'y a pas un degré de force, qui ne soit dirigé vers le bien général, pas un acte de vertu qui soit perdu pour la patrie.

" Le système de Lycurgue doit produire des hommes justes & paisibles ; mais il est affreux de le dire, s'ils ne sont exilés dans quelque île éloignée & inabordable, ils seront asservis par les vices ou par les armes des nations voisines. Le législateur tâcha de prévenir ce double danger ; il ne permit aux étrangers d'entrer dans la Laconie qu'en certains jours ; aux habitans, d'en sortir que pour des causes importantes. La nature des lieux favorisoit l'exécution de la loi : entourés de mers & de montagnes, nous n'avons que quelques défilés à garder, pour arrêter la corruption sur nos frontières ; l'interdiction du commerce & de la navigation fut une suite de ce règlement ; & de cette défense résulta l'avantage

inestimable de n'avoir que très-peu de lois ; car on a remarqué qu'il en faut la moitié moins à une ville qui n'a point de commerce.

" Il étoit encore plus difficile de nous subjuguer que de nous corrompre. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, depuis nos premières années jusqu'aux dernières, nous sommes toujours sous les armes, toujours dans l'attente de l'ennemi, observant même une discipline plus exacte que si nous étions en sa présence. Tournez vos regards de tous côtés, vous vous croirez moins dans une ville que dans un camp ; vos oreilles ne seront frappées que des cris de victoire, ou du récit de grandes actions ; vos yeux ne verront que des marches, des évolutions, des attaques & des batailles ; ces apprêts redoutables non-seulement nous délassent du repos, mais encore font notre sûreté en répandant au loin la terreur & le respect du nom Lacédémonien. C'est à cet esprit militaire que tiennent plusieurs de nos lois : jeunes encore, nous allons à la chasse tous les matins ; dans la suite, toutes les fois que nos devoirs nous laissent des intervalles de loisir. Lycurgue nous a recommandé cet exercice comme l'image du péril & de la victoire."

Je demandai alors à Damonax, comment une pareille constitution pouvoit subsister? "car," lui dis-je, " dès qu'elle est également fondée sur les mœurs & sur les lois, il faut que vous infligiez les mêmes peines à la violation des unes & des autres : les citoyens qui manqueroient à l'honneur, les punissez-vous de mort, comme si c'étoient des scélérats ?"

" Nous faisons mieux," me répondit-il, " nous les

laissons vivre, & nous les rendons malheureux. Un homme qui se déshonore, nous le punissons en détail, dans lui-même, & dans ce qu'il a de plus cher. Sa femme, condamnée aux pleurs, ne peut se montrer en public : s'il ose y paroître lui-même, il faut que la négligence de son extérieur rappelle sa honte, qu'il s'écarte avec respect du citoyen qu'il trouve sur son chemin, & que dans nos jeux il se rélègue dans une place qui le livre aux regards & au mépris du public. Mille morts ne sont pas comparables à ce supplice."

"J'ai une autre difficulté," lui dis-je : "je crains que Lycurgue, en vous ôtant tous ces objets d'ambition & d'intérêt qui agitent les autres peuples, n'ait laissé un vide immen[illegible]s vos âmes. Que leur reste-t-il en effet ?"—"[illegible]usiasme de la valeur," me dit-il, "l'amour de [illegible]trie porté jusqu'à l'héroïsme, le sentiment de notre liberté, l'orgueil délicieux que nous inspirent nos vertus, & l'estime d'un peuple de citoyens souverainement estimables."—"Mais," repris-je, "en bannissant le luxe & les arts, ne vous êtes-vous pas privés des douceurs qu'ils procurent ? Enfin, pour juger de la bonté de vos lois, il faudroit savoir si, avec toutes vos vertus, vous êtes aussi heureux que les autres Grecs."—"Nous croyons l'être beaucoup plus," me répondit-il, "& cette persuasion nous suffit pour l'être en effet."

Damonax, en finissant, me pria de ne pas oublier que notre entretien n'avoit roulé que sur l'esprit des lois de Lycurgue, & sur les mœurs des anciens Spartiates.

Vie de Lycurgue.

LES descendans d'Hercule, bannis autrefois du Péloponèse, y rentrèrent quatre-vingts ans après la prise de Troye. Téménus, Cresphonte & Aristodème, tous trois fils d'Aristomaque, amenèrent une armée de Doriens, qui les rendit maîtres de cette partie de la Grèce. L'Argolide échut en partage à Téménus, & la Messénie à Cresphonte. Le troisième des frères venant à mourir, Euristhène & Proclès, ses fils, possédèrent la Laconie. De ces deux princes viennent les deux maisons qui, depuis environ neuf siècles, règnent conjointement à Lacédémone.

Cet empire naissant fut souvent ébranlé par des factions intestines, ou par des entreprises éclatantes. Il étoit menacé d'une ruine prochaine, lorsque l'un des rois, nommé Polydecte, mourut sans enfans. Lycurgue, son frère, lui succéda. On ignoroit dans ce moment la grossesse de la reine. Dès qu'il en fut instruit, il déclara que, si elle donnoit un héritier au trône, il seroit le premier à le reconnoître ; & pour garant de sa parole, il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur du jeune prince. La reine accoucha d'un fils : Lycurgue le prit entre ses bras, & le montrant aux magistrats de Sparte : " Voilà," leur dit-il, " le roi qui vous est né."

La joie qu'il témoigna d'un événement qui le privoit de la couronne, jointe à la sagesse de son administration, lui attira le respect & l'amour de la plupart des citoyens, mais ses vertus alarmoient les principaux de l'état ; ils étoient secondés par la

reine, qui soulevoit contre lui ses parens & ses amis. On disoit qu'il étoit dangereux de confier les jours du jeune prince à la vigilance d'un homme qui n'avoit d'autre intérêt que d'en abréger le cours. Ces bruits, foibles dans leur naissance, éclatèrent enfin avec tant de force, qu'il fut obligé, pour les détruire, de s'éloigner de sa patrie.

En Crète, les lois du sage Minos fixèrent longtemps son attention. Il admira l'harmonie qu'elles entretenoient dans l'état & chez les particuliers. Parmi les personnes éclairées qui l'aidèrent de leurs lumières, il s'unit avec un poëte nommé Thalès, qu'il jugea digne de seconder les grands desseins qu'il rouloit dans sa tête. Thalès, docile à ses conseils, alla s'établir à Lacédémone, & fit entendre des chants qui invitoient & préparoient les esprits à l'obéissance & à la concorde.

Pour mieux juger des effets que produit la différence des gouvernemens & des mœurs, Lycurgue visita les côtes de l'Asie. Il n'y vit que des lois & des âmes sans vigueur. Les Crétois, avec un régime simple & sévère, étoient heureux : les Ioniens, qui prétendoient l'être, gémissoient en esclaves sous le joug des plaisirs & de la licence. Une découverte précieuse le dédommagea de ce spectacle : les poésies d'Homère tombèrent entre ses mains : il y vit, avec surprise, les plus belles maximes de la morale & de la politique, embellies par les charmes de la fiction, & il résolut d'en enrichir la Grèce.

Tandis qu'il continuoit à parcourir les régions éloignées, étudiant partout le génie & l'ouvrage des

législateurs, Lacédémone, fatiguée de ses divisions, envoya plus d'une fois, à sa suite, des députés qui le pressoient de venir au secours de l'état. Il résista long-temps, & céda enfin aux vœux empressés de tous les Lacédémoniens.

De retour à Sparte, il prévit tous les obstacles qu'il avoit à surmonter, & n'en fut pas effrayé. Il avoit pour lui le respect qu'on accordoit à sa naissance & à ses vertus; il avoit son génie, ses lumières, ce courage imposant qui force les volontés, & cet esprit de conciliation qui les attire; il avoit enfin l'aveu du ciel, qu'à l'exemple des autres législateurs, il eut toujours l'attention de se ménager. L'oracle de Delphes lui répondit: " Les dieux agréent ton " hommage; & sous leurs auspices, tu formeras la " plus excellente des constitutions politiques."

Avant de commencer ses opérations, il les soumit à l'examen de ses amis & des citoyens les plus distingués. Mais le point capital étoit de les faire agréer aux assemblées générales. Encore qu'il fut escorté lorsqu'il se rendoit à ces assemblées, son cortége n'était pas toujours suffisant pour empêcher le tumulte: dans une émeute, excitée à l'occasion d'une loi nouvelle, les riches se soulevèrent avec tant de fureur, qu'il fut obligé de se réfugier dans un temple voisin. Ayant été atteint dans sa retraite d'un coup violent, il se contenta de montrer à ceux qui le poursuivoient son visage ensanglanté. A cette vue les esprits se calmèrent, & la plupart saisis de honte l'accompagnèrent chez lui avec toutes les marques du respect & de la douleur. Témoins de sa bonté, de sa douceur, de sa patience & de toutes

ses grandes qualités, ceux qui lui étoient le plus opposés changèrent leur haine en amour, & devinrent ses plus zélés défenseurs.

Enfin la nouvelle constitution fut approuvée par tous les ordres de l'état; cependant malgré son excellence, il n'étoit pas rassuré sur sa durée. "Il me "reste," dit-il au peuple assemblé, "à vous exposer l'article le plus important de notre législation; mais je veux auparavant consulter l'oracle de Delphes. Promettez que, jusqu'à mon retour, vous ne toucherez point aux lois établies." Ils le promirent. "Faites-en le serment." Les rois, les sénateurs, tous les citoyens prirent les dieux à témoins de leurs paroles. Cet engagement solennel devoit être irrévocable; car le dessein de Lycurgue étoit de ne plus revoir sa patrie.

Il se rendit aussitôt à Delphes, & demanda si les nouvelles lois suffisoient pour assurer le bonheur des Spartiates. La Pythie ayant répondu que Sparte seroit la plus florissante des villes, tant qu'elle se feroit un devoir de les observer, Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, & se condamna lui-même à l'exil. Il mourut loin de la nation dont il avoit fait le bonheur.

On dit qu'elle n'avoit pas rendu assez d'honneurs à sa mémoire, sans doute parce qu'elle ne pouvoit lui en rendre trop. Elle lui consacra un temple, où tous les ans il reçoit l'hommage d'un sacrifice. Ses parens & ses amis formèrent une société qui s'est perpétuée jusqu'à nous, & qui se réunit de

temps en temps pour rappeler le souvenir de ses vertus.

De la religion & des fêtes des Spartiates.

LES objets du culte public n'inspirent à Lacédémone qu'un profond respect, qu'un silence absolu. On ne s'y permet à leur égard ni discussions, ni doutes; adorer les dieux, honorer les héros, voilà l'unique dogme des Spartiates.

Parmi les héros, auxquels ils ont élevé des temples, des autels ou des statues, on distingue Hercule, Castor, Pollux, Achille, Ulysse, Lycurgue, &c.

Lycurgue, qui ne pouvoit dominer sur les opinions religieuses, supprima les abus qu'elles avoient produits. Partout ailleurs, on doit se présenter aux dieux avec des victimes sans tache, quelquefois avec l'appareil de la magnificence; mais à Sparte, avec des offrandes de peu de valeur, & la modestie qui convient à des supplians. Ailleurs, on importune les dieux par des prières indiscrètes & longues; à Sparte, on ne leur demande que la grâce de faire de belles actions, après en avoir fait de bonnes, & cette formule est terminée par ces mots: "Donnez "nous la force de supporter l'injustice."

Il suit de là, que si le culte des Lacédémoniens, comme celui des autres Grecs, est souillé d'erreurs & de préjugés dans la théorie, il est du moins plus raisonnable dans la pratique.

Un grand nombre de fêtes remplissent les loisirs du peuple. Dans la plupart, on voit trois chœurs marcher en ordre, & faire retentir les airs de leurs

chants. Tout s'y fait avec gravité & décence. Dans les fêtes même de Bacchus, soit à la ville, soit à la campagne, personne n'ose s'écarter de la loi qui défend l'usage immodéré du vin.

Du service militaire chez les Spartiates.

LES Spartiates sont obligés de servir depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante : au-delà de ce terme, on les dispense de prendre les armes, à moins que l'ennemi n'entre dans la Laconie.

Comme les citoyens sont divisés en cinq tribus, on a partagé l'infanterie pesante en cinq régimens, qui sont pour l'ordinaire, commandés par autant de polémarques ; chaque régiment est composé de quatre bataillons, de huit pentecosties, & de seize énomoties ou compagnies.

Les principales armes du fantassin sont la pique & le bouclier ; je ne compte pas l'épée, qui n'est qu'une espèce de poignard qu'il porte à sa ceinture. C'est sur la pique qu'il fonde ses espérances ; il ne la quitte presque point, tant qu'il est à l'armée. Un étranger disoit à Agésilas : " Où fixez-vous donc " les bornes de la Laconie ?"—" Au bout de nos " piques," répondit-il.

Ils couvrent leur corps d'un bouclier d'airain de forme ovale, échancré des deux côtés & quelquefois d'un seul, terminé en pointe aux deux extrémités, & chargé des lettres initiales du nom de Lacédémone. A cette marque, on reconnoît la nation ; mais il en faut une autre pour reconnoître

chaque soldat, qui est obligé, sous peine d'infamie, de rapporter son bouclier.

Le soldat est revêtu d'une casaque rouge : on a préféré cette couleur, afin que l'ennemi ne s'aperçoive pas du sang qu'il a fait couler.

Le roi marche à la tête de l'armée, précédé du corps des scirites, ainsi que des cavaliers envoyés à la découverte. Il offre fréquemment des sacrifices, auxquels assistent les chefs des troupes.

Tous les jours, les soldats se livrent aux exercices du gymnase. La lice est tracée aux environs du camp. Après les exercices du matin, ils se tiennent assis par terre jusqu'à dîner ; après ceux du soir, ils soupent, chantent des hymnes en l'honneur des dieux, & se couchent sur leurs armes. Divers amusemens remplissent les intervalles de la journée ; car ils sont alors astreints à moins de travaux qu'avant leur départ, & l'on diroit que la guerre est pour eux le temps du repos.

Le jour du combat, le roi, à l'imitation d'Hercule, immole une chèvre, pendant que les joueurs de flûte font entendre l'air de Castor. Il entonne ensuite l'hymne du combat ; tous les soldats, le front orné de couronnes, le répètent de concert. Après quoi ils arrangent leurs cheveux & leurs vêtemens, nettoient leurs armes, pressent leurs officiers de les conduire au champ de l'honneur ; s'animent eux-mêmes par des traits de gaieté, & marchent en ordre, au son des flûtes qui excitent & modèrent leur courage.

Le roi se place dans le premier rang, entouré de cent jeunes guerriers, qui doivent, sous peine

d'infamie, exposer leurs jours pour sauver les siens, & de quelques athlètes qui ont remporté le prix aux ieux publics de la Grèce, & qui regardent ce poste comme la plus glorieuse des distinctions.

Pour tout homme, c'est une honte de prendre la fuite ; pour les Spartiates, d'en avoir seulement l'idée. Cependant leur courage, quoique impétueux & bouillant, n'est pas une fureur aveugle : un d'entr'eux, au plus fort de la mêlée, entend le signal de la retraite, tandis qu'il tient le fer levé sur un ennemi, il s'arrête aussitôt, & dit que son premier devoir est d'obéir à son général.

Si le général, dans un premier combat, a perdu des soldats, il doit en livrer un second pour les retirer.

Ils aiment mieux garder leurs rangs, que de tuer quelques hommes de plus ; il leur est défendu non-seulement de poursuivre l'ennemi, mais encore de le dépouiller, sans en avoir reçu l'ordre. Les exemples de lâcheté, si rares autrefois, livrent le coupable aux horreurs de l'infamie.

Ceux qui périssent dans le combat sont enterrés, ainsi que les autres citoyens, avec un vêtement rouge & un rameau d'olivier, symbole des vertus guerrières parmi les Spartiates. S'ils se sont distingués, leurs tombeaux sont décorés de leurs noms.

Aux succès de la bravoure, on préfère ceux que ménage la prudence. Autrefois la victoire n'excitoit ni joie, ni surprise ; de nos jours, un avantage remporté par Archidamus, fils d'Agésilas, produisit des transports si vifs parmi les Spartiates, qu'il ne resta plus aucun doute sur leur décadence.

On ne fait entrer dans la cavalerie que des hommes sans expérience, qui n'ont pas assez de vigueur ou de zèle. Les Spartiates aiment mieux servir dans l'infanterie; persuadés que le vrai courage se suffit à lui-même, ils veulent combattre corps à corps. Et si la cavalerie a remporté quelques avantages, elle les a dus aux cavaliers étrangers.

Des mœurs & des usages des Spartiates.

CHEZ les Spartiates, les rois, les magistrats, les citoyens de la dernière classe n'ont rien qui les distingue à l'extérieur; ils portent tous une tunique très-courte, & tissue d'une laine très-grossière; ils jettent par-dessus un manteau ou une grosse cape. Leurs pieds sont garnis de sandales ou d'autres espèces de chaussures, dont la plus commune est de couleur rouge. Sur leurs têtes, ils portent un bonnet, & quelques-uns le serrent étroitement avec des courroies autour des oreilles; d'autres commencent à remplacer cette coiffure par celle des courtisanes de la Grèce. " Les Lacédémoniens " ne sont plus invincibles," disoit de mon temps le poëte Antiphane; " les réseaux qui retiennent leurs " cheveux sont teints en pourpre."

Ils paroissent en public avec de gros bâtons recourbés à leur extrémité supérieure; mais il leur est défendu de les porter à l'assemblée générale.

Les maisons sont petites & construites sans art: on ne doit travailler les portes qu'avec la scie; les planchers qu'avec la coignée; des troncs d'arbres à peine dépouillés de leur écorce, servent de poutres.

Les meubles participent à la même simplicité; ils ne sont jamais confusément entassés. Les Spartiates ont sous la main tout ce dont ils ont besoin, parce qu'ils se font un devoir de mettre chaque chose à sa place. Ces petites attentions entretiennent chez eux l'amour de l'ordre et de la discipline.

Leur régime est austère. Un étranger, qui les avoit vus étendus autour de leurs tables & sur le champ de bataille, trouvoit plus aisé de supporter une telle mort qu'une telle vie. Cependant Lycurgue n'a retranché de leurs repas que le superflu; &, s'ils sont sobres, c'est plutôt par vertu que par nécessité. Ils ont de la viande de boucherie; le mont Taygète leur fournit une chasse abondante; leurs plaines, des lièvres, des perdrix & d'autres espèces de gibier; la mer & l'Eurotas, du poisson; ils ont de plus différentes sortes de légumes, de fruits, de pains & de gâteaux. Il est vrai que leurs cuisiniers ne sont destinés qu'à préparer la grosse viande, & qu'ils doivent s'interdire les ragoûts, à l'exception du brouet noir*, dans lequel les Spartiates trempent leur pain: ils le préfèrent aux mets les plus exquis.

La Laconie produit plusieurs espèces de vins. Dans leurs repas, la coupe ne passe pas de main en main, comme chez les autres peuples, mais chacun

---

* On conjecture que le brouet noir se faisoit avec du jus de porc auquel on ajoutoit du vinaigre & du sel. Les cuisiniers ne pouvoient employer d'autre assaisonnement que le sel & le vinaigre.

épuise la sienne, remplie aussitôt par l'esclave qui les sert à table ; ils ont la permission de boire tant qu'ils ont besoin, & n'en abusent jamais ; leur âme est trop fière pour consentir jamais à se dégrader par l'ivresse. Tel est l'esprit de la réponse d'un Spartiate à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi il se modéroit dans l'usage du vin ? « C'est, » dit-il, « pour n'avoir jamais besoin de la raison d'autrui. »

Outre cette boisson, ils apaisent souvent leur soif avec du petit lait. Ils ont différentes espèces de repas publics. Rois, magistrats, simples citoyens, tous s'assemblent dans des salles où sont dressées quantité de tables, le plus souvent de quinze couverts chacune. Les convives d'une table ne se mêlent point avec ceux d'une autre, & forment une société d'amis dans laquelle on ne peut être reçu que du consentement de ceux qui la composent. Ils sont durement couchés sur des lits de bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre ou sur un morceau de bois. On leur sert du brouet noir, ensuite de la chair de porc bouillie, dont les portions sont égales, servies séparément à chaque convive, quelquefois si petites qu'elles pèsent à peine un quart de mine *. Ils ont du vin, des gâteaux, ou du pain d'orge en abondance. D'autres fois, on ajoute pour supplément à la portion ordinaire, du poisson & différentes espèces de gibier. Ceux qui offrent des sacrifices, ou qui vont à la chasse, peuvent à leur retour manger chez eux ; mais ils doivent envoyer à leurs commensaux une partie du gibier ou de la victime.

---

* Environ trois onces & demie.

Auprès de chaque couvert, on place un morceau de mie de pain pour s'essuyer les doigts.

Pendant le repas, la conversation roule souvent sur des traits de morale ou sur des exemples de vertu. Les vieillards prennent communément la parole, ils parlent avec précision, & sont écoutés avec respect. A la décence, se joint la gaïeté. Lycurgue en fit un précepte aux convives; & c'est dans cette vue qu'il ordonna d'exposer à leurs yeux une statue consacrée au dieu du rire. Le plus ancien, en montrant la porte à ceux qui entrent, les avertit que rien de ce qu'ils vont entendre ne doit sortir par là.

Les différentes classes des élèves assistent aux repas, sans y participer; les plus jeunes, pour enlever adroitement des tables quelque portion qu'ils partagent avec leurs amis; les autres, pour y prendre des leçons de sagesse & de plaisanterie.

Parmi les Spartiates, les uns ne savent ni lire, ni écrire; d'autres savent à peine compter: nulle idée parmi eux de la géométrie, de l'astronomie & des autres sciences. Les plus instruits font leurs délices des poésies d'Homère, de Terpandre & de Tyrtée, parce qu'elles élèvent l'âme. Leur théâtre n'est destiné qu'à leurs exercices, s'étant fait une loi de ne point admettre chez eux l'usage des drames. Un très-petit nombre parmi eux ont cultivé avec succès la poésie lyrique. Alcman, qui vivoit il y a trois siècles environ, s'y est distingué; son style a de la douceur, quoiqu'il eut à combattre le dur dialecte Dorien qu'on parle à Lacédémone.

Ils aiment la musique qui produit l'enthousiasme

de la vertu. Sans cultiver cet art, ils sont en état de juger de son influence sur les mœurs, & rejettent les innovations qui pourroient altérer sa simplicité.

On peut juger de leur aversion pour la rhétorique par les traits suivans. Un jeune Spartiate s'étoit exercé, loin de sa patrie, dans l'art oratoire; il y revint, & les éphores le firent punir, pour avoir conçu le dessein de tromper ses compatriotes. Pendant la guerre du Péloponnèse, un autre Spartiate fut envoyé vers le Satrape Tissapherne, pour l'engager à préférer l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes. Il s'exprima en peu de mots; &, comme il vit les Athéniens déployer tout le faste de l'éloquence, il tira deux lignes qui aboutissoient au même point, l'une droite, l'autre tortueuse, & les montrant au satrape, il lui dit: « choisis. »

Ils méprisent l'art de la parole; ils en estiment le talent. Quelques-uns l'ont reçu de la nature, & l'ont manifesté, soit dans les assemblées de leur nation & des autres peuples, soit dans les oraisons funèbres qu'on prononce tous les ans en l'honneur de Pausanias & de Léonidas. Leur général Brasidas passoit pour éloquent, aux yeux même de ces Athéniens qui mettent tant de prix à l'éloquence. Celle des Lacédémoniens va toujours au but, & y parvient par les voies les plus simples. Un sophiste leur proposoit un jour d'entendre l'éloge d'Hercule. « D'Hercule! » s'écria aussitôt Antalcidas, « eh, qui « s'avise de le blâmer? »

Ils ne rougissent pas d'ignorer les sciences, qu'ils regar-

regardent comme superflues ; du reste, appliquant leur esprit à des connoissances nécessaires, leurs idées n'en sont que plus justes & plus propres à s'assortir & à se placer. Aussi, quoique ce peuple soit moins instruit que les autres, il est beaucoup plus éclairé.

On dit que c'est de lui que Thalès, Pittacus, & les autres sages de la Grèce empruntèrent l'art de renfermer les maximes de la morale en de courtes formules. Ce que j'en ai vu m'a souvent étonné. Je croyois m'entretenir avec des gens ignorans & grossiers ; mais bientôt il sortoit de leurs bouches des réponses pleines d'un grand sens, & perçantes comme des traits : accoutumés de bonne heure à s'exprimer avec autant d'énergie que de précision, ils se taisent, s'ils n'ont pas quelque chose d'intéressant à dire : s'ils en ont trop, ils font des excuses. Ils sont avertis par un instinct de grandeur, que le style diffus ne convient qu'à l'esclave qui prie : le style concis, au contraire, est imposant & fier ; il convient au maître qui commande. Leurs reparties aussi promptes que l'éclair laissent après elles tantôt une lumière vive, tantôt la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & de leur patrie.

Dans une ville de la Grèce, le héraut, chargé de la vente des esclaves, dit tout haut : " Je vends un " Lacédémonien."—" Dis plutôt un prisonnier," s'écria celui-ci, en lui mettant la main sur la bouche. Les généraux du roi de Perse demandoient aux députés de Lacédémone, en quelle qualité ils comptoient suivre la négociation ? " Si elle échoue," ré-

pondirent-ils, « comme particuliers ; si elle réussit, « comme ambassadeurs. »

C'est avec la même précision, que les magistrats écrivent leurs lettres & que les généraux annoncent soit une défaite désastreuse, soit une victoire éclatante. Les éphores, craignant que la garnison de Décélie ne se laissât surprendre, ne lui écrivirent que ces mots : « Ne vous promenez point. » Lors de la guerre du Péloponèse, leur flotte qui étoit sous les ordres de Mindare, ayant été battue par celle des Athéniens commandée par Alcibiade, un officier écrivit aux éphores : « La bataille est per-« due. Mindare est mort ; point de vivres ni de « ressources. » Peu de temps après, ils reçurent de Lysandre, général de leur armée, une lettre conçue en ces termes : « Athènes est prise. » Telle fut la relation de la conquête la plus glorieuse pour Lacédémone.

Qu'on n'imagine pas d'après ces exemples, que les Spartiates, condamnés à une raison trop sévère, n'osent dérider leur front. Ils ont une disposition à la gaieté qui est entretenue par des plaisanteries qui, n'ayant rien de bas ni d'offensant, diffèrent essentiellement de la bouffonnerie & de la satire. Ils apprennent de bonne heure l'art de les recevoir & de les rendre ; & elles cessent, dès que celui qui en est l'objet demande qu'on l'épargne.

Les arts lucratifs & surtout ceux du luxe sont sévèrement interdits aux Spartiates. Ils ont une telle idée de la liberté, qu'ils ne peuvent la concilier avec le travail des mains.

Cependant ils ne connoissent pas l'ennui, parce qu'ils ne sont jamais seuls, jamais en repos. La nage, la lutte, la course, la paume, les autres exercices du gymnase, & les évolutions militaires remplissent une partie de leur journée ; ensuite, ils se font un devoir & un amusement d'assister aux jeux & aux combats des jeunes élèves ; de là, ils vont aux leschès, qui sont des salles distribuées dans les différens quartiers de la ville, où les hommes de tout âge ont coutume de s'assembler.

Ces assemblées, ainsi que les repas & les exercices publics, sont toujours honorées de la présence des vieillards. Je me sers de cette expression, parce que la vieillesse, devouée ailleurs au mépris, élève un Spartiate au faîte de l'honneur. Les citoyens, & surtout les jeunes gens, ont pour lui les égards qu'ils exigeront à leur tour pour eux-mêmes. La loi les oblige de lui céder le pas à chaque rencontre, de se lever quand il paroît, de se taire quand il parle. On l'écoute avec déférence dans les assemblées de la nation, & dans les salles du gymnase ; ainsi les citoyens qui ont servi leur patrie, loin de lui devenir étrangers à la fin de leur carrière, sont respectés, les uns, comme les dépositaires de l'expérience, les autres, comme ces monumens, dont on se fait une religion de conserver les débris.

Les femmes sont grandes, fortes, brillantes de santé, presque toutes fort belles : mais ce sont des beautés sévères & imposantes. Leur habillement consiste dans une tunique ou espèce de chemise

courte, & dans une robe qui descend jusqu'aux talons. Elles paroissent en public à visage découvert, jusqu'à ce qu'elles soient mariées. Après leur mariage, comme elles ne doivent plaire qu'à leurs époux, elles sortent voilées. Nulle part, elles ne sont moins surveillées & moins contraintes; nulle part aussi, elles n'ont moins abusé de leur liberté. Quoiqu'elles n'aient plus aujourd'hui la même modestie, elles sont beaucoup plus attachées à leurs devoirs que les autres femmes de la Grèce. Elles ont aussi un caractère plus vigoureux, & une plus haute idée de l'honneur & de la liberté, qu'elles poussent quelquefois si loin, qu'on ne sait alors quel nom donner au sentiment qui les anime. Qui ne seroit pas frappé, par exemple, de cette réponse d'Argiléonis, mère du célèbre Brasidas? Des Thraces, en lui apprenant la mort glorieuse de son fils, ajoutoient que jamais Lacédémone n'avoit produit un si grand général. "Etrangers," leur dit-elle, "mon fils étoit un brave homme; mais apprenez que Sparte possède plusieurs citoyens qui valent mieux que lui."

Ici la nature est soumise, sans être étouffée; & c'est en cela que réside le vrai courage. Aussi les éphores décernèrent-ils des honneurs signalés à cette femme. Mais qui pourroit entendre sans frissonner une mère à qui l'on disoit: "Votre fils vient d'être tué sans avoir quitté son rang," & qui répondit aussitôt: "qu'on l'enterre & qu'on mette son frère à sa place?" Et cet autre qui attendoit au faubourg la nouvelle du combat; le courrier

arrive : elle l'interroge. " Vos cinq enfans ont " péri."—" Ce n'est pas là ce que je te demande ; " ma patrie n'a-t-elle rien à craindre ?"—" Elle " triomphe."—" Eh bien, je me résigne avec plai- " sir à ma perte."

Il faut cependant l'avouer, que les mœurs des Spartiates ne sont plus ce qu'elles étoient il y a un siècle. Les uns s'enorgueillissent impunément de leurs richesses, d'autres courent après des emplois que leurs pères se contentoient de mériter. Néanmoins, dans leur dégradation, ils conservent encore des restes de leur ancienne grandeur. Vous ne les verrez point recourir aux dissimulations, aux bassesses, & à tous ces petits moyens qui avilissent les âmes : ils sont avides sans avarice, ambitieux sans intrigues. Malgré leurs vices, ils ont encore assez de pudeur, pour dérober aux yeux la licence de leur conduite.

J'ai vu, dans ce même temps, des Spartiates dont la magnanimité invitoit à s'élever jusqu'à eux ; sans ostentation, sans être attirés vers la terre, par l'éclat des dignités, ou par l'espoir des récompenses ; ne craignant ni l'indigence, ni la mort. En contemplant à loisir ce mélange de vices naissans & de vertus antiques, je me croyois dans une forêt que la flamme avoit ravagée : j'y voyois des arbres réduits en cendres ; d'autres à moitié consumés, & d'autres qui, n'ayant reçu aucune atteinte, portoient fièrement leurs têtes dans les cieux.

Voyage d'Argolide.

APRÈS avoir quitté Tégée, ville de l'Arcadie, nous pénétrâmes dans l'Argolide par un défilé entre des montagnes assez élevées. En approchant de la mer, nous vîmes le marais de Lerne, autrefois le séjour de cette hydre monstrueuse dont Hercule triompha. De là, nous prîmes le chemin d'Argos, à travers une belle prairie.

L'Argolide, ainsi que l'Arcadie, est entrecoupée de collines & de montagnes. Cette province fut le berceau des Grecs, puisqu'elle reçut la première les colonies étrangères qui parvinrent à les policer. Elle devint le théâtre de la plupart des événemens qui remplissent les anciennes annales de la Grèce. C'est là que parut Inachus, qui donna son nom au fleuve dont les eaux arrosent le territoire d'Argos; là, vécurent aussi Danaüs, Hypermnestre, Lyncée, Alcméon, Persée, Amphitryon, Pélops, Atrée, Thyeste, Agamemnon, & tant de fameux personnages.

Argos est située au pied d'une colline sur laquelle on a construit la citadelle; c'est une des plus anciennes villes de la Grèce. Dès son origine, elle répandit un si grand éclat, qu'on donna quelquefois son nom à la province, au Péloponèse, à la Grèce entière. La maison des Pélopides s'étant établie à Mycènes, cette ville éclipsa la gloire de sa rivale. Agamemnon régnoit sur la première, Diomède & Sthénélus sur la seconde: quelque temps après, Argos reprit son rang, & ne le perdit plus.

Les Argiens sont renommés pour leur bravoure; ils ont eu des démêlés fréquens avec les nations voisines, & n'ont jamais craint de se mesurer avec les Lacédémoniens, qui ont souvent recherché leur alliance.

Ainsi que les Arcadiens, ils ont négligé les sciences & cultivé les arts. Avant l'expédition de Xerxès, ils étoient plus versés dans la musique que les autres peuples. On distingue parmi les musiciens nés dans cette province, Lasus, Sacadas & Aristonicus; parmi les sculpteurs, Agéladas, & Polyclète; parmi les poëtes, Télésilla. Polyclète, qui vivoit vers le temps de Périclès, a rempli de ses ouvrages immortels le Péloponèse & la Grèce. En ajoutant de nouvelles beautés à la nature de l'homme, il surpassa Phidias; mais en nous offrant l'image des dieux, il ne s'éleva point à la sublimité des idées de son rival. Il écoutoit les avis & savoit les apprécier. Il fit deux statues pour le même sujet, l'une en secret, ne consultant que son génie & les règles de l'art; l'autre dans son atelier ouvert à tout le monde, se corrigeant & se réformant au gré de ceux qui lui prodiguoient leurs conseils. Dès qu'il les eut achevées, il les exposa en public. La première excita l'admiration, la seconde des éclats de rire; il dit alors, "voici votre ouvrage & voilà le mien."

Télésilla, qui florissoit il y a environ 150 ans, illustra sa patrie par ses écrits, & la sauva par son courage. La ville d'Argos alloit tomber entre les mains des Lacédémoniens; elle venoit de perdre 6,000 hommes, parmi lesquels se trouvoit l'élite de

la jeunesse. Dans ce moment fatal, Télésilla rassemble les femmes les plus propres à seconder ses projets, leur remet les armes dont elle a dépouillé les temples & les maisons des particuliers, court avec elles se placer sur les murailles & repousse l'ennemi, qui, dans la crainte qu'on ne lui reproche ou la victoire, ou la défaite, prend le parti de se retirer. On rendit les plus grands honneurs à ces guerrières. Celles qui périrent dans le combat furent inhumées le long du chemin d'Argos ; & pour perpétuer à jamais un événement si extraordinaire, on institua une fête annuelle, où les femmes sont habillées en hommes, & les hommes en femmes.

Nous partîmes pour Tirynthe éloignée d'Argos d'environ trente stades*. Il ne reste de cette ville si ancienne que des murailles épaisses de plus de vingt pieds, & hautes en proportion. Elles sont construites d'énormes rochers entassés les uns sur les autres, les moindres si lourds, qu'un attelage de deux mulets auroit de la peine à les traîner. Comme on ne les avoit point taillés, on eut soin de remplir, avec des pierres d'un moindre volume, les vides que laissoit l'irrégularité de leurs formes. Ces murs subsistent, depuis une longue suite de siècles, & peut-être exciteront-ils l'admiration & la surprise pendant des milliers d'années encore. Le même genre de travail se fait remarquer dans les anciens monumens de l'Argolide, plus en particulier dans les murs à demi détruits de Mycènes, & dans de grandes exca-

* Une lieue & demie.

vations que nous vîmes auprès du port de Nauplie, situé à une légère distance de Tyrinthe.

On attribue tous ces ouvrages aux Cyclopes, dont le nom réveille des idées de grandeur, puisqu'il fut donné par les premiers poëtes, tantôt à des géans, tantôt à des enfans du ciel & de la terre, chargés de forger les foudres de Jupiter. On crut donc que des constructions, pour ainsi dire gigantesques, ne devoient pas avoir pour auteurs des mortels ordinaires. On n'avoit pas sans doute observé que les hommes, dès les plus anciens temps, en se construisant des demeures, songèrent plus à la solidité qu'à l'élégance, & qu'ils employèrent des moyens puissans, pour procurer la plus longue durée à des travaux indispensables.

Nous sortîmes de Tyrinthe, &, nous étant rendus vers l'extrémité de l'Argolide, nous visitâmes Hermione & Trézène. Dans la dernière, nous vîmes avec plaisir les monumens qu'elle renferme; nous écoutâmes avec patience les longs récits qu'un peuple fier de son origine nous faisoit de l'histoire de ses anciens rois, & des héros qui avoient paru dans cette contrée. On nous montroit le siége où Pitthée, fils de Pélops, rendoit la justice; la maison où naquit Thésée son petit-fils & son élève; celle qu'habitoit Hippolyte & le tombeau de Phèdre.

De Trézène nous côtoyâmes la mer, & nous arrivâmes à Epidaure, située au fond d'un golphe, en face de l'île d'Egine qui lui appartenoit autrefois. De fortes murailles l'ont souvent protégée contre des puissances voisines; son territoire, rempli de vignobles, est entouré de montagnes couvertes de

chênes. Hors des murs, à quarante stades * de distance, sont le temple & le bois sacré d'Esculape, où les malades viennent de toutes parts chercher leur guérison.

On ne sait rien de positif sur la vie d'Esculape, & c'est ce qui fait qu'on en dit tant de choses ; mais la tradition suivante nous laisse entrevoir quelque lueur de vérité. L'instituteur d'Achille, le sage Chiron, avoit acquis de légères connoissances sur les vertus des simples, de plus grandes sur la réduction des fractures & des luxations ; il les transmit à ses descendans, qui existent encore en Thessalie, & qui, de tout temps, se sont généralement dévoués au service des malades. Il paroît qu'Esculape fut son disciple, & que devenu le dépositaire de ses secrets, il en instruisit ses fils Machaon & Podalire, qui régnèrent, après sa mort, sur une petite ville de Thessalie. Pendant le siége de Troye, ils signalèrent leur valeur dans les combats, & leur habileté dans le traitement des blessés ; car ils avoient cultivé avec soin la chirurgie, partie essentielle de la médecine, & la seule qui, suivant les apparences, fût connue dans ces siècles éloignés. Machaon avoit perdu la vie sous les murs de Troye. Ses cendres furent transportées dans le Péloponèse, par les soins de Nestor. Ses enfans, attachés à la profession de leur père, s'établirent dans cette contrée ; ils élevèrent des autels à leur aïeul, & en méritèrent par les services qu'ils rendirent à l'humanité.

L'auteur d'une famille si respectable devint bientôt l'objet de la vénération publique ; mais sa pro-

* Deux lieues.

motion au rang des dieux doit être postérieure au temps d'Homère, qui n'en parle que comme d'un simple particulier. Aujourd'hui on lui décerne partout des honneurs divins. Son culte a passé d'Epidaure, dans les autres villes de la Grèce, même en des climats éloignés.

Les Epidauriens ont institué en son honneur des fêtes qui se célèbrent tous les ans, & auxquelles on ajoute de temps en temps de nouveaux spectacles. Quoique elles soient très-magnifiques, le temple & les édifices qui l'environnent sont plus propres à satisfaire la curiosité du voyageur.

Je ne parlerai point de ces riches présens que l'espoir & la reconnoissance des malades ont déposés dans cet asile; mais on est frappé de ces belles paroles, tracées au-dessus de la porte du temple: *L'entrée de ces lieux n'est permise qu'aux âmes pures.* La statue du dieu est en ivoire & or. Esculape est assis sur un trône, ayant un chien à ses pieds; d'une main il tient son bâton, & prolonge l'autre au-dessus d'un serpent qui semble se dresser pour l'atteindre. L'artiste a gravé sur le trône les exploits de quelques héros de l'Argolide: c'est Bellérophon, qui triomphe de la Chimère; c'est Persée, qui coupe la tête à Méduse, &c.

Les serpens en général sont consacrés à Esculape; soit parce que la plupart ont des propriétés dont la médecine fait usage, soit pour d'autres raisons; mais Esculape paroît chérir spécialement ceux qu'on trouve dans le territoire d'Epidaure, & dont la couleur tire sur la jaune. Sans venin, d'un caractère doux & paisible, ils aiment à vivre fami-

lièrement avec les hommes. Celui que les prêtres entretiennent dans l'intérieur du temple, se replie quelquefois autour de leur corps, ou se redresse sur sa queue, pour prendre la nourriture qu'on lui présente dans une assiette : on le laisse rarement sortir : quand on lui rend sa liberté, il se promène avec majesté dans les rues ; & comme son apparition est d'un heureux présage, elle excite une joie universelle.

Lettres sur les affaires générales de la Grèce, adressées à Anacharsis, &c.

PENDANT mon séjour en Grèce, j'avois si souvent entendu parler de l'Egypte & de la Perse, que je ne pus résister au désir de parcourir ces deux royaumes. Apollodore me donna Philotas pour m'accompagner : il nous promit de nous instruire de tout ce qui se passeroit pendant notre absence ; d'autres amis nous firent la même promesse. Leurs lettres, que je vais rapporter en entier ou par fragmens, n'étoient quelquefois qu'un simple journal ; quelquefois elles étoient accompagnées de réflexions.

Nous partîmes à la fin de la 2e. année de la 106e. olympiade *. Le midi de la Grèce jouissoit alors d'un calme profond ; le nord étoit troublé par la guerre des Phocéens, & par les entreprises de Philippe, roi de Macédoine.

Philomèle, chef des Phocéens, s'étoit fortifié à Delphes. Il envoyoit de tous côtés des ambassa-

* Dans le printemps de l'an 354 avant J. C.

deurs ; mais l'on étoit bien loin de présumer que de si légères dissentions entraîneroient la ruine de cette Grèce, qui, cent vingt-six ans auparavant, avoit résisté à toutes les forces de la Perse.

Philippe avoit de fréquens démêlés avec les Thraces, les Illyriens & d'autres peuples barbares. Il méditoit la conquête des villes Grecques, situées sur les frontières de son royaume, & dont la plupart étoient alliées ou tributaires des Athéniens. Ceux-ci, offensés de ce qu'il retenoit Amphipolis qui leur avoit appartenu, essayoient des hostilités contre lui, & n'osoient pas en venir à une rupture ouverte.

Sous l'archonte Eudémus, la 4e. année de la 106e. olympiade. Lettre d'Apollodore.*

DANS la dernière assemblée des Phocéens, les plus sages opinoient pour la paix : mais Onomarque, qui avoit recueilli les débris de l'armée, a si bien fait, par son éloquence & son crédit, qu'on a résolu de continuer la guerre. Il lève des troupes. L'or & l'argent tirés du trésor sacré ont été convertis en monnoie, & plusieurs de ces belles statues de bronze qu'on voyoit à Delphes, en casques & en épées....

Le bruit a couru que le roi de Perse, Artaxerxès, alloit tourner ses armes contre la Grèce.

On s'est assemblé en tumulte ; au milieu de l'alarme publique, des voix ont proposé d'appeler

* Depuis Juillet de l'an 353, jusqu'en Juilet de l'an 352 avant J. C.

à la défense de la Grèce toutes les nations qui l'habitent, & même le roi de Macédoine, de prévenir Artaxerxès & de porter la guerre dans ses états. Démosthène, qui après avoir plaidé avec distinction dans les tribunaux de justice, se mêle depuis quelque temps des affaires publiques, s'est élevé contre cet avis ; mais il a fortement insisté sur la nécessité de se mettre en état de défense. Combien nous faut-il de galères ? combien de fantassins & de cavaliers ? quels sont les fonds nécessaires ? où les trouver ? il a tout prévu, tout réglé d'avance. On a fort applaudi aux vues de l'orateur. En effet, de si sages mesures nous serviroient contre Artaxerxès, s'il attaquoit la Grèce, & contre nos ennemis actuels, s'il ne l'attaquoit pas.

La plupart ne parlent du roi de Perse, qu'avec terreur ; du roi de Macédoine, qu'avec mépris. Ils ne voient pas que ce dernier prince n'a cessé, depuis quelque temps, de faire des incursions dans nos états ; qu'après s'être emparé de nos îles d'Imbros & de Lemnos, il a chargé de fers ceux de nos citoyens établis dans ces contrées : qu'il a pris plusieurs de nos vaisseaux sur les côtes de l'Eubée ; & que dernièrement encore, il a fait une descente chez nous, à Marathon, & s'est rendu maître de la galère sacrée. Cet affront, reçu dans le lieu même qui fut autrefois le théâtre de notre gloire, nous a fait rougir ; mais chez nous, les couleurs de la honte s'effacent bientôt.

Philippe est présent en tout temps, en tous lieux. A peine a-t-il quitté nos rivages, qu'il vole dans la Thrace maritime ; il y prend la forte place de

Méthone, la détruit, & en distribue les campagnes fertiles à ses soldats, dont il est adoré. Pendant le siége de cette ville, il passoit une rivière à la nage. Une flèche, lancée par un archer ou par une machine, l'atteignit à l'œil droit ; & malgré les douleurs aiguës qu'il éprouvoit, il regagna tranquillement le rivage, d'où il étoit parti. Son médecin Critobule a retiré très-habilement la flèche ; l'œil n'est pas difforme, mais il est privé de la lumière.

Cet accident n'a point ralenti son ardeur ; il assiége maintenant le château d'Hérée, sur lequel nous avons des droits légitimes. Grande rumeur dans Athènes. Il en est résulté un décret de l'assemblée générale ; on doit lever une contribution de soixante* talens, armer quarante galères, enrôler ceux qui n'ont pas atteint leur quarante-cinquième année.

Il y a eu beaucoup de sang répandu dans nos provinces septentrionales, à l'occasion de la guerre entre les Phocéens, les Béotiens & les Thessaliens. Lycophron, tyran de Phères en Thessalie, s'est ligué avec les premiers, pour assujettir les Thessaliens. Ces derniers ont imploré l'assistance de Philippe, qui est bien vîte accouru à leur secours. Après quelques actions peu décisives, & deux légers échecs qu'il a essuyé, il vient enfin de remporter une grande victoire sur les Phocéens, dont la perte a été considérable : 6,000 hommes ont perdu la vie dans le combat ; 3,000, s'étant rendus à discrétion, ont été précipités dans la mer, comme sacriléges.

* Trois cent vingt-quatre mille livres.

Les Thessaliens, en s'associant avec Philippe, ont détruit les barrières qui s'opposoient à son ambition. Depuis quelques années, il laissoit les Grecs s'affoiblir, & du haut de son trône, comme d'une guérite, il épioit le moment où l'on viendroit mendier son assistance. Le voilà désormais autorisé à se mêler des affaires de la Grèce. Partout le peuple, qui ne pénètre pas ses vues, le croit animé du zèle de la religion. Partout on s'écrie qu'il doit la victoire à la sainteté de la cause qu'il soutient, & que les dieux l'ont choisi pour venger leurs autels. Il l'avoit prévu lui-même ; avant la bataille, il fit prendre à ses soldats des couronnes de laurier, comme s'ils marchoient au combat, au nom de la divinité de Delphes, à qui cet arbre est consacré.

Des intentions si pures, des succès si brillans portent l'admiration des Grecs jusqu'à l'enthousiasme, on ne parle que de ce prince, de ses talens & de ses vertus.

Sous l'archonte Aristodème, la 1e. année de la 107e. olympiade. Seconde lettre d'Apollodore.

CES jours passés, l'assemblée générale s'occupa de nos démêlés avec le roi de Macédoine. Démosthène parut à la tribune ; il peignit avec les plus fortes couleurs l'indolence & la frivolité des Athéniens, l'ignorance & les fausses mesures de leurs chefs, l'ambition & l'activité de Philippe.

Il proposa d'équiper une flotte, de mettre sur pied

pied un corps de troupes, composé du moins en partie de citoyens, d'établir le théâtre de la guerre en Macédoine ; " car," disoit-il, " si nous n'allons " pas au plutôt attaquer Philippe chez lui, il viendra " bientôt nous attaquer chez nous." Il fixa le nombre des soldats qu'il falloit enrôler, & s'occupa des moyens de leur subsistance.

Il développa ces vues avec autant d'énergie que de clarté. Il a cette éloquence qui force les auditeurs à se reconnoître dans l'humiliante peinture de leurs fautes passées & de leur situation présente.

" Voyez," s'écrioit-il, " jusqu'à quel point d'audace " Philippe est enfin parvenu. Il vous ôte le choix " de la guerre & de la paix ; il vous menace : peu " satisfait de ses premières conquêtes, il en médite " de nouvelles ; & tandis que vous êtes ici tranquille- " ment assis, il vous enveloppe & vous enferme de " tous côtés. Qu'attendez-vous donc pour agir ? " La nécessité ? Eh, justes dieux ! En fut-il jamais " une plus pressante pour des âmes libres, que l'ins- " tant du déshonneur ? Irez-vous toujours dans la " place publique vous demander s'il y a quelque " chose de nouveau ? Eh ! quoi de plus nouveau " qu'un homme de Macédoine, qui gouverne la " Grèce, & veut subjuguer Athènes ? Vous per- " dez le temps d'agir en délibérations frivoles. Vos " généraux, au lieu de paroître à la tête des armées, " se traînent pompeusement à la suite de vos prêtres, " pour augmenter l'éclat des cérémonies publiques. " Les armées ne sont plus composées que de mer-

" cenaires, la lie des nations étrangères. Incerti-
" tude & confusion dans vos préparatifs ; & nul
" plan, nulle prévoyance dans vos projets & dans leur
" exécution. Les conjonctures vous commandent, &
" l'occasion vous échappe sans cesse. Athlètes mala-
" droits, vous ne pensez à vous garantir des coups,
" qu'après les avoir reçus. Vous dit-on que Phi-
" lippe est dans la Chersonèse ? Aussitôt un décret
" pour la secourir. Qu'il est aux Thermopyles ?
" Autre décret pour y marcher. Vous courez à
" droite & à gauche, partout où il vous conduit lui-
" même, le suivant toujours, & n'arrivant jamais
" que pour être les témoins de ses succès."

Toute la harangue est semée de pareils traits. On a reconnu, dans le style de l'orateur, celui de Thucydide, qui lui a servi de modèle.

En sortant de l'assemblée, j'entendis plusieurs Athéniens lui prodiguer des éloges, & demander des nouvelles des Phocéens. Vous me ferez peut-être la même question : on les croyoit sans ressource, après la victoire de Philippe ; mais ils ont le trésor de Delphes à leur disposition, &, comme ils ont augmenté la solde des troupes, ils attirent tous les mercenaires qui courent la Grèce. Cette dernière campagne n'a rien décidé. Ils ont été tour à tour vainqueurs et vaincus. Ils ont ravagé les terres des Locriens ; les leurs ont été dévastées par les Thébains.

Nos amis, qui vous regrettent sans cesse, continuent à s'assembler de temps en temps chez moi.

Sous l'archonte Thessalus. La 2e. année de la 107*e. olympiade. Troisième lettre d'Apollodore.*

ARTÉMISE, reine de Carie, est morte. Elle n'a survécu que deux ans à Mausole, son époux. Vous savez que Mausole étoit un de ces rois que la cour de Suze tient en garnison sur les frontières de l'empire, pour en défendre les approches. On dit que son épouse, qui le gouvernoit, ayant recueilli ses cendres, les avoit, par un excès de tendresse, mêlées avec la boisson qu'elle prenoit, & que sa douleur l'a conduite au tombeau.

Cette princesse & son époux, dont elle avoit voulu faire une espèce de conquérant, épuisèrent le sang & les fortunes de leurs sujets : & dans quelle vue ? pour décorer la petite ville d'Halycarnasse, & illustrer la mémoire d'un petit lieutenant du roi de Perse. Aussi ne négligea-t-elle aucun moyen pour la perpétuer. Elle excita, par des récompenses, les talens les plus distingués à s'exercer sur les actions de Mausole. On composa des vers, des tragédies en son honneur. Les orateurs de la Grèce furent invités à faire son éloge. Plusieurs d'entr'eux entrèrent en lice. Isocrate & Théopompe ne rougirent pas de concourir au panégyrique d'un homme, dont la sordide avarice avoit ruiné tant de familles.

Artémise faisoit, en même temps, construire pour Mausole un tombeau qui, suivant les apparences, n'éternisera que la gloire des artistes. J'en ai vu les

plans. C'est un carré long, dont le pourtour est de quatre cent douze pieds. La principale partie de l'édifice, entourée de trente-six colonnes, sera décorée, sur ses quatre faces, par quatre des plus fameux sculpteurs de la Grèce, Briaxis, Scopas, Léocharès & Timothée. Au-dessus s'élèvera une pyramide, surmontée d'un char à quatre chevaux. Ce char doit être de marbre, & de la main de Pytis. La hauteur totale du monument sera de cent quarante pieds.

Il est déjà fort avancé ; &, comme Idricus, qui succède à sa sœur Artémise, ne prend pas le même intérêt à cet ouvrage, les artistes ont déclaré qu'ils se feroient un honneur & un devoir de le terminer, sans exiger aucun salaire. Les fondemens en ont été jetés au milieu d'une place, construite par les soins de Mausole lui-même sur un terrain qui, naturellement disposé en forme de théâtre, descend & se prolonge jusqu'à la mer. Quand on entre dans le port, on est frappé de l'aspect imposant des lieux.

Le tombeau de Mausole sera sans doute un des plus beaux monumens de l'univers ; mais il devroit être consacré au bienfaiteur du genre humain.

Le roi de Perse a de plus grandes vues ; il se prépare à la conquête de l'Egypte. J'espère que vous aurez déjà pris des mesures pour vous mettre en sûreté. Il nous a demandé des troupes ; nous l'avons refusé : c'est bien assez pour nous de lui avoir cédé Phocion, qui commande un corps d'auxiliaires envoyés contre le roi de Chypre.

Sous l'archonte Apollodore. La 3e. année de la 107e. olympiade. Quatrième lettre d'Apollodore.

Je ne puis me rassurer sur l'état de la Grèce. On a beau me vanter le nombre de ses habitans, la valeur de ses soldats, l'éclat de ses anciennes victoires; on a beau me dire que Philippe bornera ses conquêtes, & que ses entreprises ont été jusqu'à présent colorées de spécieux prétextes; je me méfie de nos moyens, & je me défie de ses vues.

Les peuples de la Grèce sont affoiblis & corrompus. Plus de lois, plus de citoyens, nulle idée de la gloire, nul attachement au bien public. Partout de vils mercenaires pour soldats, & des brigands pour généraux. Nos républiques ne se réuniront jamais contre Philippe. Les unes sont engagées dans une guerre qui achève de les détruire; les autres ont des prétentions & des jalousies qui les empêchent de se rapprocher. L'exemple d'Athènes pourroit peut-être leur faire plus d'impression que leurs propres intérêts; mais on ne se distingue plus ici, que par des spectacles & des fêtes. Nous supportons les outrages de Philippe avec le même courage que nos pères bravoient les périls. L'éloquence impétueuse de Démosthène ne sauroit nous tirer de notre assoupissement.

D'un autre côté, observez que Philippe, unique confident de ses secrets, seul dispensateur de ses trésors, le plus habile général de la Grèce, le plus brave soldat de son armée, conçoit, prévoit, exécute tout de lui-même. Si l'intérieur de la Macédoine

se ressent des malheurs de la guerre, il trouve des ressources abondantes dans les mines d'or qui lui appartiennent, dans les dépouilles des peuples qu'il subjugue, &c. Depuis qu'il est sur le trône, il n'a pas fait une seule démarche, sans l'avoir bien méditée auparavant, il ne s'expose pas à en faire une seconde, sans s'être assuré du succès de la première. Ajoutez, qu'insatiable de gloire, il va la chercher dans les dangers, dans la mêlée, dans les endroits où elle se vend à plus haut prix. Observez enfin, que ses opérations sont toujours dirigées suivant les temps & les lieux; il oppose aux fréquentes révoltes des Thraces, des Illyriens & autres barbares, des combats & des victoires; aux nations de la Grèce, des tentatives, pour essayer leurs forces; des apologies, pour justifier ses entreprises; l'art de les diviser, pour les affoiblir, & celui de les corrompre, pour les soumettre. Il a fait couler au milieu d'elles cette grande & fatale contagion qui dessèche l'honneur jusque dans ses racines; il y tient à ses gages & les orateurs publics, & les principaux citoyens, & des villes entières. Comme les gens à talens ont quelque influence sur l'opinion publique, il entretient avec eux une correspondance suivie, & leur offre un asile à sa cour, quand ils ont à se plaindre de leur patrie.

Cependant on attache encore une idée de foiblesse à sa puissance, parce qu'on l'a vue dans son berceau. Vous entendrez dire à des gens, même éclairés, que les projets attribués à Philippe sont trop au-dessus des forces de son royaume; mais il s'agit bien ici de la Macédoine! Il est question d'un em-

pire formé pendant dix ans, par des accroissemens progressifs & consolidés ; il est question d'un prince, dont le génie centuple les ressources de l'état, & dont l'activité, non moins étonnante, multiplie, dans la même proportion, le nombre de ses troupes & les momens de sa vie. Nous nous flattons en vain que ses momens s'écoulent dans la débauche & la licence. C'est vainement que la calomnie nous le représente comme le plus méprisable & le plus dissolu des hommes. Le temps que les autres souverains perdent à s'ennuyer, il l'accorde aux plaisirs ; celui qu'ils donnent aux plaisirs, il le consacre aux soins de son royaume.

Enfin nos orateurs, pour inspirer de la confiance au peuple, lui disent sans cesse, qu'une puissance, fondée sur l'injustice & la perfidie, ne sauroit subsister. Sans doute, si les autres nations n'étoient pas aussi perfides, aussi injustes qu'elle : mais le règne des vertus est passé, & c'est à la force qu'il appartient maintenant de gouverner les hommes.

Mon cher Anacharsis, quand je réfléchis à l'immense carrière qne Philippe a parcourue dans un si petit nombre d'années, quand je pense à cet assemblage de qualités éminentes & de circonstances favorables, je ne puis m'empêcher de conclure, que Philippe est fait pour asservir la Grèce.

Sous l'archonte Callimaque. La 4e. année de la 107*e. olympiade. Cinquième lettre d'Apollodore.*

VOUS savez qu'au voisinage des états de Philippe, dans la Thrace maritime, s'étend le long de

la mer, la Chalcidique, où s'établirent autrefois plusieurs colonies Grecques, dont Olynthe est la principale. C'est une ville forte, opulente, très-peuplée, & qui, placée en partie sur une hauteur, attire les regards par la beauté de ses édifices & la grandeur de son enceinte.

Ses habitans ont donné plus d'une fois des preuves éclatantes de leur valeur. Quand Philippe monta sur le trône, ils étoient sur le point de conclure une alliance avec nous. Il sut la détourner, en nous séduisant par des promesses, eux par des bienfaits. Ils avoient enfin ouvert les yeux, & résolu de se jeter entre nos bras, lorsque, sous des prétextes frivoles, il s'est jeté dans la Chalcidique, & s'est emparé de quelques villes de la contrée. Olynthe est menacée d'un siége ; ses députés ont imploré notre secours. Démosthène a parlé pour eux ; & son avis a prévalu, malgré l'opposition de Démade, orateur éloquent, mais soupçonné d'intelligence avec Philippe.

Quoique bien des gens soutiennent ici que cette guerre nous est étrangère, je suis persuadé que rien n'est si essentiel pour les Athéniens que la conservation d'Olynthe. Si Philippe s'en empare, qui l'empêchera de venir dans l'Attique ? Il ne reste plus entre lui & nous que les Thessaliens, qui sont ses alliés, les Thébains qui sont nos ennemis, & les Phocéens, trop foibles pour se défendre eux-mêmes.

Sous l'archonte Théophile. La 1*e. année de la* 108*e. olympiade. Sixième lettre d'Apollodore.*

CES jours passés, nous promenant hors de la porte de Thrace, nous vîmes un homme à cheval arriver à toute bride ; nous l'arrêtâmes. D'où venez-vous? Savez-vous quelque chose du siége d'Olynthe ?— J'étois allé à Potidée, nous dit-il ; à mon retour, je n'ai plus vu Olynthe.

A ces mots, il nous quitte & disparoît. Nous rentrâmes, &, quelques momens après, le désastre de cette ville répandit partout la consternation.

Olynthe n'est plus ; ses richesses, ses forces, ses alliés, 14,000 hommes que nous lui avions envoyés à diverses reprises, rien n'a pu la sauver. Philippe, repoussé à tous les assauts, perdoit journellement du monde ; mais des traîtres qu'elle renfermoit dans son sein, hâtoient l'instant de sa ruine. Il avoit acheté ses magistrats & ses généraux. Maisons, portiques, temples, la flamme & le fer ont tout détruit ; & bientôt on demandera, où étoit Olynthe. Philippe a fait vendre les habitans, & mettre à mort deux de ses frères, retirés depuis plusieurs années dans cet asile.

La Grèce est dans l'épouvante ; elle craint pour sa puissance & pour sa liberté. On se voit partout entouré d'espions & d'ennemis. Comment se garantir de la vénalité des âmes ? Comment se défendre contre un prince qui dit souvent, & qui prouve par les faits, qu'il n'y a point de murailles qu'une bête

de somme, chargée d'or, ne puisse aisément franchir.

Tandis que les Olynthiens, chargés de fers, pleuroient sur les cendres de leur patrie, ou se traînoient par troupeaux dans les chemins publics, à la suite de leurs nouveaux maîtres, Philippe osoit remercier le ciel des maux dont il étoit l'auteur, & célébroit des jeux superbes en l'honneur de Jupiter Olympien.

Je ne vous parle pas de la guerre des Phocéens. Elle se perpétue sans incidens remarquables. Fasse le ciel qu'elle ne se termine pas comme celle d'Olynthe !

Septième lettre d'Apollodore. Le 15 *Héargélion**.

VOUS partagerez notre douleur. Une mort imprévue vient de nous enlever Platon. Ce fut le 7 de ce mois, le jour même de sa naissance. Il n'avoit pu se dispenser de se trouver à un repas de noce : j'étois auprès de lui : il ne mangea que quelques olives. Jamais il ne fut si aimable, jamais sa santé ne nous avoit donné de si belles espérances. Dans le temps que je l'en félicitois, il se trouve mal, perd connoissance, & tombe entre mes bras. Tous les secours furent inutiles ; nous le fîmes transporter chez lui. Les regrets du public, les larmes de ses amis, l'ont accompagné au tombeau. Il est inhumé auprès de l'Académie. Il avoit quatre-vingt-un ans.

* Le 25 Mai, 347 avant J. C.

Son testament contient l'état de ses biens : deux maisons de campagne ; trois mines en argent comptant†; quatre esclaves ; deux vases d'argent ; un anneau d'or ; la boucle d'oreille de même métal, qu'il portoit dans son enfance. Il déclare n'avoir aucune dette ; il lègue une de ses maisons de campagne au fils d'Adimante son frère, & donne la liberté à Diane, dont le zèle & les soins méritoient cette marque de reconnoissance. Il règle de plus tout ce qui concerne ses funérailles & son tombeau. Speusippe, son neveu, est nommé parmi les exécuteurs de ses dernières volontés, & doit le remplacer à l'Académie.

La perte de Platon m'en occasionne une autre, à laquelle je suis très-sensible. Aristote nous quitte. C'est pour quelques dégoûts que je vous raconterai à votre retour. Il se retire auprès de l'eunuque Hermias, à qui le roi de Perse a confié le gouvernement de la ville d'Atarnée en Mysie. Je regrette son amitié, ses lumières, sa conversation.

Je suis fâché de n'avoir pas recueilli ses reparties. Vous qui avez vécu avec lui, vous savez que, s'il a plus de connoissances que personne au monde, il a peut-être encore plus d'esprit que de connoissances.

Huitième lettre d'Apollodore.

PENDANT le siége d'Olynthe, Philippe avoit, à ce qu'on dit, témoigné plus d'une fois le désir de vivre en bonne intelligence avec nous. A cette

† 270 livres.

nouvelle que le peuple reçut avec transport, il fut résolu d'entamer une négociation, que divers obstacles suspendirent. Il prit Olynthe, & nous ne respirâmes que la guerre. Bientôt après, deux de nos acteurs, Aristodème & Néoptolème, que le roi traite avec beaucoup de bonté, nous assurèrent à leur retour, qu'il persistoit dans ses premières dispositions, & nous ne respirons que la paix.

Nous venons d'envoyer en Macédoine dix députés, tous distingués par leurs talens; Ctésiphon, Aristodème, Jatrocle, Cimon & Nausiclès, qui se sont associés, Dercyllus, Phrynon, Philocrate, Eschine & Démosthène. Ils doivent convenir avec Philippe des principaux articles de la paix, & l'engager à nous envoyer des plénipotentiaires pour la terminer ici.

Lettre de Challimédon.

NOS ambassadeurs ont fait une diligence incroyable: les voilà de retour. Démosthène n'est pas content de ses collègues, qui de leur côté se plaignent de lui. Je vais vous raconter quelques anecdotes sur leur voyage.

Il faut vous dire d'abord que, pendant tout le voyage, ils eurent infiniment à souffrir de la vanité de Démosthène; mais ils prenoient patience. Ce qui les inquiétoit le plus, c'étoit le génie de Philippe. Ils sentoient bien qu'ils n'étoient pas aussi forts que lui en politique. Tous les jours ils se distribuoient les rôles. On disposa les attaques. Il fut réglé que les plus âgés monteroient les pre-

miers à l'assaut ; Démosthène comme le plus jeune devoit s'y présenter le dernier. Il leur promit d'ouvrir les sources intarissables de son éloquence. " Ne craignez point Philippe," ajoutoit-il ; " je lui " *coudrai* si bien la bouche, qu'il sera forcé de nous " rendre Amphipolis."

Quand ils furent à l'audience du prince, Ctésiphon & les autres s'exprimèrent en peu de mots ; Eschine, éloquemment ; Démosthène....vous l'allez voir. Il se leva, mourant de peur. Ce n'étoit point ici la tribune d'Athènes, ni cette multitude d'ouvriers qui composent nos assemblées. Philippe étoit environné de ses courtisans, la plupart gens d'esprit : on y voyoit, entr'autres, Python de Byzance, qui se pique de bien écrire ; & Léosthène, que nous avons banni, & qui, dit-on, est un des plus grands orateurs de la Grèce. Tous avoient entendu parler des magnifiques promesses de Démosthène ; tous en attendoient l'effet avec une attention qui acheva de le déconcerter. Il bégaie, en tremblant, un exorde obscur ; il s'en aperçoit, se trouble, s'égare & se tait. Le roi cherchoit vainement à l'encourager ; il ne se releva que pour retomber plus vîte. Quand on eut joui, pendant quelques momens, de son silence, le héraut fit retirer nos députés.

Démosthène auroit dû rire le premier de cet accident ; il n'en fit rien, & s'en prit à Eschine. Il lui reprocha d'avoir parlé au roi avec trop de liberté, & d'attirer à la république une guerre qu'elle n'est pas en état de soutenir. Philippe les fit rentrer ; & quand ils furent assis, il discuta par

ordre leurs prétentions, répondit à leurs plaintes, s'arrêta surtout au discours d'Eschine, & lui adressa plusieurs fois la parole ; ensuite prenant un ton de douceur & de bonté, il témoigna le désir le plus sincère de conclure la paix.

Pendant tout ce temps, Démosthène, avec l'inquiétude d'un courtisan menacé de sa disgrâce, s'agitoit pour attirer l'attention du prince ; mais il n'obtint pas un seul mot, pas même un regard.

Il sortit de la conférence avec un dépit qui produisit les scènes les plus extravagantes. Il étoit comme un enfant gâté, & tout à coup humilié par les succès de ses collègues. L'orage dura plusieurs jours. Il s'aperçut enfin que l'humeur ne réussit jamais. Il voulut se rapprocher des autres députés, il les flattoit, & leur faisoit de magnifiques promesses.

Un soir, je ne sais dans quelle ville de Thessalie, le voilà qui plaisante, pour la première fois, de son aventure, il ajoute que personne ne possède comme Philippe le talent de la parole. "Ce qui m'a le plus étonné," répond Eschine, "c'est cette exactitude avec laquelle il a récapitulé tous nos discours."—"Et moi," reprend Ctésiphon, "quoique je sois vieux, je n'ai jamais vu un homme si aimable & si gai." Démosthène battit des mains ; "fort bien," disoit-il ; "mais vous n'oseriez pas vous expliquer de même en présence du peuple."—"Et pourquoi pas," répondirent les autres ? Il en douta, ils insistèrent ; il exigea leur parole, ils la donnèrent.

On ne sait pas l'usage qu'il en veut faire ; nous le verrons à la première assemblée.

Je ne cacheterai ma lettre qu'après qu'elle aura été tenue.

Je sors à l'instant de l'assemblée générale. Les députés venoient de rapporter, chacun à leur tour, différentes circonstances de l'ambassade. Eschine avoit dit un mot de l'éloquence de Philippe, & de son heureuse mémoire. Ctésiphon, de la beauté de sa figure, des agrémens de son esprit, &c. Démosthène est alors monté à la tribune, le maintien plus imposant qu'à l'ordinaire. Après s'être longtemps gratté le front, car il commence toujours par là : " J'admire," a-t-il dit, " & ceux qui parlent, " & ceux qui écoutent. Comment peut-on s'en- " tretenir de pareilles minuties dans une affaire si " importante ? Je vais de mon côté vous rendre " compte de l'ambassade. Qu'on lise le décret du " peuple qui nous a fait partir, & la lettre que le " roi nous a remise." Cette lecture achevée : " Voilà nos instructions," a-t-il dit ; " nous les " avons remplies : voilà ce qu'a répondu Phi- " lippe ; il ne reste plus qu'à délibérer."

Ces mots ont excité une espèce de murmure dans l'assemblée. Quelle précision, quelle adresse ! disoient les uns. Quelle envie, quelle méchanceté ! disoient les autres. Pour moi, je riois de la contenance embarrassée de Ctésiphon & d'Eschine. Sans leur donner le temps de respirer, il a repris : " On vous a parlé de l'éloquence & de la mémoire " de Philippe ; tout autre revêtu du même pouvoir, " obtiendroit les mêmes éloges. Eschine vous a " dit qu'il m'avoit réservé, du moins en partie, la " discussion de nos droits sur Amphipolis ; mais

" cet orateur ne laissera jamais, ni à vous, ni à " moi, la liberté de parler. Au surplus, ce ne sont " là que des misères. Je vais proposer un décret. " Le héraut de Philippe est arrivé, ses ambassadeurs " le suivront de près. Je demande qu'il soit permis " de traiter avec eux, & que les prytanes convo- " quent une assemblée qui se tiendra deux jours de " suite & dans laquelle on délibérera sur la paix & " sur l'alliance. Je demande encore qu'on donne " des éloges aux députés, s'ils le méritent, & qu'on " les invite pour demain à souper au prytanée." Ce décret a passé presque tout d'une voix, & l'orateur a repris sa supériorité.

Je fais grand cas de Démosthène ; mais ce n'est pas assez d'avoir des talens, il ne faut pas avoir des ridicules.

Neuvième lettre d'Apollodore.

JE vous envoie le journal de ce qui s'est passé dans nos assemblées jusqu'à la conclusion de la paix.

Le 8 *d'Elaphébolion.**—Les prytanes se sont assemblés, conformément au décret du peuple, & ils ont indiqué deux assemblées générales pour délibérer sur la paix.

Le 12 *du même mois.*—Antipater, Parménion, Euryloque, sont arrivés. Ils viennent de la part de Philippe, pour conclure le traité, & recevoir le serment qui en doit garantir l'exécution.

* Le 8 de ce mois répondoit au 8 Mars 346 avant J. C.

An-

Antipater est, après Philippe, le plus habile politique de la Grèce, actif, infatigable, il étend ses soins sur presque toutes les parties de l'administration. Le roi dit souvent: " nous pouvons nous " livrer au repos ou aux plaisirs; Antipater veille " pour nous." Parménion, chéri du souverain, plus encore des soldats, s'est déjà signalé par un grand nombre d'exploits: il seroit le premier général de la Grèce, si Philippe n'existoit pas. On peut juger, par les talens de ces deux députés, du mérite d'Euryloque leur associé.

Le 15 *d'Elaphébolion, quatrième jour des fêtes de Bacchus.*—Les ambassadeurs de Philippe assistent régulièrement aux spectacles que nous donnons dans ces fêtes. Démosthène leur avoit fait décerner par le sénat une place distinguée. Il a soin qu'on leur apporte des coussins & des tapis de pourpre. Dès le point du jour, il les conduit lui-même au théâtre; il les loge chez lui. Bien des gens murmurent de ces attentions qu'ils regardent comme des bassesses. Ils prétendent que, n'ayant pu gagner en Macédoine la bienveillance dè Philippe, il veut aujourd'hui lui montrer qu'il en étoit digne.

Un objet aussi important qu'un traité de paix, auroit dû se régler dans une diète générale de la Grèce. Nous l'avions convoquée, & nos alliés la désiroient; mais l'affaire a pris tout à coup un mouvement si rapide qu'on a tout précipité, tout conclu. Philippe nous avoit écrit, que si nous nous joignions à lui, il s'expliqueroit plus clairement sur les cessions qu'il pourroit nous faire.

Cette promesse vague a séduit le peuple, & le désir de lui plaire, nos orateurs. Quoique ses ambassadeurs n'aient rien promis, nous nous sommes hâtés de prêter serment entre leurs mains, & de nommer des députés pour aller au plutôt recevoir le sien.

Sous l'archonte Lyciscus, la 1*e. année de la* 109*e. olympiade. Dixième lettre d'Apollodore.*

LES rois de Macédoine haïssoient les Illyriens qui les avoient souvent battus. Philippe ne haït aucun peuple, parce qu'il n'en craint aucun. Il veut simplement les subjuguer tous. Suivez, si vous le pouvez, les opérations rapides de sa dernière campagne. Il rassemble une forte armée, tombe sur l'Illyrie, s'empare de plusieurs villes, fait un butin immense, revient en Macédoine, pénètre en Thessalie où l'appellent ses partisans, la délivre de tous les petits tyrans qui l'oppriment, la partage en quatre grands districts, place à leur tête les chefs qu'elle désire & qui lui sont dévoués, s'attache par de nouveaux liens les peuples qui l'habitent, & retourne paisiblement dans ses états. Qu'arrive-t-il de là ? Tandis que les barbares traînent, en frémissant de rage, les fers qu'il leur a donnés, les Grecs aveuglés courent au devant de la servitude. Ils le regardent comme l'ennemi de la tyrannie, comme leur ami, leur bienfaiteur. Les uns briguent son alliance, les autres implorent sa protection. Actuellement même il prend avec hauteur la défense des Messéniens & des Argiens. Il leur four-

nit des troupes & de l'argent ; il fait dire aux Lacédémoniens, que, s'ils s'avisent de les attaquer, il entrera dans le Péloponèse. Démosthène est allé en Messénie & dans l'Argolide ; il a vainement tâché d'éclairer ces nations sur leurs intérêts.

Du même.

IL nous est arrivé des ambassadeurs de Philippe. Il se plaint des calomnies que nous semons contre lui au sujet de la dernière paix. Il soutient qu'il n'avoit pris aucun engagement, qu'il n'avoit fait aucune promesse : il nous défie de prouver le contraire. Nos députés nous ont donc indignement trompés ; il faut donc qu'ils se justifient, ou qu'ils soient punis. C'est ce que Démosthène avoit proposé.

Philocrate vient d'être dénoncé par l'orateur Hypéride, qui a devoilé ses indignes manœuvres. Convaincu d'avoir reçu de riches présens de Philippe, il a pris la fuite, pour se dérober au supplice.

Denys, roi de Syracuse, à Corinthe. Exploits de Timoléon.

DE retour à Athènes, après onze ans d'absence, nous crûmes, pour ainsi dire, y venir pour la première fois. La mort nous avoit privés de plusieurs de nos amis & de nos connoissances ; des familles entières avoient disparu ; d'autres s'étoient élevées à leur place : on nous recevoit comme étrangers

dans des maisons que nous fréquentions auparavant; c'étoit partout la même scène & d'autres acteurs.

La tribune aux harangues retentissoit sans cesse de plaintes contre Philippe. Les uns en étoient alarmés, les autres les écoutoient avec indifférence. Démosthène avoit récemment accusé Eschine de s'être vendu à ce prince, lorsqu'il fut envoyé en Macédoine pour conclure la dernière paix; & comme Eschine avoit relevé la modestie des anciens orateurs, qui, en haranguant le peuple, ne se livroient pas à des gestes outrés: "Non, non," s'écria Démosthène, "ce n'est point à la tribune, mais dans "une ambassade, qu'il faut cacher ses mains sous "son manteau." Ce trait réussit, & cependant l'accusation n'eut pas de suite.

Nous fûmes pendant quelque temps accablés de questions sur l'Egypte & sur la Perse; je repris ensuite mes anciennes recherches. Un jour que je traversois la place publique, je vis un grand nombre de nouvellistes, qui alloient, venoient, s'agitoient en tumulte, & ne savoient comment exprimer leur surprise. "Qu'est-il donc arrivé," dis-je en m'approchant?—"Denys est à Corinthe," répondit-on.—"Quel Denys?"—"Ce roi de Syracuse, si puissant "& si redouté. Timoléon l'a chassé du trône, & l'a "fait jeter sur une galère qui vient de le mener à "Corinthe. Il est arrivé* sans escorte, sans amis, "sans parens, il a tout perdu, excepté le souvenir de "ce qu'il étoit."

Cette nouvelle me fut bientôt confirmée par

---

* L'an 343 avant l'ère chrétienne.

Euryale, que je trouvai chez Apollodore. C'étoit un Corinthien avec qui j'avois des liaisons, il devoit retourner à Corinthe ; je résolus de l'accompagner, & de contempler à loisir un des plus singuliers phénomènes de la fortune. En arrivant dans cette ville, nous trouvâmes, à la porte d'un cabaret, un gros homme, enveloppé d'un méchant habit, à qui le maître de la maison sembloit accorder par pitié les restes de quelques bouteilles de vin. Nous le suivîmes, cet homme, en un endroit où l'on exerçoit des femmes, qui devoient, à la prochaine fête, chanter dans les chœurs : il leur faisoit répéter leur rôle, dirigeoit leurs voix, & disputoit avec elles sur la manière de rendre certains passages. Il fut ensuite chez un parfumeur, où s'offrit d'abord à nos yeux le philosophe Diogène, qui depuis quelques jours étoit arrivé à Corinthe. Il s'approcha de l'inconnu & lui dit : " Tu ne méritois pas le sort " que tu éprouves."—" Tu compâtis donc à mes " maux ?" répondit cet infortuné ; " je t'en remer- " cie."—" Moi, compâtir à tes maux," reprit Diogène ! " tu te trompes, vil esclave ; tu devois vivre " & mourir, comme ton père, dans l'effroi des ty- " rans ; & je suis indigné de te voir dans une ville " où tu peux sans crainte goûter encore quelques " plaisirs."

" Euryale," dis-je alors tout étonné, " c'est donc là le roi de Syracuse ?"—" C'est lui-même," répondit-il : " il ne me reconnoît pas ; sa vue est affoiblie par les excès du vin. Ecoutons la suite de la conversation." Denys la soutint avec autant d'esprit

que de modération. Aristoxène lui demanda la cause de la disgrâce de Platon. " Tous les maux assiégent " un tyran," répondit-il ; " le plus dangereux est " d'avoir des amis qui lui cachent la vérité. Je sui- " vis leurs avis ; j'éloignai Platon. Qu'en arriva-t- " il ? J'étois roi à Syracuse ; je suis maître d'école à " Corinthe." En effet nous le vîmes plus d'une fois, dans un carrefour, expliquer à des enfans les principes de la grammaire.

Nous eûmes plusieurs conversations avec lui ; il faisoit, sans peine, l'aveu de ses fautes, apparemment parce qu'elles ne lui avoient guère coûté. Euryale voulut savoir ce qu'il pensoit des hommages qu'on lui rendoit à Syracuse. " J'entretenois," répondit-il, " quantité de sophistes & de poëtes dans mon palais ; " je ne les estimois point ; cependant ils me faisoient " une réputation."

Dans ce moment, un Corinthien, qui vouloit être plaisant, & dont on soupçonnoit la probité, parut sur le seuil de la porte ; il s'arrêta, &, pour montrer qu'il n'avoit point de poignard sous sa robe, il affecta de la secouer à plusieurs reprises, comme font ceux qui abordent les tyrans. " Cette " épreuve seroit mieux placée," lui dit le prince, " quand vous sortirez d'ici."

De pareils outrages se renouveloient à tous momens : il cherchoit lui-même à se les attirer ; couvert de haillons, il passoit sa vie dans les cabarets, dans les rues, avec des gens du peuple, devenus les compagnons de ses plaisirs. On discernoit encore dans son âme ce fonds d'inclinations basses qu'il

reçut de la nature, & ces sentimens élevés qu'il devoit à son premier état; il parloit comme un sage, il agissoit comme un fou.

Un Syracusain, qui l'avoit étudié avec attention, me dit : " outre que son esprit est trop foible & trop léger, pour avoir plus de mesure dans l'adversité que dans la prospérité ; il s'est aperçu que la vue d'un tyran, même détrôné, répand la défiance & l'effroi parmi des hommes libres. S'il préféroit l'obscurité à l'avilissement, sa tranquillité seroit suspecte aux Corinthiens, qui favorisent la révolte de la Sicile. Il se sauve de leur haine par leur mépris.

" Il l'avoit obtenu tout entier pendant mon séjour à Corinthe, & dans la suite, il mérita celui de toute la Grèce.

" Ses vices le précipitèrent deux fois dans l'infortune, & sa destinée lui opposa chaque fois un des plus grands hommes que ce siècle ait produits : Dion en premier lieu, & Timoléon ensuite.

" Après la mort de son frère, Timoléon s'étoit éloigné pendant quelque temps de Corinthe, & pour toujours, des affaires publiques. Il avoit passé près de vingt ans dans cet exil volontaire, lorsque ceux de Syracuse, ne pouvant plus résister à leurs tyrans, implorèrent l'assistance des Corinthiens, dont ils tirent leur origine. Ces derniers résolurent de lever des troupes ; mais, comme ils balançoient sur le choix du général, une voix nomma par hasard Timoléon, & fut suivie à l'instant d'une acclamation universelle. L'accusation, autrefois intentée

contre lui, n'avoit été que suspendue ; les juges en remirent la décision : " Timoléon," lui dirent-ils, " suivant la manière dont vous vous conduirez en " Sicile, nous conclurons que vous avez fait mourir " un frère ou un tyran."

Les Syracusains se croyoient alors sans ressources. Icétas, chef des Léontins, dont ils avoient demandé l'appui, ne songeoit qu'à les asservir ; il venoit de se liguer avec les Carthaginois. Maître de Syracuse, il tenoit Denys assiégé dans la citadelle. La flotte de Carthage croisoit aux environs, pour intercepter celle de Corinthe. Dans l'intérieur de l'île, une fatale expérience avoit appris aux villes Grecques, à se défier de tous ceux qui s'empressoient de les secourir.

Timoléon part avec dix galères & un petit nombre de soldats ; malgré la flotte des Carthaginois, il aborde en Italie & se rend bientôt à Tauroménium en Sicile. Entre cette ville & celle de Syracuse, est la ville d'Adranum, dont les habitans avoient appelé, les uns Icétas, & les autres Timoléon. Ils marchent tous deux en même temps, le premier à la tête de 5,000 hommes, le second avec 1,200. A trente stades * d'Adranum, Timoléon apprend que les troupes d'Icétas viennent d'arriver, & sont occupées à se loger autour de la ville : il précipite ses pas, & fond sur elles avec tant d'ordre & d'impétuosité, qu'elles abandonnent, sans résistance, le camp, le bagage & beaucoup de prisonniers.

* Une lieue 335 toises.

Ce succès changea tout à coup la disposition des esprits & la face des affaires : la révolution fut si prompte, que, cinquante jours après son arrivée en Sicile, Timoléon vit les peuples de cette île briguer son alliance, & Denys lui-même se rendre à discrétion, lui remettre la citadelle de Syracuse, avec les trésors & les troupes qu'il avoit pris soin d'y rassembler.

Je ne tracerai pas ici les détails d'une si glorieuse expédition. Je dirai seulement que si Timoléon, jeune encore, avoit montré dans les combats la maturité d'un âge avancé, il montra, sur le déclin de sa vie, la chaleur & l'activité de la jeunesse ; qu'il développa tous les talens, toutes les qualités d'un grand général, qu'à la tête d'un petit nombre de troupes, il délivra la Sicile des tyrans qui l'opprimoient & la défendit contre une puissance encore plus formidable qui vouloit l'assujettir ; qu'avec 6,000 hommes, il mit en fuite une armée de 70,000 Carthaginois ; & qu'enfin ses projets étoient médités avec tant de sagesse qu'il parut maîtriser les hasards, & disposer des événemens.

Mais la gloire de Timoléon ne consiste pas dans cette continuité rapide de succès, qu'il attribuoit lui-même à la fortune, & dont il faisoit rejaillir l'éclat sur sa patrie ; elle est établie sur une sagesse de conduite plus digne de la reconnoissance des hommes.

Il réforma les lois avec deux Corinthiens qu'il avoit attirés auprès de lui. La puissante république de Carthage forcée de demander la paix aux Syracusains, les oppresseurs de la Sicile successive-

ment détruits, les villes rétablies dans leur splendeur, les campagnes couvertes de moissons, un commerce florissant, partout l'image de l'union & du bonheur ; voilà les bienfaits que Timoléon répandit sur cette belle contrée : voici les fruits qu'il en recueillit lui-même. Réduit volontairement à l'état de simple particulier, il vit sa considération s'accroître de jour en jour. Les Syracusains le forcèrent d'accepter dans leur ville une maison distinguée ; &, aux environs, une retraite agréable, où il couloit des jours tranquilles avec sa femme & ses enfans, qu'il avoit fait venir de Corinthe. Il y recevoit sans cesse les tributs d'estime & de reconnoissance que lui offroient les peuples qui le regardoient comme leur second fondateur. Tous les traités, tous les règlemens qui se faisoient en Sicile, on venoit de près, de loin, les soumettre à ses lumières, & rien ne s'exécutoit qu'avec son approbation.

Il perdit la vue dans un âge avancé : les Syracusains, plus touchés de son malheur qu'il ne le fut lui-même, redoublèrent d'attention à son égard. Ils lui amenoient les étrangers qui venoient chez eux. " Voilà," disoient-ils, " notre bienfaiteur, notre " père ; il a préféré au triomphe brillant qui l'atten- " doit à Corinthe, le plaisir de vivre au milieu de ses " enfans." Timoléon n'opposoit aux louanges qu'on lui prodiguoit, que cette réponse modeste : " Les " dieux vouloient sauver la Sicile ; je leur rends " grâces de m'avoir choisi pour l'instrument de " leurs bontés."

La reconnoissance des Syracusains ne pouvoit s'épuiser. Ils décidèrent que le jour de sa naissance seroit regardé comme un jour de fête, & qu'ils demanderoient un général à Corinthe, toutes les fois qu'ils auroient une guerre à soutenir contre quelque nation étrangère.

A sa mort, la douleur publique ne trouva de soulagement que dans les honneurs accordés à sa mémoire. On donna le temps aux habitans des villes voisines de se rendre à Syracuse pour assister au convoi. De jeunes gens portèrent le corps sur leurs épaules. Il étoit étendu sur un lit richement paré. Un nombre infini d'hommes & de femmes l'accompagnoient, couronnés de fleurs, vêtus de robes blanches, & faisant retentir les airs du nom & des louanges de Timoléon ; mais leurs gémissemens & leurs larmes attestoient encore mieux leur tendresse & leur douleur.

Quand le corps fut mis sur le bûcher, un héraut lut à haut voix le décret suivant : " Le peuple de " Syracuse, en reconnoissance de ce que Timoléon " a détruit les tyrans, vaincu les barbares, rétabli " plusieurs grandes villes, & donné des lois aux " Siciliens, a résolu de consacrer deux cents mines* " à ses funérailles, & d'honorer tous les ans sa mé- " moire par des combats de musique, des courses " de chevaux, & des jeux gymniques."

D'autres généraux se sont signalés par des conquêtes plus brillantes ; aucun n'a fait de si grandes choses. Il entreprit la guerre pour travailler au

* 18,000 livres.

bonheur de la Sicile ; & quand il l'eut terminée, il ne lui resta plus d'autre ambition que d'être aimé.

Il exerça sur les cœurs un empire absolu, parce qu'il fut doux, modeste, simple, désintéressé, & surtout infiniment juste. Tant de vertus désarmoient ceux qui étoient accablés de l'éclat de ses actions, & de la supériorité de ses lumières.

Suite de la bibliothèque physique. Histoire naturelle. Des ouvrages d'Aristote, &c.

A MON arrivée de Perse, je retournai chez Euclide : il me restoit à parcourir une partie de sa bibliothèque. Il me montra quelques traités sur les animaux, sur les plantes, sur les fossiles. « Je ne suis pas fort riche en ce genre, » me dit-il ; « le goût de l'histoire naturelle & de la physique proprement dite, ne s'est introduit parmi nous que depuis quelques années. Ce n'est pas que plusieurs hommes de génie ne se soient occupés de la science de la nature, mais sans chercher à rien approfondir : ils s'appliquèrent à connoître les causes plutôt que les effets, la matière des êtres plutôt que leurs formes.

« Socrate dirigea la philosophie vers l'utilité publique, & ses disciples, à son exemple, consacrèrent leurs veilles à l'étude de l'homme. Celle du reste de l'univers, suspendue pendant près d'un siècle, & renouvelée de nos jours, procède avec plus de lumières & de sagesse.

« Un défaut essentiel arrêtoit autrefois les progrès de la science ; on n'étoit pas assez attentif à expliquer l'essence de chaque corps, ni à définir les termes dont on se servoit ; cette négligence avoit

fini par inspirer tant de dégoût, que l'étude de la physique fut abandonnée au moment où commença l'art des définitions. Ce fut au temps de Socrate."

"Il faut pourtant convenir," ajouta Euclide, "que Démocrite & Empédocle se sont appliqués, plus fréquemment que les autres philosophes, le premier à nous donner des définitions exactes, le second à faire l'analise des corps, mais ni l'un ni l'autre aussi souvent qu'ils l'auroient dû. C'est à Aristote que nous aurons l'obligation de nous avoir éclairé sur ces objets.

"La nature, qui ne dit rien à la plupart des hommes, l'avertit de bonne heure qu'elle l'avoit choisi pour son confident & son interprète. Né avec les plus heureuses dispositions, il fit les plus rapides progrès dans la carrière des sciences & des arts ; on le vit, dès sa tendre jeunesse, dévorer les ouvrages des philosophes, se délasser dans ceux des poëtes, s'approprier les connoissances de tous les pays & de tous les temps ; mais ce qui le distingue surtout des autres, c'est le goût & le génie de l'observation ; c'est d'allier, dans les recherches, l'activité la plus surprenante avec la constance la plus opiniâtre ; c'est encore cette vue perçante, cette sagacité extraordinaire, qui le conduit, dans un instant, aux résultats ; c'est enfin d'avoir conçu que tout ce que la nature & l'art présentent à nos yeux, n'est qu'une suite immense de faits, tenant tous à une chaîne commune, souvent trop semblables pour n'être pas facilement confondus, & trop différens pour ne devoir pas être distingués. De là le parti qu'il a pris d'assurer sa marche par le

doute, de l'éclairer par l'usage fréquent des définitions, des divisions & subdivisions, & de ne s'avancer vers le séjour de la vérité, qu'après avoir reconnu les dehors de l'enceinte qui la tient renfermée.

“ Telle est la méthode qu'il suivra dans l'exécution d'un projet qui effrayeroit tout autre que lui : c'est l'histoire générale & particulière de la nature. Il prendra d'abord les grandes masses ; l'origine ou l'éternité du monde ; les causes, les principes & l'essence des êtres ; la nature & l'action réciproque des élémens ; la composition & la décomposition des corps. Là, seront rappelées & discutées les questions sur l'infini, sur le mouvement, le vide, l'espace & le temps.

“ Il décrira, en tout ou en partie, ce qui existe, & ce qui s'opère dans les cieux, dans l'intérieur & sur la surface de notre globe ; dans les cieux, les météores, les distances & les révolutions des planètes, la nature des astres & des sphères auxquelles ils sont attachés ; dans le sein de la terre, les fossiles, les minéraux, les secousses violentes qui bouleversent le globe ; sur sa surface, les mers, les fleuves, les plantes, les animaux. Comme l'homme est sujet à une infinité de besoins & de devoirs, il sera suivi dans tous ses rapports. L'anatomie du corps humain, la nature & les facultés de l'âme, les objets & les organes des sensations, &c. les lois, les gouvernemens, les sciences, les arts : sur tous ces objets intéressans, l'historien joindra ses lumières à celles des siècles qui l'ont précédé.

" Voilà le plan d'Aristote, autant que je l'ai pu comprendre par ses conversations & par ses lettres : je ne sais s'il pourra s'assujettir à l'ordre que je viens d'indiquer."—" Et pourquoi ne le suivroit-il pas," lui dis-je ? " C'est," répondit Euclide, " que certaines matières exigent des éclaircissemens préliminaires. Sans sortir de son cabinet, où il a rassemblé une bibliothèque précieuse, il est en état de traiter quantité de sujets : mais quand il faudra tracer l'histoire de tous les animaux répandus sur la terre, de quelle longue & pénible suite d'observations n'aura-t-il pas besoin ! Cependant, son courage s'enflamme par les obstacles ; outre les matériaux qui sont entre ses mains, il fonde de justes espérances sur la protection de Philippe, dont il a mérité l'estime, & sur celle d'Alexandre, dont il va diriger l'éducation. S'il est vrai, comme on le dit, que ce jeune prince montre un goût très-vif pour les sciences, j'espère que, parvenu au trône, il mettra son instituteur à portée d'en hâter les progrès, &c. &c."

Je priai alors Euclide de me communiquer quelques-unes de ses idées sur cette partie de la physique, qui considère en particulier l'essence, les propriétés, & l'action réciproque des corps. " Cette science," répondit Euclide, " est encore bien éloignée de sa perfection. Elle n'a, jusqu'à présent, hasardé que des opinions ; point de vérité peut-être qu'elle n'ait entrevue ; point d'absurdité qu'elle n'ait avancée. Comme elle a quelque rapport avec la divination, son objet est de mani-

fester l'intention de la nature, dans les cas ordinaires; la manifestation de la volonté des dieux, dans les événemens extraordinaires, est du ressort de la divination. Mais les lumières de la première dissiperont tôt ou tard les impostures de sa rivale, & il viendra un temps où les prodiges qui alarment le peuple seront rangés dans la classe des choses naturelles, & où son aveuglement actuel sera seul regardé comme une sorte de prodige.

" Je ne rapporterai point ce qu'ont dit, sur les phénomènes qui frappent nos sens, les différentes écoles; voici quelques observations qu'on a faites sur ce sujet: je les tiens d'Aristote.

" La terre, l'eau, l'air & le feu, sont les élémens de tous les corps; ainsi chaque corps peut se résoudre en quelques-uns de ces élémens. Les élémens, étant des corps simples, ne peuvent se diviser en des corps d'une autre nature; mais ils s'engendrent mutuellement, & se changent sans cesse l'un dans l'autre.

" Les élémens ont en eux-mêmes un principe de mouvement & de repos qui leur est inhérent: ce principe oblige l'élément terrestre à se réunir vers le centre de l'univers; l'eau à s'élever au-dessus de la terre; l'air, au-dessus de l'eau; le feu au-dessus de l'air: ainsi la pesanteur positive, & sans mélange de légèreté, n'appartient qu'à la terre; la légèreté positive, & sans mélange de pesanteur, qu'au feu; les deux intermédiaires, l'air & l'eau, n'ont, par rapport aux deux extrêmes, qu'une pesanteur &

une

une légèreté relatives, puisqu'ils sont plus légers que la terre, & plus pesans que le feu.

" Aux quatre élémens sont attachées quatre propriétés essentielles : froideur, chaleur, sécheresse & humidité. Les deux premières sont actives, les deux secondes passives ; chaque élément en possède deux : la terre est froide & sèche ; l'eau, froide & humide ; l'air, chaud & humide ; le feu, sec & chaud. L'opposition de ces qualités seconde les vues de la nature, qui agit toujours par les contraires ; aussi sont-elles les seuls agens qu'elle emploie pour produire tous ses effets. Les élémens qui ont une proprieté commune, se changent facilement l'un dans l'autre ; il suffit pour cela de détruire, dans l'un ou dans l'autre, la propriété qui les différencie. Qu'une cause étrangère dépouille l'eau de sa froideur, & lui communique la chaleur, l'eau sera chaude & humide ; elle aura donc les deux propriétés caractéristiques de l'air, & ne sera plus distinguée de cet élément ; & voilà ce qui fait que, par l'ébullition, l'eau s'évapore & monte à la région de l'air. Que dans ces lieux élevés, une autre cause la prive de sa chaleur, & lui rende sa froideur naturelle, elle reprendra sa première forme & retombera sur la terre ; & c'est ce qui arrive dans les pluies. De même, ôtez à la terre sa froideur naturelle, vous la convertirez en feu ; ôtez-lui la sécheresse, vous la changerez en eau. D'après ces assertions établies sur des faits, on conçoit aisément que les corps mixtes doivent être plus ou moins gérans, suivant qu'ils contiennent plus ou moins de parties des élémens qui ont la pesanteur positive ou

relative. Prenez deux corps d'un volume égal : si l'un est plus pesant que l'autre, concluez que l'élément terrestre domine dans le premier, & l'eau ou l'air dans le second.

" De la nature des quatre élémens, de leurs propriétés essentielles, qui sont, comme je l'ai dit, la chaleur & la froideur, la sécheresse & l'humidité, dérivent non-seulement la pesanteur & la légèreté, mais encore la densité & la rareté, la mollesse & la dureté, la fragilité, la fléxibilité, & toutes les autres qualités des corps mixtes. C'est par là qu'on peut rendre raison de leurs changemens continuels ; c'est par là qu'on explique les phénomènes du ciel & les productions de la terre. Dans le ciel, les météores ; dans le sein de notre globe, les fossiles, les métaux, &c. ne sont que le produit des exhalaisons sèches, ou des vapeurs humides.

" On étoit partagé sur la cause des tremblemens de terre : Aristote, conformément aux principes que je viens d'établir, prétend que l'eau des pluies, raréfiée par la chaleur interne de la terre, ou par celle du soleil, se convertit en un volume d'air, qui ne trouvant pas d'issue, ébranle & soulève les couches supérieures du globe. Les anciens philosophes vouloient savoir comment les choses avoient été faites, avant que de savoir comment elles sont. Aujourd'hui on sait que, pour connoître les différentes productions de la nature, il faut les étudier avec constance. Quand on parcourt d'un premier coup d'œil le nombre infini de ces productions, on sent aisément que, pour les étudier avec fruit, saisir leurs rapports, & les décrire avec exactitude, il faut

les ranger dans un certain ordre, & les distribuer d'abord en un petit nombre de classes ; telles que celles des animaux, des plantes & des minéraux. Si l'on examine ensuite chacune de ces classes, on trouve que les êtres dont elles sont composées, ayant entr'eux des ressemblances & des différences plus ou moins sensibles, doivent être divisés & subdivisés, en plusieurs espèces, jusqu'à ce qu'on parvienne aux individus.

“ La nature, comme on l'a déjà remarqué, passe d'un genre & d'une espèce à l'autre, par des gradations imperceptibles, &, depuis l'homme jusqu'aux êtres les plus insensibles, toutes ses productions semblent se tenir par une liaison continue.

“ Prenons les minéraux, qui forment le premier anneau de la chaîne ; je ne vois qu'une matière passive, stérile, sans organes, & par conséquent sans besoins & sans fonctions. Bientôt je crois distinguer dans quelques plantes une sorte de mouvement, des sensations obscures, une étincelle de vie ; dans toutes une reproduction constante, mais privée de soins maternels qui la favorisent. Je vais sur les bords de la mer, & je douterois volontiers si ses coquillages appartiennent au genre des animaux, ou à celui des végétaux. Je retourne sur mes pas, & les signes de vie se multiplient à mes yeux. Je vois des êtres qui se meuvent, qui respirent, qui ont des affections & des devoirs. S'il en est qui, comme les plantes, furent dans leur enfance abandonnés au hasard, il en est aussi dont l'éducation fut plus ou moins soignée. Plusieurs offrent à mes regards l'esquisse de

nos mœurs ; je trouve parmi eux des caractères faciles ; j'en trouve d'indomptables ; j'y vois des traits de douceur, de courage, d'audace, de barbarie, de crainte, de lâcheté, quelquefois même l'image de la prudence & de la raison. Nous avons l'intelligence, la sagesse & les arts ; ils ont des facultés qui suppléent à ces avantages.

" Cette suite d'analogies nous conduit enfin à l'extrémité de la chaîne, où l'homme est placé.

" Parmi les qualités qui lui assignent le rang suprême, j'en remarque deux essentielles : la première est cette intelligence qui, pendant sa vie, l'élève à la contemplation des choses célestes ; la seconde, est son heureuse organisation, & surtout ce tact, le premier & le plus nécessaire de nos sens, la source de l'industrie & l'instrument le plus propre à seconder les opérations de l'esprit.

" De l'être le plus grossier, nous sommes remontés par des degrés imperceptibles jusqu'à notre espèce ; pour parvenir de ce terme jusqu'à la divinité, il faut sans doute passer par divers ordres d'intelligences, d'autant plus brillantes & plus pures, qu'elles approchent plus du trône de l'Eternel."

Suite de la bibliothèque. L'Histoire.

LE lendemain, Euclide me voyant arriver de bonne heure : " Vous me rassurez," me dit-il ; " je craignois que vous ne fussiez dégoûté de la longueur de notre dernière séance : nous allons aujourd'hui nous occuper des historiens, & nous ne serons point

arrêtés par des opinions & par des préceptes. Plusieurs auteurs ont écrit l'histoire ; aucun ne s'est expliqué sur la manière de l'écrire, ni sur le style qui lui convient.

“ Nous placerons à leur tête Cadmus, qui vivoit il y a environ deux siècles, & qui se proposa d'éclaircir les antiquités de Milet, sa patrie. Depuis Cadmus, nous avons une suite non interrompue d'historiens. Je cite parmi les plus anciens, Eugéon de Samos ; Eudémus de Paros ; Démoclès de Pygèle. Il est vrai que l'on trouve chez eux des événemens chargés de circonstances merveilleuses, qui déparent beaucoup leurs ouvrages, & que, sans examen, ils adoptèrent un amas confus de vérités & d'erreurs, qu'ils avoient puisées dans les poëtes. Mais bientôt, Acusilaüs, Phérécyde, Hécatée, Xanthus & d'autres encore, montrèrent plus de critique, & nous apprirent, au moins par leur exemple, à mépriser les fictions des premiers siècles.

“ La collection des traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes, renferme des détails intéressans, tels que la fondation de plusieurs villes, & les émigrations des premiers habitans de la Grèce. Viennent ensuite les histoires d'Hécatée de Milet, sur les antiquités des Grecs, & celle de Lydie par Xanthus.

“ Tous ces historiens jusqu'alors s'étoient bornés à tracer l'histoire d'une ville ou d'une nation ; tous ignoroient l'art de lier à la même chaîne les événemens qui intéressent les divers peuples de la terre, & de faire un tout régulier, de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette

grande idée, & de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, & leur offrit, sous un même point de vue, tout ce qui s'étoit passé de mémorable, dans l'espace d'environ deux cent quarante ans. On vit alors, pour la première fois, une suite de tableaux qui, placés les uns auprès des autres, n'en devenoient que plus effrayans : les nations, toujours inquiètes & en mouvement, quoique jalouses de leur repos, désunies par l'intérêt & rapprochées par la guerre, soupirant pour la liberté, & gémissant sous la tyrannie, &c. Mais la main qui peignit ces tableaux sut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris & par des images agréables : aux beautés de l'ordonnance elle joignit tant de grâces, d'harmonie & de variété ; elle excita si souvent cette douce sensibilité qui se réjouit du bien & s'afflige du mal, que son ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'esprit humain.

" Hérodote étoit de la ville d'Halycarnasse en Carie, & naquit vers la 4e. année de la 73e. olympiade* ; il voyagea dans la plupart des pays dont il vouloit écrire l'histoire ; son ouvrage, lu dans l'assemblée des jeux Olympiques, & ensuite dans celle des Athéniens, reçut des applaudissemens universels. Il quitta sa patrie déchirée par des factions, & alla finir ses jours dans une ville de la Grande Grèce.

"Dans le même siècle vivoit Thucydide, plus jeune qu'Hérodote d'environ treize ans. Il étoit d'une des

* Vers l'an 484 avant J. C.

premières familles d'Athènes: placé à la tête d'un corps de troupes, il tint pour quelque temps en respect celle de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone; mais ce dernier ayant surpris la ville d'Amphipolis, Athènes se vengea sur Thucydide, d'un revers qu'il n'avoit pu prévenir.

" Pendant son exil, qui dura vingt ans, il rassembla des matériaux pour l'histoire de la guerre du Péloponèse, & n'épargna ni soins ni dépenses, pour connoître non-seulement les causes qui la produisirent, mais encore les intérêts particuliers qui la perpétuèrent. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta partout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats, & fut lui-même témoin de la plupart des événèmens qu'il avoit à décrire. Son histoire, qui comprend les vingt-une premières années de cette fatale guerre, se ressent de son amour extrême pour la vérité, & de son caractère qui le portoit à la réflexion.

" Thucydide étoit plus jaloux d'instruire que de plaire, d'arriver à son but que de s'en écarter par des digressions. Aussi son ouvrage, ce sont des annales, ou les mémoires d'un militaire qui, tout à la fois homme d'état & philosophe, a mêlé dans ses récits & dans ses harangues, les principes de sagesse qu'il avoit reçus d'Anaxagore, & les leçons d'éloquence qu'il tenoit de l'orateur Antiphon. Ses réflexions sont souvent profondes, toujours justes; son style énergique, concis, & par là même quelquefois obscur, offense l'oreille par intervalles; mais il fixe sans cesse l'attention, & l'on diroit que

sa dureté fait sa majesté. Cet auteur estimable écrit sans partialité & sans passion. Il n'a dit qu'un mot de son exil, sans se défendre, sans se plaindre, & a représenté comme un grand homme, Brasidas, dont la gloire éclipsa la sienne & causa sa disgrâce. L'histoire de Thucydide fut continuée avec succès par Xénophon, que vous avez connu.

"Hérodote, Thucydide & Xénophon seront sans doute regardés à l'avenir comme les principaux historiens de la Grèce, quoiqu'ils diffèrent essentiellement par le style.

"Voici les antiquités de la Sicile, la vie de Denys l'ancien, & celle de son fils, par Philistus, mort il y a quelques années. Il avoit des talens qui l'ont, en quelque façon, rapproché de Thucydide; mais il n'avoit pas les vertus de Thucydide. C'est un esclave qui n'écrit que pour flatter les tyrans, & qui montre à chaque instant, qu'il est encore plus ami de la tyrannie que des tyrans mêmes.

"Vous ne trouverez peut-être pas un peuple, une ville qui n'ait son historien. Ephore & Théopompe se sont déjà signalés dans ce genre. Anaximène nous a donné une histoire, depuis la naissance du genre humain jusqu'à la mort d'Epaminondas."—"Un titre si pompeux," lui dis-je, "me préviendroit contre l'ouvrage. Votre chronologie se traîne avec peine à cinq ou six siècles au-delà de la guerre de Troye; après quoi les temps finissent pour vous; & à l'exception d'un petit nombre de peuples étrangers, toute la terre vous est inconnue. Aussi combien furent surpris les prêtres de Saïs, lorsqu'ils entendirent Solon leur étaler vos traditions, leur

parler du règne de Phoronée, du déluge de Deucalion, & tant d'époques si récentes pour eux, si anciennes pour lui ! " Solon, Solon !" lui dit un de ces prêtres, " vos Grecs ne sont que des enfans."

" Je conviens," répondit Euclide, " que nos auteurs varient souvent, lorsqu'il s'agit de notre ancienne chronologie, ou lorsqu'ils parlent des nations étrangères : nous les abandonnerons, si vous voulez, sur ces articles ; mais, depuis nos guerres avec les Perses, où commence proprement notre histoire, elle est devenue le dépôt précieux des expériences, que chaque siècle laisse aux siècles suivans. La paix, la guerre, toutes les branches de l'administration, sont discutées dans des assemblées générales ; ces délibérations se trouvent consignées dans des registres publics ; le récit des grands événemens est dans tous les écrits, dans toutes les bouches ; nos succès, nos traités sont gravés sur des monumens exposés à tous les yeux.

" Direz-vous qu'on se partage quelquefois sur les circonstances d'un fait ? Et qu'importe qu'à la bataille de Salamine, les Corinthiens se soient bien ou mal comportés ? Il n'en est pas moins vrai qu'à Salamine, à Platée & aux Thermopyles, quelques milliers de Grecs résistèrent à des millions de Perses, & qu'alors fut dévoilée cette grande vérité, que l'amour de la patrie est capable d'opérer des actions qui semblent être au-dessus des forces humaines.

" L'histoire est le théâtre où la politique & la morale sont mises en action ; les jeunes gens y reçoivent ces premières impressions, qui décident quelquefois de leur destinée ; il faut donc qu'on

leur présente de beaux modèles à suivre. Les exemples éclatans d'Aristide, de Socrate, de Léonidas, consacrés dans l'histoire, ne sont-ils pas plus frappans, que tous les préceptes de morale sur la justice, sur la sagesse & sur l'amour de la patrie? En un mot," dit Euclide en finissant, "l'utilité de l'histoire n'est affoiblie que par ceux qui ne savent pas l'écrire, & n'est méconnue que de ceux qui ne savent pas la lire."

Socrate.

SOCRATE étoit fils d'un sculpteur nommé Sophronisque. Pendant quelque temps, il exerça la profession de son père, qu'il quitta pour se livrer à l'étude de la philosophie. Deux classes d'hommes se chargeoient alors du soin de l'instruction; les philosophes qui passoient la plus grande partie de leur vie à méditer sur la formation de l'univers & sur l'essence des êtres; & les sophistes qui, à la faveur d'une éloquence fastueuse, se faisoient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale & de la politique, sans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns & les autres, mais voyant qu'on n'apprenoit rien d'utile avec eux, qu'au contraire, plus on avançoit dans la carrière plus on étoit environné d'épaisses ténèbres, il prit le parti de les abandonner, pour s'attacher à l'étude d'une philosophie plus utile. Il s'appliqua à étudier l'homme, ses devoirs, & les rapports qu'il a avec l'Être suprême & ses semblables. Pénétré de cette excellente doctrine, il conçut le dessein, aussi extraordinaire qu'intéressant, de détruire les erreurs & les préjugés qui font la honte & le malheur de

l'humanité. On vit donc un simple particulier, sans naissance, sans crédit, sans aucune vue d'intérêt, se charger du soin pénible d'instruire les hommes, & de les conduire à la vertu par la voie de la vérité. Il n'affecta point de réunir, à des heures marquées, ses auditeurs auprès de lui. Mais dans les places, dans les promenades publiques, parmi le peuple ; il profitoit de la moindre occasion, pour éclairer sur leurs vrais intérêts, le magistrat, l'artisan, le laboureur, tous ceux en un mot qui venoient l'entendre. Ses conversations ne rouloient d'abord que sur des choses indifférentes ; mais, insensiblement & par degrés, il les amenoit à son but, au point que ses disciples lui rendoient compte de leur conduite, & la plupart apprenoient avec surprise, que, dans chaque état, le bonheur consiste à être bon parent, bon ami, bon citoyen.

Socrate ne se flattoit pas que sa doctrine seroit goûtée des Athéniens, pendant que la guerre du Péloponèse agitoit les esprits, mais il présumoit que leurs enfans, plus dociles, la transmettroient à la génération suivante. Il les attiroit par les charmes de sa conversation, quelquefois même en s'associant à leurs plaisirs, sans participer à leurs excès. Lorsqu'il donnoit ses leçons, ce n'étoit point avec la rigidité d'un censeur, ni avec la hauteur d'un sophiste ; point de reproches amers, point de plaintes importunes ; c'étoit le langage de la raison & de l'amitié, dans la bouche de la vertu.

Malgré tant de si rares qualités, malgré une vie qui fut le modèle de toutes les vertus, Socrate ne fut point à l'abri des traits de la méchanceté. Il

fut joué d'abord sur le théâtre par le poëte Aristophane ; ensuite il fut accusé devant le second des archontes, par un méchant poëte, du bourg de Sythos, nommé Mélitus, qui le dénonça comme un ennemi des dieux & un corrupteur de la jeunesse d'Athènes. Deux accusateurs plus puissans, Anytus & Lycon, le firent servir d'instrument à leur haine ; le premier étoit considérable par ses richesses & par des services rendus à l'état : le second étoit un de ces orateurs publics, qui, dans les assemblées, disposent de l'opinion de la multitude, comme la multitude dispose de tout.

Cette accusation intentée par la méchanceté fut reçue des juges, & l'action une fois entamée, les accusateurs la poursuivirent avec chaleur, jusqu'à ce qu'ils eussent la cruelle satisfaction de voir l'homme juste succomber sous le poids de leurs calomnies.

Pendant les premières procédures, Socrate se tenoit tranquille ; ses disciples, dans l'effroi, s'empressoient de conjurer l'orage. Le célèbre Lysias fit un discours touchant & capable d'émouvoir les juges ; Socrate y reconnut les talens de l'orateur, mais il n'y trouva point le langage vigoureux de l'innocence.

Un de ses amis, nommé Hermogène, le prioit un jour de travailler à sa défense. « Je m'en suis « occupé depuis que je respire, » répondit Socrate, « qu'on examine ma vie entière, voilà mon apolo- « gie. » Cependant pour obéir à la loi, & se rendre aux pressantes sollicitations de ses amis, il prit le parti de se défendre ; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence & la dignité de la vertu. Je ne rapporterai ici que quelques traits du discours que ses apologistes, & Platon surtout, mettent dans sa bouche.

« Je comparois devant ce tribunal pour la pre-
« mière fois de ma vie, quoique âgé de plus de soi-
« xante-dix ans : ici le style, les formes, tout est nou-
« veau pour moi. Je vais parler une langue étran-
« gère ; & l'unique grâce que je vous demande,
« c'est d'être attentifs à mes raisons plutôt qu'à mes
« paroles ; car votre devoir est de discerner la jus-
« tice, le mien de vous dire la vérité.

« On me reproche de ne pas honorer les divini-
« tés d'Athènes, cependant j'ai souvent offert des
« sacrifices dans ma maison, souvent aussi j'en ai
« offert pendant les fêtes, sur les autels publics,
« j'ai fréquenté les temples, &c. tout le monde en a
« été témoin, & Mélitus lui-même, s'il a daigné y
« faire attention. On prétend que je corromps la
« jeunesse d'Athènes : qu'on cite donc un de mes
« disciples que j'aie entraîné dans le vice. J'en vois
« plusieurs dans cette assemblée, qu'ils se lèvent,
« qu'ils déposent contre leur corrupteur. S'ils sont
« retenus par un reste de considération, d'où vient
« que leurs pères, leurs frères, leurs parens, n'in-
« voquent pas dans ce moment la sévérité des lois ?
« d'où vient que Mélitus a négligé leur témoignage ?
« C'est que loin de me poursuivre, ils sont eux-
« mêmes accourus à ma défense.

« Ce ne sont pas les calomnies de Mélitus &
« d'Anytus qui me coûteront la vie ; c'est la haine
« de ces hommes vains ou injustes, dont j'ai dé-
« masqué l'ignorance ou les vices : haine qui a
« déjà fait périr tant de gens de bien, qui en fera
« périr tant d'autres encore, car je ne dois pas me
« flatter qu'elle s'épuise par mon supplice.......Si
« vous me demandez de quel droit je m'érige en

" censeur des vices des particuliers, je vous répon-
" drai, que j'ai cru en avoir reçu la mission du ciel
" même....C'est un poste que les dieux m'ont as-
" signé au milieu de vous ; je ne pourrois l'aban-
" donner, sans désobéir à leurs ordres & sans m'a-
" vilir moi-même à mes propres yeux.

" J'irai plus loin ; si vous preniez aujourd'hui
" le parti de m'absoudre, à condition que je gar-
" derois le silence, je vous dirois : O mes juges !
" je vous aime & je vous honore sans doute, mais
" je dois obéir à Dieu plutôt qu'à vous, tant que
" je respirerai, je ne cesserai d'élever ma voix,
" comme par le passé ; je forcerai, par mes prières
" & par mes discours, à rougir de leur aveuglement
" ou de leurs fausses vertus, ces hommes qui, né-
" gligeant les trésors de la sagesse & de la vérité,
" n'ont pas honte de courir après les vains fan-
" tômes des richesses & des honneurs du monde.....

" Au reste, pour échapper aux coups de mes enne-
" mis, je n'ai point, à l'exemple des autres accusés,
" employé les menées clandestines, ni les sollicita-
" tions ouvertes. Je vous ai trop respectés, pour
" chercher à vous attendrir par mes larmes ou par
" celles de mes enfans, ou de mes amis rassemblés
" autour de moi. C'est au théâtre qu'il faut ex-
" citer la pitié par des images touchantes ; ici la
" vérité seule doit se faire entendre. Vous avez fait
" un serment solennel de juger suivant les lois ; si
" je vous arrachois un parjure, je serois véritablement
" coupable d'impiété. Mais, plus persuadé que mes
" adversaires de l'existence de la divinité, je me livre
" sans crainte à sa justice, ainsi qu'à la vôtre."

Les juges de Socrate étoient la plupart des gens du peuple, sans lumières & sans principes ; les uns prirent sa fermeté pour une insulte ; les autres furent blessés des éloges qu'il venoit de se donner. Il intervint un jugement qui le déclaroit atteint & convaincu. Suivant la jurisprudence d'Athènes, il en falloit un second, pour statuer sur la peine. Socrate pouvoit choisir entre une amende, le bannissement, ou la prison perpétuelle. Il reprit la parole, & dit qu'il s'avoueroit coupable, s'il s'infligeoit la moindre peine. En conséquence, les juges adhérant aux conclusions de l'accusateur, la sentence de mort fut prononcée ; elle portoit que le poison termineroit les jours de l'accusé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui, pendant toute sa vie, avoit appris à mourir. Lorsqu'il sortit du palais pour se rendre à la prison, on n'aperçut aucun changement sur son visage, ni dans sa démarche. Il disoit à ses disciples, qui fondoient en larmes à ses côtés : " Eh pourquoi " ne pleurez-vous que d'aujourd'hui ? ignorez-vous " que la Providence ne m'avoit accordé la vie, que " pour la perdre un jour ?"—" Ce qui me déses- " père," s'écrioit le jeune Apollodore, " c'est que vous " mourez innocent."—" Aimeriez-vous mieux," lui répondit Socrate en souriant, " que je mourusse " coupable ?"

Le lendemain de son jugement, le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galère, qui porte tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie jusqu'au re-

tour du vaisseau, la loi défend d'exécuter les jugemens qui prononcent la peine de mort.

Socrate passa trente jours dans sa prison, entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur douleur, venoient à tous momens recevoir ses regards & ses paroles. Un jour à son réveil, il aperçut Criton, assis auprès de son lit ; c'étoit un de ceux qu'il aimoit le plus.— "Vous voilà plutôt qu'à l'ordinaire," lui dit-il ; "n'est-il pas grand matin encore ?"—*Crit.* "Oui, le "jour commence à peine."—*Socr.* "Y a-t-il long-"temps que vous êtes arrivé ?"—*Crit.* "Assez de "temps."—*Socr.* "Mais qui vous engage à venir si "tôt ?"—*Crit.* "Une nouvelle accablante, non pour "vous, mais pour moi & pour vos amis."—*Socr.* "Le "vaisseau est-il arrivé ?"—*Crit.* "On le vit hier au "soir à Sunium ; il arrivera sans doute aujourd'hui, "& demain....sera le jour de votre trépas."—*Socr.* "A la bonne heure, puisque telle est la volonté des "dieux."

Alors Criton lui représenta que, ne pouvant supporter l'idée de le perdre, il avoit, avec quelques amis, pris la résolution de le tirer de sa prison ; que les mesures étoient concertées pour la nuit suivante ; qu'on lui ménageroit en Thessalie un retraite honorable & une vie tranquille ; qu'il ne pouvoit se refuser aux prières de ses amis, auxquels on feroit à jamais le reproche de n'avoir pas tout sacrifié pour lui sauver la vie.

"Oh ! mon cher Criton," répondit Socrate ! "votre zèle est une preuve de l'attachement que "vous avez pour moi, mais il n'est pas conforme

"aux

" aux principes que j'ai toujours fait profession de " suivre, & que tous les tourmens ne me forceront " jamais d'abandonner. Dans aucune circonstance, " il n'est permis de rendre injustice pour injustice. " Le premier devoir du citoyen n'est-il pas d'obéir " aux lois, sans qu'aucun prétexte puisse l'en dis- " penser? Or, ne seroit-ce pas leur ôter toute leur " force & les anéantir, que de s'opposer à leur " exécution ?......Infidèle à mon devoir j'irois mon- " trer aux nations éloignées Socrate proscrit, hu- " milié, devenu le corrupteur des lois, & l'ennemi " de l'autorité, pour conserver quelques jours lan- " guissans & flétris ! .... Non, non, mon cher ami : " restez tranquille & laissez moi suivre la voie que " les dieux m'ont tracée."

Deux jours après, les magistrats qui veillent à l'exécution des criminels, se rendirent à la prison, pour lui annoncer le moment de son trépas. Auprès de lui étoit Xantippe son épouse ; les yeux baignés de larmes, elle ne pouvoit s'exprimer que par ses soupirs & ses sanglots. Socrate ayant prié Criton de la faire remener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux & se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'étoit montré à ses disciples avec tant de patience & de courage. Dans son dernier entretien, il leur dit que, résigné à la volonté des dieux, il soupiroit après le moment qui le mettroit en possession du bonheur qu'il avoit tâché de mériter par sa conduite. De là, passant au dogme de

l'immortalité de l'âme, il l'établit par une foule de preuves qui justifioient ses espérances.

Un moment après, le garde de la prison entra, pour lui annoncer qu'il étoit temps de prendre le poison. " Comme je n'ai vu personne," lui dit-il, " qui eût autant de force & de douceur que vous, je " suis assuré que vous n'êtes pas fâché contre moi, " & que vous ne m'attribuez pas votre infortune." Les pleurs ne lui permirent pas d'en dire davantage ; il se retira dans un coin de la prison, pour les répandre sans contrainte. " Que cet homme a " un bon cœur," dit Socrate à ses amis! ... " Voyez " comme il pleure .... Criton, il faut lui obéir : " qu'on apporte le poison." Un domestique entre tenant entre ses mains la coupe fatale ; Socrate ayant demandé ce qu'il avoit à faire. " Vous pro- " mener, après avoir pris la potion," répondit cet homme, " & vous coucher sur le dos, quand vos " jambes commenceront à s'appesantir." Alors, sans changer de visage, & d'une main assurée, il prit la coupe & l'approcha de sa bouche.

Dans ce terrible moment, le saisissement & l'effroi s'emparèrent de toutes les âmes, & des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux. Jusqu'alors, ils avoient fait des efforts pour se contenir, mais considérant qu'il venoit de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop long-temps contenue, fut forcée d'éclater, & leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faisoit retentir la prison de hurlemens affreux.

Cependant Socrate continuoit à se promener: dès qu'il sentit la pesanteur de ses jambes, il se mit sur son lit & s'enveloppa de son manteau. Déjà un froid mortel avoit glacé les pieds & les jambes: le poison étoit près de s'insinuer dans le cœur ; un instant après, le domestique s'approche, lève le manteau, & reçoit les derniers regards de Socrate; Criton lui ferma les yeux. Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux des hommes ; le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement: "Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni " par mes actions, commis la moindre injustice."

Histoire du théâtre des Grecs.

C'EST dans le sein des plaisirs tumultueux, que se forma l'art dramatique. Aux fêtes de Bacchus, des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie & de vin, s'élançoient sur leurs chariots, s'attaquoient par des impromptus grossiers, couvroient de ridicules leurs voisins, & dévoiloient les injustices des gens riches. Ces scènes ridicules & indécentes donnèrent aux poëtes, qui florissoient alors, l'idée de chanter les actions & les aventures des dieux & des héros, ou d'attaquer les vices & les ridicules des particuliers.

Susarion & Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie, furent les premiers qui commencèrent à paroître à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un monté sur des tréteaux, l'autre sur un chariot. Le premier attaqua les vices

& les ridicules de son temps, le second traita des sujets plus nobles, & puisés dans l'histoire. Le goût excessif qu'on prit, à la ville & à la campagne, pour leurs pièces, engagèrent les poëtes à consacrer leurs talens à la tragédie & la comédie. Phrynicus, disciple de Thespis, malgré quelques changemens heureux, laissa la tragédie dans l'enfance.

Eschyle, le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on doit lui donner, la reçut de ses mains, n'ayant ni grâce, ni dignité. La nature avoit pourvu ce grand homme d'une âme forte & ardente. Son silence & sa gravité annonçoient l'austérité de son caractère. Dans les batailles de Marathon, de Salamine & de Platée, où tant d'Athéniens se distinguèrent par leur valeur, il fit remarquer la sienne. L'histoire des temps héroïques, dont il s'étoit nourri dès sa plus tendre jeunesse, offroit à son imagination vive des idées grandes & nobles. Des succès & des revers éclatans, des trônes renversés & ensanglantés, des passions impétueuses & dévorantes, des vertus sublimes, des crimes & des vengeances atroces, partout l'empreinte de la grandeur, tels sont les magnifiques tableaux, qui sortent dessous son pinceau, & dont il rend, en quelque sorte, témoins les spectateurs, par toutes les ressources habilement ménagées de la représentation théâtrale.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies ; & dans la suite, à l'exemple de Sophocle, qui venoit d'entrer dans la carrière du théâtre, il en établit un troisième, & quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de personnages, un

des acteurs devenoit le héros de la pièce ; il attiroit à lui le principal intérêt ; &, comme le chœur ne remplissoit plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle. On peut dire de ce poëte, ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon : " L'épouvante marche devant lui, la tête " élevée jusqu'aux cieux." Partout, il inspire une terreur profonde & salutaire. Ses héros, toujours grands, aiment mieux être écrasés par la foudre que de faire une bassesse. Si, continuant à le suivre dans la carrière, nous examinons la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie, nous trouverons qu'il l'a fait avec la supériorité d'un grand maître.

Le caractère & les mœurs de ses personnages sont convenables & se démentent rarement. Il choisit pour l'ordinaire ses modèles dans les temps héroïques, & se plaît à peindre des âmes vigoureuses, franches, supérieures à la crainte, dévouées à la patrie, telles qu'il en vouloit former pour la défense de la Grèce ; car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perses.

Ses plans sont d'une extrême simplicité, il intéresse quelquefois par le seul récit des faits, & par la vivacité du dialogue ; d'autres fois, par la force du style, ou par la terreur du spectacle. Sous son pinceau vigoureux, les récits, les pensées, les maximes se changent en images frappantes. Voici comme il fait parler un courrier qu'Etéocle avoit envoyé au devant de l'armée des Argiens : " Roi

" des Thébains, l'ennemi approche, je l'ai vu, croyez " en mon récit."

Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables,
Epouvantent les dieux de sermens effroyables;
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le sang, jurent de se venger.
Ils en jurent la peur, le dieu Mars & Bellone, &c.

L'éloquence d'Eschyle étoit trop forte pour l'assujettir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie & de la correction ; son essor, trop audacieux pour ne pas l'exposer à des écarts; mais ses écarts sont ceux même du génie. En général, son style est noble & sublime, quelquefois grand avec excès & pompeux jusqu'à l'enflure.

Comme on étoit persuadé alors que la nature, en donnant aux anciens héros une taille avantageuse, avoit gravé sur leur front une majesté qui attiroit autant le respect des peuples, que l'appareil dont ils étoient entourés, Eschyle releva ses acteurs par une chaussure très-haute; il couvrit leurs traits, souvent difformes, d'un masque qui en cachoit l'irrégularité, & les revêtit de robes traînantes & magnifiques, dont la forme étoit si décente, que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dressoit autrefois à la hâte, il obtint un théâtre pourvu de machines & embelli de décorations. Il y fit retentir le son de la trompette; on y vit l'encens brûler sur les autels, les ombres sortir du tombeau, & les furies s'élancer du fond du Tartare. Les spectateurs étonnés de l'illusion que tant d'objets nou-

veaux faisoient sur leur esprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brilloit dans le jeu des acteurs. Eschyle les exerçoit presque toujours lui-même : il régloit leurs pas, & leur apprenoit à rendre l'action plus sensible par des gestes nouveaux & expressifs.

Eschyle, ayant quitté sa patrie, sur la fin de sa vie, se rendit en Sicile, où le roi Hiéron le combla de bienfaits & de distinctions. Il y mourut âgé d'environ soixante-dix ans. Les Athéniens décernèrent de grands honneurs à sa mémoire. Il étoït né quelques années après que Thespis eut donné son Alceste. De tous les poëtes ses contemporains & ses rivaux, Sophocle fut le seul qui balança sa gloire.

Sophocle naquit d'une famille honnête à Athènes, la 4e. année de la 70e. olympiade, vingt-sept ans après la naissance d'Eschyle, environ quatorze ans avant celle d'Euripide. La douceur de son caractère & les grâces de son esprit, lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conserva toute sa vie. Il s'appliqua d'abord à la poésie lyrique, mais son génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuse, & son premier succès l'y fixa pour toujours. —Il étoit alors âgé de vingt-huit ans ; il concouroit avec Eschyle, qui étoit en possession du théâtre. Après la représentation des pièces, le premier des archontes choisit dix juges pour nommer le vainqueur. La pluralité des suffrages se réunit en faveur de Sophocle. Un si beau triomphe sembloit devoir lui assurer pour jamais l'empire de la scène : mais le jeune Euripide, qui en avoit été témoin, fut

enflammé du désir de courir dans la même carrière ; il y entra à l'âge de dix-huit ans, &, pendant une longue suite d'années, il la parcourut de front avec Sophocle, comme deux superbes coursiers qui, d'une ardeur égale, aspirent à la victoire.

Quoique Euripide eut beaucoup d'agrémens dans l'esprit, sa sévérité, pour l'ordinaire, écartoit de son maintien les grâces du sourire ; il avoit, ainsi que Périclès, contracté cette habitude d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. Les facéties l'indignoient : « Je hais, » dit-il dans une de ses pièces, « ces hommes inutiles qui n'ont d'autre mérite que de s'égayer aux dépens des sages qui les méprisent. » Il faisoit surtout allusion à la licence des auteurs de comédies, qui, de leur côté, cherchoient à décrier ses mœurs, comme ils décrioient celles des philosophes. Pour toute réponse, il eût suffi d'observer qu'Euripide étoit l'ami de Socrate, qui n'assistoit guère aux spectacles, que lorsqu'on donnoit les pièces de ce poëte.

Sur la fin de ses jours, il se retira auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine, & il y mourut quelques années après, âgé d'environ soixante-dix ans. Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine, pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes ; mais Archélaüs, qui avoit déjà donné des marques publiques de sa douleur, rejeta leurs prières, & regarda comme un honneur pour ses états, de conserver les restes d'un si grand homme ; il lui fit élever un tombeau magnifique. En même temps, les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée.

La mort de Sophocle arriva environ un an après celle d'Euripide. Ainsi les Athéniens perdirent, presque en même temps, ces deux hommes célèbres. A peine avoient-ils les yeux fermés, qu'Aristophane porta son jugement sur les trois poëtes qui avoient pendant un siècle illustré la scène. Il assigna le premier rang à Eschyle ; le second à Sophocle ; le troisième à Euripide. Sans approuver ni combattre cette décision, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

Sophocle reprochoit à Eschyle, la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la disposition des plans, & ces trois défauts il se flattoit de les avoir évités. Si les modèles qu'on nous présente au théâtre se trouvent à une trop grande élévation, leurs malheurs n'ont pas le droit de nous attendrir, ni leurs exemples, celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration & notre intérêt peuvent atteindre. Eschyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devroient être ; Euripide, tels qu'ils sont.

Eschyle avoit conservé dans son style, les hardiesses du dithyrambe ; & Sophocle la magnificence de l'épopée. Euripide fixa la langue de la tragédie ; & telle est la magie de son style enchanteur, que, tenant dans un juste tempérament entre la bassesse & l'élévation, il est presque toujours élégant & clair, presque toujours harmonieux, coulant & si fléxible, qu'il paroît se prêter sans efforts

à tous les besoins de l'âme. C'étoit néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faisoit des vers faciles ; il jugeoit ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, comme tous ceux qui aspirent à la perfection.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, son histoire est moins connue ; ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout à coup son accroissement en Sicile. Au lieu d'un recueil de scènes sans liaison & sans suite, le philosophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, & la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces, assujetties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce ; & la comédie y partagea bientôt avec sa rivale les suffrages du public.

Plusieurs Athéniens s'exercèrent dans ce genre, & leurs noms décorent la liste nombreuse de ceux qui, depuis Epicharme jusqu'à nos jours, s'y sont distingués. Tels furent Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis, & Aristophane, mort environ trente ans avant mon arrivée en Grèce.

Des facéties piquantes valurent des succès brillans à Magnès. Cratinus se fit remarquer par la peinture vive, énergique, & en même temps amère des vices des particuliers ; Cratès, par la gaieté de ses saillies ; Phérécrate, par la finesse des siennes. Eupolis suivit la manière de Cratinus, mais il a plus d'élévation & d'aménité que lui. Aristophane, avec moins de fiel que Cratinus, moins d'agrémens qu'Eupolis, tempéra souvent l'amertume de l'un par les grâces de l'autre.

Si l'on s'en rapportoit aux titres des pièces qui nous restent de leurs temps, il seroit difficile de concevoir l'idée qu'on se faisoit alors de la comédie. Voici quelques-uns de ces titres ; Prométhée, Triptolème, Bacchus, les Danaïdes, Niobé, le naufrage d'Ulysse, &c. Ces pièces qui faisoient le sujet d'autant de tragédies, revêtues de couleurs différentes, parurent sur la scène comique. On pleuroit à la Niobé d'Euripide, on rioit à celle d'Aristophane. Cependant la comédie devint un art régulier, puisque les philosophes ont pu la définir. Ils disent qu'elle imite, non tous les vices, mais uniquement les vices susceptibles de ridicules, qu'à l'exemple de la tragédie, elle peut exagérer les caractères, pour les rendre plus frappans.

Extrait d'un voyage sur les côtes de l'Asie & dans quelques-unes des îles voisines.

PHILOTAS avoit, dans l'île de Samos, des possessions qui exigeoient sa présence. Je lui proposai de partir avant le terme qu'il avoit fixé, de nous rendre à Chio, de passer dans le continent, de parcourir les principales villes Grecques établies en Eolide, en Ionie, en Doride ; de visiter ensuite les îles de Rhodes & de Crète ; enfin de voir à notre retour celles qui sont situées vers les côtes de l'Asie, telles que Cos, Patinos, d'où nous irions à Samos. La relation de ce voyage seroit d'une longueur excessive ; je vais simplement extraire de mon journal les articles qui m'ont paru convenir au plan général de cet ouvrage.

Apollodore nous donna son fils Lysis, qui, après avoir achevé ses exercices, venoit d'entrer dans le monde ; plusieurs de nos amis voulurent aussi nous accompagner.

L'île de Chio, où nous abordâmes, est une des plus célèbres de la mer Egée. Plusieurs chaînes de montagnes couronnées de beaux arbres y forment des vallées délicieuses, & les collines y sont, en divers endroits, couvertes de vignes qui produisent un vin excellent. Les habitans prétendent avoir transmis aux autres nations l'art de cultiver la vigne. Un jour dans une compagnie, on agita la fameuse question de la patrie d'Homère ; les prétentions des autres villes furent rejetées, celles de Chio défendues avec chaleur.

Entr'autres preuves on nous dit que les descendans d'Homère subsistoient encore dans l'île, sous le nom d'Homérides. Nous en vîmes en effet paroître deux, vêtus d'une robe magnifique, & la tête couverte d'une couronne d'or. Ils n'entamèrent point l'éloge du poëte : ils avoient un encens plus précieux à lui offrir ; ils chantèrent alternativement plusieurs morceaux de l'Iliade, & mirent tant d'intelligence dans l'exécution, que nous découvrîmes de nouvelles beautés aux traits qui nous avoient le plus frappés.

Le peuple de cette île posséda pendant quelque temps l'empire de la mer ; mais sa puissance & ses richesses lui devinrent funestes.

De Chio nous nous rendîmes à Cumes en Eolide, & c'est de là que nous partîmes pour visiter ces villes florissantes qui bornent l'empire des Perses du

côté de la mer Egée. Ce que j'en vais dire, exige quelques notions préliminaires.

Dès les temps les plus anciens, les Grecs se trouvèrent divisés en trois grandes peuplades, qui sont les Doriens, les Eoliens, & les Ioniens. Ces noms, à ce qu'on prétend, leur furent donnés par les enfans de Deucalion, qui régna en Thessalie. Deux de ses fils, Dorus & Eolus, & son petit fils Ion, s'étant établis en différens cantons de la Grèce, les peuples policés, ou du moins réunis par les soins de ces étrangers, se firent un honneur de porter leurs noms.

Les trois grandes classes que je viens d'indiquer, se font encore remarquer par des traits plus ou moins sensibles. La langue Grecque nous présente trois dialectes principaux : le Dorien, l'Eolien & l'Ionien. Le Dorien qu'on parle à Lacédémone, en Argolide, à Rhodes, en Crète, en Sicile, &c. forme dans tous ces lieux des idiomes particuliers. Il en est de même de l'Ionien. Quant à l'Eolien, il se confond souvent avec le Dorien. Parmi les nations Doriennes, Lacédémone tient le premier rang, & Athènes parmi les Ioniennes.

Environ deux siècles après la guerre de Troye, une colonie d'Ioniens fit un établissement sur les côtes de l'Asie, dont elle avoit chassé les anciens habitans. Peu de temps auparavant, des Eoliens s'étoient emparés du pays qui est au nord de l'Ionie, & celui qui est au midi, tomba ensuite entre les mains des Doriens.

Les Eoliens possèdent dans le continent onze villes, dont les députés s'assemblent en certaines oc-

casions dans celle de Cumes. La confédération des Ioniens s'est formée entre douze principales villes. Leurs députés se réunissent tous les ans, auprès d'un temple de Neptune, à une légère distance d'Ephèse. Les états des Doriens s'assemblent au promontoire Triopium.

C'est à peu près de cette manière que furent réglées, dès les plus anciens temps, les diètes des Grecs Asiatiques. Tranquilles dans leurs nouvelles demeures, ils cultivèrent en paix de riches campagnes, & furent invités par la position des lieux à transporter leurs denrées de côte à côte. Bientôt leur commerce s'accrut avec leur industrie. On les vit dans la suite s'établir en Egypte, affronter la mer Adriatique & celle de Tyrrhénie, se construire une ville en Corse, & naviguer à l'île de Tartessus au delà des colonnes d'Hercule.

Cependant leurs premiers succès avoient fixé l'attention d'une nation trop voisine pour n'être pas redoutable. Les rois de Lydie, dont Sardes étoit la capitale, s'emparèrent de quelques-unes de leurs villes. Crœsus les assujettit toutes, & leur imposa un tribut. Avant d'attaquer ce prince, Cyrus leur proposa de joindre leurs armes aux siennes ; elles s'y refusèrent. Après sa victoire, il dédaigna leurs hommages, & fit marcher contre elles ses lieutenans, qui les unirent à la Perse par droit de conquête.

Sous Darius, fils d'Hystaspe, elles se soulevèrent. Bientôt, secondées des Athéniens, elles brûlèrent la ville de Sardes, & allumèrent entre les Perses & les Grecs cette haine fatale, que des torrens de sang n'ont pas encore éteinte. Subjuguées de nouveau

par les premiers, elles secouèrent leur joug après la bataille de Mycale ; enfin, la paix d'Antalcidas les restitua pour jamais à leurs anciens maîtres.

Ainsi, pendant environ deux siècles, les Grecs de l'Asie ne furent occupés qu'à porter, briser & reprendre leurs chaînes. Au milieu de ces révolutions, des villes entières opposèrent une résistance opiniâtre à leurs ennemis. D'autres donnèrent de plus grands exemples de courage ; les habitans de Téos & de Phocée abandonnèrent les tombeaux de leurs pères : les premiers allèrent s'établir à Abdère en Thrace ; une partie des seconds, après avoir longtemps erré sur les flots, jeta les fondemens de la ville d'Elée en Italie, & de celle de Marseille dans les Gaules.

Les descendans de ceux qui restèrent dans la dépendance de la Perse, lui payent le tribut que Darius avoit imposé à leurs ancêtres. Ce tribut étoit assez modique, vu l'étendue, la fertilité, l'industrie & le commerce de ces contrées : ce qui prouve que la cour de Suze vouloit retenir les Grecs dans la soumission plutôt que dans la servitude ; elle leur avoit même laissé leurs lois, leur religion, leurs fêtes & leurs assemblées provinciales. Deux fois ces peuples ont pu se soustraire à la domination des Perses, & deux fois ils ont refusé de quitter leurs demeures. S'il est permis d'en juger d'après leur population & leurs richesses, l'indépendance n'étoit pas nécessaire à leur bonheur.

Je reprends la narration de mon voyage : la ville de Cumes est une des plus grandes & des plus anciennes de l'Eolide. Après avoir passé quelques

jours à Phocée, nous entrâmes dans ces vastes & riches campagnes, que l'Hermus fertilise de ses eaux, & qui s'étend depuis le rivage de la mer jusqu'au-delà de Sardes. Notre route, presque partout ombragée de beaux andrachnés, nous conduisit à l'embouchure de l'Hermus, & de là nos regards s'étendirent sur cette superbe rade, formée par une presqu'île, où sont les villes d'Erythres & de Téos. Au fond de la baie, se trouvent quelques petites bourgades, restes infortunés de l'ancienne ville de Smyrne, autrefois détruite par les Lydiens. Les habitans nous firent voir, à une légère distance de leurs demeures, une grotte d'où s'échappe un petit ruisseau qu'ils nomment Mélès. Elle est sacrée pour eux; ils prétendent qu'Homère y composa ses ouvrages.

Nous dirigeâmes notre route vers le midi : outre les villes qui sont dans l'intérieur des terres, nous vîmes sur les bords de la mer, ou aux environs, Lébédos, Colophon, Ephèse, Priène, Myus, Milet, Jassus, Myndus, Halycarnasse & Cnide.

Les habitans d'Ephèse nous montroient avec regret les débris du temple de Diane, aussi célèbre par son antiquité que par sa grandeur. Quatorze ans auparavant, il avoit été brûlé, non par le feu du ciel, ni par les fureurs de l'ennemi, mais par les caprices d'un particulier nommé Erostrate, qui, au milieu des tourmens, avoua qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'éterniser son nom. Il ne reste de ce superbe édifice que les quatre murs, & des colonnes qui s'élèvent au milieu des décombres. La flamme a consumé le toit & les ornemens qui décoroient la

nef.

nef. On commence à le rétablir. Les parties dégradées par le feu seront restaurées ; celles qu'il a détruites reparoîtront avec plus de magnificence, du moins avec plus de goût. La beauté de l'intérieur étoit rehaussée par l'éclat de l'or, & les ouvrages de quelques célèbres artistes ; elle le sera beaucoup plus par les tribus de la peinture & de la sculpture, perfectionnées en ces derniers temps. On ne changera point la forme de la statue, forme anciennement empruntée des Egyptiens, & qu'on retrouve dans les temples de plusieurs villes Grecques. La tête de la déesse est surmontée d'une tour ; deux tringles de fer soutiennent ses mains ; le corps se termine en une gaîne enrichie de figures d'animaux & d'autres symboles.

Nous voici à Milet. Nous admirons ses murs, ses temples, ses fêtes, ses ports. C'est le séjour de l'opulence, des lumières & des plaisirs : c'est l'Athènes de l'Ionie. Cette ville a vu sortir de son sein un grand nombre de colonies, qui perpétuent sa gloire sur les côtes de l'Hellespont, de la Propontide & du Pont-Euxin. Elle donna le jour aux premiers historiens & aux premiers philosophes.

Les monumens des arts décorent l'intérieur de la ville ; les richesses de la nature éclatent aux environs. Combien de fois nous avons porté nos pas vers les bords du Méandre, qui, après avoir reçu plusieurs rivières, & baigné les murs de plusieurs villes, se répand en replis tortueux, au milieu de cette plaine, qui s'honore de porter son nom, & se pare avec orgueil de ses bienfaits.

Quand on remonte le Nil depuis Memphis jusqu'à Thèbes, on aperçoit, aux côtés du fleuve, une longue suite de superbes monumens, parmi lesquels s'élèvent, par intervalles, des pyramides & des obélisques; un spectacle plus intéressant frappe le voyageur attentif qui, du port d'Halycarnasse en Doride, remonte vers le nord, pour se rendre à la presqu'île d'Erythres. Dans cette route qui, en droite ligne, n'a que neuf cents stades * environ, s'offrent à ses yeux quantité de villes, dispersées sur les côtes du continent & des îles voisines. Jamais, dans un si court espace, la nature n'a produit un si grand nombre de talens distingués & de génies sublimes. Hérodote naquit à Halycarnasse; Hippocrate à Cos; Thalès à Milet; Pythagore à Samos; Parrhasius à Ephèse; Xénophane à Colophon; Anacréon à Téos; Anaxagore à Clazomènes; Homère partout; j'ai déjà dit que l'honneur de lui avoir donné le jour excite de grandes rivalités dans ces contrées.

De l'Ionie proprement dite, nous passâmes dans la Doride, qui fait partie de l'ancienne Carie. Cnide, située près du promontoire Triopium, donna le jour à l'historien Ctésias, ainsi qu'à l'astronome Eudoxe, qui a vécu de notre temps. On nous montroit, en passant, la maison où ce dernier faisoit ses observations. Un moment après, nous nous trouvâmes en présence de la célèbre Vénus de Praxitèle. Elle est placée au milieu d'un petit temple qui reçoit le jour de deux portes opposées, afin

* Environ 34 lieues.

qu'une lumière douce l'éclaire de toutes parts. Les Cnidiens s'enorgueillissent d'un trésor qui favorise à la fois les intérêts de leur commerce & ceux de leur gloire. Chez des peuples livrés à la superstition, & passionnés pour les arts, il suffit d'un oracle, ou d'un monument célèbre, pour attirer les étrangers. On en voit très-souvent qui passent les mers & viennent à Cnide contempler le plus bel ouvrage qui soit sorti des mains de Praxitèle.

Les îles de Rhodes, de Crète, &c. Hippocrate.

En approchant de Rhodes, Stratonicus nous chanta cette belle ode, où entr'autres louanges que Pindare donne à cette île, il l'appelle la fille de Vénus & l'épouse du soleil. On prétend qu'il n'est point de jour dans l'année où ce dieu ne s'y montre pendant quelques momens. Les Rhodiens le regardent comme leur principale divinité, & le représentent sur toutes leurs monnoies.

Du temps d'Homère, l'île étoit partagée entre les villes d'Ialyse, Camire, & Linde, qui subsistent encore, dépouillées de leur ancien éclat. Presque de nos jours, la plupart de leurs habitans, ayant résolu de s'établir dans un même endroit, pour réunir leurs forces, jetèrent les fondemens de la ville de Rhodes, d'après les dessins d'un architecte Athénien ; ils y transportèrent les statues qui décoroient leurs premières demeures, & dont quelques-unes sont de vrais colosses. La nouvelle ville fut

construite en forme d'amphithéâtre, sur un terrain qui descend jusqu'au rivage de la mer. Ses ports, ses arsenaux, ses murs, qui sont d'une très-grande élévation, & garnis de tours ; ses maisons bâties en pierres & non en briques, ses temples, ses rues, ses théâtres, tout y porte l'empreinte de la grandeur & de la beauté : tout annonce le goût d'une nation qui aime les arts, & que son opulence met en état d'exécuter de grandes choses.

L'air de ce pays est pur & serein. On y trouve des cantons fertiles, du raisin & du vin excellent, des arbres d'une grande beauté, des salines, des carrières de marbre ; la mer qui l'entoure fournit du poisson en abondance. Ces avantages & d'autres encore, ont fait dire aux poëtes qu'une pluie d'or y descend du ciel. L'industrie seconda la nature. Avant l'époque des olympiades, les Rhodiens s'appliquèrent à la marine. Par son heureuse position, leur île sert de relâche aux vaisseaux qui vont d'Egypte en Grèce, ou de Grèce en Egypte. Parmi leurs nombreuses colonies, on doit compter Parthénopé * & Salapia en Italie, Agrigente & Géla en Sicile, Rhodes † sur les côtes de l'Ibérie, au pied des Pyrénées.

Les Rhodiens paroissent avec assurance sur toutes les mers ; & rien n'est comparable à la légèreté de leurs vaisseaux, à la discipline qu'on y observe, à l'habileté des commandans & des pilotes.

Parmi les gens de lettres qu'a produit cette île, nous citerons d'abord Cléobule, l'un des sages de

* Naples. † Roses en Espagne.

la Grèce ; ensuite Timocréon & Anaxandride, l'un & l'autre célèbres par leurs comédies.

L'île de Rhodes est beaucoup plus petite que celle de Crète *. Toutes deux m'ont paru mériter de l'attention : la première s'est élevée au-dessus de ses moyens ; la seconde est restée au-dessous des siens. Notre traversée de l'une à l'autre fut très-heureuse ; & nous descendîmes au port de Cnosse, éloigné de cette ville de vingt-cinq stades †.

Du temps de Minos, Cnosse étoit la capitale de l'île. Les habitans voudroient lui conserver la même prérogative, & fondent leurs prétentions, non sur leur puissance actuelle, mais sur la gloire de leurs ancêtres, & sur un titre encore plus respectable à leurs yeux ; c'est le tombeau de Jupiter ; c'est cette caverne fameuse où ils disent qu'il fut enséveli. Elle est creusée au pied du Mont Ida, à une légère distance de la ville ; le chemin qui y conduit est très-agréable. Sur ses bords, des arbres superbes ; à ses côtés, des prairies charmantes, & un bois de cyprès remarquables par leur hauteur & leur beauté, bois consacré aux dieux, ainsi qu'un temple que nous trouvâmes ensuite. A l'entrée de la caverne, sont suspendues quantité d'offrandes ; au fond, nous vîmes un siége qu'on nomme le trône de Jupiter, &, sur les parois, cette inscription tracée en anciens caractères : *C'est ici le tombeau de Zan* ‡.

---

* Aujourd'hui Candie. † Environ une lieue.

‡ Zan ou Jupiter.

De là, nous allâmes à la ville de Gortyne, l'une des principales du pays. On nous fit monter sur une colline par un chemin très-rude, jusqu'à l'ouverture d'une caverne, dont l'intérieur présente à chaque pas des circuits & des sinuosités sans nombre. C'est là surtout qu'on connoît le danger d'une première faute, & que l'erreur d'un moment peut coûter la vie au voyageur indiscret. Nos guides à qui une longue expérience avoit appris à connoître tous les replis de ces retraites obscures, s'étoient armés de flambeaux. Nous suivîmes une espèce d'allée, assez large pour y laisser passer deux ou trois hommes de front, haute en certains endroits de sept à huit pieds; en d'autres, de deux ou trois seulement. Après avoir marché ou rampé pendant l'espace d'environ douze cents pas, nous trouvâmes deux salles presque rondes, ayant chacune vingt-quatre pieds de diamètre, sans autre issue que celle qui nous y avoit conduits, toutes deux taillées dans le roc, ainsi qu'une partie de l'allée que nous venions de parcourir.

Nos conducteurs prétendoient que cette vaste caverne, étoit précisément ce fameux labyrinthe, où Thésée mit à mort le Minotaure que Minos y tenoit renfermé. Ils ajoutoient que dans l'origine, le labyrinthe ne fut destiné qu'à servir de prison.

La Crète doit être comptée parmi les plus grandes îles connues: sa longueur d'orient en occident est, à ce qu'on prétend, de 2,500 stades *; dans son milieu, elle en a environ 400 de largeur †;

* 94 lieues 1,250 toises. † 15 lieues 300 toises.

beaucoup moins partout ailleurs. Au midi, la mer de Libye baigne ses côtes ; au nord, la mer Egée : à l'est, elle s'approche de l'Asie ; à l'ouest, de l'Europe. Sa surface est hérissée de montagnes, dont quelques-unes moins élevées que le Mont Ida, sont néanmoins d'une très-grande hauteur : on distingue dans sa partie occidentale les Monts Blancs, qui forment une chaîne de trois cents stades de longueur. Sur les rivages de la mer, & dans l'intérieur des terres, de riches prairies sont couvertes de troupeaux nombreux ; des plaines bien cultivées présentent successivement d'abondantes moissons de blé, de vin, d'huile, de miel, & de fruits de toutes espèces. L'île produit quantité de plantes salutaires ; les arbres y sont très-vigoureux, & les cyprès s'y plaisent beaucoup ; ils croissent, à ce qu'on dit, au milieu des neiges éternelles qui couronnent les Monts Blancs, & qui leur ont fait donner ce nom.

La Crète étoit fort peuplée du temps d'Homère. On y comptoit quatre-vingt dix, ou cent villes. Je ne sais si depuis le nombre en a augmenté ou diminué. Le pays étant partout montueux & inégal, la course à cheval est moins connue des habitans que la course à pied. Par l'exercice continuel qu'ils font de l'arc & de la fronde dès leur enfance, ils sont devenus les meilleurs archers & les plus habiles frondeurs de la Grèce.

L'île est d'un difficile accès. La plupart de ses ports sont exposés aux coups de vent ; mais comme il est aisé d'en sortir avec un temps favorable, on pourroit y préparer des expéditions pour toutes les

parties de la terre. La position des Crétois au milieu des nations connues, leur extrême population, & les richesses de leur sol, font présumer que la nature les avoit destinés à ranger toute la Grèce sous leur obéissance. Dès avant la guerre de Troye, ils soumirent une partie des îles de la mer Egée, & s'établirent sur quelques côtes de l'Asie & de l'Europe. Au commencement de cette guerre, quatre-vingt de leurs vaisseaux abordèrent sur les rives d'Ilium, sous les ordres d'Idoménée & de Mérion. Bientôt après, l'esprit des conquêtes s'éteignit parmi eux, & dans ces derniers temps, il a été remplacé par des sentimens qu'on auroit de la peine à justifier. Lors de l'expédition de Xerxès, ils obtinrent de la Pythie une réponse qui les dispensoit de secourir la Grèce ; &, pendant la guerre du Péloponèse, ils furent guidés, non par un principe de justice, mais par l'appât du gain ; ils mirent à la solde des Athéniens un corps de frondeurs & d'archers, que ces derniers leur avoient demandés.

Tel ne fut jamais l'esprit de leurs lois, de ces lois d'autant plus célèbres qu'elles en ont produit de plus belles encore.

Lycurgue emprunta des Crétois l'usage des repas en commun, les règles sévères de l'éducation publique, & plusieurs autres articles qui semblent établir une conformité parfaite entre ses lois & celles de Crète.

Un vaisseau marchand & une galère à trois rangs de rames devoient partir incessamment du port de Cnosse, pour se rendre à l'île de Samos. Le premier, à cause de sa forme ronde, faisoit moins de

chemin que la seconde ; mais nous le préférâmes, parce qu'il devoit toucher aux îles où nous voulions descendre.

Après quelques jours d'une navigation heureuse, & que les conversations animées des voyageurs rendoient agréable, lorsque nous étions sur le point d'arriver à notre terme, tout à coup il s'éleva un vent violent qui agitoit avec furie notre vaisseau, & nous faisoit appréhender à chaque instant d'être submergés dans les flots. L'habileté de notre pilote n'étoit pas capable de nous rassurer, vainement il épuisoit les ressources de son art. Lysis, que Stratonicus n'avoit cessé d'importuner de questions, saisit ce moment pour lui demander quels étoient les bâtimens où l'on court le moins de risques ; si c'étoient les ronds ou les longs. " Ceux qui sont à " terre," répondit-il. Ses vœux furent bientôt comblés, un coup de vent nous porta dans le port de Cos, où nous voulions débarquer.

L'île de Cos est petite, mais très-agréable. Un tremblement de terre ayant détruit une partie de l'ancienne ville, les habitans vinrent s'établir, il y a quelques années, au pied d'un promontoire, à quarante stades du continent de l'Asie.

Rien de si riche en tableaux que cette position : rien de si magnifique que le port, les murailles, l'intérieur de la nouvelle ville. Le célèbre temple d'Esculape, situé dans le faubourg, est couvert d'offrandes, tribut de la reconnoissance des malades.

Un plus noble objet fixoit notre attention. C'est dans cette île que naquit Hippocrate, la première

année de la 80e. olympiade*. Il étoit de la famille des Asclépiades, qui, depuis plusieurs siècles, conserve la doctrine d'Esculape. Elle a formé trois écoles, établies, l'une à Rhodes, la seconde à Cnide, & la troisième à Cos.—Hippocrate reçut de son père les élémens des sciences ; &, pour connoître l'essence de chaque corps en particulier, il s'appliqua tellement à la physique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y sont le plus distingués.

Les intérêts de la médecine se trouvoient alors entre les mains de deux classes d'hommes qui travailloient, à l'insu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant : les philosophes, d'un côté ; d'un autre côté, les descendans d'Esculape. Les premiers dissertant sur le corps humain, s'appliquoient à connoître les causes des vicissitudes qu'il éprouve souvent ; les seconds traitoient les maladies, suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons. Hippocrate, enrichi des connoissances des uns & des autres, conçut une de ces grandes & importantes idées, qui servent d'époque à l'histoire du génie ; ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, & de rectifier la théorie par la pratique.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qui venoit de s'ouvrir ; & Hippocrate acheva une révolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni sur les heureux essais de ses nouveaux remèdes, ni sur les prodiges

* L'an 460 avant l'ère chrétienne.

qu'ils opérèrent dans tous les lieux honorés de sa présence, & surtout en Thessalie, où, après un long séjour, il mourut, peu de temps avant mon arrivée dans la Grèce.

Mais je dirai que ni l'amour du gain, ni le désir de la célébrité, ne l'avoient conduit en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui, je n'ai aperçu dans son âme qu'un sentiment, l'amour du bien ; & dans le cours de sa longue vie, qu'un seul fait, le soulagement des malades.

Il a laissé plusieurs ouvrages, qui sont ou des journaux de maladies qu'il avoit suivies, ou des résultats de son expérience, & de celle des siècles antérieurs, ou des règles pour l'institution du médecin, &c. Ce grand homme s'est peint dans ses écrits. Rien de si touchant que la candeur avec laquelle il rend compte de ses propres fautes. Lorsqu'il fait le portrait du médecin qui honore sa profession, il veut qu'il se rende digne de l'estime publique par un savoir profond, une longue expérience, une exacte probité & une vie pure & sans reproche ; que tous les malheureux, sans distinction de riches & de pauvres, de grands & de petits, soient égaux à ses yeux, comme ils le sont aux yeux de la divinité ; qu'il leur parle avec douceur, qu'il supporte avec patience leur humeur quelquefois chagrine, qu'il leur donne des consolations, &c. Tel est le médecin qu'Hippocrate comparoit à un dieu, sans s'apercevoir qu'il le retraçoit en lui-même.

Après avoir visité quelques-unes des îles qui sont aux environs de Cos, nous partîmes pour

Athènes, & quelques mois après nous nous rendîmes aux fêtes de Délos.

Les Cyclades. Fêtes de Délos. Simonide, &c.

DANS l'heureux climat de la Grèce, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour : on y jouit des biens qu'il amène, & de ceux qu'il promet. Cette saison charmante ramenoit des fêtes plus charmantes encore ; celles qu'on célèbre de quatre en quatre ans à Délos, pour honorer la naissance de Diane & d'Apollon. La jeunesse d'Athènes brûloit d'envie de s'y distinguer : toute la ville étoit en mouvement. On y préparoit aussi la députation solennelle qui va, tous les ans, offrir au temple de Délos un tribut de reconnoissance, pour la victoire que Thésée remporta sur le Minotaure. Elle est conduite sur le même vaisseau qui transporta ce héros en Crète ; & déjà le prêtre d'Apollon en avoit couronné la poupe de ses mains sacrées. Je descendis au Pirée avec Philotas & Lysis : la mer étoit couverte de bâtimens légers qui faisoient voile pour Délos : nous sortîmes du port, & nous abordâmes le soir à l'île de Céos.

Le lendemain, nous rasâmes Syros ; &, ayant laissé Ténos à gauche, nous entrâmes dans le canal qui sépare Délos de l'île de Rhénée. Nous vîmes aussitôt le temple d'Apollon, & la ville de Délos, qui se développoit presque toute entière à nos regards. Nous parcourions d'un œil avide ces édifices superbes, ces portiques élégans, & ces forêts de colonnes dont elle est ornée. Le temple

n'est éloigné du rivage que d'environ cent pas. Il y a plus de mille ans qu'Erysichthon, fils de Cérops, en jeta les premiers fondemens, & que les divers états de la Grèce ne cessent de l'embellir ; il étoit couvert de festons & de guirlandes, qui, par l'opposition de leurs couleurs, donnoient un nouvel éclat au marbre de Paros dont il est construit. Nous vîmes dans l'intérieur la statue d'Apollon, moins célèbre par la délicatesse du travail que par son ancienneté. Auprès de la statue, est cet autel qui passe pour une des merveilles du monde ; des cornes d'animaux, pliées avec effort, entrelacées avec art & sans aucun ciment, forment un tout aussi solide que régulier. Des prêtres, occupés à l'orner de fleurs & de rameaux, nous faisoient remarquer l'ingénieux tissu de ses parties.

Près de nous, étoit un des principaux habitans de Délos, nommé Philoclès. C'étoit lui qui, prévenu par des lettres d'Athènes, devoit exercer à notre égard les devoirs de l'hospitalité. Après s'être fait connoître à nous, il se hâta de nous conduire dans sa maison, où nous fûmes reçus, non comme des étrangers, mais comme des amis. Il voulut être le compagnon de notre voyage dans les lieux circonvoisins de l'île. Lorsque nous fûmes parvenus au pied de Cynthus, il nous fit remarquer, du haut de la colline, une quantité surprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles sont semées au milieu des flots, avec le même beau désordre que les étoiles le sont dans le ciel.

" La plupart de ces îles," nous dit Philoclès, " se nomment Cyclades, parce qu'elles forment comme

une enceinte autour de Délos. Sésostris, roi d'Egypte, en soumit une partie à ses armes ; Minos, roi de Crète, en gouverna quelques-unes par ses lois ; les Phéniciens, les Cariens, les Perses, les Grecs, toutes les nations qui ont eu l'empire de la mer, les ont successivement conquises ou peuplées : mais, les colonies de ces derniers ont fait disparoître les traces des colonies étrangères, & des intérêts puissans ont pour jamais attaché le sort des Cyclades à celui de la Grèce.

" Athènes leur a donné ses lois ; à l'ombre de sa puissance, elles voient fleurir, dans leur sein, le commerce, l'agriculture & les arts. Elles ne sont pas toutes également fertiles : il en est qui suffisent à peine au besoin des habitans ; telle est Mycone, située à l'est de Délos. Moins grande, mais plus fertile que Mycone, est Rhénée que vous voyez à l'ouest, & qui n'est éloignée que d'environ cinq cents pas.

" Portez vos regards vers le nord-ouest, vous y découvrirez les côtes de l'île de Ténos. Ceux qui la cultivèrent les premiers, en firent une terre qui répond aux vœux du laboureur, ou qui les prévient. Elle offre à ses besoins les fruits les plus exquis & des grains de toute espèce. Ténos est séparée d'Andros par un canal de douze stades de largeur. Cette dernière est distinguée par des sources abondantes, des vallées aussi délicieuses qu'en Thessalie, des fruits qui flattent la vue & le goût, par une ville enfin que les difficultés qu'eurent les Athéniens à la soumettre, ont rendue célèbre.

" A une distance presque égale d'Andros & de

Céos, on trouve la petite île de Gyaros, région sauvage, à qui la nature a tout refusé, comme elle semble avoir tout accordé à l'île de Céos.

" En effet on trouve dans celle-ci en abondance des fruits excellens, des pâturages gras & fertiles ; les corps y sont robustes, les âmes naturellement vigoureuses, les peuples très-nombreux. Joulis, sa capitale, est ornée d'édifices superbes, mais ce qui lui donne plus d'éclat, c'est d'avoir produit plusieurs hommes célèbres, & entr'autres, Simonide, Bacchylide & Prodicus.

" Simonide naquit vers la 3e. année de la 55e. olympiade *. Il mérita l'estime des rois, des sages, & des grands hommes de son temps. De ce nombre furent Hipparque qu'Athènes auroit adoré, si Athènes avoit pu souffrir un maître ; Pausanias, roi de Lacédémone, que ses succès contre les Perses avoient élevé au comble de l'honneur ; Alévas, roi de Thessalie, qui effaça la gloire de ses prédécesseurs, & augmenta celle de sa nation ; Hiéron, qui commença par être le tyran de Syracuse, & qui finit par en être le père ; Thémistocle enfin, qui n'étoit pas roi, mais qui avoit triomphé du plus puissant des rois.

" Simonide étoit poëte & philosophe. L'heureuse réunion de ces qualités rendit ses talens plus utiles & sa sagesse plus aimable. Son style, plein de douceur, est simple, harmonieux, admirable pour le choix & l'arrangement des mots. Les louanges des dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, &c.

---

* L'an 558 avant l'ère chrétienne.

furent l'objet de ses chants. Il écrivit en vers les règnes de Cambyse & de Darius; il s'exerça dans presque tous les genres de poésie, & réussit principalement dans les élégies & les chants plaintifs. Personne n'a mieux connu l'art sublime & délicieux d'intéresser & d'attendrir; personne n'a peint avec plus de vérité les situations & les infortunes qui excitent la pitié, &c.

« Cet homme doué de si belles qualités de l'esprit, n'étoit pas sans défauts, même essentiels, car on lui reproche une avarice que les libéralités d'Hiéron ne pouvoient satisfaire, & qui, suivant le caractère de cette passion, devenoit de jour en jour plus insatiable. Il fut le premier qui dégrada la poésie, en faisant un trafic honteux de la louange. Il mourut âgé d'environ quatre-vingt-dix ans.

« Non loin de Céos, est l'île de Cythnos, renommée pour ses pâturages; &, plus près de nous, cette terre que vous voyez à l'ouest, est l'île fertile de Syros, où naquit un des plus anciens philosophes de la Grèce: c'est Phérécyde, qui vivoit il y a deux cents ans. Étendez vos regards vers le midi; voyez à l'horizon ces vapeurs sombres & fixes qui en ternissent l'éclat naissant: ce sont les îles de Paros & de Naxos.

« Paros peut avoir trois cents stades de circuit*. Des campagnes fertiles, de nombreux troupeaux, deux ports excellens, & des colonies envoyées au loin,

---

* 11 lieues, 850 toises.

vous donneront une idée générale de la puissance de ses habitans. Plusieurs villes se glorifient d'avoir donné le jour à Homère ; aucune ne dispute à Paros l'honneur ou la honte d'avoir produit Archiloque. Ce poëte, qui vivoit il y a environ trois cent cinquante ans, étoit d'une famille distinguée. Il a fait pour la poésie lyrique, ce qu'Homère avoit fait pour la poésie épique. Mais du côté des mœurs & de la conduite, Archiloque devroit être rejeté dans la plus vile classe des hommes. Jamais des talens plus sublimes ne furent unis à un caractère plus atroce & plus dépravé. Il souilloit ses écrits d'expressions licencieuses & de peintures lascives, il y répandoit avec profusion le fiel le plus amer. Ses amis & ses ennemis succomboient également sous les traits sanglans de ses satires. Il fut tué par Callondas de Naxos, qu'il poursuivoit depuis long-temps. Moins célèbres, mais plus estimables que ce poëte, Polygnote, Arcésilas & Nicanor de Paros, hâtèrent les progrès de la peinture en caustique.

" Naxos n'est séparée de l'île précédente que par un canal très-étroit. Aucune des Cyclades ne peut l'égaler pour la grandeur ; & elle le disputeroit à la Sicile même pour la fertilité. Ses habitans sont braves, généreux & souverainement jaloux de leur liberté.

" Aux environs de Paros, on trouve Sériphe, Siphnos & Mélos. Pour avoir une idée de la première de ces îles, concevez-plusieurs montagnes escarpées, arides, & ne laissant, pour ainsi dire, dans leurs intervalles que des gouffres profonds, où

des hommes infortunés ne voient suspendus sur leurs têtes que d'affreux rochers.

" A une légère distance de là, & sous un ciel toujours serein, sont des campagnes émaillées de fleurs & toujours couvertes de fruits, un séjour enchanté, où l'air le plus pur prolonge la vie des hommes au-delà des bornes ordinaires ; c'est une foible image des beautés que présente Siphnos. Ses habitans étoient autrefois les plus riches de nos insulaires : des mines d'or & d'argent leur fournissoient tous les ans un tribut immense ; mais ils ont vu depuis la mer en fureur combler ces mines dangereuses, & il ne leur reste de leur ancienne opulence que des regrets & des vices.

" L'île de Mélos est une des plus fertiles de la mer Egée. Le soufre & d'autres minéraux cachés dans le sein de la terre y entretiennent une chaleur active, & donnent un goût exquis à toutes ses productions.

" La mer sépare les peuples de ces îles, & le plaisir les réunit ; ils ont des fêtes qui leur sont communes, & qui les rassemblent, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre ; mais elles disparoissent dès que nos solennités commencent. Des députations solennelles, connues sous le nom de Théores, sont chargées d'apporter à Délos l'encens qui étoit destiné aux divinités du pays. Elles amènent avec elles des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles qui sont le triomphe de la beauté, & le principal ornement de nos fêtes. Il en vient des côtes de l'Asie, des îles de la mer Egée, du continent de la Grèce, des régions les plus éloignées. Ils arri-

vent au son des instrumens, à la voix des plaisirs, avec tout l'appareil du goût & de la magnificence ; les vaisseaux qui les amènent sont couverts de fleurs, & ceux qui les conduisent en couronnent leur front."

Dans le temps que Philoclès terminoit son récit, la scène s'embellissoit de plus en plus. Déjà étoient sorties des ports de Mycone & de Rhénée les petites flottes qui conduisoient les offrandes à Délos. D'autres flottes se faisoient apercevoir dans le lontain : un nombre infini de bâtimens de toute espèce voloient sur la surface de la mer, ils brilloient de mille couleurs différentes. On les voyoit s'échapper des canaux qui séparent les îles, se croiser, se poursuivre, & se réunir ; un vent frais se jouoit dans leurs voiles teintes en pourpre ; &, sous leurs rames dorées, les flots se couvroient d'une écume que les rayons naissans du soleil pénétroient de leurs feux. Plus bas, au pied de la montagne, une multitude immense inondoit la plaine. Ses rangs pressés ondoyoient & se replioient sur eux-mêmes, comme une moisson que les vents agitent. Des tourbillons de fumée qui s'élevèrent alors dans les airs, nous annoncèrent que la fête étoit commencée & que l'encens brûloit sur l'autel. Aussitôt dans la ville, dans la campagne, sur le rivage, tout s'écria : "La "fête commence, allons au temple."

Nous y trouvâmes les filles de Délos couronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, & parées de tous les attraits de la jeunesse & de la beauté. Alors on entendit un chœur de jeunes garçons ; & pendant qu'ils chantoient un hymne en l'honneur de

Diane, les filles de Délos exécutèrent des danses vives & légères : elles tenoient des guirlandes de fleurs, & les attachoient d'une main tremblante à une ancienne statue de Vénus qu'Ariadne avoit apportée de Crète, & que Thésée consacra dans ce temple.

D'autres concerts vinrent frapper nos oreilles ; c'étoient les théories des îles de Rhénée & de Mycone. Elles attendoient, sous le portique, le moment où l'on pourroit les introduire dans le lieu saint. De tous côtés, arrivoient des députations solennelles, qui faisoient retentir les airs de cantiques sacrés. Elles régloient, sur le rivage même, l'ordre de leur marche, & s'avançoient lentement vers le temple. Avec leurs hommages, elles présentoient au dieu les prémices des fruits de la terre.

Ces cérémonies, comme toutes celles qui se pratiquent à Délos, étoient accompagnées de danses, de chants & de symphonies. Au sortir du temple, les théories étoient conduites dans des maisons entretenues aux dépens des villes dont elles apportoient les offrandes.

Les poëtes les plus distingués avoient composé des hymnes pour la fête. On chantoit aussi ceux des grands hommes qui les avoient précédés. Ici, on entendoit les chants harmonieux d'Olden de Lycie ; là, les sons touchans de Simonide ; plus loin, les transports fougueux de Pindare ; partout, la voix majestueuse d'Homère, &c.

Cependant on apercevoit dans l'éloignement la théorie des Athéniens. Leurs voiles plus éclatantes

que la neige brilloient comme les cygnes qui agitent leurs aîles sur les eaux du Caïstre & du Méandre.

Cette députation étoit choisie parmi les plus anciennes familles de la république. Elle étoit composée de plusieurs citoyens qui prenoient le titre de théores *; de deux chœurs de garçons & de filles, pour chanter les hymnes & danser les ballets; de quelques magistrats chargés de recueillir les tributs & de veiller aux besoins de la théorie, & de dix inspecteurs qui devoient présider aux sacrifices. Cette théorie parut avec tout l'éclat qu'on devoit attendre d'une ville où le luxe est poussé à l'excès. Les seuls présens offerts au dieu, les prix distribués aux vainqueurs coûtent à la république plus de quatre talens (21,600 livres).

Quand elle eut achevé les cérémonies qui l'attiroient au pied des autels, nous fûmes conduits à un repas que le sénat de Délos donnoit aux citoyens de cette île. Le reste de la journée fut destiné à des spectacles d'un autre genre. Des voix admirables se disputèrent le prix de la musique, & des bras armés du ceste, celui de la lutte: le pugilat, le saut & la course fixèrent successivement notre attention. On avoit tracé, vers l'extrémité méridionale de l'île, un stade autour duquel étoient rangés les députés d'Athènes, le sénat de Délos & toutes les théories parées de leurs vêtemens superbes.

On célébra, le jour suivant, la naissance d'Apollon. Pendant ces fêtes, qui durèrent encore plusieurs

* Théore, ambassadeur sacré, & chargé d'offrir des sacrifices au nom d'une ville.

jours, on renouvela plusieurs fois les courses des chevaux. Nous vîmes souvent du rivage les plongeurs de Délos, se précipiter dans la mer, s'établir dans ses abîmes, ou se reposer sur sa surface, retracer l'image des combats, & justifier, par leur adresse, la réputation qu'ils se sont acquise.

Suite du voyage de Délos. Sur le bonheur & l'amitié.

UN jour que nous errions dans l'île, nous trouvâmes cette inscription sur un petit temple de Latone : *Rien de si beau que la justice, de meilleur que la santé, de si doux que l'amitié.*

“ Voilà,” dis-je, “ ce qu'Aristote blâmoit un jour en notre présence. Il pensoit que les qualifications énoncées dans cette maxime, ne doivent pas être séparées, & ne peuvent convenir qu'au bonheur.”

“ En effet, le bonheur est certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur & de plus doux. Mais en quoi consiste-t-il ?”—“ C'est,” répondit Philoclès, “ ce qu'il n'est pas aisé de définir. Les uns le font consister dans la jouissance de tous les plaisirs, les autres, dans l'exemption de toutes les peines. Quelques-uns le font dépendre de la santé, de la beauté, des richesses, de la jeunesse passée dans le sein de l'amitié : d'autres exigent de plus la force du corps, le courage de l'esprit, &c. Mais outre que la plupart de ces avantages ne dépendent pas de nous, même en les réunissant, notre cœur ne seroit pas satisfait, & conséquemment, ils ne peu-

vent constituer notre bonheur. Ah ! rentrons dans notre cœur," ajouta Philoclès, " c'est là uniquement que nous trouverons notre repos & notre félicité, autant que nous pouvons en espérer sur la terre ; car y désirer un bonheur inaltérable & sans amertume, c'est désirer ce qui ne peut exister." Après avoir longuement développé cette réflexion, il finit par nous raconter, sur l'amitié, le trait suivant.

" Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avoit autrefois consacré un autel à l'amitié. Il fumoit jour & nuit d'un encens pur & agréable à la déesse. Mais bientôt, entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées & mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crésus : porte ailleurs tes offrandes ; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la fortune. Elle répondit à un Athénien qui faisoit des vœux pour Solon, dont il se disoit l'ami : en te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, & faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassoient étroitement auprès de son autel : le goût des plaisirs vous unit en apparence, mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, & le seront bientôt par la haine.

" Enfin deux Syracusains, Damon & Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la déesse : je reçois votre hommage, leur dit-elle ; je fais plus, j'abandonne un asile trop long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent, & je n'en veux plus d'autre que

vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans les âmes que j'ai revêtues de ma puissance.

« A leur retour, Denys, sur une simple dénonciation, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appeloient dans une ville voisine. Il promit de ce présenter au jour marqué, & partit après que Damon eut garanti cette promesse, au péril de sa propre vie.

« Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive ; le peuple s'assemble ; on blâme, on plaint Damon qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami alloit revenir, trop heureux s'il ne revenoit pas. Déjà le moment fatal approchoit, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au milieu du supplice ; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, &, au milieu des embrassemens & des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes ; le roi lui-même se précipite du trône, & leur demande instamment de partager une si belle amitié.

« Après ce tableau, qu'il auroit fallu peindre avec des traits de flamme, il seroit inutile de s'étendre sur l'éloge de l'amitié. Presque tous ceux qui parlent de ce sentiment, le confondent avec des liaisons qui sont le fruit du hasard & l'ouvrage d'un jour. L'amitié ne peut être fondée que sur l'amour de la vertu, sur la facilité du caractère, sur la confor-

mité des principes, & sur un certain attrait qui prévient la réflexion, & que la réflexion justifie."

Suite de la bibliothèque. La morale, et la poésie.

J'AVOIS mené chez Euclide le jeune Lysis, fils d'Apollodore. Nous entrâmes dans une des pièces de la bibliothèque, qui ne contenoit que des ouvrages de poésie & de morale ; les uns en très-grande quantité, les autres en très-petit nombre. Lysis parut étonné de cette disproportion ; Euclide lui dit : " il faut peu de livres pour instruire les hommes ; il en faut beaucoup pour les amuser. Nos devoirs sont bornés, mais l'esprit & l'imagination ne sauroient l'être. Cette dernière faculté, surtout, s'occupe moins du réel que du possible, plus étendu que le réel ; souvent même, elle préfère au possible, des fictions auxquelles on ne peut assigner des limites."

Lysis fit alors quelques questions dont on jugera par les réponses d'Euclide. " La poésie," nous dit ce dernier, " a sa marche & sa langue particulière. Dans l'épopée & la tragédie, elle imite une grande action dont elle lie toutes les parties à son gré, altérant les faits connus, y en ajoutant d'autres qui augmentent l'intérêt. Souvent la fable, c'est-à-dire, la manière de disposer l'action, coûte plus & fait plus d'honneur au poëte, que la composition même des vers.

" Les autres genres de poésie n'exigent pas de lui une construction si pénible : mais toujours doit-il montrer une sorte d'invention, donner, par des

fictions neuves, un esprit de vie à tout ce qu'il touche, & ne pas oublier que, suivant Simonide, la poésie est une peinture parlante, comme la peinture est une poésie muette. Il suit de là que le vers seul ne constitue pas le poëte. L'histoire d'Hérodote mise en vers ne seroit qu'une histoire, puisqu'on n'y trouveroit ni fable, ni fictions. On ne doit pas compter non plus parmi les productions de la poésie, les systèmes de Parménide & d'Empédocle sur la nature, quoique dans ces deux ouvrages on trouve des descriptions brillantes, ou des allégories ingénieuses.

"La poésie a réuni à son domaine quantité de mots interdits à la prose. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux, & le privilége presque exclusif d'employer ceux qui ne sont plus en usage, & de prendre toutes les licences qui distinguent l'élocution poétique du langage ordinaire. De là, ces formes nombreuses qui la caractérisent. Le vers héroïque marche avec une majesté imposante : on l'a destiné à l'épopée ; l'iambe revient souvent dans la conversation, la poésie dramatique l'emploie avec succès. D'autres formes s'assortissent mieux aux chants accompagnés de danses, elles se sont appliquées aux odes & aux hymnes. C'est ainsi que les poëtes ont multiplié les moyens de plaire."

Euclide en finissant, nous montra les ouvrages qui ont paru en différens temps, sous les noms d'Orphée, de Musée, de Thamyris, d'Olen, d'Abaris, d'Epiménide, &c. Les uns ne contiennent que des hymnes sacrés ou des chants plaintifs ; les autres, des sacrifices, des oracles, &c. Comme la

plupart de ces ouvrages n'appartiennent pas à ceux dont ils portent les noms, Euclide avoit négligé de les disposer dans un certain ordre.

Venoient ensuite ceux d'Hésiode & d'Homère. Ce dernier étoit escorté d'un corps redoutable d'interprètes & de commentateurs. A l'exemple d'Homère, plusieurs poëtes entreprirent de chanter la guerre de Troye ; ils étoient placés à la suite d'Homère, & se perdoient dans les rayons, comme les étoiles se perdent dans ceux du soleil.

Euclide avoit tâché de réunir toutes les tragédies, comédies & satires, que depuis près de deux cents ans on a réprésentées sur les théâtres de la Grèce. Il en possédoit environ trois mille, & sa collection n'étoit pas complète. Quelle haute idée ne donnoit-elle pas de la littérature des Grecs, & de la fécondité de leur génie ! Je comptai souvent plus de cent pièces qui venoient de la même main.

“ Avant la découverte de l'art dramatique,” nous dit encore Euclide, “ les poëtes, à qui la nature avoit accordé une âme sensible, & refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçoient dans leurs tableaux les désastres d'une nation, ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité ; tantôt déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, & soulageoient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'élégies, ou de lamentations. Ce genre de poésie demande un style simple, parce qu'un cœur véritablement affligé n'a point de prétention ; il faut que les expressions en soient quelquefois brûlantes, mais que dans le récit, elles n'é-

clatent point en imprécations & en désespoir. Rien de si intéressant que l'extrême douceur jointe à l'extrême souffrance.

L'élégie peut soulager nos maux, quand nous sommes dans l'infortune : elle doit nous inspirer du courage, quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, & employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté. C'est ainsi que Tyrtée ranima l'ardeur éteinte des Spartiates, & Callinus celle des habitans d'Ephèse.

Plusieurs tablettes étoient chargées d'hymnes en l'honneur des dieux, d'odes pour les vainqueurs aux jeux de la Grèce, d'églogues, de chansons, & de quantité de pièces fugitives.

" L'églogue," nous dit Euclide, " doit prendre les douceurs de la vie pastorale : des bergers assis sur le gazon, aux bords d'un ruisseau, à l'ombre d'un arbre antique, tantôt accordent leurs chalumeaux au murmure des eaux & du zéphir, tantôt chantent leurs troupeaux & les objets ravissans qui les environnent. Ce genre de poésie nous vient de la Sicile ; inventé par le berger Daphnis, il fut perfectionné par deux poëtes de la même nation, Stésichore & Diomus.

" Je ne vous lirai point," continua Euclide, " la liste de tous les auteurs qui ont réussi dans la poésie lyrique ; mais je vous en citerai les principaux. Ce sont parmi les hommes, Stésichore, Ibycus, Alcée, Alcman, Simonide, Bacchylide, Anacréon & Pindare ; parmi les femmes, car plusieurs d'entr'elles se sont exercées avec succès dans un genre si sus-

ceptible d'agrémens, Sapho, Erinne, Praxille, Télésilla, Mytis & Corinne.

" Avant de finir, je dois faire mention d'une espèce de poëme, où souvent éclatent tout le feu & l'enthousiasme de la grande poésie. Ce sont des hymnes en l'honneur de Bacchus, connus sous le nom de dithyrambes. Il faut être dans une sorte de délire quand on les compose, & quand on les chante ; car ils sont destinés à diriger des danses vives & turbulentes, le plus souvent exécutées en rond.

La Morale.

" LA morale," nous dit Euclide, " n'étoit autrefois qu'un tissu de maximes. Pythagore & ses premiers disciples toujours attentifs à remonter aux causes, la lièrent à des principes trop élevés au-dessus des esprits vulgaires ; elle devint alors une science. Socrate, persuadé que nous sommes faits plutôt pour agir que pour penser, s'attacha moins à la théorie qu'à la pratique. Il rejeta les notions abstraites, & sous ce point de vue, on peut dire qu'il fit descendre la philosophie sur la terre ; ses disciples développèrent sa doctrine, & quelques-uns l'altérèrent par des idées si sublimes, qu'ils firent remonter la morale dans le ciel. L'école de Pythagore crut devoir renoncer quelquefois à son langage mystérieux pour nous éclairer sur nos devoirs ; c'est ce que Mhéagès, Métopus & Archytas exécutèrent avec succès."

Différens traités sortis de leurs mains se trouvoient placés dans la bibliothèque d'Euclide, avant

les livres qu'Aristote a composés sur les mœurs. En parlant de l'éducation des Athéniens, j'ai tâché d'exposer la doctrine de ce dernier, qui est parfaitement conforme à celle des premiers. Je vais maintenant rapporter quelques observations qu'Euclide avait tirées de plusieurs ouvrages rassemblés par ses soins. Le mot de *vertu*, dans son origine, ne signifioit que la force & la vigueur du corps; dans la suite, ce mot désigna ce qu'il y a de plus estimable dans un objet. On s'en sert aujourd'hui pour exprimer les qualités de l'esprit, & plus souvent celles de cœur. On en distingue quatre principales; la force, la justice, la prudence, & la tempérance: cette distinction, que tout le monde connoît, suppose dans ceux qui l'établirent des lumières profondes. Les deux premières de ces vertus, plus estimées parce qu'elles sont d'une utilité plus générale, tendent au maintien de la société; la force ou le courage, pendant la guerre; la justice, pendant la paix. Les deux autres tendent à notre utilité particulière: dans un climat où l'imagination est si vive & les passions si ardentes, la prudence devoit être la première qualité de l'esprit; la tempérance, la première du cœur.

Lysis demanda si les philosophes se partageoient sur certains points de morale. "Quelquefois," répondit Euclide: "en voici des exemples."

"Est-il permis de se venger de son ennemi? sans doute, répondent quelques-uns; car il est conforme à la justice de repousser l'outrage par l'outrage. Cependant une vertu plus pure trouve plus de grandeur à l'oublier. Quelqu'un disoit à Diogène:

je veux me venger : apprenez moi par quels moyens. En devenant plus vertueux, répondit-il."

Ce conseil, Socrate en fit un précepte rigoureux. C'est de la hauteur où la sagesse humaine peut atteindre, qu'il crioit aux hommes : " Il ne vous est " jamais permis de rendre le mal pour le mal."

Nouvelles entreprises de Philippe. Bataille de Chéronée. Portrait d'Alexandre.

LA Grèce s'étoit élevée au plus haut point de la gloire ; il falloit qu'elle descendît au terme d'humiliation fixé par cette destinée qui agite sans cesse la balance des empires. Le déclin, annoncé depuis long-temps, fut très-marqué pendant mon séjour en Perse, & très-rapide quelques années après. Je cours au dénouement de cette grande révolution ; j'abrégerai le récit des faits, & me contenterai quelquefois d'extraire le journal de mon voyage.

Sous l'archonte Nicomaque. La 4e. année de la 109e. *olympiade.*

PHILIPPE avoit formé le dessein de s'emparer de l'île d'Eubée, par ses intrigues, & de la ville de Mégare, par les armes des Béotiens ses alliés. Maître de ces deux postes, il l'eût été bientôt d'Athènes. Phocion a fait une seconde expédition en Eubée, & en a chassé les tyrans établis par Philippe ; il a marché ensuite au secours des Mégariens, a fait échouer les projets des Béotiens, & mis la place hors d'insulte.

Si Philippe pouvoit assujettir les villes Grecques qui bornent ses états, du côté de l'Hellespont & de la Propontide, il disposeroit du commerce des blés que les Athéniens tirent du Pont-Euxin, & qui sont absolument nécessaires à leur subsistance. Dans cette vue, il avoit attaqué la forte place de Périnthe. Les assiégés ont fait une résistance digne des plus grands éloges. Ils attendoient du secours de la part du roi de Perse ; ils en ont reçu de la part des Byzantins : Philippe, irrité contre ces derniers, a levé le siége de Périnthe, & s'est placé sous les murs de Byzance, qui tout de suite a fait partir des députés pour Athènes. Ils ont obtenu des vaisseaux & des soldats commandés par Charès.

On apprit, peu de temps après, que ceux de Byzance aimoient mieux se passer du secours des Athéniens, que de recevoir dans leurs murs des troupes commandées par un général aussi détesté. Le peuple a nommé Phocion pour le remplacer.

Il étoit venu camper sous les murs de Byzance. Sur la réputation de sa vertu, les magistrats de la ville introduisirent ses troupes dans la place. Leur discipline & leur valeur rassurèrent les habitans & contraignirent Philippe à lever le siége.

Sous l'archonte Lysimachide. La 2e. année de la 110e. olympiade.

LE mécontentement est général dans la Grèce. Sparte garde un profond silence ; Athènes est incertaine & tremblante. Dans une de ses assemblées, on a rapporté que la prêtresse interrogée avoit ré-

pondu

pondu que tous les Athéniens étoient d'un même avis, à l'exception d'un seul. Les partisans de Philippe avoient suggéré cet oracle, pour rendre Démosthène odieux au peuple; celui-ci le retournoit contre Eschine. Pour terminer ces débats, Phocion a dit: "cette homme que vous cherchez, c'est "moi, qui n'approuve rien de ce que vous faites."

*Le 25 d'Elaphébolion**.—Le danger devient tous les jours plus pressant; les alarmes croissent à proportion. Ces Athéniens qui, l'année dernière, résolurent de rompre le traité de paix qu'ils avoient avec Philippe, lui envoient des ambassadeurs pour l'engager à maintenir ce traité jusqu'au mois de Thargélion.

Le 15 de Scirophoron †.—Philippe avoit passé les Thermopyles, & pénétré dans la Phocide. Les peuples voisins étoient saisis de frayeur; cependant, comme il protestoit qu'il n'en vouloit qu'aux Locriens, on commençoit à se rassurer. Tout à coup, il est tombé sur Elatée; c'est une de ces villes qu'il eut soin d'épargner en terminant la guerre des Phocéens. Il compte s'y établir, s'y fortifier; peut-être même a-t-il continué sa route: si les Thébains, ses alliés, ne l'arrêtent pas, nous le verrons dans deux jours sous les murs d'Athènes.

La nouvelle de la prise d'Elatée est arrivée aujourd'hui. Les prytanes ‡ étoient à souper; ils se

* 27 Mars, 338 ans avant l'ère chrétienne.

† 12 Juin, même année.

‡ C'étoient cinquante sénateurs qui logoient au prytanée, pour veiller sur les affaires importantes de l'état, & convoquer au besoin l'assemblée générale.

lèvent aussitôt : les uns mandent les généraux & la trompette ; les autres courent à la place publique, en délogent les marchands & brûlent les boutiques. La ville est pleine de tumulte : un mortel effroi glace tous les esprits.

Le 16 *de Scirophoron.*—Pendant la nuit les généraux ont couru de tous côtés, & la trompette a retenti dans toutes les rues. Au point du jour le peuple, assemblé dans la place, attendoit avec impatience les sénateurs. Les prytanes ont annoncé la nouvelle. Le héraut a demandé plusieurs fois, au milieu d'un silence effrayant, si quelqu'un vouloit monter à la tribune ; tous les regards se tournoient avec inquiétude sur Démosthène ; il s'est levé & a représenté que, pour prévenir la réunion des Thébains avec Philippe, Athènes devoit oublier tous les sujets de haine qu'elle a depuis long-temps contre Thèbes sa rivale ; lui montrer une armée qui marche à son secours, &c. Passant ensuite au décret qui doit suivre, il propose qu'Athènes équippe deux cents vaisseaux, qu'elle envoie sur le champ des députés chez les Thébains, pour leur offrir des armes, des troupes, de l'argent, afin que de concert ils puissent défendre la liberté commune contre un ennemi étranger, qui ne tend à rien moins qu'à asservir toute la Grèce.

Le décret a passé sans la moindre contradiction. On a nommé cinq députés, parmi lesquels est Démosthène. Ils sont sur le champ partis pour Thèbes, où ils ont trouvé les députés des alliés de cette ville. Ces derniers ont employé toutes les raisons

d'intérêt, qu'ils ont crues capables de faire impression sur les Thébains, pour les engager à se ranger du côté de Philippe; mais Démosthène a répondu avec tant de supériorité, que les Thébains n'ont pas hésité à recevoir dans leurs murs l'armée des Athéniens.

Sous l'archonte Charondas, la 3e. année de la 110*e. olympiade.*

LE ....*—Il paroît que Philippe veut terminer la guerre. Les Thébains, qui ont entamé des négociations avec lui, nous exhortent à accepter ses propositions. Beaucoup de gens ici opinent à suivre leurs conseils: mais Démosthène, qui croit avoir humilié Philippe, voudroit l'abattre & l'écraser.

Dans l'assemblée d'aujourd'hui, il s'est ouvertement déclaré pour la continuation de la guerre; Phocion, pour l'avis contraire; & comme Démosthène insistoit sur l'avantage de transporter la guerre dans la Béotie, loin de l'Attique: "N'examinons pas," a répondu Phocion, "où nous donnerons la bataille, mais où nous la gagnerons." L'avis de Démosthène a prévalu: au sortir de l'assemblée, il est parti pour la Béotie.

Le ...† Démosthène a forcé les Thébains & les Béotiens à rompre toute négociation avec Philippe. Plus d'espérance de paix.

* Dans les premiers jours de Juillet de l'an 338 avant J. C.

† Vers le même temps.

Le . . . . Philippe s'est avancé à la tête de 30,000 hommes de pied, & de 2,000 chevaux au moins, jusqu'à Chéronée en Béotie : il n'est plus qu'à sept cents stades d'Athènes *.

Démosthène est partout, il fait tout : il imprime un mouvement rapide aux diètes des Béotiens, aux conseils des généraux : jamais l'éloquence n'opéra de si grandes choses ; elle a excité dans toutes les âmes l'ardeur de l'enthousiasme, & la soif des combats. A sa voix, on voit s'avancer vers la Béotie les bataillons nombreux des Achéens, des Corinthiens, des Leucadiens, & de plusieurs autres peuples. La Grèce étonnée a les yeux fixés sur la Béotie, dans l'attente cruelle de l'événement qui va décider de son sort. Athènes passe à chaque instant par toutes les convulsions de l'espérance & de la terreur. Phocion est tranquille. Hélas ! je ne saurois l'être ; Philotas est à l'armée. On dit qu'elle est plus forte que celle de Philippe.

La bataille † est perdue. Philotas est mort ; je n'ai plus d'amis ; il n'y a plus de Grèce. Je retourne en Scythie.

Mon journal finit ici, je n'eus pas la force de le continuer : mon dessein étoit de partir à l'instant ; mais je ne pus résister aux prières de la sœur de Philotas & d'Apollodore son époux ; je passai encore un an avec eux.

Je vais maintenant me rappeler quelques circonstances de la bataille. Jamais les Athéniens &

---

* 700 stades font 26 de nos lieues, & 1,150 toises.

† Elle se donna le 3 Août de l'an 338 avant l'ère chrétienne.

les Thébains ne montrèrent plus de courage. Les premiers avoient même enfoncé la phalange Macédonienne ; mais leurs généraux ne surent pas profiter de cet avantage. Philippe, qui s'en aperçut, dit froidement que les Athéniens ne savoient pas vaincre ; & il rétablit l'ordre dans son armée. Il commandoit l'aile droite, Alexandre son fils, l'aile gauche ; l'un & l'autre montrèrent la plus grande valeur. Du côté des Athéniens, plus de mille hommes périrent d'une mort glorieuse ; plus de deux mille furent prisonniers. La perte des Thébains fut à peu près égale.

Le roi laissa d'abord éclater une joie indécente. Après un repas où ses amis, à son exemple, se livrèrent à de grands excès, il alla sur le champ de bataille & n'eut pas de honte d'insulter ces braves guerriers qu'il voyoit étendus à ses pieds, & se mit à déclamer, en battant la mesure, le décret que Démosthène avoit dressé pour susciter contre lui les peuples de la Grèce. L'orateur Démade, quoique chargé de fers, lui dit : « Philippe, vous jouez « le rôle de Thersite, & vous pourriez jouer celui « d'Agamemnon. » Ces mots le firent rentrer en lui-même. Il jeta la couronne de fleurs qui ceignoit sa tête, remit Démade en liberté, & rendit justice à la valeur des vaincus.

On lui conseilloit de s'assurer des plus fortes places de la Grèce : il dit qu'il aimoit mieux une longue réputation de clémence, que l'éclat passager de la domination. On vouloit qu'il sévît du moins contre ces Athéniens qui lui avoient causé de si

vives alarmes ; il répondit : " Aux dieux ne plaise " que je détruise le théâtre de la gloire, moi qui ne " travaille que pour elle." Il leur permit de retirer leurs morts & leurs prisonniers. Ces derniers, enhardis par ses bontés, demandèrent hautement leurs bagages & se plaignirent des officiers Macédoniens. Philippe eut la complaisance de se prêter à leurs vœux, & ne put s'empêcher de dire en riant : " Ne " semble-t-il pas que nous les ayons vaincus au jeu des " osselets ?" Quelque temps après & pendant que les Athéniens se préparoient à soutenir un siége, Alexandre vint, accompagné d'Antipater, leur offrir un traité de paix & d'alliance. Je vis alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration & de deuil. Il avoit dix-huit ans & s'étoit déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avoit enfoncé & mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutoit un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau & vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds & bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine & dégagée, le corps bien proportionné & fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommoit Bucéphale, que personne n'avoit pu dompter jusqu'à lui, & qui avoit coûté treize talens.*

---

* 70,200 livres.

Voici ce que m'a dit de lui un Athénien qui avoit long-temps séjourné en Macédoine.

Ce prince joint à beaucoup d'esprit & de talens un désir insatiable de s'instruire. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur & de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentimens & dans les idées. La nature lui donna le germe de presque toutes les vertus, & Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, & peut-être pour le genre humain ; c'est une envie excessive de dominer. Il voudroit être l'unique souverain du monde, & le seul dépositaire des connoissances humaines. L'ambition, & toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, se retrouvent dans son fils, avec cette différence que, chez l'un, elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, & que, chez l'autre, la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en frénésie, le courage en fureur. Philippe emploie différens moyens pour aller à ses fins ; Alexandre ne connoît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer aux jeux Olympiques la victoire à de simples particuliers ; Alexandre ne voudroit y trouver pour adversaires que des rois. Jaloux de son père, il voudra le surpasser ; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, & Homère le plus grand des poëtes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi. C'est la même

violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'âme. Il disoit un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle, & un panégyriste tel qu'Homère.

La négociation ne traîna pas en longueur. Les Athéniens acceptèrent la paix. Les conditions en furent très-douces. Philippe leur rendit même l'île de Samos, qu'il avoit prise quelque temps auparavant. Il exigea seulement que leurs députés se rendissent à la diète qu'il alloit convoquer à Corinthe, pour l'intérêt général de la Grèce.

Sous l'archonte Phrynichus. La 4e. année de la 110*e. olympiade**.

LES Lacédémoniens refusèrent de paroître à la diète de Corinthe. Philippe s'en plaignit avec hauteur, & reçut pour toute réponse ces mots : " Si tu te crois plus grand après ta victoire, mesure " ton ombre ; elle n'a pas augmenté d'une ligne." Philippe irrité répliqua : " Si j'entre dans la La- " conie, je vous en chasserai tous." Ils lui répondirent : " Si."

Un objet plus important l'empêcha d'effectuer ses menaces. Les députés de presque toute la Grèce étant assemblés, ce prince leur proposa d'abord d'éteindre toutes les dissentions qui jusqu'alors avoient divisé les Grecs, & d'établir un conseil permanent chargé de veiller au maintien de la paix

* L'an 337 & 336 avant l'ère chrétienne.

universelle. Ensuite il leur représenta qu'il étoit temps de venger la Grèce des outrages qu'elle avoit éprouvés autrefois de la part des Perses, & de porter la guerre dans les états du grand roi. Ces deux propositions furent reçues avec applaudissement & Philippe fut élu tout d'une voix généralissime de l'armée des Grecs, avec les pouvoirs les plus amples. En même temps, on régla le contingent des troupes que chaque ville pourroit fournir ; elles se montoient à 200,000 hommes de pied, & 15,000 de cavalerie, sans y comprendre les soldats de la Macédoine, & ceux des nations barbares soumises à ses lois. Après ces résolutions, il retourna dans ses états, pour se préparer à cette glorieuse expédition.

Ce fut alors qu'expira la liberté de la Grèce ; ce pays si fécond en grands hommes sera pour long-temps asservi aux rois de Macédoine.

Ce fut alors aussi que je m'arrachai d'Athènes, malgré les nouveaux efforts qu'on fit pour me retenir. Je revins en Scythie, dépouillé des préjugés qui m'en avoient rendu le séjour odieux. Accueilli d'une nation établie sur les bords du Borysthène, je cultive un petit bien qui avoit appartenu au sage Anacharsis un de mes aïeux.

J'y goûte le calme de la solitude, j'ajouterois toutes les douceurs de l'amitié, si le cœur pouvoit réparer ses pertes. Dans ma jeunesse je cherchai le bonheur chez les nations éclairées ; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connoît que les biens de la nature.

TABLE

DES

MATIÈRES.

	Page
ESSAI SUR LA VIE DE J. J. BARTHÉLEMY	j
INTRODUCTION.	
Epoques principales de l'Histoire Grecque, depuis les premiers Siècles connus, jusqu'à la Prise d'Athènes dans la 93e. Olympiade, & la 404e. Année avant l'Ere Chrétienne .	xxix
Guerre de Thèbes . . .	xxxvi
Guerre de Troie . . .	xxxviii
Retour des Héraclides . . .	xlii
Etablissement des Ioniens dans l'Asie Mineure, 1076 *ans avant J. C.* . .	xliii
Siècle de Solon, ou des Lois . .	xliv
Siècle de Thémistocle & d'Aristide, ou celui de la Gloire . . .	l
Bataille de Marathon . .	liii
Combat des Thermopyles . .	lx
Combat de Salamine . . .	lxvi
Bataille de Platée . . .	lxix
Siècle de Péricles . . .	lxxvi
Guerre du Péloponèse . .	lxxix
Prise d'Athènes . . .	lxxxvii

. . . .

Page

Départ de Scythie. Le Pont-Euxin. Etat de la Grèce depuis la Prise d'Athènes, jusqu'au moment du voyage. Arrivée à Byzance. Description de cette ville. Colonies Grecques 1
Epaminondas. Philippe de Macédoine . 29
Départ de Thèbes. Arrivée à Athènes 34
Séance de l'Académie . . 41
Lycée: Gymnases: Funérailles des Athéniens 53
Timoléon de Corinthe . . . 62
Levées, & revue des troupes chez les Athéniens 65
Bataille de Mantinée . . . 74
Athènes 78
Séance au Théâtre . . . 90
De l'Aréopage . . . 94
Du gouvernement d'Athènes. Assemblées générales. Magistrats. Tribunaux de justice 97
Mœurs & vie civile des Athéniens. Leurs maisons, &c. . . . 106
Des fêtes des Athéniens . . 116
De la religion, de ses ministres, &c. . 122
Voyage de la Phocide. Les feux Pythiques. Oracle de Delphes . . . 128
Mort d'Agésilas roi de Lacédémone. Avénement de Philippe au trône de Macédoine, & évènemens remarquables arrivés depuis l'an 361, *jusqu'à* 357 *avant J. C.* 143
De l'éducation des Athéniens, & de la langue Grecque . . . 147
Entretien sur la partie morale de la musique des Grecs . . . 164

	Page
Bibliothèque d'un Athénien. Classe des philosophes. Sur l'astronomie & la géographie	172
Voyage de Béotie. L'antre de Trophonius. Hésiode. Pindare . . .	185
Voyage de Thessalie. Amphictyons. Vallée de Tempé . . .	198
L'Epire. Oracle de Dodone. Saut de Leucade	204
L'Elide. Les jeux Olympiques . .	212
Xénophon	227
Voyage de Laconie. Sparte & ses habitans	230
Idées générales sur la législation de Lycurgue	236
Vie de Lycurgue . . .	244
De la religion et des fêtes des Spartiates	248
Du service militaire chez les Spartiates	249
Des mœurs & des usages des Spartiates	252
Voyage d'Argolide . .	262
Lettres sur les affaires générales de la Grèce, adressées à Anacharsis, &c. .	268
Sous l'archonte Eudémus, la 4*e année de la* 106*e Olympiade. Lettre d'Apollodore* .	269
Sous l'archonte Aristodème, la 1*ere année de la* 107*e Olympiade. Seconde lettre d'Apollodore*	272
Sous l'archonte Thessalus. La 2*me année de la* 107*me Olympiade. Troisième lettre d'Apollodore*	275
Sous l'archonte Apollodore. La 3*me année de la* 107*me Olympiade. Quatrième lettre d'Apollodore*	277
Sous l'archonte Callimaque. La 4*me année de la*	

Page

107me *Olympiade. Cinquième lettre d'Apollodore* 279

Sous l'archonte Théophile. La 1re *année de la* 108me *Olympiade. Sixième lettre d'Apollodore* 281

Septième lettre d'Apollodore. Le 15 *Héargélion* 282

Huitième lettre d'Apollodore . 283

Lettre de Challimédon . . 284

Neuvième lettre d'Apollodore . . 288

Sous l'archonte Lyciscus, la 1ere *année de la* 109e *Olympiade. Dixième lettre d'Apollodore* 290

Du même . . . 291

Denys, roi de Syracuse, à Corinthe. Exploits de Timoléon . . . *ibid.*

Suite de la bibliothèque physique. Histoire naturelle. Des ouvrages d'Aristote, &c. 300

Suite de la bibliothèque. L'Histoire 308

Socrate 314

Histoire du théâtre des Grecs . . 323

Extrait d'un voyage sur les côtes de l'Asie & dans quelques-unes des îles voisines . 331

Les îles de Rhodes, de Crète, &c. Hippocrate 339

Les Cyclades. Fêtes de Délos. Simonide, &c. 348

Suite du voyage de Délos. Sur le bonheur & l'amitié 358

Suite de la bibliothèque. La morale, et la poésie 361

La morale . . . 365

Nouvelles entreprises de Philippe. Bataille de Chéronée. Portrait d'Alexandre . 367

Page

Sous l'archonte Nicomaque. La 4e année de la 109e Olympiade . . 367

Sous l'archonte Lysimachide. La 2e année de la 110e Olympiade . . . 368

Sous l'archonte Charondas, la 3e année de la 110e Olympiade . . 371

Sous l'archonte Phrynichus. La 4me année de la 110e Olympiade . . 376

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE T. BAYLIS, 15, GREVILLE-STREET, HATTON-GARDEN, À LONDRES.